

379
ESSAIS

DE MICHEL 10

SEIGNEUR DE
MONTAIGNE;

*DONNEZ SUR LES PLUS ANCIENNES
& les plus correctes Editions : Augmentez de
plusieurs Lettres de l'Auteur, & où les Passages
Grecs, Latins & Italiens, sont traduits plus
fidèlement, & citez plus exactement que dans
aucune des précédentes.*

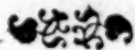
Avec des NOTES; & une TABLE générale des Matieres
plus utile que celles qui avoient paru jusqu'ici.

Par **PIERRE COSTE.**

QUATRIÈME EDITION,

Augmentée de la Vie de Montagne, & de Nouvelles
Notes qui ne se trouvent point dans les trois dernières
Editions publiées en 1724. 1725. & 1727.

TOME TROISIÈME.

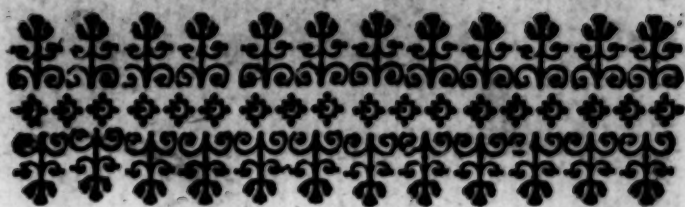


A LONDRES,

Chez JEAN NOURSE.

M D C C X X X I X. 10





T A B L E

DES CHAPITRES

Contenus dans le Tome III.

S U I T E D U L I V R E I I.

C H A P I T R E X I I.

A P O L O G I E de Raimond de Sebonde,
Page 1

C H A P I T R E X I I I.

De juger de la mort d'autrui, 449

C H A P I T R E X I V.

Crmme nostre Esprit s'empesche soy-mesme,
464

C H A P I T R E X V.

*Que nostre desir s'accroist par la malai-
sance,* 466
Tome III. à

TABLE DES CHAPITRES.

CHAPITRE XVI.

De la Gloire,

479

CHAPITRE XVII.

De la Présomption,

510

Fin de la Table des Chapitres
du Tome III.

ESSAIS



ESSAIS DE MONTAIGNE.

SUITE DU LIVRE SECOND.

CHAPITRE XII.

Apologie de (1) Raimond de Sebonde.



EST à la vérité une tres-utile & grande partie que la science : ceux qui la mesprisent tesmoignent assez leur bestise : mais je n'estime pas pourtant sa valeur jusques à cette mesure extreme

*Science : son
utilité.*

CHAP. XII. (1) Dans la première Edition des Essais, imprimée à Bourdeaux en 1580. & dans celle d'Abel L'Angelier in 4to en 1588. il y a ici *Raimond Sebond* : mais dans la Traduction Françoisise du Livre de ce même Raimond, faite par Montagne, & publiée à Paris en 1611. l'Auteur est nommé *Ray*

Tome III.

A

2 ESSAIS DE MONTAIGNE,

qu'aucuns luy attribuent, comme Herillus le Philosophe, (2) qui logeoit en elle le souverain bien, & tenoit qu'il fust en elle de nous rendre sages & contents : ce que je ne croy pas : ny ce que d'autres ont dict, que la science est mere de toute vertu, & que tout vice est produit par l'ignorance. Si cela est vray, il est subject à une longue interpretation. Ma maison a esté dès longtemps ouverte aux gens de sçavoir, & en est fort cogneuë ; car mon Pere qui l'a commandée cinquante ans & plus, eschauffé de cette ardeur nouvelle, dequoy le Roy François premier embrassa les Lettres & les mit en credit, rechercha avec grand soin & despense l'acointance des hommes doctes, les recevant chez luy, comme personnes saintes, & ayans quelque particuliere inspiration de sagesse divine, recueillant leurs sentences, & leurs discours comme des oracles, & avec d'autant plus de reverence, & de religion, qu'il avoit moins

mond Sebon. Et enfin dans l'Edition des Essais in folio, de 1595. chez Abel L'Angelier, de laquelle je me sers comme d'un modèle pour celle-ci, préferablement à toute autre, il y a constamment *Raimond de Sebonde*. Quoi que toute ces varietez ne paroissent d'aucune importance, il pourroit n'être pas tout-à-fait inutile de les avoir remarquées.

(2) *Diog. Laërce*, L. VII. Segm. 163.

LIVRE II. CHAP. XII. 3

de loy d'en juger : car il n'avoit aucune cognoissance des Lettres, non plus que ses predecesseurs. Moy je les ayme bien, mais je ne les adore pas. Entre autres, Pierre Bunel, homme de grande reputation de sçavoir en son temps, ayant arresté quelques jours à *Montaigne* en la compagnie de mon pere, avec d'autres hommes de sa sorte, luy fit present au desloger d'un livre qui s'intitule (3) *Theologia naturalis ; sive, Liber creaturarum Magistri Raimondi de Sebonde*. Et parce que la Langue Italienne & Espagnolle estoient familières à mon pere, & que ce livre est basti d'un Espagnol barragouiné en terminaisons Latines, il esperoit qu'avec bien peu d'ayde, il en pourroit faire son profit, & le luy recommanda, comme livre tres-utile & propre à la saison, en laquelle il le luy donna : ce fut lors que les nouvelletez de Luther commençoient d'entrer en credit, & esbranler en beaucoup de lieux nostre ancienne creance. En quoy il avoit un tres-bon advis, prevoyant bien par discours de raison, que ce commencement de maladie decline-

Ouvrage de
Raimond
de Sebonde.

(3) Dans la premiere Edition des Essais, & dans celle de 1588. in 4to, ce Titre est simplement en François, de cette maniere, LA THEOLOGIE NATURELLE DE RAIMOND SEBOND,

4 ESSAIS DE MONTAIGNE,

roit aisément en un execrable atheïsme : Car le vulgaire n'ayant pas la faculté de juger des choses par elles-mêmes : se laissant emporter à la fortune & aux apparences, apres qu'on luy a mis en main la hardiesse de mespriser & contreroller les opinions qu'il avoit eues en extreme reverence, comme sont celles où il va de son salut, & qu'on a mis aucuns articles de sa religion en doute & à la balance, il jette tantost apres aisément en pareille incertitude toutes les autres pieces de sa creance, qui n'avoient pas chez luy plus d'autorité ny de fondement, que celles qu'on luy a esbranleées : & secouë comme un joug tyrannique toutes les impressions, qu'il avoit receues par l'autorité des Loix ou reverence de l'ancien Usage :

[a] *Nam cupide conculcatur nimis antè metutum :*

entreprenant deslors en avant, de ne recevoir rien, à quoy il n'ait interposé son decret, & presté particulier consentement.

Traduit de

Or quelques jours avant sa mort,

[a] Car on se fait un plaisir de fouler aux pieds ce qu'on a le plus craint & reveré. *Lucret. L. V. vs. 1139.*

LIVRE II. CHAP. XII. 5

mon pere ayant de fortune rencontré ce livre sous un tas d'autres papiers abandonnez, me commanda de le luy mettre en François. Il faict bon traduire les Autheurs, comme celuy-là, où il n'y a guere que la matiere à représenter : mais ceux qui ont donné beaucoup à la grace, & à l'elegance du langage, ils sont dangereux à entreprendre, nommément pour les rapporter à un idiome plus foible. C'estoit une occupation bien estrange & nouvelle pour moy : mais estant de fortune pour lors de loisir, & ne pouvant rien refuser au commandement du meilleur pere qui fut onques, j'en vins à bout, comme je peuz : à quoy il print un singulier plaisir, & donna charge qu'on le fist imprimer : ce qui fut executé apres sa mort.

(4) Je trouvoy belles les imaginations de

*l'Espagnol en
François par
Montaigne.*

(4) Montaigne parlant de cette premiere Edition dans la premiere Edition de ses *Essais*, faite à Bourdeaux en 1580. & dans celle de 1588. in 4to. dit qu'elle fut faite avec la nonchalance qu'on void, par l'infini nombre de fautes que l'Imprimeur y laissa, qui en eust la conduire lui seul. Cette Traduction fut rimprimée, & sans doute d'une maniere plus correcte, puisque Montaigne a trouvé bon de retrancher d'ici les plaintes qu'il fit d'abord contre l'Imprimeur. J'en ai une Edition faite à Paris en 1611. dont voici le titre : LA THEOLOGIE NATURELLE DE RAYMOND SEBON : Traduite en François par Messire Michel, Seigneur de Montaigne, Chevalier de l'Ordre du Roy, & Gentilhomme ordinaire de sa Chambre. Derniere

6 ESSAIS DE MONTAIGNE,

cet Auteur, la contexture de son ouvrage bien suivie; & son dessein plein de piété. Parce que beaucoup de gens s'amusent à le lire, & notamment les Dames, à qui nous devons plus de service, je me suis trouvé souvent à mesure de les secourir, pour descharger leur livre de deux principales objections qu'on luy faict. Sa fin est hardie & courageuse, car il entreprend par raisons humaines & naturelles, establir & verifier contre les Atheistes tous les articles de la Religion Chrestienne. En quoy, à dire la verité, je le trouve si ferme & si heureux, que je ne pense point qu'il soit possible de mieux faire en cet argument-là; & croy que nul (5) ne l'a esgalé. Cet ouvrage me semblant trop riche & trop beau, pour un Auteur, duquel le nom soit si peu connu, & duquel tout ce que nous sça-

Edition reveuë & corrigée. — Elle est en effet très-correcte. Il regne dans cette Traduction cette netteté, une force, & une vivacité naturelle qui lui donnent un air tout-à-fait original. Montaigne n'y a mis du sien qu'une petite Epître Dedicatoire à son Pere, où il dit que c'est par son ordre qu'il a entrepris cet Ouvrage. Vous la trouverez à la fin du cinquième Volume de cette Edition des ESSAIS.

(5) On n'avoit pas encore vû le Livre de GROTIUS, *De la verité de la Religion Chrétienne*, où ce grand homme dit expressement que ce Sujet avoit été traité par *Raymond Sebonde*, avec beaucoup de subtilité, *Philosophica subtilitate*.

vons, c'est qu'il estoit Espagnol, faisant profession de Medecine à Thoulouse, il y a environ deux cens ans; je m'enquis autrefois à Adrianus Turnebus, qui sçavoit toutes choses, que ce pouvoit estre de ce livre: il me respondit, qu'il pensoit que ce fust quelque quinte-essence tirée de S. Thomas d'Aquin: car de vray cet esprit-là, plein d'une erudition infinie & d'une subtilité admirable, estoit seul capable de telles imaginations. Tant y a que quiconque en soit l'Auther & inventeur (& ce n'est pas raison d'oster sans plus grande occasion à Sebonde ce tiltre) c'estoit un tres-suffisant homme, & ayant plusieurs belles parties.

La premiere reprehension qu'on fait de son Ouvrage, c'est que les Chrestiens se font tort de vouloir appuyer leur creance, par des raisons humaines, qui ne se conçoit que par foy, & par une inspiration particuliere de la grace divine. En cette objection, il semble qu'il y ait quelque zele de pieté: & à cette cause nous faut-il avec autant plus de douceur & de respect essayer de satisfaire à ceux qui la mettent en avant. Ce seroit mieux la charge d'un homme versé en la Theologie, que de moy, qui

*Objection
qu'on faisoit
contre ce Li-
vre: avec la
réponse de
Montagne.*

8 ESSAIS DE MONTAIGNE,

n'y sçay rien. Toutefois je juge ainsi, qu'à une chose si divine & si haultaine, & surpassant de si loing l'humaine intelligence, comme est cette verité, de laquelle il a pleu à la bonté de Dieu nous esclairer, il est bien besoin qu'il nous preste encore son secours, d'une faveur extraordinaire & privilégiée, pour la pouvoir concevoir & loger en nous : & ne croy pas que les moyens purement humains en soyent aucunement capables. Et s'ils l'estoient, tant d'ames rares & excellentes, & si abondamment garnies de forces naturelles és siecles anciens, n'eussent pas failly par leur discours, d'arriver à cette cognoissance. C'est la foy seule qui embrasse vivement & certainement les hauts mysteres de nostre Religion. Mais ce n'est pas à dire, que ce ne soit une tres-belle & tres-louable entreprinse, d'accommoder encore au service de nostre foy, les outils naturels & humains, que Dieu nous a donnez. Il ne faut pas doubter que ce ne soit l'usage le plus honorable, que nous leur sçaurions donner : & qu'il n'est occupation ny dessein plus digne d'un homme Chrestien, que de viser par tous ses estudes & pensemens à embellir, estendre & amplifier la verité de

sa creance. Nous ne nous contentons point de servir Dieu d'esprit & d'ame : nous luy devons encore , & rendons une reverence corporelle : nous appliquons nos membres mesmes , & nos mouvements & les choses externes à l'honorer. Il en faut faire de mesme , & accompagner nostre foy de toute la raison qui est en nous : mais tousjours avec cette reservation , de n'estimer pas que nos efforts & arguments puissent atteindre à une si supernaturelle & divine science. Si elle n'entre chez nous par une infusion extraordinaire : si elle y entre non seulement par discours , mais encore par moyens humains , elle n'y est pas en sa dignité ny en sa splendeur. Et certes je crain pourtant que nous ne la jouyssions que par cette voye. Si nous tenions à Dieu par l'entremise d'une foy vive : si nous tenions à Dieu par luy , non par nous : si nous avions un pied & un fondement divin , les occasions humaines n'auroient pas le pouvoir de nous esbranler , comme elles ont : nostre fort ne seroit pas pour se rendre à une si foible batterie : l'amour de la nouvellété , la contraincte des Princes , la bonne fourtune d'un party , le changement temeraire & fortuite de

10 ESSAIS DE MONTAIGNE,

nos opinions, n'auroient pas la force de secouër & alterer nostre croyance : nous ne la lairrions pas troubler à la mercy d'un nouvel argument, & à la persuasion, non pas de toute la Rhetorique qui fut onques : nous soustien-
drions ces flots d'une fermeté inflexible & immobile :

[b] *Illisos fluctus rupes ut vasta refundit,
Et varias circum latrantes dissipat undas
Mole sua.*

La bonne
Vie, marque
d'un vrai
Christianis-
me.

Si ce rayon de la Divinité nous tou-
choit aucunement, il y paroistroit par
tout : non seulement nos parolles, mais
encore nos operations en porteroient la

[b] *Comme un vaste Rocher par sa masse pesante
Dissipe tous les flots dont le bruit menaçant
Ne montre autour de lui qu'une rage impuissante.*

Les vers Latins sont d'un Poëte moderne qui a tiré
la pensée, & la plupart des mots de ces beaux Vers
de Virgile.

*Ille velut pelagi rupes immota, resistit :
Ut pelagi rupes, magno veniente fragore,
Quia sese, multis circumlatrantibus undis.
Mole tenet. Æneid. L.VII. vs. 587, &c.*

Dans quelques Editions de Montagne on nous ren-
voye à cet endroit de Virgile, comme si Montagne
l'eût cité directement. — Ce sont des Vers d'un
Anonyme à la louange de Ronsard, Tom. X. Paris.
1609. in 12.

lueur & le lustre. Tout ce qui partiroit de nous, on le verroit illuminé de cette noble clarté: Nous devrions avoir honte, qu'és sectes humaines il ne fut jamais partisan, quelque difficulté & estrangereté que maintinst sa doctrine, qui n'y conformast aucunement ses deportemens & sa vie: & une si divine & celeste institution ne marque les Chrestiens que par la langue. Voulez-vous voir cela? comparez nos mœurs à un Mahometan, à un Payen, vous demeurerez tousjours au dessoubs: Là où au regard de l'avantage de nostre Religion, nous devrions luire en excellence, d'une extreme & incomparable distance: & devoit-on dire, Sont-ils si justes, si charitables, si bons? ils sont donc Chrétiens. Toutes autres apparences sont communes à toutes Religions: esperance, confiance, evenemens, ceremonies, penitence, martyres. La marque peculièr de nostre verité devoit estre nostre vertu, comme elle est aussi la plus celeste marque, & la plus difficile; & que c'est la plus digne production de la verité. Pourtant eut raison nostre bon S. Louys, quand ce Roy Tartare, qui s'estoit faict Chrestien, desseignoit de venir à Lyon, baiser les pieds au Pape,

12 ESSAIS DE MONTAIGNE,

& y recognoistre la sanctimonie qu'il esperoit trouver en nos mœurs, (6) de l'en destourner instamment, de peur qu'au contraire, nostre desbordée façon de vivre ne le dégoutast d'une si sainte creance. Combien que depuis il advint tout diversement, à cet autre, lequel estant allé à Rome pour mesme effect, y voyant la dissolution des Prélats, & peuple de ce temps-là, * s'establit d'autant plus fort en nostre Religion, considerant combien elle devoit avoir de force & de divinité, à maintenir sa dignité & sa splendeur, parmy tant de corruption, & en mains si vicieuses. Si nous avons une seule goutte de foy, nous remuerions les montaignes de leur place, dict la Sainte Parole: nos actions qui seroient guidées & accompagnées de la Divinité, ne seroient pas simplement humaines, elles auroient quelque chose de miraculeux, comme nostre croyance. [c] *Brevis est institutio vite*

(6) Joinville, c. XIX p. 88, 89.

* Montagne pourroit bien avoir emprunté cette Belle Histoire d'un Conte de Boccace où l'on assure qu'un Juif se convertit au Christianisme par la raison qu'on nous dit ici. — *Jornata Prima, Novella II.*

[c] *Si tu crois, tu seras bientôt instruit des devoirs d'une bonne & heureuse vie.* Quint. Inst. L. XII. c. 11. Mr Barboyrac m'a indiqué ce passage.

honeste beataque, si credas. Les uns font accroire au monde, qu'ils croient ce qu'ils ne croient pas. Les autres en plus grand nombre, se le font accroire à eux-mêmes, ne sçachants pas penetrer que c'est que croire.

Nous trouvons estrange si aux guerres, qui pressent à cette heure nostre Estat, nous voyons flotter les evenemens & diversifier d'une maniere commune & ordinaire: c'est que nous n'y apportons rien que le nostre. La justice, qui est en l'un des partis, elle n'est que pour ornement & couverture: elle y est bien alleguée, mais elle n'y est ny receuë, ny logée, ny espousée: elle y est comme en la bouche de l'Advocat, non comme dans le cœur & affection de la partie. Dieu doit son secours extraordinaire à la foy & à la Religion, non pas à nos passions.

Les hommes y sont conducteurs, & s'y servent de la Religion: ce devroit estre tout le contraire. Sentez, si ce n'est par nos mains que nous la menons: à tirer comme de cire tant de figures contraires, d'une reigle si droite & si ferme, quand s'est-il veu mieux qu'en France en nos jours? Ceux qui l'ont prinse à gauche, ceux qui l'ont prinse

Dieu donne son secours à la Religion, non pas à nos Passions.

Les hommes ne se servent de la Religion que pour contenter leurs Passions les plus injustes.

14 ESSAIS DE MONTAIGNE,

à droite, ceux qui en disent le noir, ceux qui en disent le blanc, l'employent si pareillement à leurs violentes & ambitieuses entreprinſes, s'y conduiſent d'un progrez ſi conforme en desbordement & injustice, qu'ils rendent douteuſe & malaiſée à croire la diverſité qu'ils pretendent de leurs opinions en choſe de laquelle depend la conduite & Loy de noſtre vie. Peut-on veoir partir de meſme eſchole & discipline des mœurs plus unies, plus unes? Voyez l'horrible impudence dequoy nous pelotons les raiſons divines: & combien irreligieuſement nous les avons & rejetées & reprinſes ſelon que la fortune nous a changé de place en ces orages publiques. Cette propoſition ſi ſolenne: *S'il eſt permis au Subject de ſe rebeller & armer contre ſon Prince pour la deſenſe de la Religion*: ſouviennet vous en quelles bouches cette année paſſée l'affirmative d'icelle eſtoit l'arc-boutant d'un parti: la negative, de quel autre parti c'eſtoit l'arc-boutant: Et oyez (7) à preſent de quel quartier vient la voix & instruction de l'une & de l'autre: & ſi

(7) Ici Montagne ſe moque tout doucement des Catholiques, comme dit Mr. Bayle dans ſon Dictionnaire, à l'Article HOTMAN, Remarque I.

les armes bruyent moins pour cette cause que pour celle-là. Et nous bruslons les gents, qui disent, qu'il faut faire souffrir à la Verité le joug de nostre besoing : & de combien faict la France pis que de le dire ? Confessons la verité, qui trieroit de l'armée mesme legitime, ceux qui y marchent par le seul zele d'une affection religieuse, & encore ceux qui regardent seulement la protection des loix de leur Pays, ou service du Prince, il n'en scauroit bastir une compagnie de gensdarmes complete. D'où vient cela, qu'il s'en trouve si peu, qui ayent maintenu mesme volonté & mesme progrez en nos mouvemens publics, & que nous les voyons tantost n'aller que le pas, tantost y courir à bride avalée ; & mesmes hommes, tantost gaster nos affaires par leur violence & aspreté, tantost par leur froideur, mollesse & pesanteur ; si ce n'est qu'ils y sont poussez par des considerations particulieres & casuelles, selon la diversité desquelles ils se remuent ?

Je voy cela evidemment, que nous ne prestons volontiers à la devotion que les offices, qui flattent nos passions. Il n'est point d'hostilité excellente comme la Chrestienne. Nostre zele fait merveil-

*Zele des Chré-
tiens plein
d'injustice &
d'emportement.*

16 ESSAIS DE MONTAIGNE,

les, quand il va secondant nostre pente vers la haine, la cruauté, l'ambition, l'avarice, la detraction, la rebellion. A contrepoil, vers la bonté, la benignité, la temperance, si, comme par miracle, quelque rare complexion ne l'y porte, il ne va ny de pied, ny d'aile. Nostre Religion est faicte pour extirper les vices: elle les ouvre, les nourrit, les incite. Il ne faut point (8) faire barbe de foarre à Dieu, comme on dict. Si nous le croyions, je ne dy pas par foy, mais d'une simple croyance: voire (& je le dis à nostre grande confusion) si nous le croyions & cognoissions comme une autre histoire, comme l'un de nos compaignons, nous l'aimerions au dessus de toutes autres choses, pour l'infinie bonté & beauté qui reluit en luy:

(8) Vieux Proverbe, dont le sens est qu'il ne faut pas se moquer de Dieu, & lui faire barbe de paille. Car *foarre*, d'où nous est apparemment venu le mot de *fouirage*, signifie de la paille, comme on peut voir dans *Nicot*, qui du reste ne dit pas, faire à Dieu barbe, mais gerbe de foarré, c'est-à-dire, pour me servir de ses propres termes, *frauder la dixme*, ne baillant que de la paille sans grain. On disoit du temps de Rabelais, faire gerbe de feurre. Gargantua, dit-il, faisoit gerbe de feurre aux Dieux; L. I. c. XI. Si *Nicot* a donné la vraie explication de cette espèce de Proverbe, comme il n'y a pas lieu d'en douter, le mot de *Dieu* n'y a été mis que pour désigner les Ministres des choses sacrées, par un tour d'expression dont l'usage est fort ancien dans le monde.

au moins marcheroit-il en mesme rang de nostre affection, que les richesses, les plaisirs, la gloire & nos amis. Le meilleur de nous ne craint point de l'outrager, comme il craint d'outrager son voisin, son parent, son maistre. Est-il si simple entendement, lequel ayant d'un costé l'object d'un de nos vicieux plaisirs, & de l'autre en pareille connoissance & persuasion, l'estat d'une gloire immortelle, (9) entraist en bigue de l'un pour l'autre ? Et si nous y renonçons souvent de pur mespris : car quelle envie nous attire au blasphemer, sinon à l'adventure l'envie mesme de l'offense ? Le Philosophe Antisthenes, comme on l'initioit aux mysteres d'Orpheus, le Prestre luy disant, que ceux qui se voüoyent à cette Religion, avoyent à recevoir après leur mort des biens eternels & parfaits : (10) *Pourquoy, si tu le crois, ne meurs-tu donc toy-mesmes ?* Luy fit-il. Diogenes plus brusquement selon sa mode & plus loing de

(9) *Vouloit échanger l'un pour l'autre ? — Biguer, changer, troquer : Dictionnaire de l'Academie Française, où l'on n'a point mis sur le mot de Biguer, qui n'est pas non plus dans Nicot ni dans Corgrave, ce qui pourroit faire croire que Montagne l'a fabriqué lui-même.*

(10) *Diogene Laërte dans la Vie d'Antisthene, L. VI. Segm. 4. τί οὖν, ἔφη, ἢ ἀποθνήσκεις.*

18 ESSAIS DE MONTAIGNE,

nostre propos, au Prestre qui le preschoit de mesme, de se faire de son Ordre, pour parvenir aux biens de l'autre monde: (11) *Veux-tu pas que je croye qu'Agésilais & Epaminondas, si grands hommes, seront miserables, & que toy qui n'es qu'un veau, & qui ne fais rien qui vaille, seras bien heureux, parce que tu es Prestre?* Ces grandes promesses de la beatitude eternelle si nous les recevions de pareille autorité qu'un discours Philosophique, nous n'aurions pas la mort en telle horreur que nous avons:

[d] *Non jam se moriens dissolvi conqueretur.
Sed magis ire foras, vestemque relinquere
ut anguis*

*Gauderet, pralonga senex aut cornua cer-
vus.*

(12) *Je veux estre dissout, dirions-nous & estre avecques Jesus-Christ.* La force du discours de Platon de l'immortalité

(11) Id. dans la Vie de Diogene le Cynique, L.VI. Segm. 39.

[d] Bien loin de nous plaindre en mourant de notre dissolution, nous serions tout joyeux d'aller ailleurs, & de quitter, comme le Serpent, une depouille corruptible, ou d'imiter le Cerf qui avec l'âge se décharge de son bois. *Lucréc. L. III. vs. 612, &c*

(12) St. Paul, dans son Eptre aux Philipp. c. I. vs. 23.

de l'ame, poussa bien aucuns de ses disciples à la mort pour jouir plus promptement des esperances qu'il leur donnoit.

Tout cela c'est un signe tres-evident que nous ne recevons nostre Religion qu'à nostre façon & par nos mains, & non autrement que comme les autres Religions se reçoivent. Nous nous sommes rencontrés au Pays, où elle estoit en usage ; ou nous regardons son ancienneté, ou l'autorité des hommes qui l'ont maintenuë, ou craignons les menaces qu'elle attache aux mescreans, ou suyvons ses promesses. Ces considerations là doivent estre employées à nostre creance, mais comme subsidiaires : ce sont liaisons humaines. Une autre religion, d'autres tesmoings, pareilles promesses & menasses, nous pourroyent imprimer par mesme voye une creance contraire. Nous sommes Chrestiens à mesme tiltre que nous sommes ou Perigordins ou Alemans. Et ce que dit Plato (13), qu'il est peu d'hommes si fermes en l'Atheïsme, qu'un danger pressant ne ramene à la recognoissance de la divine puissance : Ce rolle ne touche point un vray Chrestien : C'est à faire

*Profession de
la Religion
chrétienne,
sur quoi fon-
dés.*

(13) Voyez ci-dessus, Tom. I. p.

20 ESSAIS DE MONTAIGNE,

aux Religions mortelles & humaines , d'estre receuës par une humaine conduite. Quelle foy doit-ce estre , que la lascheté & la foiblesse de cœur plantent en nous & establisent ? Plaisante foy , qui ne croid ce qu'elle croid , que pour n'avoir le courage de le descroire. Une vitieuse passion , comme celle de l'inconstance & de l'estonnement , peut-elle faire en nostre ame aucune production reglée ? Ils establisent , (14) dit-il , par la raison de leur jugement , que ce qui se recite des Enfers , & des peines futures est feint : mais l'occasion de l'experimenter s'offrant lors que la vieillesse ou les maladies les approchent de leur mort , la terreur d'icelle les remplit d'une nouvelle creance , par l'horreur de leur condition à venir. Et parce

(14) *Dir Platon* , dont voici les propres termes : Ὅτι ἐπειδ' ἂν τις ἐγγὺς ἢ τῷ δέσθαι τελευτήσῃν , — εἰσέρχεται αὐτῷ δέος καὶ φροντίς περὶ ὧν ἐμπροσθεν ἔκ εἰσῆε. Οἷτε γὰρ λεγόμενοι μῦθοι περὶ τῶν ἐν ᾧδ' , ὡς τῶν ἐνθάδε ἀδικήσαντα δεῖ ἐκδιδόναι δίκην , καταγερόμενοι τέως , τότε δὴ σρέφουσιν αὐτῷ τὴν ψυχὴν , μὴ ἀληθεῖς ὥσι· Καὶ αὐτὸς , ἦτοι ὑπὸ τῆς τῷ γήραος ἀσθενείας , ἢ καὶ ὥσπερ ἥδη ἐγγυτέρω ὧν τῶν ἐκεῖ , μᾶλλον τι καθορᾷ αὐτά. *De Republ.* L. I. vers le commencement , pag. 330. D. C'est M. Barbeyrac qui m'a indiqué ce passage.

que telles impressions rendent les courages craintifs, (15) il defend en ses loix toute instruction de telles menaces, & la persuasion que des Dieux il puisse venir à l'homme aucun mal, sinon pour son plus grand bien quand il y eschoit, & pour un medecinal effect. Ils recitent de Bion, qu'infect des Atheïsmes de Theodorus, il avoit esté long temps se moquant des hommes religieux : mais la mort le surprenant, (16) qu'il se rendit aux plus extremes superstitions : comme si les Dieux (17) s'os- toient & se remettoient selon l'affaire de Bion. Platon, & ces exemples, veulent conclurre, que nous sommes ramenez à la creance de Dieu, ou par raison, ou par force. L'Atheïsmes estant une proposition, comme desnaturée & monstrueuse, difficile aussi, & malaisée d'establir en l'esprit humain, pour insolent & desreglé qu'il puisse estre : il s'en est veu assez, par vanité & par fier-

(15) J'apprens encore de Mr. Barbeyrac que c'est le resultat de ce que Platon dit sur la fin du Second Livre, & au commencement du Troisième de sa République.

(16) *Diogene Laërce* dans la Vie de Bion, L. IV. *Segm.* 4.

(17) Cette reflexion, si juste & si naturelle, est de *Diogene Laërce* lui-même, *ibid.* *Segm.* 55. Comme il n'est pas riche de son fond, il seroit cruel de lui ravir le peu qu'il a.

22 ESSAIS DE MONTAIGNE,

té de concevoir des opinions non vulgaires, & reformatrices du monde, en affecter la profession par contenance : qui, s'ils sont assez fols, ne sont pas assez forts, pour l'avoir plantée en leur conscience. Pourtant ils ne lairront de joindre leurs mains vers le Ciel, si vous leur attachez un bon coup d'espée en la poitrine : & quand la crainte ou la maladie aura abatu & appesanti cette licentieuse ferveur d'humeur volage, ils ne lairront pas de se revenir, & se laisser tout discretement manier aux creances & exemples publiques. Autre chose est, un dogme serieusement digeré, autre chose ces impressions superficielles : lesquelles nées de la desbauche d'un esprit desmanché, vont nageant temerairement & incertainement en la fantasia. Hommes bien miserables & escervellez, qui taschent d'estre pires qu'ils ne peuvent !

*Ce qui de-
voir nous
arracher so-
lidement à
Dieu.*

L'erreur du Paganisme, & l'ignorance de nostre sainte Verité, laissa tomber (18) cette grande ame, mais grande d'humaine grandeur seulement, encores en cet autre voisin abus, que les enfans & les vieillards se trouvent plus susceptibles de Religion, comme si elle

(18) *Le divin Platon.*

naïssoit & tiroit son credit de nostre imbecilite. Le neud qui devoit attacher nostre jugement & nostre volonté, qui devoit estreindre nostre ame & joindre à nostre Createur, ce devoit estre un neud prenant ses replis & ses forces, non pas de nos considerations, de nos raisons & passions, mais d'une estreinte divine & supernaturelle, n'ayant qu'une forme, un visage, & un lustre, qui est l'autorité de Dieu & sa grace. Or nostre cœur & nostre ame estant regie & commandée par la foy, c'est raison qu'elle tire au service de son dessein toutes nos autres pieces selon leur portée.

Aussi n'est-il pas croyable, que toute cette machine n'ait quelques marques empreintes de la main de ce grand Architecte, & qu'il n'y ait quelque image és choses du monde rapportant aucunes à l'ouvrier, qui les a basties & formées. Il a laissé en ces hauts ouvrages le caractere de sa Divinité, & ne tient qu'à nostre imbecillité, que nous ne le puissions decouvrir. C'est ce qu'il nous dit luy-mesme, que ses operations invisibles, il nous les manifeste par les visibles. Sebonde s'est travaillé à ce digne estude, & nous montre comment il n'est piece du monde, qui desmente

*La Divinité
connue par
ses Ouvrages
visibles.*

24 ESSAIS DE MONTAIGNE,

son facteur. Ce seroit faire tort à la bonté divine, si l'Univers ne consentoit à nostre creance. Le ciel, la terre, les elements, nostre corps & nostre ame, toutes choses y conspirent: il n'est que de trouver le moyen de s'en servir: elles nous instruisent si nous sommes capables d'entendre. Car ce monde est un Temple tres saint, dedans lequel l'homme est introduit, pour y contempler des statues, non ouvrées de mortelle main, mais celles que la divine pensée a fait sensibles, le Soleil, les Estoilles, les eaux & la terre, pour nous représenter les intelligibles. *Les choses invisibles de Dieu*, (19) dit Sainct Paul, *apparoissent par la creation du Monde, considerant sa sapience éternelle, & sa Divinité par ses œuvres.*

[e] *Atque adeò faciem cœli non invidet Orbi
Ipse Deus, vultûsque suos corpûsque recludit
Semper volvendo: seque ipsum inculcat &
offert,
Ut benè cognosci possit, doceâtque videndo
Qualis eat, doceatque suas attendere leges.*

Or

(19) Epitre aux Romains, ch. I. v. 20.

[e] Dieu n'envie point à la Terre l'aspect du Ciel. Lui-même roulant sans cesse, expose à nos yeux son Corps à découvert. Il se montre à nous pour être clairement connu, & nous apprend à contempler

Or nos raisons & nos discours humains c'est comme la matiere lourde & sterile: la grace de Dieu en est la forme: c'est elle qui y donne la façon & le prix. Tout ainsi que les actions vertueuses de Socrates & de Caton demeurent vaines & inutiles pour n'avoir eu leur fin, & n'avoir regardé l'amour & obeysance du vray Createur de toutes choses, & pour avoir ignoré Dieu: Ainsi est-il de nos imaginations & discours: ils ont quelque corps, mais une masse informe, sans façon & sans jours, si la foy & grace de Dieu n'y sont jointes. La foy venant à teindre & illustrer les argumens de Sebonde, elle les rend fermes & solides: ils sont capables de servir d'acheminement, & de premiere guyde à un apprentif, pour le mettre à la voye de cette cognoissance: ils le façonnent aucunement & rendent capable de la grace de Dieu, par le moyen de laquelle se parfournit & se parfaict après, nostre créance. Je sçay un homme d'autorité nourry aux Lettres, qui m'a confessé avoir esté ramené des erreurs de la mescreance par l'entremise des argumens de Sebonde. Et quand on

contempler sa marche, & à remarquer attentivement ses Loix. *Manil. L. IV. sub finem.*

26 ESSAIS DE MONTAIGNE,

les despouillera de cet ornement, & du secours & approbation de la foy, & qu'on les prendra pour fantasies pures humaines, pour en combattre ceux qui sont precipitez aux espouvantables & horribles tenebres de l'irreligion, ils se trouveront encores lors, aussi solides & autant fermes, que nuls autres de mesme condition qu'on leur puisse opposer. De façon que nous serons sur les termes de dire à nos parties,

[f] *Si melius quid habes, accerse, vel imperium fer.*

Qu'ils souffrent la force de nos preuves, ou qu'ils nous en fassent voir ailleurs, & sur quelque autre subject, de mieux tissües, & mieux estoiffées. Je me suis sans y penser à demy desja engagé dans la seconde objection, à laquelle j'avois proposé de répondre pour Seconde.

Réponse à ce qu'on disoit contre le Livre de Raymond de Seconde, que les argumens en sont foibles.

Aucuns disent que les argumens sont foibles & ineptes à vérifier ce qu'il veut, & entreprennent de les choquer aisément. Il faut secoier ceux-cy un peu plus rudement : car ils sont plus dan-

[f] Avez vous quelque chose de meilleur, produisez-le, ou acceptez ce qu'on vous présente. *Horat. L. I. Epist. V. vs. 6.*

gereux & plus malitieux que les premiers. On couche volontiers les dicts d'autrui à la faveur des opinions qu'on a prejudgées en soy : A un Atheïste tous Escrits tirent à l'Atheïsme. Il infecte de son propre venin la matiere innocenté. Ceux-cy ont quelque preoccupation de jugement qui leur rend le goug fade aux raisons de Sebonde. Au demeurant il leur semble qu'on leur donne beau jeu , de les mettre en liberté de combattre nostre Religion par les armes pures humaines , laquelle ils n'oseroient attaquer en sa majesté pleine d'autorité & de commandement. Le moyen que je prens pour rabatre cette frenesie , & qui me semble le plus propre , c'est de froisser & fouler aux pieds l'orgueil , & l'humaine fierté : leur faire sentir l'innanité , la vanité , & (20) deneantise de l'homme : leur arracher des poings , les cherives armes de leur raison : leur faire baisser la teste & mordre la terre , sous l'autorité & reverence de la Majesté Divine. C'est à elle seule qu'appartient la science & la sapience : elle seule qui peut estimer de soy quelque chose , &

(20) *L'extrême bassesse. C'est ce que signifie deneantise dans le Dictionnaire François & Anglois de Cotgrave.*

28 ESSAIS DE MONTAIGNE,

à qui nous desrobons ce que nous nous comptons, & ce que nous nous prison.

[g] Οὐ γὰρ ἐν φρονέειν ὁ θεὸς μέγα ἄλλον ἢ αὐτόν. Abbattons (21) ce cuider, premier fondement de la tyrannie du maling esprit. [h] *Deus superbis resistit : humilibus autem dat gratiam.* L'intelligence est en tous les Dieux, dit Platon (22), & point ou peu aux hommes. Or c'est cependant beaucoup de consolation à l'homme Chrestien, de voir nos outils mortels & caduques, si proprement assortis à nostre foy sainte & divine, que lors qu'on les employe aux subjects de leur nature mortels &

[g] Car Dieu ne veut point qu'autre que lui soit véritablement sage. C'est un passage d'Herodote, pris du Discours d'Arraban à Xerxes, Liv. VII. c. 10. n. 5. de l'Edition de Gronovius. Dans une des premières Editions de Montaigne, on a imprimé le Grec comme si c'étoit un Vers. Cette meprise a passé, depuis, dans toutes les Editions. Cette Note empêchera les Compositeurs, ou du moins les Correcteurs de commettre de nouveau la même faute, que je n'oserois imputer directement à Montaigne. — C'est Mr. Barbeyrac qui me l'a fait appercevoir en m'indiquant l'endroit d'où le passage Grec a été tiré.

(21) Cette présomption.

[h] Dieu résiste aux superbes & fait grace aux humbles. 1. Epitr. de S. Pierre, c. V. vs. 5.

(22) Dans son *Timée*, p. 51. E. Tom. III. Voici ses termes : Καὶ τῷ μὲν πάντα ἄνδρα μετέχειν φατίον, Νῦ δὲ, Θεὸς, Ἀνθρώπων δὲ γένος, βαρχύ τι. Je tiens cette citation de Mr. Barbeyrac.

caduques, ils n'y soyent pas appropriés plus uniement, ny avec plus de force. Voyons donc si l'homme a en sa puissance d'autres raisons plus fortes que celles de Sebonde: voire s'il est en luy d'arriver à aucune certitude par argument & par discours. Car saint Augustin (23) plaidant contre ces gens icy, a occasion de reprocher leur injustice, en ce qu'ils tiennent les parties de nostre creance fausses, que nostre raison faut à establir. Et pour monstrier qu'assez de choses peuvent estre & avoir esté, desquelles nostre discours ne scauroit fonder la nature & les causes, il leur met en avant certaines experiences cognuës & indubitables, ausquelles l'homme confesse rien ne veoir: Et cela faict-il, comme toutes autres choses, d'une curieuse & ingenieuse recherche. Il faut plus faire, & leur apprendre, que pour convaincre la foiblesse de leur Raison, il n'est besoing d'aller triant des rares exemples: & qu'elle est si manque & si aveugle, qu'il n'y a nulle si claire facilité, qui luy soit assez claire: que l'aisé & le malaisé luy sont un: que tous subjects également, & la nature en general desadvouë sa jurisdiction & en-

(23) *De Civitate Dei*, L. XXI. c. 5.

tremise. Que nous presche la Verité, quand elle nous presche (24) de fuir la mondaine Philosophie : quand elle nous inculque si souvent, (25) que nostre sagesse n'est que folie devant Dieu : que de toutes les vanitez la plus vaine c'est l'homme : que l'homme qui presume de son sçavoir, ne sçait pas encore que c'est que sçavoir : & que l'homme, qui n'est rien, s'il pense estre quelque chose, se seduit soy-mesmes, & se trompe ? Ces sentences du Sainct Esprit expriment si clairement & si vivement ce que je veux maintenir, qu'il ne me faudroit aucune autre preuve contre des gens qui se rendroient avec toute submission & obeïssance à son autorité.

Quel est l'avantage de l'Homme sur les autres Creatures.

Mais ceux-cy veulent estre fouëtez à leurs propres despens, & ne veulent souffrir qu'on combatte leur raison que par elle-mesme. Considerations donc pour cette heure, l'homme seul, sans secours estranger, armé seulement de ses armes, & despourveu de la grace & cognoissance divine, qui est tout son honneur, sa force, & le fondement de son estre. Voyons combien il a de tenuë en ce bel equipage. Qu'il me face

(24) S. Paul aux Coloss. c. II. vs. 8.

(25) 1. Corinth. c. III. vs. 19.

entendre par l'effort de son discours, sur quels fondemens il a basti ces grands avantages, qu'il pense avoir sur les autres creatures. Qui luy a persuadé que ce branle admirable de la Voute Celeste, la lumiere eternelle de ces flambeaux roulans si fierement sur sa teste, les mouvemens espouvantables de cette mer infinie, soyent establis & se continuent tant de siecles, pour sa commodité & pour son service ? Est-il possible de rien imaginer si ridicule, que cette miserable & chetive creature, qui n'est pas seulement maistresse de soy, exposée aux offenses de toutes choses, se die maistresse & emperiere de l'Univers, duquel il n'est pas en sa puissance de cognoistre la moindre partie, tant s'en faut de la commander ? Et ce privilege qu'il s'attribuë d'estre seul en ce grand bastiment, qui ayt la suffisance d'en recognoistre la beauté & les pieces, seul qui en puisse rendre graces à l'Architecte, & tenir compte de la recepte & mises du monde : qui luy a seelé ce privilege ? Qu'il nous montre Lettres de cette belle & grande charge. Ont-elles esté ottroyées en faveur des Sages seulement ? Elles ne touchent guere de gents. Les fols & les meschants sont-ils dignes de

32 ESSAIS DE MONTAIGNE,

faveur si extraordinaire , & estants la pire piece du monde , d'estre preferez à tout le reste ? En croirons-nous (26) cettuy-là ; *Quorum igitur causâ quis dixerit effectum esse mundum ? Eorum scilicet animantium , qua ratione utuntur. Hi sunt dii & homines , quibus profectò nihil est melius.* Nous n'aurons jamais assez basoüé l'impudence de cet accouplage. Mais pauvret , qu'a-il en soy digne d'un tel avantage ? A considerer cette vie incorruptible des corps celestes , leur beauté , leur grandeur , leur agitation continuée d'une si juste règle :

[i] *Cùm suspicimus magni cœlestia mundi
Templa super , stellisque micantibus Æthera
fixum ,*

Et venit in mentem Luna Solisque viarum :

A considerer la domination & puissance que ces corps-là ont non seulement

(26) C'est-à dire , le Stoicien Balbus , qui dans le Livre de Cicéron , De Naturâ Deorum , L. II. c. 53. parle ainsi : *Quorum igitur , &c.* " Pour qui dirons-nous donc que le Monde a été fait ? C'est sans doute pour les Etres animez , qui ont l'usage de la Raison , savoir les Dieux & les hommes , qui sont certainement ce qu'il y a de plus excellent.

[i] Lorsque nous levons les yeux vers la Voute éclatante qui couvre ce vaste Univers , lorsque nous contemplons le Ciel tout brillant d'Etoiles , & que nous considerons le cours réglé du Soleil & de la Lune , *Lucret. L. V. vs. 1203, &c.*

sur nos vies & conditions de nostre fortune ,

[k] *Facta etenim & vitas hominum suspendit ab astris :*

mais sur nos inclinations mesmes, nos discours , nos volontez , qu'ils regissent, poussent & agitent à la mercy de leurs influences , selon que nostre Raison nous l'apprend & le trouve :

[l] *speculâque longè
Deprendit tacitis dominantia legibus astra,
Et totum alternâ mundum ratione moveri ,
Fatorumque vices certis discernere signis :*

A voir que non un homme seul, non un Roy, mais les Monarchies, les Empires, & tout ce bas monde se meut au branle des moindres mouvemens celestes :

[m] *Quantâque quàm parvi faciant discrimina motus : Manil. L. I. vs. 57.
Tantum est hoc regnum quod Regibus imperat ipsis : Manil. L. IV. vs. 93.*

[k] Car tout le cours de notre vie dépend de celui des Astres. *Manil. L. III. vs. 58.*

[l] Puisqu'on trouve que ces Astres qu'on voit de si loin, regnent par des Loix secretes, que le Monde se meut par une mutuelle correspondance ; & que l'enchainement des Destinées est déterminé par des signes certains. *Id. L. I. vs. 62, &c.*

[m] Et quels grands changemens sont produits par ces mouvemens insensibles , dont l'empire s'étend jusque sur les Rois.

34 ESSAIS DE MONTAIGNE,

si nostre vertu, nos vices, nostre suffisance & science, & ce mesme discours que nous faisons de la force des astres, & cette comparaison d'eux à nous, elle vient, comme juge nostre Raison, par leur moyen, & de leur faveur :

[n] *furit alter amore,*

Et pontum tranare potest & vertere Trojam :

Alterius fors est scribendis legibus apta :

Ecce patrem nati perimunt, natosque parentes,

Mutuâque armati cœunt in vulnera fratres :

*Non nostrum hoc bellum est : coguntur tanta
movere,*

Inque suas ferri pœnas, lacerandâque membra.

.....

.....

*Hoc quoque fatale est sic ipsum expendere
fatum.*

si nous tenons de la distribution du Ciel cette part de raison que nous avons,

[n] L'un forcené d'amour passe la Mer pour aller renverser la Ville de Troye : un autre est déterminé par sa destinée à composer des Loix. Voici d'un autre côté des Enfans qui tuent leur Pere ; des Peres qui tuent leurs Enfans ; & des Freres qui courent aux armes pour s'égorger l'un l'autre. Ce n'est pas aux armes qu'il faut imputer la cause de tous ces desordres. Une force superieure qui les y entraine, leur en fait souffrir la peine. — Et d'examiner le Destin, comme je fais ici, cela même est un effet du Destin. *Manil. L. IV. vs. 79.*
— 39. 118.

comment nous pourra elle esgaler à luy ? comment soubs-mettre à nostre science son essence & ses conditions ? Tout ce que nous voyons en ces corps-là , nous estonne : [o] *qua molitio , qua ferra-
menta , qui vestes , qua machina , qui
ministri tanti operis fuerunt ?* pourquoy les privons-nous & d'ame , & de vie , & de discours ? y avons - nous reconnu quelque stupidité immobile & insensible, nous qui n'avons aucun commerce avec eux que d'obéissance ? Disons-nous, que nous n'avons veu en nulle autre creature, qu'en l'homme, l'usage d'une ame raisonnable ? Et quoy ? Avons-nous veu quelque chose semblable au Soleil ? Laisse-il d'estre, parce que nous n'avons rien veu de semblable ? & ses mouvements, d'estre, parce qu'il n'en est point de pareils ? Si ce que nous n'avons pas veu , n'est pas , nostre science est merveilleusement raccourcie. [p] *Qua sunt
tanta animi angustia !* Sont-ce pas des songers de l'humaine vanité , de faire de la Lune une terre celeste ? y deviner des montaignes , des vallées , comme

[o] De quels instrumens , de quelles machines, de quels ouvriers s'est-on servi pour élever un si vaste édifice ? *Cic. de Nat. Deor. L. I. c. 3.*

[p] Ah ! que les bornes de notre Esprit sont étroites ! *Cic. de Nat. Deor. L. I. c. 31.*

36 ESQUIS DE MONTAIGNE,

Anaxagoras ? y planter des habitations
& demeures humaines, & y dresser des
colonies pour nostre commodité, com-
me faict Platon & Plutarque ? & de nos-
tre Terre en faire un Astre esclairant &
lumineux ? [q] *Inter cetera mortalita-
tis incommoda, & hoc est, caligo men-
tium: nec tantum necessitas errandi, sed
errorum amor.....*

*Corruptibile corpus aggravat animam,
& deprimit terrena inhabitatio sensum
multa cogitantem.*

Présomption,
maladie na-
turelle à
l'Homme.

La présomption est nostre maladie
naturelle & originelle. La plus calami-
teuse & fragile de toutes les creatures
c'est l'homme, & quant & quant, la
plus orgueilleuse. Elle se sent & se void
logée icy parmy la bourbe & le fient du

[q] *Entr'autres desavantages de nostre Nature mor-
relle, l'un est l'aveuglement de l'Esprit humain, qui non
seulement se trouve dans la nécessité d'errer, mais qui
se plaît dans ses erreurs. Senec. de Ira. L. II. c. 9. —*
Dans quelques Editions de Montagne, le passage
qui suit est attribué à Senèque, *Epist. 65.* mais il
n'est point dans cette Epitre : & si je ne me trom-
pe, il paroît par le stile qu'on le chercheroit inutile-
ment dans tout autre Ouvrage de Senèque. Quoi
qu'il en soit, il peut être traduit ainsi en François :
*Le Corps corruptible appesantit l'Ame de l'homme ; &
cette habitation terrestre deprime son Imagination qui
se répand sur tant de differens objets. —* Enfin je
viens de trouver ce Passage dans S. Augustin, *De
Civitate Dei*, L. XII. c. 15. qui l'a pris du Livre de
la Sapience, c. IX. 15.

monde , attachée & clouée à la pire , plus morte & croupie partie de l'Univers , au dernier estage du logis , & le plus esloigné de la Voute Celeste , avec les animaux de la pire (27) condition des trois : & se va plantant par imagination au dessus du cercle de la Lune , & ramenante le Ciel sous ses pieds.

C'est par la vanité de cette mesme imagination qu'il s'égale à Dieu , qu'il s'attribue les conditions divines , qu'il se trie soy-mesme & separe de la presse des autres creatures , taille les parts aux animaux ses confreres & compagnons , & leur distribuë telle portion de facultez & de forces , que bon luy semble. Comment cognoist-il par l'effort de son intelligence , les branles internes & secrets des animaux ? par quelle comparaison d'eux à nous conclud-il la bestise qu'il leur attribue ? Quand je me jouë à ma chatte , qui sçait , si elle passe son temps de moy plus que je ne fay d'elle ? Nous nous entretenons de singeries reciproques. Si j'ay mon heure de commencer ou de refuser , aussi a-

*De quel droit
il se donne la
superiorité
sur des Ani-
maux.*

(27) C'est-à-dire , Avec les Animaux purement terrestres , toujours rampans sur la terre , & par cela même de pire condition que les deux autres especes , qui volent dans l'Air , ou nagent dans les Eaux.

elle la sienne. Platon (28) en sa peinture de l'aage doré sous Saturne , compte entre les principaux avantages de l'homme de lors , la communication qu'il avoit avec les bestes , desquelles s'enquerant & s'instruisant , il sçavoit les vrayes qualitez , & differences de chacune d'icelles : par où il acqueroit une tres-parfaicte intelligence & prudence ; & en conduisoit de bien loing plus heureusement sa vie , que nous ne sçaurions faire. Nous faut-il meilleure preuve à juger l'impudence humaine sur le faict des bestes ? Ce grand Autheur a opiné qu'en la plus part de la forme corporelle , que Nature leur a donné , elle a regardé seulement l'usage des prognostications , qu'on en tiroit en son temps. Ce défaut qui empesche la communication d'entre elles & nous , pourquoy n'est-il aussi bien à nous qu'à elles ? C'est à deviner à qui est la faute de ne nous entendre point ; car nous ne les entendons non plus qu'elles nous. Par cette mesme raison elles nous peuvent estimer bestes , comme nous les estimons. Ce n'est pas grand' merveille , si nous ne les entendons pas , aussi ne faisons-

(28) Dans son Dialogue intitulé *le Politique*. p. 272. Tom. II.

nous les Basques & les (29) Troglodytes. Toutesfois aucuns se font vantez de les entendre, comme (30) Apollonius Thyaneus, (31) Melampus, (32) Tiresias, Thales, & autres. Et puis qu'il est ainsi, comme disent les Cosmographes, (33) qu'il y a des Nations qui reçoivent un Chien pour leur Roy, il faut bien qu'ils donnent certaine interpretation à sa voix & mouvements.

Il nous faut remarquer la parité qui est entre nous. Nous avons quelque moyenne intelligence de leurs sens, aussi ont les bestes des nostres, environ à mesme mesure. Elles nous flattent, nous menassent, & nous requierent : & nous elles. Au demeurant nous decouvrons bien evidemment, qu'entre elles il y a une pleine & entiere com-

*Les Bêtes se
communi-
quent leurs
pensées, aussi
bien que les
Hommes.*

(29) Anciens Peuples sur la côte Occidentale du Golfe Arabique, ainsi nommez, parce qu'ils habitoient dans des Cavernes.

(30) Qui l'avoit appris des Arabes, dit Philostrate, dont voici les propres paroles : Τῆς τε σοφίας ἢ τὸν Ἀράβιον τρόπον ἐς ζῦνεσιν τῆς τῶν ζῶων φύσεως ἦλθεν Ἐμαθε δὲ τὸτο διὰ τῶν τῶν Ἀράβιων πορευόμενον, &c. De Vita Apollon. Tyan. L. I. c. 20. p. 25. Ed. Olear.

(31) Apollodor. L. I. c. 9. §. 11.

(32) Id. L. III. c. 6. §. 7.

(33) Plin. Hist. Nat. L. VI. c. 30. Ex Africa parat Proembari, Proemphana qui canem pro rege habent a moru ejus imporia augurantes.

40 ESSAIS DE MONTAIGNE,
munication , & qu'elles s'entr'enten-
dent , non seulement celles de mesme
espece, mais aussi d'especes diverses :

[r] *Et muta pecudes , & denique secla
ferarum.*

*Diffimiles fuerunt voces variâsque eluere ,
Cùm metus aut dolor est , aut cùm jam
gaudia gliscunt.*

En certain abboyer du chien le cheval
cognoist qu'il y a de la colere : de cer-
taine autre sienne voix , il ne s'effraye
point. Aux bestes mesmes qui n'ont pas
de voix , par la societé d'offices , que
nous voyons entre elles , nous argu-
mentons aisément quelque autre moyen
de communication : leurs mouvemens
discourent & traictent.

[f] *Non aliâ longè ratione atque ipsa videtur
Protrahere ad gestum pueros infantia
lingua.*

Pourquoy non tout aussi bien , que nos

[r] Les differens Animaux , tant les domesti-
ques que les sauvages , forment divers sons , selon
que la peur , la douleur , ou la joye agissent en
eux. *Lucret. L. V. vs. 1058 , &c.*

[f] Ainsi nous voyons que l'impuissance où se
trouvent les Enfans d'expliquer leurs pensées par
leurs premiers begayemens , les force à recourir
aux gestes pour se faire entendre. *Id. ibid. vs. 1029 ,
&c.*

muets disputent , argumentent , & content des histoires par signes ? J'en ay veu de si souples & formez à cela , qu'à la verité , il ne leur manquoit rien à la perfection de se sçavoir faire entendre. Les amoureux se courroussent , se reconcilient , se prient , se remercient , s'assignent , & disent enfin toutes choses des yeux.

[t] *E'l silenzio ancor suole
Haver prieghie parole.*

Quoy des mains ? nous requerons , nous promettons , appellons , congedions , menaçons , prions , supplions , nions , refusons , interrogeons , admirons , nombrons , confessons , repentons , craignons , vergoignons , doubtons , instruïsons , commandons , incitons , encourageons , jurons , tesmoignons , accusons , condamnons , absolvons , injurions , mesprisons , deffions , despittons , flattons , applaudissons , benissons , humilions , moquons , reconcilions , recommandons , exaltons , festoyons , resjouïssons , complaignons , attristons , desconfortons , desesperons , estonnons , escrions , tai-

[t] Le Silence même a son langage. Il fait prier, & se faire entendre. *Aminca* del Tasso , Atto II. nel *Choro* , *vs.* 34 , 35.

42 ESSAIS DE MONTAIGNE,

sons : & quoy non ? d'une variation & multiplication à l'envy de la langue. De la teste nous convions, renvoyons, ad-vouons, desadvouons, desmentons, bienveignons, honorons, venerons, desdaignons, demandons, escondui-sons, egayons, lamentons, caressons, rançons, soubsmettons, bravons, en-hortons, menaçons, asseurons, enque-rons. Quoy des sourcils ? Quoy des espauls ? Il n'est mouvement, qui ne parle, & un langage intelligible sans discipline, & un langage public : Qui fait, voyant la varieté & usage distin-gué des autres, que cettuy-cy doit plustost estre jugé le propre de l'hu-maine nature. Je laisse à part ce que particulierement la necessité en apprend soudain à ceux qui en ont besoing : & les Alphabets des doigts, & Grammai-res en gestes : & les Sciences qui ne s'e-xercent & ne s'expriment que par iceux : Et les Nations que Pline dit (34) n'a-voir point d'autre langue. Un Amba-sfadeur de la ville d'Abdere, après avoir longuement parlé au Roy Agis de Spar-te, luy demanda : Et bien, Sire, quelle responce veux-tu que je rapporte à nos

(34) Hist. Nat. L. VI. c. 30. *Quibus pro sermone
mutus morsusque membrorum est.*

Citoyens ? (35) *Que je t'ay laissé dire tout ce que tu as voulu , & tant que tu as voulu , sans jamais dire mot. Voila pas un taire parler & bien intelligible ?*

Au reste , quelle sorte de nostre suffisance ne recognoissons-nous aux opérations des animaux ? Est-il police réglée avec plus d'ordre , diversifiée à plus de charges & d'offices , & plus constamment entretenüe , que celle des mouches à miel ? Cette disposition d'actions & de vacations si ordonnée , la pouvons-nous imaginer se conduire sans discours & sans prudence ?

*Habilerẽ
qu'on observe
dans la con-
duire de Bẽ-
res.*

[u] *His quidam signis atque hac exempla
sequuti ,*

*Esse apibus partem divina mentis , &
hausus*

Æthereos dixere.

Les arondelles que nous voyons au retour du printemps fureter tous les coins de nos maisons , cherchent-elles sans jugement , & choisissent-elles sans discretion de mille places , celle qui leur est

(35) Plutarque dans les *Dits notables des Lacemoniens* , au mot AGIS , fils d'Archidamus.

[u] A ces marques & sur ces observations , quelques-uns ont dit que les Abeilles avoient une portion de l'Esprit divin , & qu'elles étoient éclairées d'un Rayon celeste. *Georg. L. IV. vs. 219 , &c.*

44. ESSAIS DE MONTAIGNE,

la plus commode à se loger ? Et en cette belle & admirable contexture de leurs bastimens, les oiseaux peuvent-ils se servir plutoſt d'une figure quarrée, que de la ronde, d'un angle obtus, que d'un angle droit, ſans en ſçavoir les conditions & les effects ? Prennent-ils tantost de l'eau tantost de l'argile, ſans juger que la dureté ſ'amollit en l'humectant ? Planchent-ils de mouſſe leurs palais, ou de duvet, ſans prévoir que les membres tendres de leurs petits y ſeront plus mollement & plus à l'aise ? Se couvrent-ils du vent pluvieux, & plantent leur loge à l'Orient, ſans cognoiſtre les conditions différentes de ces vents, & conſiderer que l'un leur eſt plus ſalutaire que l'autre ? Pourquoy eſpeſſit l'araignée ſa toile en un endroit, & relasche en un autre ; ſe ſert à cette heure de cette forte de neud, tantost de celle-là, ſi elle n'a & deliberation, & penſement, & conſequence ?

*La Nature
ſuperieure à
l'Art : con-
cluſion que
Montaigne
tire de ce
principe, en
faveur des
Bêtes contre
l'Homme.*

Nous recognoiſſons aſſez en la plupart de leurs ouvrages, combien les animaux ont d'excellence au deſſus de nous, & combien noſtre art eſt foible à les imiter. Nous voyons toutesfois aux noſtres plus groſſiers, les ſalcutez que nous y employons, & que noſtre

ame s'y sert de toutes ses forces : pourquoy n'en estimons-nous autant d'eux ? pourquoy attribuons-nous à je ne sçay quelque inclination naturelle & servile, les ouvrages qui surpassent tout ce que nous pouvons par nature & part art ? En quoy sans y penser nous leur donnons un tres-grand avantage sur nous, de faire que que Nature par une douceur maternelle les accompagne & guide, comme par la main, à toutes les actions & commoditez de leur vie, & qu'à nous elle nous abandonne au hazard & à la fortune, & à quæster par art, les choses necessaires à nostre conservation ; & nous refuse quant & quant les moyens de pouvoir arriver par aucune institution & contention d'esprit, à la suffisance naturelle des bestes : de maniere que leur stupidité brutale surpasse en toutes commoditez, tout ce que peut nostre divine intelligence. Vrayement à ce compte nous aurions bien raison de l'appeller une tres-injuste marastre : mais il n'en est rien, nostre police n'est pas si difforme & desreglée.

Nature a embrassé universellement toutes ses creatures : & n'en est aucune, qu'elle n'ait bien pleinement fourny de tous moyens necessaires à la con-

*La Nature
a traité
l'Homme
plus favorablement
qu'on ne s'i-*

46 ESSAIS DE MONTAIGNE,

imagine com-
munément.

servation de son estre. Car ces plaintes vulgaires que j'oy faire aux hommes (comme la licence de leurs opinions les esleve tantost au dessus des nuës, & puis les ravale aux Antipodes) que nous sommes le seul animal abandonné, nud sur la terre nuë, lié, garrotté, n'ayant dequoy s'armer & couvrir que de la despouille d'autrui : là où toutes les autres creatures, Nature les a revestues de coquilles, de gouffes, descorse, de poil, de laine, de pointes, de cuir, de bourre, de plume, d'escaille, de toison, & de foye selon le besoin de leur estre : les a armées de griffes, de dents, de cornes, pour assaillir & pour deffendre : & les a elle-mesme instruites à ce qui leur est propre, à nager, à courir, à voler, à chanter : là où l'homme ne sçait ny cheminer, ny parler, ny manger, ny rien que pleurer sans apprentissage.

[x] *Tùm porrò puer, ut savis projectus ab undis*

[x] L'enfant, comme un pauvre matelot que les flots ont jetté sur le bord de la Mer après un triste naufrage, est couché par terre tout nud, & denué de tous les secours de la vie, dès que la Nature l'a detaché du sein de sa Mere pour lui faire voir la lumiere. Aussi remplit-il de cris lugubres le lieu de sa naissance, comme doit faire une creature qui est destinée à souffrir tant de maux

LIVRE II. CHAP. XII. 47

*Navita, nudus humi jacer infans, in-
dignus omni*

*Vitali auxilio, cùm primùm in luminis
oras*

*Nexibus ex alvo matris natura profudit,
Vagituque locum lugubri complet, ut
aquum est*

*Cui tantum in vitâ restet transire ma-
lorum.*

*At varia crescunt pecudes, armenta,
feraque,*

*Nec crepitacula eis opus est, nec cuiquam
adhibenda est*

*Alma nutricis blanda atque infracta lo-
quela :*

*Nec varias quarunt vestes pro tempore
cæli :*

*Denique non armis opus est, non mœnibus
altis*

*Queis sua tutentur, quando omnibus om-
nia largè*

*Tellus ipsa parit, naturaque dadala re-
rum.*

dans la vie. Au contraire, les Bêtes de toute es-
pece, tant privées que sauvages, croissent d'elles-mê-
mes, sans avoir besoin de jouets, ni qu'une nour-
rice les amuse par des paroles flatteuses & enfantin-
nes. Elles ne sont point obligées de s'habiller dif-
feremment selon la difference des saisons : & com-
me la Nature fait éclore de son sein tout ce qui
leur est nécessaire, elles n'ont besoin ni d'armes,
ni de hautes murailles pour défendre leurs provi-
sions. *Lucret. L. V. vs. 223 — 235.*

48 ESSAIS DE MONTAIGNE,

Ces plaintes-là sont fausses : il y en a en la police du monde, une egalité plus grande, & une relation plus uniforme. Nostre peau est pourveue aussi suffisamment que la leur, de fermeté contre les injures du temps, tesmoins plusieurs Nations, qui n'ont encores essayé nul usage de vestemens. Nos anciens Gaulois n'estoient gueres vestus, ne sont pas les Irlandois nos voisins, sous un ciel si froid. Mais nous le jugeons mieux par nous-mêmes : car tous les endroits de la personne, qu'il nous plaist decouvrir au vent & à l'air, se trouvent propres à le souffrir. S'il y a partie en nous foible, & qui semble devoir craindre la froidure, ce devroit estre l'estomach, où se fait la digestion : nos peres le portoyent decouvert : & nos Dames, ainsi molles & delicates qu'elles sont, elles s'en vont tantost entr'ouvertes jusques au nombril. Les liaisons & emmaillotemens des enfans ne sont non plus necessaires : & les meres (36) Lacedemoniennes eslevoient les leurs en toute liberté de mouvements de membres, sans les attacher ne plier. Nostre pleurer est commun à la plus part des autres

(36) *Plutarque* dans la Vie de *Lycurgue*, c. 13.
[y] Car

autres animaux, & n'en est guere qu'on ne voye se plaindre & gemir long temps après leur naissance : d'autant que c'est une contenance bien sortable à la foiblesse, en quoy ils se sentent. Quant à l'usage du manger, il est en nous, comme en eux, naturel & sans instruction.

[y] *Sentit enim vim quisque suam quam possit abuti.*

Qui fait doute qu'un enfant arrivé à la force de se nourrir, ne sceut quester sa nourriture ? Et la terre en produit, & luy en offre assez pour sa necessité, sans autre culture & artifice : & si non en tout temps, aussi ne fait-elle pas aux bestes, tesmoing les provisions, que nous voyons faire aux fourmis & autres, pour les saisons steriles de l'année. Ces Nations, que nous venons de decouvrir, si abondamment fournies de viande & de breuvage naturel, sans soing & sans façon, nous viennent d'apprendre que le pain n'est pas nostre seule nourriture : & que sans labourage, nostre mere Nature nous avoit munis à planté de tout ce qu'il nous falloit :

[y] Car chacun sent ce qu'il est capable de faire.
Lucrer. L. V. vs. 1032.

50 ESSAIS DE MONTAIGNE,

voire, comme il est vray-semblable, plus plainement & plus richement qu'elle ne fait à present, que nous y avons meslé nostre artifice :

[z] *Et tellus nitidas fruges vinetaque lata
Sponte sua primùm mortalibus ipsa crea-
vit :*

*Ipsa dedit dulces fœtus, & pabula lata
Qua nunc vix nostro grandescunt aucta
labore ,*

*Conterimûsque boves & vires agricola-
rum :*

le débordement & desreglement de nostre appetit devançant toutes les inventions que nous cherchons de l'assouvir.

L'Homme a
des armes na-
turelles.

Quant aux armes, nous en avons plus de naturelles que la plus part des autres animaux, plus de divers mouvemens de membres, & en tirons plus de service naturellement & sans leçon : ceux qui sont duicts à combattre nuds, on les void se jeter aux hazards pareils aux nostres. Si quelques bestes nous surpassent en cet avantage, nous en

[z] D'abord la Terre produisit d'elle-même pour les hommes, les riches moissons & les fertiles vignobles : elle leur donna d'excellens fruits & de gras paturages : mais à présent toutes ces choses déperissent malgré tout nostre travail qui fatigue le Bœuf, & épuise les forces du Laboureur. *Lucrer.*
L. II. vs. 1157, &c.

surpassons plusieurs autres. Et l'industrie de fortifier le corps & le couvrir par moyens acquis, nous l'avons par un instinct & precepte naturel. Qu'il soit ainsi, l'elephant aiguise & esmoult ses dents, desquelles il se sert à la guerre : car il en a de particulieres pour cet usage, lesquelles il espargne, & ne les employe aucunement à ses autres services. Quand les taureaux vont au combat, ils respandent & jettent la poussiere à l'entour d'eux : les sangliers (37) affinent leurs deffenses : & l'ichneumon, quand il doit venir aux prises avec le crocodile, munit son corps, l'enduit & le crouste tout à l'entour, de limon bien ferré & bien paistry, comme d'une cuirasse. Pourquoi ne dirons-nous qu'il est aussi naturel de nous armer de bois & de fer ?

Quant au parler, il est certain, que s'il n'est pas naturel, il n'est pas nécessaire. Toutefois je croy qu'un enfant, qu'on auroit nourry en pleine solitude, esloigné de tout commerce (qui seroit un essay mal-aisé à faire) auroit quelque espee de parolle pour exprimer ses

S'il est naturel à l'Homme de parler.

(37) *Aiguisent, affilent.* Je n'ai point trouvé dans les Vieux Dictionnaires le mot *affiner* dans le sens qu'il a ici.

52 ESSAIS DE MONTAIGNE,

conceptions : & n'est pas croyable , que Nature nous ait refusé ce moyen qu'elle a donné à plusieurs autres animaux : Car qu'est-ce autre chose que parler , cette faculté , que nous leur voyons de se plaindre , de se resjouyr : de s'entr'appeller au secours , se convier à l'amour , comme ils font par l'usage de leur voix ? Comment ne parleroient-elles entr'elles ? elles parlent bien à nous , & nous à elles. En combien de sortes parlons-nous à nos chiens , & ils nous répondent ? D'autre langage , d'autres appellations , devisons nous avec eux , qu'avec les oyseaux , avec les pourceux , les bœufs , les chevaux : & changeons d'idiome selon l'espece.

*Les Bêres
ont un lan-
gage naturel.*

[a] *Così per entro loro schiera bruna
S'ammusa l'una con l'altra formica ,
Forse a spiare lor via , & lor fortuna.*

Il me semble que Lactance (38) attribué aux bestes , non le parler seulement ,

[a] Ainsi parmi une troupe de fourmis on en voit qui s'abouchent , dans la vuë peut être d'espier les desseins & la fortune , l'une de l'autre. Dante , nel Purgatorio , Canr. XXVI. vs. 34 , &c.

(38) *Quum enim suas voces propriis inter se discernunt arque dignoscunt , colloqui videntur : ridendique ratio adparer in his aliqua , &c.* Instir. Divin. L. III. c. 10. Ce Passage , qui est très-remarquable , m'a été indiqué par M. Barbyrac.

mais le rire encore. Et la difference de langage, qui se voit entre nous, selon la difference des contrées, elle se treuve aussi aux animaux de mesme espece. Aristote allegue (39) à ce propos le chant divers des perdrix, selon la situation des lieux :

[b] *variaque volucres*

.....
Longè alias alio jaciunt in tempore voces,

.....
*Et partim mutant cum tempestatibus unda
 Raucifonos cantus.*

➤ Mais cela est à sçavoir, quel langage parleroit cet enfant : & ce qui s'en dit par divination, n'a pas beaucoup d'apparence.

Si on m'allegue contre cette opinion, que les sourds naturels ne parlent point : Je responds que ce n'est pas seulement pour n'avoir peu recevoir l'instruction de la parolle par les oreilles, mais plustost pource que le sens de l'ouye, duquel ils sont privez, se rapporte à celuy

Sourds naturels, pourquoi ne parlent point.

(39) Dans son *Histoire des Animaux*, L. IV. c. 9. vers la fin.

[b] Les Voix des Oiseaux sont differentes en differens temps : & ils changent en partie leur Chant selon les saisons. *Lucrer.* L.V. vs. 1077, 1080, 1082, 1083.

54 ESSAIS DE MONTAIGNE,
 du parler, & se tiennent ensemble d'une
 cousture naturelle : En façon, que ce
 que nous parlons, il faut que nous le
 parlions premierement à nous, & que
 nous le facions sonner au dedans à nos
 oreilles, avant que de l'envoyer aux
 estrangers.

Hommes &
 animaux
 également
 soumis à l'or-
 dre de la Na-
 ture.

J'ay dict tout cecy, pour maintenir
 cette ressemblance, qu'il y a aux choses
 humaines : & pour nous ramener &
 joindre à la presse. Nous ne sommes ny
 au dessus, ny au dessous du reste : tout
 ce qui est sous le ciel, dit le Sage,
 court une loy & fortune pareille.

(c) *Indupedita suis fatalibus omnia vincis.*

Il y a quelque difference, il y a des or-
 dres & des degrez : mais c'est sous le
 visage d'une mesme nature :

[d] *res quaque suo ritu procedit, &
 omne*

Fœdere natura certo discrimina servant.

Il faut contraindre l'homme, & le
 ranger daus les barrieres de cette poli-

[c] Toutes choses sont entrelacées par un en-
 chaînement fatal. *Luerer. L. V. vs. 874.*

[d] Chaque chose suit ses premieres disposi-
 tions, & elles gardent toutes constamment les
 differentes Loix qui leur sont prescrites par la Na-
 ture. *Id. ibid. vs. 921, 922.*

ce. Le miserable n'a garde d'enjamber par effect au delà : il est entravé & engagé, il est assubjecty de pareille obligation que les autres creatures de son ordre, & d'une condition fort moyenne, sans aucune prerogative, préexcellence vraye & essentielle. Celle qu'il se donne par opinion, & par fantasie, n'a ny corps ny goust. Et s'il est ainsi, que luy seul de tous les animaux, ayt cette liberté de l'imagination, & ce desreglement de pensées, luy représentant ce qui est, ce qui n'est pas, & ce qu'il veut, le faux & le veritable, c'est un avantage qui luy est bien cher vendu, & duquel il a bien peu à se glorifier : Car de là naist la source principale des maux qui le pressent, peché, maladie, irresolution, trouble, desespoir. Je dy donc, pour revenir à mon propos, qu'il ny a point d'apparence d'estimer, que les bestes facent par inclination naturelle & forcée, les mesmes choses que nous faisons par nostre choix & industrie. Nous devons conclure de pareils effects, pareilles facultez, & de plus riches effects des facultez plus riches : & confesser par consequent, que ce mesme discours, cette mesme voye, que nous tenions à œuvrer, aussi la tiennent

Les Animaux suivent librement leurs inclinations comme les hommes.

56 ESSAIS DE MONTAIGNE,

les animaux, ou quelque autre meilleure. Pourquoy imaginons-nous en eux cette contrainte naturelle, nous qui n'en esprouvons aucun pareil effects ? Joint qu'il est plus honorable d'estre acheminé & obligé à réglément agir par naturelle & inevitable condition, & plus approchant de la Divinité, que d'agir réglément par liberté temeraire & fortuite ; & plus seur de laisser à Nature, qu'à nous, les resnes de nostre conduite. La vanité de nostre presumption faict, que nous aymons mieux devoir à nos forces, qu'à sa liberalité, nostre suffisance : & enrichissons les autres animaux des biens naturels, & les leur * renouons, pour nous honorer & annoblir des biens acquis : par une humeur bien simple, ce me semble ; car je priferoy bien autant des gaces toutes mien-nes & naïves, que celles que j'aurois esté mendier & quester de l'apprentissage. Il n'est pas en nostre puissance d'acquiescer une plus belle recommandation que d'estre favorisé de Dieu & de Nature.

*Raisonnement que
fait le Renard.*

Par ainsi le renard, dequoy se servent les habitans de la Thrace, quand ils veulent entreprendre de passer par dessus la glace de quelque riviere gelée,

* Abandonnons.

& le laschent devant eux pour cet effect, quand nous le verrions au bord de l'eau (40) approcher son oreille bien près de la glace, pour sentir s'il orra d'une longue ou d'une voisine distance, bruire l'eau courant au dessous, & selon qu'il trouve par-là, qu'il y a plus ou moins d'espaisseur en la glace, se reculer, ou s'avancer, plus n'aurions-nous pas raison de juger qu'il luy passe par la teste ce mesme discours, qu'il feroit en la nostre : & que c'est une ratiocination & consequence tirée du sens naturel : Ce qui fait bruit, se remue ; ce qui se remue, n'est pas gelé ; ce qui n'est pas gelé, est liquide, & ce qui est liquide, plie sous le faix ? Car d'attribuer cela seulement à une vivacité du sens de l'ouye, sans discours & sans consequence, c'est une chimere, & ne peut entrer en nostre imagination. De mesme faut-il estimer de tant de sorte de ruses & d'inventions, de quoy les bestes se couvrent des entreprises que nous faisons sur elles.

Et si nous voulons prendre quelque avantage de cela mesme, qu'il est en nous de les saisir, de nous en servir, &

Hommes esclaves d'autres hommes, aussi bien que les Bêtes.

(40) Plutarque, *De solertiâ animalium*, &c. c. 12. de la Traduction d'Amyot.

58 ESSAIS DE MONTAIGNE,
d'en user à nostre volonté, ce n'est que
ce mesme avantage, que nous avons
les uns sur les autres. Nous avons à cette
condition nos esclaves : & les Clima-
cides (41) estoient-ce pas des femmes
en Syrie qui servoyent couchées à qua-
tre pattes, de marchepied & d'eschelle
aux Dames à monter en coche? Et la
plus part des personnes libres, abandon-
nent pour bien legeres commoditez,
leur vie, & leur estre à la puissance
d'autrui. Les femmes & concubines des
Thraces (42) plaident à qui sera choisie
pour estre tuée au tombeau de son ma-
ry. Les Tyrans ont-ils jamais failly de
trouver assez d'hommes vouëz à leur
devotion : aucuns d'eux adjoustans da-
vantage cette necessité de les accom-
pagner à la mort, comme en la vie?
Des armées entieres se sont ainsi obligées
à leurs Capitaines. Le formule du ser-
ment en cette rude escole des escrimeurs
à outrance, (43) portoit ces promesses,

(41) Plutarque dans son Traité, intitulé, *Com-
ment on pourra discerner le Flateur d'avec l'Ami*,
ch. 3.

(42) Herodot. L. V. p. 331.

(43) Ceci est tiré de Petrone : *Sacramentum ju-
ravimus, uri, vinciri, verberari, ferroque necari, &
quidquid aliud Eumolpus jussisset, tanquam legitimi
Glatiatores domino corpora animasque religiosissime ad-
dicimus*, Satyr. cap. 117.

Nous jurons de nous laisser enchaîner, brasser, battre, & tuer de glaive, & souffrir tout ce que les gladiateurs legitimes souffrent de leur maistre; engageant tres-religieusement & le corps & l'ame à son service :

[e] *Ure meum si vis flammâ caput, & peto
ferre*

Corpus, & intorto verberè terga seca.

C'estoit une obligation veritable; & si, il s'en trouvoit dix mille telle année, qui y entroyent & s'y perdoyent. Quand les Scythes enterroyent leur Roy, (44) ils estrangloyent sur son corps, la plus favorite de ses concubines, son eschançon, escuyer d'escurie, chambellan, huissier de chambre & cuisinier. Et en son anniversaire ils tuoyent cinquante chevaux montez de cinquante pages, qu'ils avoyent empalé par l'espine du dos jusques au gozier, & les laissoient ainsi plantez en parade autour de la tombe.

Les hommes qui nous servent, le font à meilleur marché, & pour un traitement moins curieux & moins fa- *Quel soin les
hommes
prennent des
Animaux.*

[e] Je consens que tu me brûles la tête avec un fer chaud, que tu me perces le corps d'une épée, & me déchires le dos à coups de fouët. *Tibull. L. I. Eleg. X. vs. 21, 22.*

(44) *Herodot. L. IV. p. 280.*

vorable, que celuy que nous faisons aux oyseaux, aux chevaux, & aux chiens. A quel soucy ne nous demettons-nous pour leur commodité ? Il ne me semble point, que les plus abjects serviteurs facent volontiers pour leurs maistres, ce que les Princes s'honorent de faire pour ces bestes. Diogenes voyant ses parents en peine de le rachetter de servitude : *Ils sont fols*, (45) disoit-il, *c'est celuy qui me traite & nourrit, qui me sert* : & ceux qui entretiennent les bestes, se doivent dire plustost les servir, qu'en estre servis. Et si, elles ont cela de plus genereux, que jamais Lyon ne s'asservit à un autre Lyon, ny un Cheval à un autre Cheval par faute de cœur. Comme nous allons à la chasse des bestes, ainsi vont les Tigres & les Lyons, à la chasse des hommes : & ont un pareil exercice les unes sur les autres : les chiens sur les lievres, les brochets sur les tranches, les arondelles sur les cigales, les esperviers sur les merles & sur les allouëttes :

[f] *serpente ciconia pullos*

(45) Diogene-Laërce dans la Vie de *Diogene le Cynique* : L. VI. Segm. 75.

[f] La Cigogne nourrit ces Petits de serpens & de lezards, qu'elle trouve dans les Champs : & l'Aigle, ministre de Jupiter, & les autres Oiseaux.

Nutrit, & inventâ per devia rura lacertâ :

.....
*Et leporem aut capream famula Jovis, &
 generosa*

In saltu venantur aves.

Nous * partons le fruit de nostre chasse avec nos chiens & oyseaux, comme la peine & l'industrie. Et au dessus d'Amphipolis en Thrace, (46) les chasseurs & leurs faucons sauvages, partent justement le butin par moitié : comme le long (47) des Palus Mæotides, si le pescheur ne laisse aux loups de bonne foy, une part esgale de sa prise, ils vont incontinent deschirer ses rets.

Et comme nous avons une chasse, qui se conduit plus par subtilité, que par force, comme celle des † colliers de nos lignes & de l'hameçon, il s'en void aussi de pareilles entre les bestes. Aristote dit, (48) que la Seche jette de son de ce noble genre vont chasser dans les Bois des Lievres ou des Chevreuils. *Juvenal. Satyr. XIV. vs. 74, &c.* *Subtilité des Animaux dans leur chasse.*

* Partageons. — *Partir*, diviser en plusieurs parts. Ce mot vieillit, disent Messieurs de l'Academie dans leur Dictionnaire. Il reste encore dans cette phrase proverbiale, *Il y a toujours maille à partir entr'eux.*

(46) *Plin. Hist. Nat. L. X. c. 8. §. 10. Ed. Harduin.*

(47) *Id. ibid.*

† On dit à présent *Coller*, forte de laqs à prendre des Lievres, &c.

(48) *Plutarque, De solertiâ Animalium, c. 28.*

col un boyau long comme une ligne, qu'elle estend au loing en le laschant, & le retire à soy quand elle veut : à mesure qu'elle apperçoit quelque petit poisson s'approcher, elle luy laisse mordre le bout de ce boyau, estant cachée dans le sable, ou dans la vase, & petit à petit le retire jusques à ce que ce petit poisson soit si près d'elle, que d'un sault elle puisse l'attraper.

Force de l'homme, inférieure à celle de plusieurs Animaux.

Quant à la force, il n'est animal au monde en butte de tant d'offences, que l'homme : il ne nous faut point une balaine, un elephant, & un crocodile, ny tels autres animaux, desquels un seul est capable de deffaire un grand nombre d'hommes : les poulx sont suffisans pour faire vacquer la Dictature de Sylla : c'est le desjeuner d'un petit ver, que le cœur & la vie d'un grand & triomphant Empereur.

Les Bêtes discernent ce qui leur peut être utile dans leurs maladies.

Pourquoy disons-nous, que c'est à l'homme science & cognoissance, bastie par art & par discours, de discerner les choses utiles à son vivre, & au secours de ses maladies, de celles qui ne le sont pas, de cognoistre la force de la rubarbe & du polypode ; & quand nous voyons les chevres de Candie, si elles ont receu un coup de traict, aller entre

un million d'herbes choisir le dictame pour leur guerison ; & la tortue quand elle a mangé de la vipere , chercher incontinent de l'origanum pour se purger ; le dragon fourbir & esclairer ses yeux avecque du fenouil ; les cigongnes se donner elles-mesmes des clysteres à tout de l'eau de marines ; les elephans arracher non seulement de leurs corps & de leurs compagnons , mais des corps aussi de leurs maistres (tesmoin (49) celui du Roy Porus qu'Alexandre deffit) les javelots & les dards qu'on leur a jettez au combat , & les arracher si dextrement , que nous ne le sçaurions faire avec si peu de douleur : pourquoy ne disons-nous de mesmes , que c'est science & prudence ? Car d'alleguer , pour les deprimer , que c'est par la seule instruction & maistrise de Nature , qu'elles le sçavent , ce n'est pas leur oster le tiltre de science & de prudence , c'est la leur attribuer à plus forte raison qu'à nous , pour l'honneur d'une si certaine maistrisse d'escole.

Chrysippus , bien qu'en toutes autres choses autant desdaigneux juge de la condition des animaux , que nul autre

Chien , capable de raison.

(49) Plutarque , *De solertia Animalium* , c. 15. de la Traduction d'Amvor.

64 ESSAIS DE MONTAIGNE,

Philosophe, considerant les mouvements du chien, qui se rencontrant en un carrefour à trois chemins, où à la queste de son maistre qu'il a esgaré, ou à la poursuite de quelque proye qui fuit devant luy, va essayant un chemin après l'autre, & après s'estre asseuré des deux, & n'y avoir trouvé la trace de ce qu'il cherche, s'eslance dans le troisieme sans marchander: il est contraint (50) de confesser, qu'en ce chien-là, un tel discours se passe: J'ay suivy jusques à ce carrefour mon maistre à la trace, il faut necessairement qu'il passe par l'un de ces trois chemins: ce n'est ny par certuy-cy, ny par celuy-là, il faut donc infailliblement qu'il passe par cet autre: Et que s'assurant par cette conclusion & discours, il ne se sert plus de son sentiment au troisieme chemin, ny ne le sonde plus, ains s'y laisse emporter par la force de la raison. Ce traict purement dialecticien, & cet usage de propositions divisées & conjointes, & de la suffisante enumeration des parties, vaut-il pas autant que le chien le sçache de foy, que de * Trapezonce.

(50) Sextus Empiricus, Pyrrh. Hypot. L. I. c. 14. p. 15.

* *Georgius Trapezuntius* qu'on nomme présente-

Si ne sont pas les bestes incapables d'estre encore instruites à nostre mode. *Bêtes sont capables d'être instruites.* Les merles, les corbeaux, les pies, les perroquets, nous leur apprenons à parler : & cette facilité, que nous recognoissons à nous fournir leur voix & haleine si souple & si maniable, pour laformer & l'astreindre à certain nombre de lettres & de syllabes, tesmoigne qu'ils ont un discours au dedans, qui les rend ainsi disciplinables & volontaires à apprendre. Chacun est saoul, ce croy-je, de voir tant de sortes de singeries que les batteleurs apprennent à leurs chiens : les dances, où ils ne faillent une seule cadence du son qu'ils oyent ; plusieurs divers mouvemens & saults qu'ils leur font faire par le commandement de leur parole ; mais je remarque avec plus d'admiration cet effect, qui est toutesfois assez vulgaire, des chiens de quoy se servent les aveugles, & aux champs & aux villes : je me suis pris garde comme ils s'arrestent à certaines portes, d'où ils ont accoustumé de tirer l'aumosne, comme ils evitent le choc des coches & des charettes, lors

ment en François *George de Trebifonde*, l'un de ces Savans qui forcez de quitter l'Orient dans le quinzième siecle, s'a refugierent en Occident où ils firent revivre les Belles Lettres. *Eugene IV.* l'honora de la conduite d'un des Colleges de Rome.

66 ESSAIS DE MONTAIGNE,

mesme que pour leur regard, ils ont assez de place pour leur passage : j'en ay veu le long d'un fossé de ville, laisser un sentier plain & uni, & en prendre un pire, pour esloigner son maistre du fossé. Comment pouvoit-on avoir faict concevoir à ce chien, que c'estoit sa charge de regarder seulement à la seurété de son maistre & mespriser ses propres commoditez pour le servir ? & comment avoit-il la cognoissance que tel chemin luy estoit bien assez large, qui ne le feroit pas pour un aveugle ? Tout cela se peut-il comprendre sans ratiocination ?

*Chien qui
contrefaisoit
le mort.*

Il ne faut pas oublier ce que Plutarque dit (51) avoir veu à Rome d'un chien, avec l'Empereur Vespasien le pere au Theatre de Marcellus. Ce chien servoit à un batteleur qui joüoit une fiction à plusieurs mines & à plusieurs personages, & y avoit son rolle. Il falloit entre autres choses qu'il contrefist pour un temps le mort, pour avoir mangé de certaine drogue : après avoir avallé le pain qu'on feignoit estre cette drogue, il commença tantost à trembler & branler, comme s'il eust esté estourdy : finalement s'estendant & se roidissant, comme mort, il se laissa tirer & trainer d'un lieu à au-

(51) Plutarque, *De solertiâ Animalium*, c. 18.

tre, ainsi que portoit le subject, du jeu, & puis quand il cogneut qu'il estoit temps, il commença premierement à se remuer tout bellement, ainsi que s'il * se fust revenu d'un profond sommeil, & levant la teste regarda çà & là d'une façon qui estonnoit tous les assistans.

Les bœufs qui servoyent aux jardins *Bœufs des* Royaux de Suse, pour les arrouser, & *Jardins ro-* tourner certaines grandes rouës à puiser *yaux de Su-* de l'eau, auxquelles il y a des baquets *se.* attachez (comme il s'en voit plusieurs en Languedoc) on leur avoit ordonné d'en tirer par jour jusques à cent tours chacun : (52) ils estoient si accoustumez à ce nombre, qu'il estoit impossible par aucune force de leur en faire tirer un tour davantage, & ayans faict leur tasche ils s'arrestoient tout court. Nous sommes en l'adolescence avant que nous sçachions compter jusques à cent, & venons de descouvrir des Nations qui n'ont aucune cognoissance des nombres.

Il y a encore plus de discours à instruire autrui qu'à estre instruit. Or lais- *Rossignols* *instruisent* *leurs Petits à* *chanter.*

* *Se revenir*, se recolligere, Nicor. On ne dit plus aujourd'hui *se revenir*, mais *revenir d'un profond sommeil*, d'une paison, d'un évanouissement, &c.

(52) Plutarque, *De solertia Animalium*, c. 20.

68 ESSAIS DE MONTAIGNE,

sant à part ce que Democritus jugeoit & prouvoit, (53) que la plus part des Arts, les bestes nous les ont apprises, comme l'araignée à tistre & à coudre, l'arondelle à bastir, le cigne & le rossignol la Musique, & plusieurs animaux par leur imitation à faire la Medecine. Aristote tient (54) que les rossignols instruisent leurs petits à chanter, & y employent du temps & du soing : d'où il advient que ceux que nous nourrissons en cage, qui n'ont point en loisir d'aller à l'escole sous leurs parens, perdent beaucoup de la grace de leur chant. Nous pouvons juger par-là, qu'il reçoit de l'amendement par discipline & par estude : Et entre les livres mesme, * il n'est pas ung & pareil : chacun en a pris selon sa capacité. Et sur la jalousie de leur apprentissage, ils se debattent à l'envy, d'une contention si courageuse, que par fois le vaincu y demeure mort, l'haleine luy faillant plustost que la voix. Les plus jeunes ruminent pensifs, & prennent à imiter certains couplets de chanson : le disciple escoute la leçon de son Precepteur, & en rend

(53) Id. *ibid.* c. 14.(54) Id. *ibid.* c. 18.

* Le Chant n'est pas exactement le même.

compte avec grand soing : ils se taisent l'un tantost , tantost l'autre : on oyt corriger les fautes, & sent-on aucunes reprehensions du precepteur.

J'ay veu (dit (55) Arrius) autrefois un elephant ayant à chacune cuisse un cymbale pendu , & un autre attaché à sa trompe , au son desquels tous les autres dançoient en rond , s'eslevans & s'inclinans à certaines cadences , selon que l'instrument les guidoit , & y avoit plaisir à ouyr certe harmonie. Aux spectacles de Rome , il se voyoit ordinairement (56) des Elephans dresser à se mouvoir & dancer au son de la voix , des dances à plusieurs entrelasseures , coupeures & diverses cadences tres-difficiles à apprendre. Il s'en est veu , (57) qui en leur privé rememoroient leur leçon , & s'exerçoient par soing & par estude pour n'estre rancez & battus de leurs maistres.

*Elephants
dressez à
dancer au
son de la
voix.*

(55) C'est une traduction assez exacte de ce qu'Arrien dit avoir vû , *Hist. Indic.* c. 14. p. 328. *Ed. Gronov.* Montagne , où les Imprimeurs ont mis ici *Arrius* pour *Arrianus* ; ce que j'ai appris de M. *Barbeyrac* , de qui je tiens cette Remarque.

(56) *Plutarque* , *De solertia Animalium* , c. 12.

(57) *Id. ibid.* — *Pline* assure la même chose : *Cerrum est (dit-il) unum tardioris ingenii in accipiendis quæ eradebantur sapius castigarum verberibus , eadem illa medicamentum noctu reparum* , *Hist. Nat. L. VIII. c. 3.*

*Pie d'un
Barbier, la-
quelle imi-
toit le son de
la trompette.*

Mais cett'autre histoire de la pie, de laquelle nous avons Plutarque mesme (58) pour respondant, est estrange: Elle estoit en la boutique d'un barbier à Rome, & faisoit merveilles de contrefaire avec la voix tout ce qu'elle oyoit. Un jour il advint que certaines trompettes s'arresterent à sonner long temps devant cette boutique. Depuis cela & tout le lendemain, voyla cette pie pensive, muette & melancholique, dequoy tout le monde estoit esmerveillé, & pensoit-on que le son des trompettes l'eust ainsi estourdie & estonnée; & qu'avec l'ouye, la voix se fust quant & quant esteinte. Mais on trouva enfin, que c'estoit une estude profonde, & une retraicte en soy-mesmes, son esprit s'exercitant & preparant sa voix, à représenter le son de ces trompettes: de maniere que sa premiere voix ce fut celle-là, d'exprimer parfaictement leurs reprises, leurs poses, & leurs muances, ayant quicté par ce nouvel apprentissage, & pris desdain tout ce qu'elle sçavoit dire auparavant.

*Industrie
d'un Chien,
pour tirer
l'huile du*

Je ne veux pas obmettre d'alleguer aussi cet autre exemple d'un chien, que ce mesme Plutarque dit avoir veu, (car

(58) Dans son Traité, *De solertiâ Animalium*, cap. 18.

quant à l'ordre, je sens bien que je le trouble, mais je n'en observe non plus à ranger ces exemples, qu'au reste de toute ma besongne) luy estant dans un navire : ce chien estant en peine d'avoir l'huyle qui estoit dans le fond d'une cruche, où il ne pouvoit arriver de la langue, pour l'estroite embouchure du vaisseau, (59) alla querir des cailloux, & en mit dans cette cruche jusques à ce qu'il eust faict hausser l'huyle plus près du bord, où il la peust atteindre. Cela qu'est-ce, si ce n'est l'effect d'un esprit bien subtil ? On dit (60) que les corbeaux de Barbarie en font de mesme, quand l'eau qu'ils veulent boire est trop basse.

Cette action est aucunement voisine de ce que recitoit des Elephans, un Roy de leur Nation, Juba, que quand par la finesse de ceux qui les chassent, l'un d'entre eux se trouve pris dans certaines fosses profondes qu'on leur prepare, & les recouvre l'on de menues brossailles pour les tromper, ses compagnons (61) y apportent en diligence force pierres, & pieces de bois, afin que cela l'ayde à

*fond d'une
Cruche.*

*Da la subri-
licé & péné-
tration des
Elephans.*

(59) Id. *ibid.* c. 12.

(60) *ibid.*

(61) Plutarque, *De solertiâ Animalium*, c. 16.

s'en mettre hors. Mais cet animal rapporte en tant d'autres effects à l'humaine suffisance, que si je vouloy suivre par le menu ce que l'experience en a appris, je gagnerois aisément ce que je maintiens ordinairement, qu'il se trouve plus de difference de tel homme à tel homme, que de tel animal à tel homme. Le gouverneur d'un elephant en une maison privée de Syrie, desroboit à tous les repas, la moitié de la pension qu'on luy avoit ordonné : un jour le maistre voulut luy-mesme le penser, & versa dans sa mangeoire la juste mesure d'orge, qu'il luy avoit prescrite, pour sa nourriture ; l'elephant regardant de mauvais œil ce gouverneur, (62) separa avec la trompe, & en mit à part la moitié, declarant par-là le tort qu'on luy faisoit. Et un autre, ayant un gouverneur qui mesloit dans sa mangeaille des pierres pour croistre la mesure, (63) s'approcha du pot où il faisoit cuire sa chair pour son disner, & le luy remplit de cendre. Cela ce sont des effects particuliers : mais ce que tout le monde a veu, & que tout le monde sçait, qu'en toutes les armées qui se conduysioient du pays de Levant, l'une des

(62) *Id. ibid. c. 12.*(63) *Ibid.*

des plus grandes forces consistoit aux Elephans, desquels on tiroit des effects sans comparailon plus grands que nous ne faisons à present de notre artillerie, qui tient à peu près leur place en une bataille ordonnée, (cela est aisé à juger à ceux qui cognoissent les histoires anciennes)

[g] — *siquidem Tyrio servire solebant Annibali, & nostris ducibus, regique Mollo*

Horum majores, & dorso ferre cohortes, Partem aliquam belli, & euntem in praelia turrim :

Il falloit bien qu'on se respondist à bon escient de la creance de ces bestes & de leur discours, leur abandonnant la teste d'une bataille, là où le moindre arrest qu'elles eussent sceu faire, pour la grandeur & pesanteur de leur corps, le moindre effroy qui leur eust faict tourner la teste sur leurs gens, estoit suffisant pour tout perdre. Et s'est veu peu d'exemples, où cela soit advenu, qu'ils se rejectassent

[g] Les Elephans, d'où nous sont venus (dit *Juvenal*, Sat. XII. vs. 107. &c.) ceux que de simples particuliers entretiennent aujourd'hui, servoient Annibal, Pyrrhus, & nos Généraux d'armée, qui leur faisoient porter sur le dos des cohortes entieres, & des Tours pleines de Soldats qui de là chargeoient les Ennemis.

74 ESSAIS DE MONTAIGNE,

sur leurs troupes , au lieu que nous-mesmes nous rejectons les uns sur les autres, & nous rompons. On leur donnoit charge non d'un mouvement simple , mais de plusieurs diverses parties au combat: comme faisoient aux chiens les Espagnols à la nouvelle conquête des Indes, (64) auxquels ils payoient solde, & faisoient partage au butin. Et monstroient ces animaux, autant d'adresse & de jugement à poursuivre & arrester leur victoire, à charger ou à reculer, selon les occasions, à distinguer les amis des ennemis, comme ils faisoient d'ardeur & d'aspreté. Nous admirons & posons mieux les choses estrangeres que les ordinaires : & sans cela je ne me fusse pas amusé à ce long registre : Car selon mon opinion , qui contrerollera de près ce que nous voyons ordinairement és animaux, qui vivent parmy nous, il y a dequoy y trouver des effects autant admirables, que ceux qu'on va recueillant és pays & siecles estrangers. C'est une mesme nature qui coule son cours.

(64) C'est ce que plusieurs Peuples avoient fait long temps auparavant. *Propter bella*, dit Pline, L. VIII. c. 40. *Colophonii, item Castabalenses* (en Cilicie) *cohorres canum habuere. Et primâ dimicabant in acie nunquam decedentes : hæc erant auxilia ; nec stipendiorum indigna.* — Vide & *Ælian. Var. Hist.* L. XIV. c. 46.

Qui en auroit suffisamment jugé le present estat, en pourroit seurement conclurre & tout l'advenir & tout le passé.

J'ay veu autrefois parmy nous, des hommes amenez par mer de loingtain pays, desquels parce que nous n'entendions aucunement le langage, & que leur façon au demeurant & leurs vestemens, estoient du tout esloignez des nostres, qui de nous ne les estimoit & sauvages & brutes : qui n'attribuoit à stupidité & à bestise, de les voir muets, ignorans la langue françoise, ignorans nos baise-mains, & nos inclinations serpentées, nostre port & nostre maintien, sur lequel sans faillir, doit prendre son patron la nature humaine ? Tout ce qui nous semble estrange, nous le condamnons, & ce que nous n'entendons pas. Il nous advient ainsi au jugement que nous faisons des bestes : Elles ont plusieurs conditions, qui se rapportent aux nostres : de celles-là par comparaison nous pouvons tirer quelque conjecture : mais de ce qu'elles ont particulier, que sçavons-nous que c'est ? Les chevaux, les chiens, les bœufs, les brebis, les oyseaux, & la pluspart des animaux, qui vivent avec nous, recognoissent nostre voix, & se laissent conduire

Hommes venus de Pais éloignez en France, venus pour sauvages.

76 ESSAIS DE MONTAIGNE,

par elle : si faisoit bien encore la murene de Crassus , (65) & venoit à luy quand il l'appelloit : & le font aussi les anguilles , qui se trouvent en la fontaine d'Arethuse : & j'ay veu des gardoirs assez , où les poissons accourent , pour manger , à certain cry de ceux qui les traictent.

[h] *nomen habet , & ad magistri
Vocem quisque sui venit citatus.*

*Si les Ele-
phans ont
quelque sen-
timent de
Religion.*

Nous pouvons juger de cela. Nous pouvons aussi dire , (66) que les elephans ont quelque participation de religion , d'autant qu'après plusieurs ablutions & purifications , on les voit haussans leur trompe , comme des bras ; & tenans les yeux fichez vers le Soleil levant , se planter long temps en meditation & contemplation , à certaines heures du jour ; de leur propre inclination , sans instruction & sans precepte. Mais pour ne voir aucune telle apparence és autres animaux , nous ne pouvons pourtant establir qu'ils soient sans religion , & ne pouvons prendre en aucune part ce qui nous est caché.

(65) Plutarque , *De solertia Animalium*. c. 24.

[h] *Ils ont un nom , & chacun d'eux Vient à la voix du Maître qui l'appelle.* Martial. L. IV. Epigr. 30. vs. 6 , 7.

(66) *Plin. Hist. Nat. L. VIII. c. 1.*

Comme nous voyons quelque chose en cette action que le Philosophe Cleanthes remarqua , parce qu'elle retire aux nostres : Il vid , dit-il , des fourmis partir de leur fourmiliere , (67) portans le corps (68) d'un fourmi mort , vers une autre fourmiliere , de laquelle plusieurs autres fourmis leur vindrent au devant , comme pour parler à eux , & après avoir esté ensemble quelque piece , ceux-cy s'en retournerent , pour consulter , pensez , avec leurs concitoyens , & firent ainsi deux ou trois voyages pour la difficulté de la capitulation : Enfin ces derniers venus , apporterent aux premiers un ver de leur taniere , comme pour la rançon du mort , lequel ver les premiers chargerent sur leur dos , & emporterent chez eux , laissant aux autres le corps du trespassé. Voila l'interpretation que Cleanthes y donna : tesmoignant par là que celles qui n'ont point de voix , ne laissent pas d'avoir pratique & communication mutuelle ; de laquelle c'est nostre deffaut que nous ne soyons participans ; & nous meslons à cette cause fortement d'en opiner.

Exemple remarquable d'une espece de communication entre les Fourmis.

(67) Plutarque , *De solertia Animalium* , c. 12.

(68) *Fourmi* , que nous faisons féminin , étoit masculin autrefois , comme on voit ici , & dans *Nicor*.

78 ESSAIS DE MONTAIGNE,

Petit Poisson,
qui a la pro-
priété d'ar-
rêter les Na-
vires.

Or elles produisent encores d'autres effects, qui surpassent de bien loing nostre capacité, ausquels il s'en faut tant que nous puissions arriver par imitation, que par imagination mesme nous ne les pouvons concevoir. Plusieurs tiennent qu'en cettte grande & derniere bataillle navale qu'*Antonius* perdit contre *Auguste*, (69) sa galere capitainesse fut arrestée au milieu de sa course, par ce petit poisson, que les Latins nomment *remora*, à cause de cette sienne propriété d'arrester toute sorte de vaisseaux, ausquels il s'attache. Et l'Empereur *Caligula* vogant avec une grande flotte en la coste de la Romanie, (70) sa seule galere fut arrestée tout court, par ce mesme poisson; lequel il fit prendre attaché comme il estoit au bas de son vaisseau, tout despit dequoy un si petit animal pouvoit forcer & la mer & les vents, & la violence de tous ses avirons, pour estre seulement attaché par

(69) *Plin. Hist. Nat. L. XXXII. c. i.*

(70) *Id. ibid. Nec longa fuit illius mora admiratio, statim causa intellecta, cum è totâ classe quinquereimis sola non proficeret, exiliensibus prorinus qui id quærent circa navim: invenere adhaerentem gubernaculo, ostenderuntque Cajo, indignanti hoc fuisse quod se revocaret, quadringentorumque remigum obsequio contra se intercederet. Constabat peculiariter miratum quomodo adhaerens tenuisset, nec idem polleret in navigium receptus.*

le bec à sa galere (car c'est un poisson à coquille) & s'estonna encore, non sans grande raison, de ce que luy estant apporté dans le batteau, il n'avoit plus cette force, qu'il avoit au dehors.

Un Citoyen de Cyzique (71) acquit ^{Herisson, prévoyant le vent qui doit souffler.} jadis reputation de bon Mathématicien, pour avoir appris la condition de l'herisson. Il a sa taniere ouverte à divers endroits & à divers vents; & prevoyant le vent advenir, il va boucher le trou du costé de ce vent-là: ce que remarquant ce citoyen, apportoit en sa ville certaines predictions du vent, qui avoit à tirer.

Le cameleon prend la couleur du lieu, où il est assis: mais le poulpe (72) ^{Le Poulpe change de couleur quand il veut.} se donne luy-mesme la couleur qui luy plaist, selon les occasions, pour se cacher de ce qu'il craint, & attrapper ce qu'il cherche. Au camelon c'est changement de passion, mais au poulpe c'est changement d'action. Nous avons quelques mutations de couleur, à la frayeur, la cholere, la honte, & autres passions, qui alterent le teint de nostre visage: mais c'est par l'effect de la souffrance,

(71) Plutarque, *De solertia Animalium*, c. 15.
in fine.

(72) *Id. ibid.* c. 28.

80 ESSAIS DE MONTAIGNE,

comme au cameleon. Il est bien en la jaunisse de nous faire jaunir, mais il n'est pas en la disposition de nostre volonté. Or ces effects que nous recognoissons aux autres animaux, plus grands que les nostres, tesmoignent en eux quelque faculté plus excellente, qui nous est occulte; comme il est vraysemblable que sont plusieurs autres de leurs conditions & puissances, desquelles nulles apparences ne viennent jusques à nous.

*Prédiction
qui se ri-
voient du vol
des Oyseaux.*

De toutes les prediCTIONS du temps passé, les plus anciens & plus certaines estoient celles qui se tiroient du vol des oyseaux. Nous n'avons rien de pareil ny de si admirable. Cette regle, cet ordre du bransler de leur aïsse, par lequel on tire des consequences des choses à venir, il faut bien qu'il soit conduit par quelque excellent moyen à une si noble operation: car c'est prester à la lettre, d'aller attribuant ce grand effect, à quelque ordonnance naturelle, sans l'intelligence, consentement, & discours, de qui le produit: & est une opinion evidemment fausse. (73) Qu'il

(73) Montagne nous donne ici le change, ou plutôt, le prend lui-même: car de ce que la Torpille endort les membres de ceux qui la touchent, & de ce que les Gruës, les Hirondelles & les

soit ainsi : La torpille a cette condition, non seulement d'endormir les membres qui la touchent, mais au travers des

autres Oiseaux de passage changent de Climat selon les saisons de l'année, il ne s'ensuit nullement que les prédictions qu'on a prétendu tirer du vol des Oiseaux soient fondées sur certaines facultez qu'ont ces Oiseaux de découvrir l'avenir à ceux qui prennent la peine d'observer leurs divers mouvemens. La vivacité de son Eprit lui fait confondre ici des choses fort différentes. Car les propriétés de la Torpille, des Gruës & des Hirondelles se montrent par des effets sensibles : mais les prédictions qu'on a voulu tirer du vol de de certains Oiseaux en vertu de la règle & de l'ordre du branlement de leurs ailes, n'ont pour fondement que des imaginations humaines, dont on n'a jamais prouvé la réalité : qui ont varié selon les temps & les lieux ; & qui enfin ont été entièrement décreditées dans l'Esprit des Peuples qui en avoient été les plus entêtez. Je croi au reste que Montagne ne se sert ici de l'argument tiré de la faculté divinatrice des Oiseaux que pour embarrasser les Dogmatistes qui décident si positivement que les Bêtes n'ont ni raison ni intelligence : ce qu'il a fait à l'imitation de *Sextus Empiricus* qui attaquant les Dogmatistes sur cet article, dit expressément, *Qu'on ne peut nier que les Oiseaux n'ayent l'usage de la parole, & plus de pénétration que nous, puisque connoissant non seulement le présent, mais aussi l'avenir, ils découvrent l'avenir à ceux qui peuvent les entendre, en le leur donnant à connoître par la Voix, & par plusieurs autres moyens.* Τίς ἔκ αὖν εἶποι τὸς ὄρνιθας ἀλχινοῖα τε διαφέρειν, καὶ τῷ προφασικῷ κεχρηῆσθαι λόγῳ ; οἷγε ἢ μόνον τὰ παρόντα, ἀλλὰ καὶ τὰ ἐσόμενα ἐπίστανται καὶ ταῦτα τοῖς συνιέναι δυναμένοις προδηλοῦσιν, ἄλλως τε σημαίνοντες, καὶ τῇ φωνῇ προαγαγεύοντες. *Pyrh. Hypor. L. I. c. 14. p. 16.*

82 ESSAIS DE MONTAIGNE,

filers, & de la (74) seine, elle transmet une pesanteur endormie aux mains de ceux qui la remuent & manient: voire dit-on davantage, que si on verse de l'eau dessus, on sent cette passion qui gagne contremont jusques à la main, & endort l'attouchement au travers de l'eau. Cette force est merveilleuse: mais elle n'est pas inutile à la torpille: elle la sent & s'en sert, de maniere que pour attrapper la proye qu'elle queste, on la void se tapir sous le limon, afin que les autres poissons se coulans par dessus, frappez & endormis de cette sienne froideur, tombent en sa puissance.

Oyseaux Passagers pré-voient le changement des saisons.

Les gruës, les arondeles, & autres oyseaux passagers, changeans de demeure selon les saisons de l'an, montrent assez la cognoissance qu'elles ont de leur faculté divinatrice, & la mettent en usage.

Chiennes jugent quel est le meilleur de leurs pe-rires.

Les chasseurs nous asseurent, que pour choisir, d'un nombre de petits chiens, celui qu'on doit conserver pour le meilleur, il ne faut que mettre la mere au propre de le choisir elle-mesme; comme si on les emporte hors de leur

(74) Seine, Rets à pêcher: du mot Latin *Sagena*, qui signifie la même chose: MENAGE dans son Dictionnaire Etymologique.

giste, le premier qu'elle y rapportera, sera tousjours le meilleur : ou bien si on fait semblant d'entourner de feu le giste, de toutes parts, celui des petits, au secours duquel elle courra premierement. Par où il appert qu'elles ont un usage de prognostique que nous n'avons pas : ou qu'elles ont quelque vertu à juger de leurs petits, autre & plus vive que la nostre.

La maniere de naistre, d'engendrer, nourrir, agir, mouvoir, vivre & mourir des bestes, estant si voisine de la nostre, tout ce que nous retranchons de leurs causes motrices, & que nous ajoutons à nostre condition au dessus de la leur, cela ne peut aucunement partir du discours de nostre raison. Pour reglement de nostre santé, les Medecins nous proposent l'exemple du vivre des bestes, & leur façon : car ce mot est de tout temps en la bouche du peuple :

*Tenez chaults les pieds & la teste :
Au demeurant vivez en beste.*

La generation est la principale des actions naturelles : nous avons quelque disposition de membres, qui nous est plus propre à cela : routesfois ils nous

84 ESSAIS DE MONTAIGNE,

ordonnent de nous ranger à l'assiette & disposition brutale, comme plus effective :

[i] *more ferarum,*

*Quadrupedumque magis ritu, plerumque
putantur*

Concipere uxores: quia sic loca sumere possunt,

Pectoribus positis, sublati semina lumbis.

Et rejettent comme nuisibles ces mouvemens indiscrets, & insolents, que les femmes y ont mêlé de leur creu; les ramenant à l'exemple & usage des bestes de leur sexe, plus modeste & rassis.

[k] *Nam mulier prohibet se concipere atque
repugnat,*

Clunibus ipsa viri Venerem si lata retractet,

Atque exossato ciet omni pectore fluctus.

Eicit enim sulci rectâ regione viâque

Vomerem, atque locis avertit seminis ictum.

Preuve de la

Si c'est justice de rendre à chacun ce

[i] On croit que les Femmes conçoivent plus sûrement à suivre la maniere des Bêtes, parce que dans cette disposition elles reçoivent plus aisément ce qui contribue à la génération. *Lucret. Lib. IV. vs. 1258, &c.*

[k] Dans l'acte les mouvemens lascifs de la part de la femme sont un obstacle à sa fertilité: car par là elle rend inutiles les efforts de l'homme, dont elle détourne les influences du but où la Nature les détermine. *Id. ibid. vs. 1263, &c.*

qui luy est deu, les bestes qui servent, ^{justice & de} ayment & deffendent leurs bien-faic- ^{l'equiré des} teurs, & qui poursuyvent & outragent ^{Bétes.} les estrangers & ceux qui les offencent, elles representent en cela quelque air de nostre justice : comme aussi en conservant une equalité tres- equitable en la dispendation de leurs biens à leurs petits.

Quant à l'amitié, elles l'ont sans ^{Leur amitié} comparaison plus vive & plus constan- ^{plus vive &} te, que n'ont pas les hommes. Hyrcanus le chien du Roy Lyfimachus, son ^{plus constan-} maistre mort, demeura obstiné sus son ^{te que celle} liêt, (75) sans vouloir boire ne manger : ^{des hommes.} & le jour qu'on en brusla le corps, il print sa course, & se jetta dans le feu, où il fut bruslé. Comme fit aussi (76) le chien d'un nommé Pyrrhus ; car il ne bougea de dessus le liêt de son maistre, depuis qu'il fut mort : & quand on l'emporta, il se laissa enlever quant & luy, & finalement se lança dans le bûcher où on brusloit le corps de son maistre. Il y a certaines inclinations d'affection, qui naissent quelquefois en nous, sans le conseil de la Raison, qui viennent d'une temerité fortuite, que d'au-

(75) Plutarque, *De solertiâ Animal.* c. 14.

(76) Id. *ibid.*

86 ESSAIS DE MONTAIGNE,

tres nomment sympathie : les bestes en sont capables comme nous. Nous voyons les chevaux prendre certaine accointance des uns aux autres, jusques à nous mettre en peine pour les faire vivre ou voyager séparément. On les void appliquer leur affection à certain poil de leurs compagnons, comme à certain visage; & où ils le rencontrent, s'y joindre incontinent avec feste & demonstration de bienvueillance; & prendre quelque autre forme à contre-cœur & en haine.

*Les Animaux deli-
cats, biza-
res, & ex-
travagans,
dans leurs
amours,
comme les
hommes.*

Les animaux ont choix comme nous, en leurs amours, & font quelque triage de leurs femelles. Ils ne sont pas exempts de nos jalousies, & d'envies extremes & irreconciliables. Les cupiditez sont ou naturelles & necessaires, comme le boire & le manger; ou naturelles & non necessaires, comme l'accointance des femelles; ou elles ne sont ny naturelles ny necessaires: de cette derniere sorte sont quasi toutes celles des hommes: elles sont toutes superflües & artificielles: Car c'est merveille combien peu il faut à Nature pour se contenter, combien peu elle nous a laissé à desirer. Les apprêts de nos cuisines ne touchent pas son ordonnance. Les Stoïciens di-

sent qu'un homme auroit dequoy se substantier d'une olive par jour. La délicatesse de nos vins n'est pas de sa leçon, ny la recharge que nous adjouſtons aux appetis amoureux :

[1] *neque illa*

Magno prognatum deposcit Consule cunnum.

Ces cupiditez estrangeres, que l'ignorance du bien, & une fausse opinion ont coulées en nous, sont en si grand nombre, qu'elles chassent presque toutes les naturelles : Ny plus ny moins que si en une cité, il y avoit si grand nombre d'estrangers, qu'ils en missent hors les naturels habitans, ou esteignissent leur autorité & puissance ancienne, l'usurpant entierement, & s'en saisissant. Les animaux sont beaucoup plus reglez que nous ne sommes, & se contiennent avec plus de moderation sous les limites que Nature nous a prescripts: mais non pas si exactement, qu'ils n'ayent encore quelque convenue à nostre desbauche. Et tout ainsi comme il s'est trouvé des desirs furieux, qui ont poussé les hommes à l'amour

[1] Elle ne recherche point la haute naissance. comme un ingredient qui doit assaisonner le plaisir de l'amour. *Horat. L. I. Sat. II. vs. 69, 70.*

88 ESSAIS DE MONTAIGNE,

des bestes, elles se trouvent aussi par fois esprises de nostre amour, & reçoivent des affections monstrueuses d'une espece à autre: Telsmoin l'elephant (77) corival d'Aristophanes le Grammairien, en l'amour d'une jeune bouquetiere en la ville d'Alexandrie, qui ne luy cedoit en rien aux offices d'un poursuivant bien passionné: car se promenant par le marché, où l'on vendoit des fruiçts, il en prenoit avec sa trompe, & les luy portoit: il ne la perdoit de veüe, que le moins qu'il luy estoit possible; & luy mettoit quelquefois la trompe dans le sein par dessous son collet, & luy tastoit les tettins. Ils recitent aussi (78) d'un dragon amoureux d'une fille; & d'une oye esprise de l'amour d'un enfant, en la ville d'Asope; & d'un belier serviteur de la menestriere Glaucia. Et il se void tous les jours des magots furieusement espris de l'amour des femmes. On void aussi certains animaux s'addonner à l'amour des masles de leur sexe. Oppianus (79) & autres recitent quelques exemples, pour montrer (80) la reverence que les bestes en

(77) Plutarque, *De solertiâ Animal.* c. 16.

(78) Id. *ibid.*

(79) *De Venatione*, L. I. *vs.* 236. & *suiv.*

(80) En voiei un exemple très-remarquable que

leurs mariages portent à la parenté ,
mais l'expérience nous fait bien souvent
voir le contraire :

[m] *nec habetur turpe juventa*

Ferre patrem tergo : sit equo sua filia conjux :

*Quâsque creavit , inquit pecudes caper : ipsâ-
que cujus*

Semine concepta est , ex illo concipit ales.

De subtilité malicieuse , en est-il une
plus expresse que celle du mulet du Phi-
losophe Thales ? lequel passant au tra-
vers d'une riviere chargé de sel , & de
fortune y estant bronché , si que les sacs
qu'il portoit en furent tous mouillez ,
s'estant apperceu (81) que le sel fondu
par ce moyen , luy avoit rendu sa char-
ge plus legere , ne failloit jamais aussi

*Exemple
d'une subri-
lité mali-
cieuse dans
un Mulet.*

j'ai trouvé dans VARRON , *De Re Rusticâ* , L. II.
c. 7. *Tametsi incredibile quod usu venit , memoria man-
dandum est : cum equus matrem ut saliret adduci non
posset , & cum capite obvoluto † peroriga adduxisset , &
coëgisset matrem inire , cum descendenti velum demp-
sisset ab oculis , ille imperum fecit in eum , ac mordicus
interfecit.*

† *Peroriga appellatur , exponente ipso Varrone ,
quisquis admittit. Ibid.*

[m] La Genisse ne refuse pas le Taureau qui lui
a donné la vie. Le Cavale se livre au Cheval de
qui elle est née. Le Bouc se sert librement des
Chevres qu'il a engendrées & l'Oiseau s'apparie
avec l'Oiseau qui a fécondé l'œuf dont il est éclos.
Ovid. Metamorph. L. X. Fab. 9. vs. 28 , &c.

(81) Plutarque , *De solertiâ Animal. c. 15. &
Ellan. de Animalibus , L. VII. c. 42.*

toſt qu'il rencontroit quelque ruiſſeau , de ſe plonger dedans avec ſa charge , juſques à ce que ſon maĩſtre deſcouvrant ſa malice , ordonna qu'on le chargeaſt de laine , à quoy ſe trouvant meſcompté , il ceaſa de plus uſer de cette fineſſe.

*Bêtes qui paroiffent enra-
chées d'ava-
rice.*

Il y en a pluſieurs qui repreſentent naïfvement le viſage de noſtre avarice ; car on leur void un ſoin extreme de ſurprendre tout ce qu'elles peuvent , & de le curieufement cacher , quoy qu'elles n'en tirent nul uſage.

*D'autres qui ſont fort me-
nageres.*

Quant à la meſnagerie , elles nous ſurpaſſent non ſeulement en cette pre- voyance d'amaffer & eſpargner pour le temps à venir , mais elles ont encore beaucoup de parties de la ſcience , qui y eſt neceſſaire. Les fourmis eſtendent au dehors de l'aire leurs grains & ſemen- ces pour les eſventer , refreſchir , & ſe- cher, quand ils voyent qu'ils commen- cent à ſe moisir & à ſentir le rance , de peur qu'ils ne ſe corrompent & pour- riſſent. Mais la caution & prevention dont ils uſent à ronger le grain de fro- ment , ſurpaſſe toute imagination de prudence humaine. Parce que le fro- ment ne demeure pas tousjours ſec ny ſain, ains s'amollit, ſe reſoult & deſtrem-

pe comme en laiët, s'acheminant à germer & produire : de peur qu'il ne devienne semence, & perde sa nature & propriété de magasin pour leur nourriture, ils rongent le bout, par où le germe a coustume de sortir.

Quant à la guerre, qui est la plus grande & pompeuse des actions humaines, je sçaurois volontiers, si nous nous en voulons servir pour argument de quelque prerogative, ou au rebours pour tesmoignage de nostre imbecillité & imperfection : comme de vray, la science de nous entre-deffaire & entre-tuer, de ruiner & perdre nostre propre espece, il semble qu'elle n'a pas beaucoup dequoy se faire desirer aux bestes qui ne l'ont pas.

La Passion pour la Guerre, preuve d'imbecillité dans l'Homme, se trouve dans quelques Animaux.

[n] *Quando Leoni*

Fortior eripuit vitam Leo, quo nemore unquam.

Expiravit aper majoris dentibus apri?

Mais elles n'en sont pas universellement exemptes pourtant : tesmoin les furieuses rencontres des mouches à miel, & les entreprinſes des Princes des deux armées contraires :

[n] Quand est-ce (dit *Juvenal*, Sat. XV. v. 160, &c. qu'un Lion a ôté la vie à un Lion plus foible

92 ESSAIS DE MONTAIGNE,

[o] *sapè duobus*

*Regibus incessit magno discordia motu ,
Continuòque animos vulgi & trepidantia
bello.*

Corda licet longè præsistere.

Je ne voy jamais cette divine description , qu'il ne m'y semble lire peinte l'ineptie & vanité humaine. Car ces mouvemens guerriers, qui nous ravissent de leur horreur & espouvantement, cette tempeste de sons & de cris :

[p] *Fulgur ubi ad cælum se tollit , totaque
circum*

*Ære renidescit tellus, subterque virum vi
Excitur pedibus sonitus , clamorèque
montes*

Isti rejectant voces ad sidera mundi :

cette effroyable ordonnance de tant de milliers d'hommes annez , tant de fureur , d'ardeur , & de courage , il est

que lui ? Et en quel Bois un Sanglier a-t-il expiré sous la dent d'un autre Sanglier plus vigoureux ?

[o] Dans une Ruche il s'élève souvent une violente discorde entre deux Rois : d'où l'on peut d'abord prévoir de loin des emportemens & de violens combats entre le Peuple. *Georg. L. IV. vs. 67, &c.*

[p] Lorsque l'éclat des armes rejaillit jusqu'au Ciel , que la Terre qui en est éclairée tout autour, tremble sous les piés des Chevaux , & que les cris des Soldats , remplissant les Montagnes , retentissent dans les Aïrs. *Lucrer. L. II. vs. 327 , &c.*

plaisant à considerer par combien vaines occasions elle est agitée , & par combien legeres occasions esteinte.

[q] *Paridis propter narratur amorem
Gracia Barbaria diro collisa duello.*

Toute l'Asie se perdit & se consumma en guerres pour le marquerellage de Pâris. L'envie d'un seul homme , un despit , un plaisir , une jalousie domestique , causes qui ne devroient pas esmouvoir deux harangeres à s'esgratigner , c'est l'ame & le mouvement de tout ce grand trouble. Voulons-nous en croire ceux mesmes qui en sont les principaux Auteurs & motifs ? Oyons le plus grand , le plus victorieux Empereur , & le plus puissant (12) qui fust onques , se jouant & mettant en risée tres-plaisamment & tres-ingenieusement , plusieurs batailles hazardées & par mer & par terre , le sang & la vie de cinq cens mille hommes qui suivirent sa fortune , & les forces & richesses des deux parties du Monde espuisées pour le service de ses entreprinſes :

[q] Une Guerre funeste , allumée par l'amour de Pâris , pensa perdre toute la Grece. *Horat. L. I. Epist. 2. vs. 6, 7.*

(12) *Auguste.*

94 ESSAIS DE MONTAIGNE,

[1] *Quid futuit Glaphyran Antonius, hanc
mibi pœnam*

*Fulvia constituit, se quoque uti futuam.
Fulviam ego ut futuam ? quid si me
Manius oret*

*Padicem, faciam ? non puto, si sapiam.
Aut futue, aut pugnemus, ait : quid si
mibi vitâ*

Charior est ipsâ mentula ? signa canant.

(J'use en liberté de conscience de mon Latin, avec le congé que vous m'en avez donné.) Or ce grand corps a tant de visages & de mouvemens, qui semblent menacer le ciel & la terre :

[1] *Parce qu' Antoine est charmé de Glaphire,
Fulvie à ses beaux yeux me veut assujettir.*

*Antoine est infidelle. Hé bien donc ? Est-ce à dire
Que des fautes d' Antoine on me fera parir ?*

Qui ? moi ? que je serve Fulvie ?

Suffit-il qu'elle en ait envie ?

A ce compte on verroit se recirer vers moi

Mille Epouses mal satisfaites.

*Aime-moi, me dir-elle, ou combattons. Mais
quoi ?*

Elle est bien laide ! Allons, sonnez trompettes.

Cette Epigramme composée par AUGUSTE, nous a été conservée par *Marcial*, L. XI. Epigr. 21. vs. 3, &c. Mais comme dans le Latin les idées sont si libres, & si grossières, qu'il auroit été impossible de les rendre en François sans les adoucir, j'ai pris la liberté de transcrire ici la traduction que M. de Fontenelle en a donné dans un de ses incomparables *Dialogues des Morts*, laquelle, toute polie qu'elle est, ne nous fait rien perdre du sens d'Auguste.

[f] *Quùm multi Libyco voluntur marmore
fluctus,*

Sævus ubi Orion hybernis conditur aquis,

Vel cùm sole novo densa torrentur arista,

*Aut Hermi campo, aut Lycia flarventibus
arvis,*

*Scuta sonant, pulsûque pedum tremat excita
tellus:*

ce furieux monstre , à tant de bras & à tant de testes , c'est tousjours l'homme foible , calamiteux , & miserable. Ce n'est qu'une fourmiliere esmeuë & eschauffée ,

[t] *It nigrum campis agmen:*

un soufflé du vent contraire , le croassement d'un vol de corbeaux , le faux pas d'un cheval , le passage fortuite d'un aigle , un songe , une voix , un signe , une brouée marinier , suffisent à le renverser & porter par terre. Donnez luy seulement d'un rayon de Soleil par le vi-

[f] Comme dans le fort de l'hyver il y a des flots innombrables qui s'entresuivent impetueusement sur la Mer d'Afrique , ou des Epis au retour de l'Été que le Soleil meurt dans les campagnes qu'arrose le Fleuve Hermus , ou dans celles de la Lycie , ainsi les Boucliers retentissent dans le combat , & la Terre tremble sous les piés des Chevaux. *Æneid. L. VII. vs. 718 , &c.*

[t] Noire brigade qui court les champs. *Æneid. L. IV. vs. 404.*

96 ESSAIS DE MONTAIGNE,

sage, le voyla fondu & esvanouy : qu'on luy esvente seulement un peu de poussiere aux yeux, comme aux mouches à miel de nostre Poëte, voyla toutes nos Enseignes, nos Legions, & le grand Pompeius mesmes à leur teste, rompu & fracassé : car ce fut luy, ce me semble (83) que Sertorius battit en Espagne à tout ces belles armes, qui ont aussi servy à Eumenes contre Antigonus, à Surena contre Crassus :

[u] *Hi motus animorum, atque hac certamina tanta*

Pulveris exigui jactu compressa quiescent.

Qu'on descouple mesmes de nos mouches après, elles auront & la force & le courage de le dissiper. De fresche memoire, les Portugais assiegeans la ville de Tamly, au territoire de Xiatine, les habirans d'icelle porterent sur la muraille quantité de ruches, de quoy ils font

(83) Ici Montagne se défie un peu de sa memoire, & avec raison : car ce ne fut pas contre Pompée que Sertorius employa cette ruse, mais contre les *Caracitanens*, Peuple d'Espagne qui habitoient dans de profondes cavernes, creusées dans le roc, où il étoit impossible de les forcer. Voyez dans Plutarque *la Vie de Serrorius*, ch. 6.

[u] Un peu de poussiere suffira pour dissiper toute cette fougue, & terminer ces grands combats. *Georg. L. IV. v/s 86, 87.*

(84) Montagne

sont riches. Et avec du feu chasserent les abeilles si vivement sur leurs ennemis , qu'ils abandonnerent leur entreprise , ne pouvans soustenir leurs assauts & piqueures. Ainsi demeura la victoire & liberté de leur ville , à ce nouveau secours : avec telle fortune , qu'au retour du combat , il ne s'en trouva (84) une seule à dire. Les ames des Empereurs & des * Savatiers sont jetées à mesme moule. Considerant l'importance des actions des Princes & leur poids , nous nous persuadons qu'elles soyent produictes par quelques causes aussi poissantes & importantes. Nous nous trompons : ils sont menez & rame-

(84) Montagne ne prétend pas sans doute , que nous prenions à la lettre ce qu'il dit ici , qu'au retour de ce combat , il ne se trouva pas une seule mouche à dire. Car comment auroit-il pû être si exactement instruit du sort de toutes ces Mouches ? Les Esprits vifs donnent naturellement dans l'hyperbole. Mais peut-être me dira t-on , pour me payer de la même monnoye , que les Esprits trop critiques s'attachent souvent à des vetilles.

* *Savatier* ou *Savetier* , dit Cotgrave. — *Savatier* a été en usage long-temps avant Montagne , car du temps de *Villon* on disoit *Savatier* :

Et vous Blanche la Savatiere.

Savatier vient fort naturellement de *Savate* , mot très-usité encore aujourd'hui : & cependant l'usage qui s'est avisé de substituer *Savetier* à *Savatier* , a si bien proscrit *Savatier* que bien des gens seroient tentez de croire qu'il est non seulement tout à-fait barbare à présent , mais qu'il l'a toujours été.

98 ESSAIS DE MONTAIGNE,

nez en leurs mouvemens, par les mesmes ressors, que nous sommes aux nostres. La mesme raison qui nous fait tanfer avec un voisin, dresse entre les Princes une guerre : la mesme raison qui nous fait fouëtter un laquais, tombant en un Roy, luy fait ruiner une Province. Ils veulent aussi legerement que nous, mais ils peuvent plus. Pareils appetits agitent un ciron & un elephant.

*Les chiens
plus fideles
que les hom-*

Quant à la fidelité, il n'est animal au monde traistre au prix de l'homme. Nos Histoires racontent la vifve poursuite que certains chiens ont faict de la mort de leurs maistres. Le Roy Pyrrhus ayant rencontré un chien qui gardoit un homme mort, & ayant entendu qu'il y avoit trois jours qu'il faisoit cet office, commanda qu'on enterrast ce corps, & mena ce chien quant & luy. Un jour qu'il assistoit aux montres generales de son armée, ce chien appercevant les meurtriers de son maistre, (85) leur courut sus, avec grands aboys & aspreté de courroux, & par ce premier indice achemina la vengeance de ce meurtre, qui en fut faicte bientoist après par la voye de la justice. Autant

en fit le chien du sage Hesiode, (86) ayant convaincu les enfans de Ganistor Naupactien, du meurtre commis en la personne de son maistre. Un autre chien estant à la garde d'un Temple à Athenes, ayant apperceu un larron sacrilege qui emportoit les plus beaux joyaux, (87) se mit à abbayer contre luy tant qu'il peut : mais les marguilliers ne s'estans point esveillez pour cela, il se mit à le suivre, & le jour estant venu, se tint un peu plus esloigné de luy, sans le perdre jamais de veüe : s'il luy offroit à manger, il n'en vouloit pas, & aux autres passans qu'il rencontroit en son chemin, il leur faisoit feste de la queue, & prenoit de leurs mains ce qu'ils luy donnoient à manger : si son larron s'arrestoit pour dormir, il s'arrestoit quant & quant au lieu mesme. La nouvelle de ce chien estant venuë aux marguilliers de cette Eglise, ils se mirent à le suivre à la trace, s'enquerans des nouvelles du poil de ce chien, & enfin le rencontrerent en la ville de Cromyon, & le larron aussi qu'ils ramenerent en la ville d'Athenes, où il fut puny. Et

(86) Id. *ibid.*(87) Id. *ibid.* La même histoire est dans Elien, *De Animalibus*, L. VII. c. 13.

100 ESSAIS DE MONTAIGNE,

les Juges en recognoissance de ce bon office , ordonnerent du public certaine mesure de bled pour nourrir le chien , & aux Prestres d'en avoir soin. Plutarque tesmoigne cette histoire , comme chose tres-averée & advenue en son siecle.

Noble gratitude d'un
Lion.

Quant à la gratitude (car il me semble que nous avons besoin de mettre (88) ce mot en credit) ce seul exemple y suffira , (89) qu'Appion recite comme en ayant esté luy-mesme spectateur. Un jour , dit-il , qu'on donnoit à

(88) Le mot de *gratitude* est à présent tout-à-fait autorisé par l'Usage. Montagne se faisoit une affaire d'enrichir la Langue, & nous avons vû des Ecrivains qui ont pris à tâche de l'appauvrir. C'est à l'Academie Françoisë à s'opposer à ces faux Puristes qui avant que de se mêler de proscrire des mots , devroient examiner , *si ce sont les choses qui ont été faites pour les mots , ou les mots pour les choses.*

(89) Aulu-Gelle nous a conservé ce Conte sur la foi d'Appion , *savant homme* , dit-il , *mais qu'une grande ostentation rend peut-être trop babillard dans le recit des choses qu'il dit avoir ouïes ou lûes* : Litteris homo multis præditus. — sed in his quæ audivisse vel legisse sese dicit , fortasse à vitio studioque ostentationis fit loquacior. *Aul. Gell. L. V. c. 14.* A l'égard de ce Fait , Appion assure , qu'il l'a vû de ses propres yeux à Rome ; & Seneque le confirme en quelque sorte par ce peu de paroles. (*De Benef. L. II. c. 19.*) " Leonem in amphitheatro spectavimus qui unum è bestiariis agnitum , quum quondam ejus fuisset magister , protexit ab impetu bestiarum " : *Nous avons vû dans l'Amphitheatre un Lion qui ayant reconnu un homme à qui il avoit appartenu autrefois , le protegea contre les autres Bêtes qui alloient fondre sur lui.*

Rome au peuple le plaisir du combat de plusieurs bestes estranges , & principalement de Lyons de grandeur inusitée , il y en avoit un entre autres , qui par son port furieux , par la force & grosseur de ses membres , & un rugissement hautain & espouvantable , attiroit à soy la veüe de toute l'assistance. Entre les autres esclaves , qui furent presentez au peuple en ce combat des bestes , fut un * Androclus de Dace , qui estoit à un Seigneur Romain , de qualité consulaire. Ce Lyon l'ayant apperceu de loing , s'arresta premiere-ment tout court , comme estant entré en admiration , & puis s'approcha tout doucement d'une façon molle & paisible , comme pour entrer en recognoissance avec luy. Cela faiët , & s'estant

* Dans toutes les Editions de Montagne qui ont précédé celle ci on lit *Androclis* au lieu d'*Androclus*. Mais si Montagne a pris ce Conte d'*Aulu Gelle* , comme il n'y a pas lieu d'en douter , il devoit nommer cet Esclave *Androclus* , & ne pas dire qu'il étoit de *Dace* : car *Aulu-Gelle* , sans parler du País de cet Esclave , dit tout simplement , qu'il s'appelloit *Androclus* : *Ei servo Androclus nomen fuit*. Ibid. Au reste , il pourroit fort-bien être que d'abord ce fut le Compositeur d'Imprimerie qui travaillant sur un Manuscrit d'un caractère mal formé (car Montagne peignoit fort mal) mit *Androdus* pour *Androclus* , ayant pris un *c* mal lié avec une *l* pour un *d* : meprise très - aisée à faire en ce cas-là , & surtout à l'égard d'un Nom propre.

assure de ce qu'il cherchoit, il com-
 mença à battre de la queue à la mode
 des chiens qui flattent leur maistre, &
 à baïser, & lescher les mains & les cuif-
 ses de ce pauvre miserable, tout transi
 d'effroy & hors de soy. Androclus ayant
 repris ses esprits par la benignité de ce
 lyon, & r'assuré sa veuë pour le confi-
 derer & recognoistre : c'estoit un singu-
 lier plaisir de voir les caresses, & les
 festes qu'ils s'entrefaisoient l'un à l'au-
 tre. Dequoy le peuple ayant eslevé des
 cris de joye, l'Empereur fit appeller
 c'est esclave, pour entendre de luy le
 moyen d'un si estrange evenement. Il
 luy recita une histoire nouvelle & ad-
 mirable : » Mon maistre, *dict-il*, es-
 » tant Proconsul en Affrique, je fus con-
 » trainct par la cruauté & rigueur qu'il
 » me tenoit, me faisant journellement
 » battre, me desrober de luy, & m'en
 » fuit. Et pour me cacher seurement
 » d'un personnage ayant si grande au-
 » thorité en la Province, je trouvay
 » mon plus court, de gagner les soli-
 » tudes & les contrées sablonneuses &
 » inhabitables de ce pays-là, resolu, si
 » le moyen de me nourrir venoit à me
 » faillir, de trouver quelque façon de
 » me tuer moy-mesme. Le Soleil estant

„ extrêmement aspre sur le midy, & les
 „ chaleurs insupportables, [90] je
 „ m'embatis sur une caverne cachée &
 „ inaccessible, & me jettay dedans.
 „ Bientost après y survint ce lyon, ayant
 „ une patte sanglante & blessée, tout
 „ plaintif & gemissant des douleurs qu'il
 „ y souffroit : à son arrivée j'eue beau-
 „ coup de frayeur, mais luy me voyant
 „ muë dans un coing de sa loge,
 „ s'approcha tout doucement de moy,
 „ présentant sa patte offensée, & me la
 „ montrant comme pour demander se-
 „ cours : je luy ostay lors * un grand
 „ escor qu'il y avoit, & m'estant un peu
 „ apprivoisé à luy, pressant la playe en fis
 „ sortir l'ordure qui s'y amassoit, l'es-
 „ suyay, & nettoyy le plus proprement
 „ que je peus. Luy se sentant allegé de
 „ son mal, & soulagé de cette douleur,
 „ se prit à reposer, & à dormir, ayant

(90) Je rencontraï une Caverne, &c. *Embattre*
 signifie arriver en quelque lieu soit par dessein, soit
 par cas d'aventure : Qui sont ces gens qui ainsi
 se sont embattus en ces Païs, c'est-à-dire, sont en-
 trez, ou se sont ruez dedans, Nicot. Je m'embaris sur
 luy, je le rencontraï par hazard, Cotgrave,

* Un grand éclat de bois. — *Escor* signifie ici
 une écharde, un piquant chardon ou de bois : & pris
 dans ce sens-là, il se trouve dans le Dictionnai-
 re François & Anglois de Cotgrave. — *Ibi ego*
stirpem ingentem vestigio pedis ejus harentem revelli,
 dit Androclus dans Aulu - Gelle : Noët. Attic.
 Lib. V. c. 14.

» toujours sa patte entre mes mains.
 » De là en hors luy & moy vesquifmes
 » ensemble en cette caverne trois ans en-
 » tiers de mesmes viandes : car des bef-
 » tes qu'il tuoit à sa chasse, il m'en ap-
 » portoit les meilleurs endroits, que je
 » faisois cuire au Soleil à faute de feu,
 » & m'en nourrissois. A la longue,
 » m'estant ennuyé de cette vie brutale
 » & sauvage, comme ce Lyon estoit
 » allé un jour à sa queste accoustumée,
 » je partis de là, & à ma troisieme
 » journée fut surpris par les soldats, qui
 » me menerent d'Affrique en cette vil-
 » le à mon maistre, lequel soudain me
 » condamna à mort, & à estre aban-
 » donné aux bestes. Or à ce que je voy,
 » ce Lyon fut aussi pris bientoist après,
 » qui m'a à cette heure voulu recom-
 » penser du bien-fait & guerison qu'il
 » avoit receu de moy. » Voyla l'histoi-
 » re qu'Androclus recita a l'Empereur,
 » laquelle il fit aussi entendre de main à
 » main au peuple. Parquoy à la requeste
 » de tous il fut mis en liberté, & absous
 » de cette condemnation, & par ordon-
 » nance du peuple luy fut faict present de
 » ce Lyon. * Nous voyions depuis, dit

* Postea, inquit, videbamus Androclum & Leo-
 nem loro tenui revinctum Urbe totâ circo tabernas

Appion, Androclus conduisant ce Lyon à tout une petite lessé, se promenant par les tavernes à Rome, recevoir l'argent qu'on luy donnoit, le Lyon se laisser couvrir des fleurs qu'on luy jettoit, & chacun dire en les rencontrant : *Voyla le Lyon hôte de l'homme, voyla l'homme Medecin du Lyon.*

Nous pleurons souvent la perte des bestes que nous aymons, aussi font elles la nostre.

[x] *Post bellator equus positus insignibus Æthon
It lacrimans, guttisque humectat grandibus ora.*

ire : donari ære Androclum, floribus spargi Leonem : omnes ferè ubique obvios dicere : *Hic est Leo hospes hominis, hic est homo Medicus Leonis.* Aul. Gell. Lib. V. c. 14.

[x] Ensuite venoit Æthon, son Cheval de bataille, dépouillé de ses ornemens, & pleurant à grosses larmes. *Æneid. L. XI. vs. 89, 90.* Mais c'est un témoignage purement poétique, & par conséquent frivole. Montagne lui-même parlant de la prérogative que les Poëtes donnent à l'Homme de se tenir droit sur ses jambes, les yeux levez vers le Ciel, nous dira bientôt pour s'en moquer, que c'est une prérogative *vrayement poétique.* — Je viens d'apprendre d'un célèbre Ecrivain dont l'autorité merite d'être respectée, que ma Critique n'est pas trop sûre : Plinè dit expressement que les Chevaux pleurent quelquefois la mort de leurs maîtres : *Amisso lugent Dominos, (Lib. VIII. c. 42.) lacrymasque interdum desiderio fundunt.* Bien plus, cet Auteur assure que le Roi Nicomede ayant été tué, son Cheval se laissa mourir faute de manger, *Interfecto Nicomede Rege, equus ejus inedia vitam si-*

Comme aucunes de nos Nations ont les femmes en commun, aucunes à chacun la sienne : cela ne se voit-il pas aussi entre les bestes, & des mariages mieux gardez que les nostres ?

Société qui s'observe entre les Animaux.

Quant à la société & confederation qu'elles dressent entre elles pour se liquer ensemble, & s'entresecourir, il se voit des bœufs, des pourceaux, & autres animaux, qu'au cry de celuy que vous offensez, toute la troupe accourt à son aide, & se rallie pour sa deffense.

Entre les Poissons qu'on nomme Escars.

L'escare, (91) quand il a avallé l'hameçon du pescheur, ses compagnons s'assemblent en foule autour de luy, & rongent la ligne : & si d'avanture il y en a un, qui ait donné dedans la nasse, les autres luy baillent la queue par dehors, & luy la serre tant qu'il peut à belles dents : ils le tirent ainsi au dehors & l'entraînent.

Entre les Poissons nommez Barbiériers.

Les barbiériers, quand l'un de leurs compagnons est engagé, mettent la ligne contre leur dos, (92) dressans une nasse. J'ai donc eû tort de blâmer Montaigne pour avoir cité Virgile dont le témoignage n'est en cette occasion ni purement poétique, ni par conséquent fri-vole. — Je laisse ici cette temeraire critique : & c'est, je croi, la satisfaction la plus authentique que je puisse faire à Montaigné.

(91) Plutarque, *De solertia Animal.* c. 26.

(92) Id. *ibid.* Oï de *Aviari*, &c. pag. 977.

espine qu'ils ont dentelée comme une scie, à tout laquelle ils la scient & coupent.

Quant aux particuliers offices, que nous tirons l'un de l'autre, pour le service de la vie, il s'en void plusieurs pareils exemples parmy elles. Ils tiennent que la baleine ne marche jamais qu'elle n'ait au devant d'elle (93) un petit poisson semblable au goujon de mer, qui s'appelle pour cela *la guide* : la baleine le suit, se laissant mener & tourner aussi facilement, que le timon fait retourner la navire : & en recompense aussi, au lieu que toute autre chose, soit beste † ou vaisseau, qui en-

Entre la Baleine, & un petit Poisson.

Tom. II. in folio, Parisiis, an. 1624.

(93) Plutarque, *De solertiâ Animal.* c. 32. de la Traduction d'Amyot ; & pag. 987. de l'Edition Greque & Latine, citée dans la Note précédente.

† Ici Montagne ne fait que copier Amyot : mais comme on pourroit soupçonner Amyot de n'avoir pas bien rendu le sens de Plutarque, j'ai consulté Plutarque lui-même dont voici les propres termes : *Καὶ τῶν μὲν ἄλλων, ὅτι ἂν παραλάβῃ τῶν χάσματι ζῶν, ἢ σκάφῃ, ἢ λίθον, εὐθὺς διέσθαρται καὶ ἀπόλωλε πᾶν ἐμβυθισμένον.* Ce qu'Amyot traduit ainsi : *Toute autre chose qui entre dedans le cahos de la bouche de ce Monstre marin, soit beste, ou vaisseau, ou pierre, est incontinent englouti & perdu au fond de cet abysme.* La traduction est fort exacte ; & par conséquent Plutarque est seul responsable de ce qu'on nous dit ici de cette prodigieuse ouverture de la bouche de ce Monstre marin, où un Vaisseau venant à entrer, est englouti & perdu en un instant.

tre dans l'horrible chaos de la bouche de ce monstre, est incontinent perdu & englouty, ce petit poisson s'y retire en toute feureté, & y dort, & pendant son sommeil la baleine ne bouge : mais aussi tost qu'il sort, elle se met à le suivre sans cesse : & si de fortune elle * l'escarte, elle va errant çà & là, & souvent se froissant contre les rochers, comme un vaisseau qui n'a point de gouvernail : Ce que Plutarque tesmoigne avoir veu en l'Isle d'Anticyre.

Entre le Roitelet & le Crocodile.

Il y a une pareille société (94) entre le petit oyseau qu'on nomme le roitelet, & le crocodile : le roitelet sert de sentinelle à ce grand animal : & si l'Ichneumon son ennemy s'approche pour le combattre, ce petit oyseau, de peur qu'il ne le surprenne endormy, va de son chant & à coup de bec l'esveillant, & l'advertissant de son danger. Il vit † des demeurans de ce monstre, qui le reçoit familièrement en sa bou-

* On trouve dans Nicot s'écarter, pour s'égarer : mais écarter quelqu'un pour dire l'abandonner, le perdre par accident, auquel sens Montagne l'emploie ici, je ne l'ai pu trouver, ni dans aucun de nos vieux Dictionnaires, ni ailleurs.

(94) Plutarque, *De solertiâ Animal.* c. 32.

† Des morceaux de chair qui sont demeurez entre les dents de ce Monstre, comme Montagne nous le dira lui-même bientôt après.

che, & luy permet de becqueter dans ses machoueres, & entre ses dents, & y recueillir les morceaux de chair qui y sont demeurez : & s'il veut fermer la bouche, il advertit premierement d'en sortir en la serrant peu à peu sans l'estreindre & l'offenser.

Cette coquille qu'on nomme la Nacre, (95) vit aussi ainsi avec le Pinnothere, qui est un petit animal de la sorte d'un cancre, luy servant d'huissier & de portier assis à l'ouverture de cette coquille, qu'il tient continuellement entrebaillée & ouverte, jusques à ce qu'il y voye entrer quelque petit poisson propre à leur prise : car lors il entre dans la nacre, & luy va pinçant la chair vive, & la contraint de fermer sa coquille : lors eux deux ensemble mangent la proye enfermée dans leur fort.

Entre la Nacre & le Pinnothere.

En la maniere de vivre des tuns, on y remarque une singuliere science des trois parties de la Mathematique. Quant à l'Astrologie, ils l'enseignent à l'homme : car ils s'arrestent (96) au lieu où le solstice d'hiver les surprend, & n'en bougent jusques à l'equinoxe ensuyvant,

Science des Mathematiques, connue aux Thons.

(95) Plutarque, *De solertiâ Animal.* c. 32. & Cic. *de Natur. Deor.* Lib. II c. 48.

(96) Plutarque, *De solertiâ Animal.* c. 29.

voilà pourquoy Aristote (97) mesme leur concede volontiers cette Science. Quant à la Geometrie & Arithmetique, ils font tousjours leur bande de figure cubique, (98) carrée en tout sens, & en dressent un corps de bataillon, solide, clos, & environné tout à l'entour, à six faces toutes esgales : puis nagent en cette ordonnance carrée, autant large derriere que devant, de façon que qui en void & compte un rang, il peut aisément nombrer toute la troupe, d'autant que le nombre de la profondeur est esgal à la largeur, & la largeur, à la longueur.

Magnanimi-
ré d'un
Chien des in-
des.

Quant à la magnanimité, il est mal-aisé de luy donner un visage plus apparent, qu'en ce faict du grand chien, qui fut envoyé des Indes au Roy Alexandre : on luy presenta premierement

(97) *Aristote* dit seulement, que ces Poissons ne bougent point du lieu où le Solstice d'hyver les surprend, jusqu'à l'Equinoxe du Printemps, *Hist. Animal.* Lib. VIII. c. 13. Mais *Elie* rapportant le fait sur la foi d'*Aristote*, y ajoute du sien, cette reflection, que les Thons sentent le changement des saisons, & qu'ils connoissent très-bien le Solstice, sans avoir besoin de consulter pour cela les Astronomes : ἴσασι τροπὰς ἡλίου ὀξυτάλα, καὶ δέονταί τῶν τὰ ὑράνια εἰδέναι ποιμένων ἰδέσθαι. *Elie*. De *Animal. naturâ*, L. IX. c. 42. Je doit tout ceci à M. Barbeyrac.

(98) *Plutarque*, De *solertiâ Animal.* c. 31.

un cerf pour le combattre, & puis un sanglier, & puis un ours, il n'en fit compte, & ne daigna se remuer de sa place : mais quand il veid un Lyon, (99) il se dressa incontinent sur ses pieds, monstrant manifestement qu'il declaroit celuy-là seul digne d'entrer en combat avecques luy.

Touchant la repentance & recognoissance des fautes, on recite (100) d'un *Repentance d'un Elephant.* Elephant, lequel ayant tué son gouverneur par impetuosité de cholere, en print un dueil si extreme, qu'il ne voulut onques puis manger, & se laissa mourir.

Quant à la clemence, on recite d'un *Clemence d'un Tigre.* tygre, la plus inhumaine beste de toutes, (101) que luy ayant esté baillé un chevreau, il souffrit deux jours la faim avant que de le vouloir offenser, & le troisieme il brisa la cage où il estoit enfermé, pour aller chercher autre pasture, ne se voulant prendre au chevreau, son familier & son hoste. Et quant aux droicts de la familiarité & convenance, qui se dresse par la conversation, il nous advient ordinairement d'appri-

(99) Ibid. c. 14.

(100) Arrien, Hist. Indic. c. 14.

(101) Plutarque, De solertia Animal. c. 19.

112 ESSAIS DE MONTAIGNE,

voiser des chats, des chiens, & des lie-
vres ensemble.

*Des qualitez
merveilleuses
des Halcyons.*

Mais ce que l'experience apprend à
ceux qui voyagent par mer, & notam-
ment en la mer de Sicile, de la condi-
tion des halcyons, surpasse toute hu-
maine cogitation. De quelle espece d'a-
nimaux (102) a jamais Nature tant ho-
noré les couches, la naissance, & l'en-
fantement? car les Poëtes disent bien
qu'une seule isle de Delos, estant aupa-
ravant vagante, fut affermie pour le
service de l'enfantement de Latone :
mais Dieu a voulu que toute la mer
fust arrestée, affermie & applanie, sans
vagues, sans vents & sans pluye, cepen-
dant que l'halcyon fait ses petits, qui
est justement environ le Solstice, le plus
court jour de l'an : & par son privilege
nous avons septs jours & sept nuicts,
au fin cœur de l'hyver, que nous pou-
vons naviguer sans danger. Leurs fe-
melles ne recognoissent autre masse que
le leur propre : l'assistent toute leur vie
sans jamais l'abandonner. S'il vient à
estre debile & cassé, elles le chargent
sur leurs espaules, le porte par tout, &
le servent jusques à la mort.

Mais aucune suffisance n'a encores

(102) Plutarque, *De solertiâ Animal.* c. 34.

peu atteindre à la cognoissance de cette merveilleuse fabrique, dequoy l'halcyon compose le nid pour ses petits, ny en deviner la matiere. Plutarque, qui en a veu & manié plusieurs, (103) pense que ce soit des arrestes de quelque poisson qu'elle conjoint & lie ensemble, les entrelassant les unes de long, les autres de travers, & adjoustant des courbes & des arrondissemens, tellement qu'enfin elle en forme un vaisseau rond prest à voguer : puis quand elle a parachevé de le construire, elle le porte au batement du flot marin, là où la mer le battant tout doucement, luy enseigne à radoubler ce qui n'est pas bien lié, & à mieux fortifier aux endroits où elle void que sa structure se desmeut, & se lasche pour les coups de mer : & au contraire ce qui est bien joint, le batement de la mer le vous estreinct, & vous le serre de sorte, qu'il ne se peut ny rompre ny dissoudre ou endommager à coups de pierre, ny de fer, si ce n'est à toute peine. Et ce qui plus est à admirer, c'est la proportion & figure de la concavité du dedans : car elle est composée & proportionnée de maniere qu'elle ne peut recevoir ny admettre

Fabrique admirable de leur Nid.

114 ESSAIS DE MONTAIGNE,
autre chose, que l'Oiseau qui l'a bastie:
car à toute autre chose, elle est impe-
netrable, close, & fermée, tellement
qu'il n'y peut rien entrer, non pas l'eau
de la mer seulement. Voyla une des-
cription bien claire de ce bastiment &
empruntée de bon lieu: toutesfois il me
semble qu'elle ne nous esclaire pas
encor suffisamment la difficulté de cette
architecture. Or de quelle vanité nous
peut-il partir, de loger au dessous de
nous, & d'interpreter desdaigneusement
les effects que nous ne pouvons imiter
ny comprendre?

*La faculté
d'imaginer
commune
au Bêtes &
aux Hom-
mes, aux
Chevaux,
par exemple;
& aux
Chiens.*

Pour suivre encore un peu plus loing
cette equalité & correspondance de
nous aux bestes, le privilege dequoy
nostre ame se glorifie, de ramener à sa
condition, tout ce qu'elle conçoit, de
despouiller de qualitez mortelles & cor-
porelles, tout ce qui vient à elle, de
ranger les choses qu'elle estime dignes
de son accointance à desvestir & des-
pouiller leurs conditions corruptibles,
& leur faire laisser à part, comme ves-
temens superflus & viles, l'espeſſeur,
la longueur, la profondeur, le poids,
la couleur, l'odeur, l'aspreté, la polif-
ſeure, la duresse, la molesse, & tous ac-
cidents sensibles, pour les accommoder

à sa condition immortelle & spirituelle : de maniere que Rome & Paris, que j'ay en l'ame, Paris que j'imagine, je l'imagine & le comprends, sans grandeur & sans lieu, sans pierre, sans planstre, & sans bois : ce mesme privilege, dis-je, semble estre bien evidemment aux bestes : Car un cheval accoustumé aux trompettes, aux harquebusades, & aux combats, que nous voyons tremousser & fremir en dormant, estendu sur sa litiere, comme s'il estoit en la meslée, il est certain qu'il conçoit en son ame un son de tabourin sans bruiet, une armée sans armes & sans corps :

[y] *Quippe videbis equos fortes, cùm membra
jacebunt*

*In somnis, sudare tamen, spirare que sapè,
Et quasi de palmâ summas contendere
vires.*

Ce lievre qu'un levrier imagine en songe, apres laquelle nous le voyons haleter en dormant, alonger la queue, secoüer les jarrets, & représenter parfaitement les mouvemens de sa course, c'est un lievre sans poil & sans os.

(y) Car le sommeil ayant assoupi des Chevaux fougueux, on les void quelquefois suer, haleter, & s'animer comme s'ils étoient prêts à partir pour disputer le prix de la course. *Lucret. Lib. IV. vs. 984, &c.*

116 ESSAIS DE MONTAIGNE,

[2] *Venantúmque canes in molli sapè quiote.*

*Jactant crura tamen subito, vocésque re-
pentè*

*Mittunt, & crebras reducunt naribus
auras,*

Ut vestigia si teneant inventa ferarum :

*Expergefactique, sequuntur inania sapè
Corvorum simulacra, fuga quasi dedita
cernant :*

Donec discessis redeant erroribus ad se.

Les chiens de garde, que nous voyons souvent gronder en songeant, & puis japper tout à faict, & s'esveiller en sur-saut, comme s'ils appercevoient quelque estranger arriver : cet estranger que leur ame void, c'est un homme spirituel, & imperceptible, sans dimension, sans couleur, & sans estre :

[a] — *Consueti domi catulorum llanda
propago*

[2] Et souvent les Chiens de chasse ensevelis dans un doux sommeil, remuent tout d'un coup les jambes, aboyent, & hument l'air à différentes reprises comme s'ils étoient sur la piste de la Bête qu'ils ont accoustumé de chasser : & quelquefois déjà éveillez ils poursuivent de vaines images de Cerfs qu'ils croyent voir fuir devant eux, ne cessant de s'agiter qu'après avoir reconnu leur méprise. *Id. ibid. vs. 988.*

[a] Et souvent les Chiens domestiques ne sont pas plutôt endormis qu'ils s'éveillent, & se dressent sur leurs pieds pour aboyer, comme s'ils voyoient des Etrangers. *Lucr. L. IV. vs. 995. &c.*

LIVRE II. CHAP. XII. 117

*Degere , sapè levem ex oculis volucrém-
que soporem*

*Discutere , & corpus de terrâ corripere
instant ,*

*Proinde quasi ignotas facies atque ora
tueantur.*

Quant à la beauté du corps, avant Ce qui con-
firme la
Beauté. passer outre, il me faudroit sçavoir si nous sommes d'accord de sa description. Il est vray-semblable que nous ne sçavons guere, que c'est que beauté en nature & en general, puisque à l'humaine & nostre beauté nous donnons tant de formes diverses, de laquelle, s'il y avoit quelque prescription naturelle, nous la recognoistrions en commun, comme la chaleur du feu. Nous en fantaisions les formes à nostre appetit.

[b] *Turpis Romano Belgicus ore color.*

Les Indes la peignent noire & basannée, aux levres grosses & enflées, au nez plat & large : & chargent de gros anneaux d'or le cartilage d'entre les narzeaux, pour le faire pendre jusques à la bouche, comme aussi (104) la ba-

[b] Le teint Belgique ne sied pas à un Visage Romain. *Propert. L. II. Eleg. 18. vs. 26.*

(104) J'estime, dit Borel dans son *Tresor de Recherches Gauloises*, que le mot de *Baleures* (car c'est

lieure, de gros cercles enrichis de pierres, si qu'elle leur tombe sur le menton, & est leur grace de montrer leurs dents jusques au dessous des racines. Au Peru les plus grandes oreilles sont les plus belles, & les estendent autant qu'ils peuvent par artifice. Et un homme d'aujourd'huy dit avoir veu en une nation Orientale, ce soing de les agrandir, en tel credit, & de les charger de poissants joyaux, qu'à tous coups il passoit son bras vestu, au travers d'un trou d'oreille. Il est ailleurs des Nations, qui noircissent les dents avec grand soing, & ont à mespris de les voir blanches : ailleurs ils les teignent de couleur rouge. Non seulement en Basque les femmes se trouvent plus belles la teste rase : mais assez ailleurs : & qui plus est, en certaines contrées glaciales, (105) comme dit Pline. Les Mexicanes comptent entre les beautez, la petitesse du front ;

ainsi qu'il l'a écrit) dénote les jouës ou machoires : FROISSARD : *Perçoient bras, testes & baleures*. Il signifie la même chose, selon Cotgrave, qui écrit *Balieures*, comme a fait Montagne. Mais, selon Nicot, *levres & balieures* sont termes synonymes : & pour moi, je croi, que par *balieure* Montagne entend ici la *Levre d'endas* qui percée de gros cercles enrichis de pierres, tombe sur le menton, & découvre les dents jusques au dessous des racines.

(105) *Hist. Nat. L. VI. c. 13.*

& où elles se font le poil par tout le reste du corps, elles le nourrissent au front, & peuplent part art : & ont en si grande recommandation la grandeur des tetins, qu'elles affectent de pouvoir donner la mammelle à leurs enfans par dessus l'espaule. Nous formerions ainsi la laideur. Les Italiens la façonnent grosse & massive : les Espagnols voidée & estrillée : & entre nous, l'un la fait blanche, l'autre brune : l'un molle & delicate, l'autre forte & vigoureuse : qui y demande de la mignardise, & de la douceur ; qui de la fierté & majesté. Tout ainsi que la preference en beauté, que Platon attribue (106) à la figure spherique, les (107) Epicuriens la donnent à la pyramidale plustost, ou carrée : & ne peuvent avallér un Dieu en forme de boule.

Mais quoy qu'il en soit, Nature ne nous a non plus privilegiez en cela qu'au demeurant, sur les Loix communes. Et si nous nous jugeons bien, nous trou-

A l'égard de la beauté, les hommes n'ont point de privilege particulier au dessus des Bêtes.

(106) Τελειότερον γὰρ τῶν ἄλλων σχημάτων ἦν τῆτο (σφαιροειδές) Dans son Timée, p. 94. D. — *Forma rotunda ullam negat esse pulcriorem Plato. Cic. De Nat. Deor. L. I. c. 10.*

(107) *Ac mihi, dit Velleius l'Epicurien, vel cylindri, vel quadrati, vel pyramidis (forma) videtur esse formosior. Cic. De Nat. Deor. c. 10.*

120 ESSAIS DE MONTAIGNE,

verons que s'il est quelques animaux moins favorisez en cela que nous, il y en a d'autres, & en grand nombre, qui le sont plus : [c] *Amultis animalibus decore vincimur* : voire des terrestres nos compatriotes. Car quant aux marins, laissant la figure, qui ne peut tomber en proportion, tant elle est autre : en couleur, netteté, polissure, disposition, nous leur cedons assez : & non moins, en toutes qualitez aux aërez. Et cette prerogative que les Poëtes font valoir de nostre stature droicte, regardant vers le Ciel son origine,

[d] *Pronaque cum spectent animalia cætera terram,*

Os homini sublime dedit, cælumque videre

Iussit, & erectos ad sidera tollere vultus :

elle est vraiment poëtique : car il y a plusieurs bestioles, qui ont la veuë renversée tout à faict vers le Ciel : & l'encoleure des chameaux, & des austruches,

[c] Plusieurs animaux nous surpassent en beauté. *Senec. Epist. 124. sub finem.*

[d] Et au lieu que les autres Animaux regardent en bas vers la Terre, Dieu a placé la tête de l'homme en haut, pour qu'il eût les yeux levez vers le Ciel, & disposez à contempler les Astres.

Ovid. Metamorph. L. I. Fab. 2. vs. 51, &c.

ches, je la trouve encore plus relevée & droite que la nostre. Quels animaux n'ont la face au haut, & ne l'ont devant, & ne regardent vis à vis, comme nous : & ne descouvrent en leur juste posture autant du ciel & de la terre que l'homme ? Et quelles qualitez de nostre corporelle constitution (108) en Platon & en Cicero ne peuvent servir à mille sortes de bestes ? (109) Celles qui nous retirent le plus, ce sont les plus laides, & les plus abjectes de toute la bande : car pour l'apparence extérieure & forme du visage, ce sont les magots :

[e] *Simia quàm similis, turpissima bestia, nobis !*

pour le dedans & parties vitales, c'est le pourceau.

(108) Décrites par Platon & par Cicero : par le premier dans son *Timée*, & par le dernier dans son *Traité, De la Nature des Dieux*, L. II. c. 54, &c. Ce qu'on peut encore mieux voir dans quelques *Traitez* de nos Anatomistes modernes où l'on a pris à tâche de comparer le Corps de l'Homme avec celui de differens Animaux.

(109) Les Bêtes qui nous ressembtent le plus, &c.
[e] *Tout difforme qu'il est, le Singe nous ressemble.*
ENNIUS apud Cic. *De Nar. Deor.* Lib. I. c. 35. J'ai pris ce Vers du dernier Traducteur François de la *Nature des Dieux*, M. l'Abbé d'Olivar, le seul qui merite, & qui, je croi, meritera jamais d'être lu.

*L'homme a
plus de raison
de se couvrir
que nul autre
animal.*

Certes quand j'imagine l'homme tout nud (ouy en ce sexe qui semble avoir plus de part à la beauté) ses tares, sa subjection naturelle, & ses imperfections, je trouve que nous avons eu plus de raison que nul autre animal, de nous couvrir. Nous avons esté excusables d'emprunter ceux que Nature avoit favorisé en cela plus que nous, pour nous parer de leur beauté, & nous cacher sous leur despouille, de laine, plume, poil, soye. Remarquons au demeurant, que nous sommes le seul animal, duquel le défaut offense nos propres compagnons, & seuls qui avons à nous desrober en nos actions naturelles, de nostre espece. Vrayement c'est aussi un effect digne de consideration, que les maistres du mestier ordonnent pour remede aux passions amoureuses, l'entiere veüe & libre du corps qu'on recherche: que pour refroidir l'amitié, il ne faille que voir librement ce qu'on ayme.

[f] *Ille quod obscenas in aperto corpore partes
Viderat, in cursu qui fuit, hæsit amor.*

[f] Tel pour avoir vû à découvert les parties secretes de ce qu'il aimoit, s'est trouvé tout d'un coup delivré de sa Passion. *Ovid. De Remed. Amor.*
L. II. v. 33, 34.

Et encore que cette recepte puisse à l'aventure partir d'une humeur un peu delicate & refroidie : si est-ce un merveilleux signe de nostre (110) defaillance, que l'usage & la cognoissance nous dégoute les uns des autres. Ce n'est pas tant pudeur, qu'art & prudence, qui rend nos Dames si circonspectes, à nous refuser l'entrée de leurs cabinets, avant qu'elles soyent peintes & parées pour la montre publique.

[g] *Nec veneres nostras hoc fallit, quò magis ipsa*

Omnia summopere hos vita post scenia celant,

Quos retinere volunt adstrictoque esse in amore.

Là où en plusieurs animaux, il n'est rien d'eux que nous n'aimions, & qui ne plaise à nos sens : de façon que de leurs excremens mesmes & de leur discharge, nous tirons non seulement de la friandise au manger, mais nos plus riches ornemens & parfums. Ce discours ne touche que nostre commun ordre,

(110) *Imperfection.*

[g] Aussi nos Dames qui n'ignorent pas cela, ont elles grand soin de cacher tout l'artifice de leur parure à un Amant qu'elles veulent retenir dans leurs filets. *Lucret. L. IV. vs. 1178, &c.*

124 ESSAIS DE MONTAIGNE,

& n'est pas si sacrilege d'y vouloir comprendre des divines, supernaturelles & extraordinaires beautez, qu'on voit par fois reluire entre nous, comme des Astres sous un voile corporel & terrestre.

*L'homme
s'attribue
des biens
imaginaires,
& laisse les
réels aux
Animaux.*

Au demeurant la part même que nous faisons aux animaux, des faveurs de Nature, par nostre confession, elle leur est bien avantageuse. Nous nous attribuons des biens imaginaires & fantastiques, des biens futurs & absens, desquels l'humaine capacité * ne se peut d'elle-même répondre : ou des biens que nous nous attribuons fausement, par la licence de nostre opinion, comme la raison, la science & l'honneur : & à eux, nous laissons en partage des biens essentiels, maniables & palpables, la paix, le repos, la sécurité, l'innocence & la santé : la santé, dis-je, le plus beau & le plus riche présent, que Nature nous sçache faire. De façon que la Philosophie, (111) voire la Stoïque, ose bien dire qu'Heraclitus & Pherecydes, s'il eussent peu eschanger leur sagesse avecques la san-

* Ne se peut assurer par elle-même.

(111) Plutarque dans son Traité, Des communes conceptions contre les Stoïques : ch. 8. de la Traduction d'Amor.

ré, & se delivrer par ce marché, l'un de l'hydropisie, l'autre de la maladie pediculaire qui le pressoit, ils eussent bien fait. Par où ils donnent encore plus grand prix à la sagesse, la comparant & contrepoisant à la santé, qu'ils ne font en cette autre proposition, qui est aussi des leurs.

Ils disent, (112) que si Circé eust *En quoi consiste l'excellence de l'Homme sur la Bête.* présenté à Ulysse deux breuvages, l'un pour faire devenir un homme de fol sage, l'autre de sage fol, qu'Ulysse eust deu plustost accepter celui de la folie, que de consentir que Circé eust changé sa figure humaine en celle d'une beste : Et disent que la Sagesse mesme eust parlé à luy en certe maniere : » Quitte-
 » moy, laisse-moy là, plustost que de me
 » loger sous la figure & corps d'un
 » asne. Comment ? cette grande & divine Sapience, les Philosophes la quittent donc, pour ce voile corporel & terrestre ? Ce n'est donc plus par la raison, par le discours, & par l'ame, que nous excellons sur les bestes : c'est par nostre beauté, nostre beau teint, & nostre belle disposition des membres, pour laquelle il nous faut mettre nostre intelligence, nostre prudence, & tout le

(112) *Id. ibid.*

reste à l'abandon. Or j'accepte cette naïfve & franche confession. Certes ils ont cognu que ces parties-là, dequoy nous faisons tant de festes, ce n'est que vaine fantasie. Quand les bestes auroient donc toute la vertu, la science, la sagesse & suffisance Stoïque, ce seroient tousjours des bestes : ny ne seroyent comparables à un homme miserable, meschant & insensé. Car enfin tout ce qui n'est comme nous sommes, n'est rien qui vaille : Et Dieu pour se faire valoir, il faut qu'il y retire comme nous dirons tantost. Par où il appert que ce n'est (113) par vray discours, mais par une fierté folle & opiniaistreté, que nous nous preferons aux autres animaux, & nous sequestrons de leur condition & société.

Vices & passions de l'Homme.

Mais pour revenir à mon propos, nous avons pour nostre part, l'inconstance, l'irrésolution, l'incertitude, le deuil, la superstition, la sollicitude des choses à venir, voire apres nostre vie, l'ambition, l'avarice, la jalousie, l'envie, les appetits desreglez, forcenez & indomptables, la guerre, le mensonge, la desloyauté, la detraction, & la curiosité. Certes nous avons estrangement

(113) Par des raisons solides.

† surpayé ce beau discours, dequoy nous nous glorifions, cette capacité de juger & cognoître, si nous l'avons achetée au prix de ce nombre infiny de passions, auxquelles nous sommes incessamment en prinse. S'il ne nous plaist de faire encore valoir, comme fait bien Socrates, cette notable prerogative sur les bestes, que où Nature leur a prescript certaines faisons & limites à la volupté Venerienne, (114) elle nous en a lasché la bride à toutes heures & occasions. [h] *Ut vi-*

† *Exalté cette belle Raison. — Surpayer une chose, c'est la payer au de-là de son juste prix.*

(114) Xenophontis ἀπομνημονεύμ. L. I. c. 4. §. 12. Καὶ (Θεὸς) τὰς τῶν ἀπροδιστίων ἡδονὰς τοῖς μὲν ἄλλοις ζωοῖς δύναι, περιγρᾶψαντας τοῦ ἑταῆς χρόνον, ἡμῖν δὲ συνεχῶς μέχρι γῆρας ταῦτα παρέχειν.

[h] Comme il vaut mieux ne point donner de vin aux malades, parce que le plus souvent il leur est nuisible, & qu'il leur fait rarement du bien, que de les exposer à un danger visible sous l'espoir d'un bien incertain : ainsi je ne sai s'il ne vaudroit mas mieux que cette activité, cette vivacité, cette subtilité d'Esprit que nous appellons Raison, n'eût point été donnée à l'homme que de lui être donnée si liberalement ; ces qualitez se trouvent funestes à beaucoup de gens, & salutaires à fort peu. Cic. De Nat. Deor. L. III. c. 27. *Edir. Gronov. M. Walker*, dont le nom se trouve souvent dans les Remarques de M. le President Bouhier sur le Traité *De la Nature des Dieux*, traduit en François par M. l'Abbé d'Oliver, vient de m'apprendre que selon les meilleurs Manuscrits il faut lire ici, *quoniam pestifera sit multis, (Ratio) admodum paucis*

128 ESSAIS DE MONTAIGNE,

num egrotis, quia prodest rarò, nocet sapissimè, melius est non adhibere omnino, quàm, spe dubia salutis, in apertam perniciem incurrere: Sic, haud scio, an melius fuerit humano generi motum istum celerem cogitationis, acumen, solertiam, quam rationem vocamus, quoniam pestifera sint multis, admodum paucis salutaria, non dari omnino, quàm tam magnificè & tam largè dari.

La Science
ne nous exempte
pas des
incommoditez
humaines.

De quel fruit pouvons-nous estimer avoir esté à Varro & Aristote, cette intelligence de tant de choses? Les a-elle exemptez des incommoditez humaines? Ont-ils esté deschargez des accidents qui pressent un crocheteur? Ont-ils tiré de la Logique quelque consolation à la goutte? Pour avoir sceu comme cette humeur se loge aux jointures, l'en ont-ils moins sentie? Sont-ils entrez en composition de la mort, pour sçavoir qu'aucunes Nations s'en resjouissent: & du cocuage, pour sçavoir les femmes estre communes en quelque region? Au rebours, ayans tenu le premier rang en sçavoir, l'un entre les Romains, l'autre

salutaris. Cela étant, après, si liberalement, il faudroit mettre, puisqu'elle se trouve funeste à beaucoup de gens, & salulaire à peu. Mais laquelle de ces deux leçons qu'on suive, le sens est toujours le même.

entre les Grecs , & en la saison où la Science fleurissoit le plus , nous n'avons pas pourtant appris qu'ils ayent eu aucune particuliere excellence en leur vie : voire le Grec a assez à faire à se descharger d'aucunes tasches notables en la sienne. A-on trouvé que la volupté & la santé soyent plus favoureuses à celuy qui sçait l'Astrologie , & la Grammaire :

[i] *Illiterati num minùs nervi rigent ?*

& la honte & pauvreté moins importunes ?

[k] *Scilicet & morbis & debilitate carebis ,*

*Et luctum & curam effugies , & tempora
vita*

Longa tibi post hac fato meliore dabuntur.

[i] Pour être ignorant & sans lettres , en est-on moins propre au jeu d'amour ? *Horat. Epod. Lib. Od. VII. vs. 17.* Bien loin de là , si nous en croyons la Fontaine , ce copiste fidelle & délicat de la simple Nature ,

——— *Un Empereur auguste*

A les vertus propres pour commander ,

Un Avocat sçait les Points décider ;

Au jeu d'amour le Muletier sçait Rager.

[k] C'est vraiment bien par là que vous vous preserverez de maladie , de foiblesse , d'affliction , d'inquietude , & que vous jouirez d'une plus longue & plus heureuse vie ! *Juvenal. Sat. XIV. vs. 256 , &c.*

*Il y a plus
de personnes
excellentes
parmi les
ignorans que
parmi les sa-
vans.*

J'ay veu en mon temps, cent artisans, cent laboureurs, plus sages & plus heureux que des Recteurs de l'Université : & lesquels j'aimerois mieux ressembler. La doctrine, ce m'est advis, tient rang entre les choses necessaires à la vie, comme la gloire, la noblesse, la dignité, ou pour le plus, comme la richesse, & telles autres qualitez qui y servent voirement, mais de loing, & plus par fantaisie que par nature. Il ne nous faut guere non plus d'offices, de reigles, & de loix de vivre, en nostre communauté, qu'il en faut aux grues & fourmis en la leur. Et neantmoins nous voyons qu'elles s'y conduisent tres-ordonnément, sans erudition. Si l'homme estoit sage, il prendroit le vray prix de chasque chose, selon qu'elle seroit la plus utile & propre à sa vie. Qui nous comptera par nos actions & deportemens, il s'en trouvera plus grand nombre d'excellens entre les ignorans, qu'entre les sçavans : je dy en toute sorte de vertu. La vieille Rome me semble en avoir bien porté de plus grande valeur, & pour la paix, & pour la guerre, que cette Rome sçavante, qui se ruyna soy-mesme. Quand le demeurant seroit tout pareil, au moins la preud'hommie & l'innocence demeu-

reroient du costé de l'ancienne : car elle loge singulierement bien avec la simplicité. Mais je laisse ce discours , qui me tireroit plus loing , que je ne voudrois suyvre. J'en diray seulement encore cela , que c'est la seule humilité & submissiion , qui peut effectuer un homme de bien. Il ne faut pas laisser au jugement de chacun la cognoissance de son devoir : il le luy faut prescrire , non pas le laisser choisir à son discours : autrement selon l'imbecillité & varieté infinie de nos raisons & opinions , nous nous forgerions enfin des devoirs , qui nous mettroient à nous manger les uns les autres , comme dit (115) Epicurus.

La premiere loy , que Dieu donna jamais à l'homme , ce fut une loy de pure obeïssance : ce fut un commandement,

Obeïssance pure : premiere Loi que Dieu imposa aux hommes.

(115) Ou plutôt , l'Epicurien Colores , comme on peut voir dans le Traité que Plutarque a écrit contre lui , ch. 27. de la Traduction d'Amyot. A quoi l'on peut joindre ce que dit un autre Epicurien dans un long Fragment , rapporté par Porphyre , de Abstinence. L. I. Εἰ δὲ πάντες ἐδύναντο βλέπειν ὁμοίως , καὶ μνημονεύειν τὸ συμφέρον , ἔδεν ἂν πρὸς δύναντο νόμων , &c. Si tous les hommes pouvoient voir les choses de la même maniere , & se ressouvenir à propos du parti le plus utile à prendre , ils n'auroient aucun besoin de Loix. Ces deux citations , dont la dernière sert à éclaircir , & à confirmer la premiere , m'ont été fournies par M. Barbeyrac.

nud & simple, où l'homme n'eust rien à cognoistre & à causer, d'autant que l'obeyr est le propre office d'une ame raisonnable, recognoissant un celeste Superieur & Bien-facteur. De l'obeyr & ceder naist toute vertu, comme du † cuider, tout peché. Et au rebours: la premiere tentation qui vint à l'humaine Nature de la part du Diable, sa premiere poison, s'insinua en nous, par les promesses qu'il nous fit de science & de cognoissance, [1] *Eritis sicut Dii scientes bonum & malum*. Et les (116) Sereines, pour piper Ulysse en Homere, & l'attirer en leurs dangereux & ruineux laqs, (117) luy offrent en don la Science.

*Ignorance recommandée
par notre Religion.*

La peste de l'homme c'est l'opinion de sçavoir. Voyla pourquoy l'ignorance nous est tant recommandée par nostre Religion, comme piece propre à la creance & à l'obeïssance. [m] *Cavete*,

† *De la présomption.*

[1] Vous serez comme des Dieux, sachans le bien & le mal. *Genèse*, ch. III. vs. 5.

(116) Ou *Sereines*, comme on parle aujourd'hui, & comme on a mis dans les dernieres Editions. *Serene* ou *Sereine*, Nicot. *Le Serin*, petit oisillon bien chantant, dit le même Auteur, a été ainsi appelé à cause de son Chant, du mot *Sereine*, communément en dict, il chante comme une *Sereine*.

(117) *Αλλ' ὅς εἰς τερψάμενος νείτῃται, καὶ πλείονα εἰδώς*. *Odyss. L. XII. vs. 188.*

[m] Prenez garde que personne ne vous seduise

ne quis vos decipiat per philosophiam & inanes seductiones, secundum elementa mundi.

En cecy y a-il une generale convenance entre tous les Philosophes de toutes sectes, que le souverain bien consiste en la tranquillité de l'ame & du corps : Mais où la trouvons-nous ?

Presomption, l'unique partage de l'homme.

[n] *Ad summum sapiens uno minor est Jove, dives,*

Liber, honoratus, pulcher, rex denique regum :

Præcipue sanus, nisi cum pituita molesta est.

Il me semble à la verité, que Nature, pour la consolation de nostre estat miserable & chetif, ne nous ait donné en partage que la presumption. C'est ce que dit Epictete, (118) que l'homme n'a rien proprement sien, que l'usage de ses opinions : Nous n'avons que du vent & de

par la Philosophie, & par de vaines illusions, suivant les Elemens du monde. S. Paul aux Coloss. Ch. II. v. 8.

[n] Le Sage ne voit que Jupiter au dessus de lui : il est riche, libre, noble, beau, en un mot le Roi des Rois : il jouit surtout d'une santé parfaite, hormis lorsqu'il est tourmenté de la pituite. Horat. L. I. Epist. I. v. 106, &c.

(118) *Τί ἐν ἐστί σοῦ ; χρεῖσις φαντασίῳ.*
Epict. Enchirid. c. 11.

la fumée en partage. Les Dieux ont la santé en essence, dit la Philosophie, & la maladie en intelligence : l'homme au rebours, possède ses biens par fantasie, les maux en essence. Nous avons eu raison de faire valoir les forces de nostre imagination : car tous nos biens ne sont qu'en songe. Oyez braver ce pauvre & calamiteux animal. Il n'est rien, dit Cicero, si doux que l'occupation des lettres : de ces lettres, dis-je, par le moyen desquelles l'infinité des choses, l'immense grandeur de Nature, les cieux en ce monde mesme, & les terres, & les mers nous sont descouvertes : ce sont elles (119) qui nous ont appris la Religion, la moderation, la grandeur de courage ; & qui ont arraché nostre Ame des tenebres, pour luy faire voir toutes choses hautes, basses, premieres, dernieres, & moyennes : ce sont elles qui nous fournissent dequoy bien & heureusement vivre, & nous guident à passer nostre aage sans desplaisir & sans

(119) *Philosophia omnium mater Artium — nos primum ad Deorum cultum, deinde ad jus hominum quod situm est in generis humani societate, tum ad modestiam, magnitudinemque animi erudit : eademque ab animo, tanquam ab oculis, caliginem dispulit, ut omnia supera, infera, prima, ultima, media videremus. CICERO, Tuscul. Quæst. L. I. c. 26.*

offence. Cettuy-cy ne semble-il pas parler de la condition de Dieu tout-vivant & tout-puissant ? Et quant à l'effect, mille femmelettes ont vescu au village une vie plus equable, plus douce, & plus constante, que ne fut la sienne.

[O] — *Deus ille fuit Deus, inclute Memmi,*

*Qui princeps vita rationem invenit eam,
qua*

*Nunc appellatur Sapiencia, quoque per
artem*

Fluctibus è tantis vitam tantisque tenebris,

*In tam tranquillâ & tam clarâ luce
locavit.*

Voyla des paroles tres magnifiques & belles : mais un bien leger accident, met l'entendement (120) de cettuy-cy

[O] Illustre Memmius, celui-là fut un Dieu, ouï un Dieu, qui le premier trouva cet art de vivre auquel on donne presentement le nom de Sageſſe, & qui par cet art divin nous fit paſſer des agitations & des tenebres d'une vie malheureuſe, dans un état ſi tranquile & ſi lumineux. *Lucret. L. V. vſ. 2, &c.*

(120) De Lucrece qui dans les vers qui précédent cette periode, parle ſi magnifiquement d'Epicure, & de ſa Doctrine : Car un breuvage que lui donna ſa femme ou ſa maîtrefſe lui troubla ſi fort la Raiſon, que la violence du mal ne lui laiſſa que quelques intervalles lucides qu'il employa à compoſer

136 ESSAIS DE MONTAIGNE,

en pire estat, que celuy du moindre berger : nonobstant ce Dieu precepteur & cette divine Sapience. De mesme impudence est cette promesse du Livre (121) de Democritus, *Je m'en vay parler de toutes choses*. Et se sot titre qu'Aristote nous preste, (122) de *Dieux mortels* : & ce jugement de Chrysippus, (123) que *Dion estoit aussi vertueux que Dieu*. Et mon Seneca recognoist, dit-il, que Dieu luy a donné le vivre : mais qu'il y a de soy le bien vivre, conformément à cet autre : [p] *In virtute verè gloriamur, quod non contingeret, si id donum à Deo, non à nobis haberemus*. Cecy est aussi de Seneca : (124) » Que le sage à la fortitude passion Livres ; & le porta enfin à se tuer lui-même, EUSEBII Chronicon.

(121) *Qui ita sit ausus ordiri, Hæc loquor de universis, Nihil excipio de quo non proficiatur. Quid enim esse potest extra universa ?* Cic. Acad. Quæst. L. II. c. 23.

(122) Apud Ciceronem, *De finibus bon. & mal.* L. II. c. 13. *Cyrenaici Philosophi non viderunt, ut ad cursum, equum : ad arandum, bovem : ad indagandum, canem : sic hominem ad duas res, ut ait Aristoteles, intelligendum, & agendum esse natum, quasi mortalem Deum.*

(123) Plutarque, *Des communes conceptions des Stoïques* : ch. 30.

[p] C'est avec raison que nous nous glorifions de notre Vertu, ce qui ne seroit point, si nous la tenions de Dieu, & non pas de nous-mêmes. Cic. De Nat. Deor. L. III. c. 36.

(124) *Est aliquid quo sapiens antecedit Deum.*

» reille à Dieu : mais en l'humaine foi-
 » blessé, par où il le surmonte. Il n'est
 rien si ordinaire que de rencontrer des
 traicts de pareille temerité. Il n'y a au-
 cun de nous qui s'offence tant de se voir
 apparier à Dieu, comme il fait de se
 voir deprimer au rang des autres ani-
 maux : tant nous sommes plus jaloux
 de nostre interest, que de celui de nos-
 tre Createur. Mais il faut mettre aux
 pieds cette sottise vanité, & secouër vi-
 vement & hardiment les fondemens ri-
 dicules, sur quoy ces fausses opinions
 se bastissent. Tant qu'il pensera avoir
 quelque moyen & quelque force de
 foy, jamais l'homme ne reconnoistra
 ce qu'il doit à son maistre : il fera tous-
 jours de ses œufs poules, comme on
 dit : il le faut mettre en chemise.

Voyons quelque notable exemple de Norables ef-
fers de la
Philosophie
Scolique.
 l'effect de sa Philosophie. Possidonius
 estant pressé d'une si douloureuse ma-
 ladie, qu'elle luy faisoit tordre les bras,
 & grincer les dents, pensoit bien faire
 la figue à la douleur pour s'escrier
 contre elle : (125) *Tu as beau faire, si*

*Ille naturæ beneficio, non suo, sapiens est. Ecce
 res magna, habere imbecillitatem hominis, secu-
 ritatem Dei. Epist. 53. sub finem.*

(125) *Nihil agis, Dolor : quamvis sis molestus,
 nunquam te esse confitebor malum. Cic. Tusc. Quæst.
 L. II. c. 25.*

ne diray-je pas que tu sois mal. Il sent mesmes passions que mon laquays, mais il se brave sur ce qu'il contient au moins sa langue sous les loix de sa secte: [q] *Re succumbere non oportebat, verbis gloriantem.* Arcesilas estant malade de la goutte, (126) Carneades qui le vint visiter, s'en retournoit tout fasché: il le rappella, & luy montrant ses pieds & sa poitrine: *Il n'est rien venu de là icy*, luy dit-il. Cettuy-cy a un peu meilleur grace: car il sent avoir du mal, & en voudroit estre depestre. Mais de ce mal pourtant son cœur n'en est pas abbatu & affoibly. L'autre se tient en sa roideur, plus, ce crins-je, verbale, qu'essentielle. Et Dionysius Heracleotes affligé d'une cuisson vehemente des yeux, (127) fut rangé à quitter ces resolutions Stoïques.

[q] Faisant le brave en paroles, il ne devoit pas succomber en effet. *Cic. Tusc. Quæst. Lib. II. c. 13.*

(126) Ciceron nous apprend que ce Carneade étoit grand ami d'Epicure, *Epicuri per familiaris*; & par conséquent, ce ne peut être celui qui fonda la NOUVELLE ACADEMIE: car Epicure étoit mort environ 60 ans avant que Carneade, fondateur de la Nouvelle Academie, fût né. *Is (Arcesilas) cum arderet podagra doloribus, visitassetque hominem Carneades, Epicuri per familiaris, & tristis exiret: Mane, quæso, inquit, Carneade noster: Nihil illinc huc pervenit. Ostendit pedes & pectus.* *Cic. De Finibus Bon. & Mal. L. V. c. 31.*

(127) *Id. ibid. Vobis Heracleotes ille Dionysius fla-*

Mais quand la Science feroit par effect <sup>Effets de l'ignorance pré-
ferables à ceux de la
Science.</sup> ce qu'ils disent, d'émousser & rabatre l'aigreur des infortunes qui nous suivent, que fait-elle, que ce que fait beaucoup plus purement l'ignorance & plus evidemment ? Le Philosophe Pyrrho (128) courant en mer le hazard d'une grande tourmente, ne presentoit à ceux qui estoient avec luy à imiter que la securité d'un pourceau, qui voyageoit avecques eux, regardant cette tempeste sans effroy. La Philosophie, au bout de ses preceptes nous renvoye aux exemples d'un athlete & d'un muletier : ausquels on void ordinairement beaucoup moins de ressentiment de mort, de douleurs, & d'autres inconveniens, & plus de fermeté, que la Science n'en fournit onques à aucun, qui n'y fust nay & préparé de soy-mesmes par habitude naturelle. Qui fait qu'on incise & taille les tendres membres d'un enfant & ceux d'un cheval plus aisément que les nos-

gixiosè descivisse viderur à Stoicis, propter oculorum dolorem. — Cicéron dit ailleurs ; que ce Philosophe ayant mal aux reins, crioit à pleine tête, que tout ce qu'il avoit jugé auparavant de la Douleur, étoit faux : Cum ex renibus laboraret, ipso in ejularu clamitabar, falsa esse illa qua antea de dolore ipse sensisset. Tusc. Quæst. L II. c. 25.

(128) *Diog. Laërce*, dans la Vie de Pyrrhon, L. IX. Segm. 69.

tres, si ce n'est l'ignorance ? Combien en a rendu de malades la seule force de l'imagination ? Nous en voyons ordinairement se faire saigner, purger, & medeciner pour guerir des maux qu'ils ne sentent qu'en leur discours. Lors que les vrais maux nous faillent, la science nous preste les siens : cette couleur & ce teint vous presagent quelque defluxion catterreuse : cette saison chaude vous menasse d'une émotion fievreuse : cette coupeure de la ligne vitale de vostre main gauche, vous advertit de quelque notable & voisine indisposition : Et enfin elle s'en adresse (129) tout detrouffement à la santé mesme : Cette allegresse & vigueur de jeunesse, ne peut arrester en une affiette, il luy faut desrober du sang & de la force, de peur qu'elle ne se tourne contre vous-mesmes. Comparez la vie d'un homme asservy à telles imaginations, à celle d'un laboureur, se laissant aller après son appetit naturel, mesurant les choses au seul sentiment present, sans science & sans prognostique, qui n'a du mal que lors qu'il l'a : où l'autre a souvent la pierre en

(129) *Detrouffement, tout detrouffement*, c'est-à-dire, tout ouvertement, directement, &c. *Cotgrave* dans son Dictionnaire François & Anglois. Ce mot ne se trouve ni dans *Nicor*, ni dans *Borel*.

l'ame avant qu'il l'ait aux reins : comme s'il n'estoit point assez à temps pour souffrir le mal lors qu'il y fera , il l'anticipe par fantasie , & luy court au devant.

Ce que je dy de la Medecine, se peut tirer par exemple generalement à toute Science : De là est venuë cette ancienne opinion des Philosophes , qui logeoient le souverain bien à la recognoissance de la foiblesse de nostre jugement. Mon ignorance me preste autant d'occasion d'esperance que de crainte : & n'ayant autre regle de ma santé que celle des exemples d'autrui , & des evenemens que je vois ailleurs en pareille occasion, j'en trouve de toutes sortes : & m'arreste aux comparaisons , qui me sont plus favorables. Je reçois la santé les bras ouverts , libre , plaine & entiere : & aiguise mon appetit à la jouir , d'autant plus qu'elle m'est à present moins ordinaire & plus rare : tant s'en faut que je trouble son repos & sa douceur , par l'amertume d'une nouvelle & contrainte forme de vivre.

Les bestes nous montrent assez combien l'agitation de nostre esprit nous apporte de maladies. Ce qu'on nous dit de ceux du Bresil , qu'ils ne mouroyent que

*Reconnoître
la foiblesse de
son juge-
ment : sou-
verain Bien,
selon quel-
ques Philoso-
phes.*

*Maladies de
Corps &
d'Esprit ,
causées par
l'agitation
de notre
Ame.*

de vieillesse, on l'attribue à la serenité & tranquillité de leur air, je l'attribue plustost à la tranquillité & serenité de leur ame, deschargée de toute passion, pensée & occupation tendue ou desplaisante : comme gents qui passoyent leur vie en une admirable simplicité & ignorance, sans lettres, sans loy, sans Roy, sans Religion quelconque. Et d'où vient ce qu'on trouve par experience, que les plus grossiers & plus lourds sont plus fermes & plus desirables aux executions amoureuses : & que l'amour d'un mulletier se rend souvent plus acceptable, que celle d'un gallant homme : sinon qu'en cettuy-cy l'agitation de l'ame trouble sa force corporelle, la rompt & lasse : comme elle lasse aussi & trouble ordinairement soy-mesmes. Qui la desment, qui la jette plus coustumierement à la manie, que sa promptitude, sa pointe, son agilité, & enfin sa force propre : Dequoy se fait la plus subtile folie que de la plus subtile sagesse : Comme des grandes amitez naissent des grandes inimitiez, des santez vigoureuses les mortelles maladies : ainsi des rares & vives agitations de nos ames, les plus excellentes manies, & plus detraquées : il n'y a qu'un demy tour de

cheville à passer de l'un à l'autre. Aux actions des hommes insensés, nous voyons combien proprement (130) s'advient la folie avec les plus vigoureuses operations de nostre ame. Qui ne sçait combien est imperceptible le voisinage d'entre la folie avec les gaillardes elevations d'un Esprit libre; & les effects d'une vertu supreme & extraordinaire? Platon dit les mélancholiques plus disciplinables & excellens: aussi n'en est-il point qui ayent tant de propension à la folie.

Infinis Esprits se treuvent ruinez par leur propre force & souplesse. Quel sault vient de prendre de sa propre agitation & alegresse, (131) l'un des plus judicieux, ingenieux, & plus formés à l'air de cette antique & pure Poësie, qu'autre Poëte Italien aye de long temps esté? N'a-il pas dequoy sçavoir gré à cette

Un des plus excellens Poëtes Italiens, qui perd l'Esprit quelque temps avant sa mort.

(130) *S'ajuste*, ou *convient*, comme on a mis dans les dernieres Editions.

(131) Le fameux *Torquato Tasso*, Auteur de la *Jerusalem delivree*. Je ne sai pourquoi le dernier Traducteur Anglois des *Essais de Montagne* a mis ici *Arioste* à la place du *Tasse*. *Montagne* nous dit qu'il vit à *Ferrare* cet illustre Poëte Italien, ce qu'il ne pouvoit pas dire de l'*Arioste* qui né en 1474. avoit 59. ans lorsque *Montagne* vint au monde, si tant est qu'*Arioste* ait vécu jusqu'en 1533. — Ce fut justement au commencement de 1533. que mourut l'*Arioste*, comme dit l'Auteur de sa *Vie S. Giovan Battista Pigna*.

sienne vivacité meurtrière ? à cette clarté qui l'a aveuglé ? à cette exacte , & rendue apprehension de la raison , qui l'a mis sans raison ? à la curieuse & laborieuse queste des Sciences , qui l'a conduit à la bestise ? à cette rare aptitude aux exercices de l'ame , qui l'a rendu sans exercice & sans ame ? J'eus plus de despit encore que de compassion , de le voir à Ferrare en si piteux estat survivant à soy-mesmes , mesconnoissant & soy & ses ouvrages , lesquels sans son sceu , & toutesfois à sa veüe , on a mis en lumière incorrigez & informes.

*L'indolence ,
& la pesan-
teur d'Es-
prit, compa-
gnes de la vi-
gueur & de
la santé.*

Voulez-vous un homme sain , le voulez-vous réglé , & en ferme & seure posture ? affublez-le de tenebres , d'oïiveté & de pesanteur. Il nous faut abestir pour nous * assagir ; & nous esblouir , pour nous guider. Et si on me dit que la commodité d'avoir l'appetit froid & mouffe aux douleurs & aux maux , tire apres soy cette incommodité , de nous rendre aussi par consequent moins aigus & frians , à la jouissance des biens & des plaisirs , cela est vray : mais la misere de

* *Assagir* , rendre sage. — Du temps de Nicot *Assagir* étoit un fort bon mot. Il nous est très-nécessaire aujourd'hui : Mais *il commence* , dit-on , à *viellir*. J'en suis fâché.

(r) Les

de nostre condition porte , que nous n'avons tant à jouyr qu'à fuir , & que l'extreme volupté ne nous touche pas comme une legere douleur : [r] *Segnius homines bona quam mala sentiunt* : nous ne sentons point l'entiere santé , comme la moindre des maladies ?

[f] *pungit*

In cute vix summâ violatum plagula corpus ,

Quando valere nihil quemquam movet.
Hoc juvat unum ,

Quid me non torquet latus aut pes : cetera quisquam

Vix queat aut sanum sese , aut sentire valentem.

Nostre bien estre , ce n'est que la privation d'estre mal. Voyla pourquoy * la

(r) Les hommes sont moins sensibles au plaisir qu'à la douleur. *Tir. Liv. L. XXX. c. 21.*

(f) Sensibles a la moindre piquure qui ne fait qu'effleurer la peau , nous ne sommes point touchés du plaisir de la santé. L'Homme ne met en ligne de compte que l'avantage de n'être point attaqué de la pleuresie ou de la goutte : mais à peine sent-il qu'il est sain & plein de vigueur : *Stephani Boetiani Poemata* , au revers de la page 115 , lign. 11 , 12 , &c. Dans toutes les Editions où l'on a prétendu marquer les sources des Passages citez par Montagne , on a donné ces Vers Latins à Ennius , lesquels sont pris d'une Sargre Latine , composée par Estienne de la Boëtie , dont on peut voir le commencement ci-dessus.

* La Secte Epicurienne.

Tome III.

G

146 ESSAIS DE MONTAIGNE,

Seçte de Philosophie, qui a le plus faict valoir la volupté, encore l'a-elle rangée à la seule indolence. Le n'avoir point de mal, c'est le plus avoir de bien, que l'homme puisse esperer : comme disoit Ennius,

[132) *Nimum boni est, cui nihil est mali.*

Car ce mesme chatouillement & aiguïsement, qui se rencontre en certains plaisirs, & semble nous enlever au dessus de la santé simple, & de l'indolence, cette volupté active, mouvante, & je ne sçay comment cuisante & mordante, celle-là mesme ne vise qu'à l'indolence, comme à son but. L'appetit qui nous ravit à l'accointance des femmes, il ne cherche qu'à chasser la peine que nous a apporté le desir ardent & furieux, & ne demande qu'à l'assouvir, & se logger en repos, & en l'exemption de cette fièvre. Ainsi des autres. Je dy donc, que si la simplessse nous achemine à point n'avoir de mal, elle nous achemine à un tres-heureux estat selon nostre condition.

Si ne la faut-il point imaginer si

(132) *Ennius apud Cic. De Finibus Bon. & Mal. Lib. II. cap. 13.* Montagne explique ce Vers Latin avant que de le citer.

plombée , qu'elle soit du tout sans sentiment. Car Crantor avoit bien raison (133) de combattre l'indolence d'Epicurus , si on la bastissoit si profonde que l'abord mesme & la naissance des » maux en fust à dire » Je ne louë point » cette indolence qui n'est ny possible » ny desirable. Je suis content de n'estre pas malade : mais si je le suis , je veux sçavoir que je le suis , & si on me cauterise ou incise , je le veux sentir. » De vray , qui desracineroit la cognoissance du mal, il extirperoit quant & quant la cognoissance de la volupté, & enfin aneantiroit l'homme. [t] *Istud nihil dolere , non sine magnâ mercede contingit immanitatis in animo, stuporis in corpore.* Le mal est à l'homme , bien à son tour. Ny la douleur ne luy est tousjours à fuir , ny la volupté tousjours à suivre.

Indolence parfaite n'est ni possible ni desirable.

C'est un tres-grand avantage pour l'honneur de l'ignorance , que la Scien-

La Science nous renvoie à l'ignorance

(133) Nec absurdè Crantor — *Minimè* , inquit , assentior iis qui istam nescio quam indolentiam magnopere laudant : qua nec potest ulla esse , nec deber. Ne agrotus sim , inquit ; sed si fuerim , sensus adsit , sive secetur quid , sive avellatur à corpore. Cic. Tusc. Quæst. L. III. c. 6.

[t] Cette indolence ne se peut acquerir qu'il n'en coûte cher à l'Esprit & au Corps , que le premier n'en devienne feroce , & le dernier stupide. *Id. ibid.*

pour nous
sauver des
injures de la
fortune.

ce mesme nous rejette entre ses bras ,
quand elle se trouve empeschée à nous
roidir contre la pesanteur des maux :
elle est contrainte de venir à cette com-
position , de nous lascher la bride , &
donner congé de nous sauver en son
giron , & nous mettre sous sa faveur à
l'abri des coups & injures de la fortu-
ne. Car que veut-elle dire autre chose ,
quand elle nous presche de retirer nostre
pensée des maux qui nous tiennent , &
l'entretenir des voluptez perdues ; & de
nous servir pour consolation des maux
presens , de la souvenance des biens pas-
sez , & d'appeller à nostre secours un
contentement esvanouy , pour l'opposer
à ce qui nous presse : [u] *Levationes*
agritudinum in avocatione à cogitandâ
molestiâ , & revocatione ad contemplan-
das voluptates ponit , si ce n'est qu'ou
la force luy manque , elle veut user de
ruse , & donner un tour de souplesse &
de jambe , où la vigueur du corps & des
bras vient à luy faillir ? Car non seule-
ment à un Philosophe , mais simple-
ment à un homme rassis , quand il sent

[u] Posant pour maxime , que le moyen d'alle-
ger un mal présent , c'est de détourner son Esprit
des choses incommodes , & de l'appliquer à la con-
templation de celles qui sont agréables. *Cic. Tusq.*
Quaest. L. III. c. 15.

par effect l'alteration cuisante d'une fièvre chaude, quelle monnoye est-ce, de le payer de la souvenance de la douceur du vin Grec ? Ce seroit plustost luy empirer son marché :

[x] Che ricordarfi il ben doppia la noia.

De mesme condition est cet autre conseil, que la Philosophie donne, (134) de maintenir en la memoire seulement le bon-heur passé, & d'en effacer les desplaisirs que nous avons soufferts, comme si nous avions en nostre pouvoir la Science de l'oubly : & conseil duquel nous valons moins encore un coup.

Conseil de même genre, que donne la Philosophie, d'oublier nos maux passez.

[y] *Suavis est laborum prateritorum memoria.*

Comment ? la Philosophie qui me doit mettre les armes à la main, pour combattre la fortune ; qui me doit roidir le courage pour fouller aux pieds toutes les adversitez humaines, vient-elle à cette mollesse, de me faire conniller par

[x] Le souvenir du bien bien causant un double ennui.

(134) Revocatio illa quam affert, cum à conruendis nos malis avocat, nulla est. Non est enim in nostrà potestate, fodicantibus iis rebus quas malas esse opinemur, dissimulatio, vel oblivio. Cic. Tusc. Quæst. L. III. c. 16.

[y] *Des Maux passez, le souvenir est doux.* Euripid. apud Cic. De Finibus Bon. & Mal. L. II. c. 32.

150 ESSAIS DE MONTAIGNE,

ces destours couiards & ridicules ? Car la memoire nous represente, non pas ce que nous choisissons, mais ce qui luy plaist. Voire, il n'est rien qui imprime si vivement quelque chose en nostre souvenance, que le desir de l'oublier. C'est une bonne maniere de donner en garde, & d'empreindre en nostre ame quelque chose, que la solliciter de la perdre. Et cela est faux, [z] *Est situm in nobis, ut & adversa quasi perpetuâ oblivione obruamus, & secunda jucundè & suaviter meminerimus.* Et cecy est vray, (a) *Memini etiam qua nolo : oblivisci non possum qua volo.* Et de qui est * ce conseil ? De celuy (b) *qui se unus sapientem profiteri sit ausus :*

Qui genus humanum ingenio superavit, & omnes

Præstrinxit stellas, exortus uti atherius sol.

[z] Il est en nostre puissance d'ensevelir nos malheurs dans un éternel oubli, & de rappeler dans nostre Esprit un doux & agreable souvenir de nos bons succès. *Cic. De Finib. Bon. & Mal. L. II. c. 32.*

[a] Je me souviens des choses mêmes que je voudrois oublier, & je ne puis oublier celles dont je voudrois perdre le souvenir. *Cic. De Finib. Bon. & Mal. L. II. c. 32.*

* Ce conseil d'ensevelir nos malheurs dans un éternel oubli ? De celui qui se unus, &c. C'est-à-dire, d'Epicure, le seul homme qui ait osé, &c.

[b] D'Epicure, le seul homme qui ait osé se dire sage, *Cic. De Finib. Bon. & Mal. L. II. c. 3.* Lequel, selon Lucrece, (L. III. vs. 1056.) supérieur en genie à tous les hommes, les a tous effacez comme le Soleil dont l'éclat naissant fait disparoitre toutes les Etoiles.

LIVRE II. CHAP. XII. 151

De vuider & desmunir la memoire , est-ce pas le vray & propre chemin à l'ignorance ?

[c] *Iners malorum remedium ignorantia est.*

Nous voyons plusieurs pareils preceptes, par lesquels on nous permet d'emprunter du Vulgaire des apparences frivoles, où la raison vive & forte ne peut assez : pourveu qu'elles nous servent de contentement & de consolation. Où ils ne peuvent guerir la playe , ils sont contens de l'endormir & pallier. Je croy qu'ils ne me nieront pas cecy , que s'ils pouvoient adjouster de l'ordre , & de la constance , en un estat de vie , qui se maintinst en plaisir & en tranquillité par quelque foiblesse & maladie de jugement , qu'ils ne l'acceptassent :

d — — *potare , & spargere flores*

Incipiam, patiârque vel inconsultus haberi.

Il se trouveroit plusieurs Philosophes de l'advis de Lycas : Certuy-cy ayant au demeurant ses mœurs bien réglées , vi-

[c] *Et l'ignorance n'est à nos maux qu'un très-foible remede. Senec. OEdip. Act. III. vs. 7.*

[d] *Et ne dissent avec Horace , Au hazard de passer pour fou , je vais boire d'autant , & me couronner de fleurs , L. I. Epist. 5: vs. 14, 15.*

vant doucement & paisiblement en sa famille, ne manquant à nul office de son devoir envers les siens & estrangers, se conservant tres-bien des choses nuisibles, s'estoit par quelque alteration de sens imprimé en la cervelle une resverie : C'est qu'il pensoit estre perpetuellement aux theatres à y voir des passetemps, des spectacles, & des plus belles comedies du monde. Guery qu'il fut par les Medecins, de cette humeur peccante, à peine qu'il ne les mist en procès pour le restablir en la douceur de ces imaginations.

[e] *pol me occidistis, amici,
Non servastis, ait, cui sic extorta voluptas,
Et demptus per vim mentis gratissimus
error.*

D'une pareille resverie à celle de Thrasylaus, fils de Pythodorus, (135) qui se faisoit acroire que tous les navires qui relaschoient du port de Pyrée, & y abor-

[e] *Ah ! mes Amis, leur dit-il, qu'avez-vous fait ?
Loin de me guerir, vous m'avez ôté la vie, en me privant d'un si doux plaisir, en m'arrachant de l'Amour
cette aimable erreur dont j'étois enchanté ?* Horat. L. II. Epist. vs. 138, &c.

(135) Toute cette Histoire est prise d'Arbenée, L. XII. à la fin. Elle est aussi dans Elien, Var. Hist. L. IV. c. 25. où l'on trouve *Thrasyllus* au lieu de *Thrasylaus*.

doient , ne travailloyent que pour son service : se resjouyſſant de la bonne fortune de leur navigation , les recueillant avec joye. (136) Son frere Crito l'ayant fait remettre de son meilleur ſens , il regrettoit cette forte de condition , en laquelle il avoit veſcu en lieſſe , & deſchargé de tout deſplaiſir. C'eſt ce que dit ce vers ancien Grec , qu'il y a beaucoup de commodité à n'eſtre pas ſe advise :

(137) Εὖ τῷ φρονεῖν γὰρ μὴδὲν , ἥδιστος βίος.

Et l'Eccleſiaſte , (138) *En beaucoup de ſageſſe , beaucoup de deſplaiſir : & , Qui acquiert Science , s'acquiert du travail & tourment.*

Cela meſme , à quoy la Philoſophie Autre preuve de l'impuifſance de la Philoſophie , qui en général nous permet de mac- conſent en general , cette derniere recepte qu'elle ordonne à toute ſorte de neceſſitez , qui eſt de mettre fin à la vie , que nous ne pouvons ſupporter : (f)

(136) Ὁ ἀδελφὸς αὐτῷ Κρεῖττων , &c. Arhe-
naus , ibid.

(137) Sophocles in Ajace Μακρογόρῳ , vſ. 554.

(138) Ch. I. vſ. 88.

[f] Ces premiers mots , *Placer ? pare. Non placer ? Quacumque vis , exi :* ſemblent avoir été imitez par Montagne de ceux-ci de Seneque , *Placer ? vive. Non placer ? licet eò reverti unde veniſti :* Epist. 70. Pour le reſte , *Pungit dolor ? &c.* il eſt de Cicéron , *Inſc. Quæſt. L. II. c. 14.* Voici maintenant la

tre fin à la
vie que nous
ne pouvons
endurer.

Placet ? pare : Non placet ? quacumque
vis exi. — Pungit dolor ? vel fodiat
sanè : si nudus es, da jugulum : sin rectus
armis Vulcaniis, id est fortitudine, re-
siste : Et ce mot des Grecs convives qu'ils
y appliquent, (g) Aut bibat, aut abeat :
Qui sonne plus sortablement (139) en
la Langue d'un Gascon, qu'en celle de
Ciceron, qui change volontiers en
V. le B.

(h) Vivere si rectè nescis, decede peritis.

Lufisti sstis, edisti satis, atque bibisti :

Tempus abire tibi est, ne potum largius
aque

traduction des deux Passages : La vie te plaît-elle ?
accommode-toi de la vie. Ne te plaît-elle point ? fors-en
par où tu voudras. — La Douleur te pique-t-elle, ou
te perce-t-elle vivement ? Si tu es nud & désarmé, rends
le gosier : & si tu es couvert des armes de Vulcain, c'est-
à-dire muni d'un noble courage, résiste.

[g] Qu'il boive ou s'en aille. Cette application est
de Ciceron dont voici les propres termes : *Mibi qui-
dem in virâ servanda videtur ista Lex, qua in Græco-
rum convivii obrinetur, Aut bibat, inquit, aut abeat.*
Tusc. Quæst. L. V. c. 41. Quelques Critiques lisent
obrinet, au lieu d'obrinetur, que vous trouverez
dans l'Édition des *Tusculanes* publiée à Cambridge
par M. Davies.

(139) Cette reflexion sur la prononciation Gas-
conne qui change volontiers le B en V, ne doit tom-
ber que sur le mot *bibat* : autrement elle ne seroit
pas fort à propos ici, à cause du mot *abeat* dont le
B changé en V gâteroit le sens que Montagne veut
donner, après Ciceron, à cette espèce de Proverbe,
Aut bibas, aut abeat.

[h] Si tu ne sais pas vivre, quitte la place à ceux
qui le savent. Les jeux & la bonne chère ne sont

Rideat, & pulset lasciva decentius atas:

(140) qu'est-ce autre chose qu'une confession de son impuissance; & un renvoy, non seulement à l'ignorance, pour y estre à couvert, mais à la stupidité mesme, au non sentir, & au non estre?

[i] *Democritum postquam matura vetustas
Admonuit memorem, motus languescere mentis:*

Sponte sua letho caput obvius obtulit ipse.

C'est ce que disoit Antisthenes, (141) qu'il falloit faire provision ou de sens pour entendre, ou de licol pour se pendre: Et ce que Chrysippus alleguoit sur

plus de saison pour toi. Il est temps que tu te retires, de peur que, si tu venois à trop boire, la Jeunesse folâtre & petulante ne se jouât de toi & ne te maltraitât. *Horat. L. II. Epist. 2. vs. 213, &c.*

(140) Comme la Periode est longue, & le rapport de cet endroit à ce qui precede, assez éloigné, on a mis ici dans les dernières Editions, *Qu'est-ce, dis-je, que ce consentement de la Philosophie, sinon une confession*, &c. Mais c'est inserer le commentaire dans le Texte: dangereuse methode que bien des Critiques ont employée dans des Livres beaucoup plus importans que les *Essais de Montagne*.

[i] Dès que Democrite apperçut par les avertissemens que lui donnoit la Vieillesse, que les Facultez de son Esprit commençoient à s'affoiblir, il se livra volontairement à la mort. *Lucret. Lib. III. vs. 1052, &c. Editionis Michael. Mairraire, Lond. an. 1713.*

(141) Plutarque dans les *Contradictions des Philosophes Sçoiques*, ch. 24. de la Traduction d'Amyot.

ce propos (142) du Poëte Tyrtaus,

De la vertu, ou de mort approcher.

Et Cratés disoit, (143) que l'amour se guerissoit par la faim, sinon par le temps : & à qui ces deux moyens ne plairoient, par la hart. Celuy Sextius, duquel Senèque & Plutarque parlent avec si grande recommandation, s'estant jetté, toutes choses laissées, à l'estude de la Philosophie, (144) delibera de se precipiter en la mer, voyant le progres de ses estudes trop tardif & trop long. Il couroit à la mort, au default de la Science. Voicy les mots de la Loy, sur ce subject : Si d'aventure il survient quelque grand inconvenient qui ne se puisse remedier, le port est prochain : & se peut-on sauver à nage, hors du corps, comme hors d'un esquif qui faict eau : car c'est la crainte de mourir, non pas le desir de vivre, qui tient le fol attaché au corps.

*La simplicité
& l'ignorance : leur utilité.*

Comme la vie se rend par la simplicité plus plaisante, elle s'en rend aussi.

(142) Id. *ibid.*

(143) *Diogene Laerce*, dans la Vie de Cratès, L. VI. Segm. 6.

(144) Plutarque dans un Traité intitulé, *Comment on pourra appercevoir si on amande en l'exercice de la Vertu*, ch. 5, de la Version d'Amyot.

plus innocente & meilleure, comme je commençois tantost à dire. Les simples, dit S. Paul, & les ignorans, s'eslevent & se saisissent du ciel; & nous, à tout nostre sçavoir, nous plongeons aux abîmes infernaux. Je ne m'arreste ny à Valentian, ennemy déclaré de la Science & des Lettres, ny à Licinius, tous deux Empereurs Romains, qui les nommoient le venin & la peste de tout Estat politique: ny à Mahumet, qui (comme j'ay entendu) interdit la Science à ses hommes: mais l'exemple de ce grand Lycurgus & son autorité doit certes avoir grand poids, & la reverence de cette divine police Lacedemonienne, si grande, si admirable, & si long temps fleurissante en vertu & en bonheur, sans aucune institution ny exercice de lettres.

Ceux qui reviennent de ce Monde nouveau qui a esté descouvert du temps de nos peres, par les Espagnols, nous peuvent tesmoigner combien ces Nations, sans Magistrat, & sans Loy, vivent plus legitimement & plus reglément que les nostres, où il y a plus d'officiers & de loix, qu'il n'y a d'autres hommes, & qu'il n'y a d'actions..

*Nouveau
Monde où
l'on vivoit
sans Magis-
trat & sans
Loy plus re-
gulierement
que nous ne
faisons.*

158 ESSAIS DE MONTAIGNE,

[k] Di cittatorie piene e di libelli ,
 D'effamine e di carte, di procure
 Hanno le mani e il seno , e gran fastelli
 Di chiose , di consigli , & di letture ,
 Per cui le facultà de poyerelli
 Non sono mai ne le città sicure ,
 Hanno dietro e dinanzi e d'ambi i lati,
 Notai , Procuratori, e Auvocati.

C'estoit ce que disoit un Senateur
 Romain des derniers siecles, (145) que
 leurs predecesseurs avoyent l'haleine
 puante à l'ail , & l'estomach musqué
 de bonne conscience : & qu'au rebours,
 ceux de son temps ne sentoient au dé-

[k] Ils ont le sein & les mains pleines d'ajourne-
 mens, de requêtes, d'informations, de lettres, &
 de procurations. Ils sont chargez de sacs tout far-
 cis de gloses, de consultations, de procédures, par
 lesquelles le pauvre Peuple n'est jamais en sureté
 dans les Villes : accompagné par devant, par der-
 riere, & des deux côtez d'une foule de Notaires,
 de Procureurs, & d'Avocats qui ne le quittent ja-
 mais. *Orlando furioso* di M. Lodovico Ariosto, Cant.
 XIV Stanz. 84.

(145) C'est un Passage de Varron qu'on trouve
 dans Nonius, au mot *Cepe*, p. 201. Ed. Mercer. Mais
 il n'y est point parlé de Senateur Romain. Voici les
 propres termes de Varron : *Avi & aravi nostri, quum
 allium ac cepe eorum verba olerent, ramen oprume ani-
 mari erant.* Il n'y a rien non plus de ce qu'ajoute
 Montagne : *Et qu'au rebours*, &c. quoi qu'il soit très-
 vraisemblable que c'est-là précisément ce que Var-
 ron avoit dit, ou voulu dire. *Sylla, Pompee, Cesar,
 Crassus, Auguste*, habiles scelerats que Varron con-
 noissoit fort bien, ne justifient que trop la conclu-
 sion de Montagne.

hors que le parfum, puans au dedans à toute sorte de vices : c'est à dire, comme je pense, qu'ils avoyent beaucoup de sçavoir & de suffisance, & grand' faute de preud'homme. L'incivilité, l'ignorance, la simplessé, la rudesse s'accompagnent volontiers de l'innocence : la curiosité, la subtilité, le sçavoir, traient la malice à leur suite : l'humilité, la crainte, l'obeïssance, la debonnaireté (qui sont les pieces principales pour la conservation de la société humaine) demandent une ame vuide, docile & presumant peu de soy.

Les Chrestiens ont une particuliere *Funestes effets de la curiosité & de l'orgueil.* cognoissance, combien la curiosité est un mal naturel & originel en l'homme. Le soing de s'augmenter en sagesse & en science, ce fut la premiere ruine du genre humain : c'est la voye, par où il s'est precipité à la damnation eternelle. L'orgueil est sa perte & sa corruption : c'est l'orgueil qui jette l'homme à quartier des voyes communes, qui luy fait embrasser les nouvelles, & aymer mieux estre chef d'une troupe errante, & desvoyée, au sentier de perdition, aymer mieux estre regent & precepteur d'erreur & de mensonge, que d'estre disciple en l'eschole de verité,

160 ESSAIS DE MONTAIGNE,

se laissant mener & conduire par la main d'autrui, à la voye battuë & droicturiere. C'est à l'avanture ce que dit ce mot Grec ancien, que *la superstition suit l'orgueil, & luy obeït comme à son pere*: (146) ἡ δεισιδαιμονία καθάπερ πατρὶ τῷ τυφῷ πειθεται. O cuider, combien du nous empesches!

*Ce qui fit
donner à So-
crate le nom
de Sage.*

Après que Socrates fut adverti, (147) que le Dieu de sagesse luy avoit attribué le nom de Sage, il en fut estonné: & se recherchant & secouant par tout, n'y trouvoit aucun fondement à cette divine sentence. Il en sçavoit de justes, temperants, vaillants, sçavants comme luy; & plus eloquents, & plus beaux, & plus utiles au pays. Enfin il se resolut, qu'il n'estoit distingué des autres, & n'estoit sage que parce qu'il ne se tenoit pas tel: & que son Dieu estimoit bestise singuliere à l'homme, l'opinion de Science & de Sagesse: & que sa meilleure doctrine estoit la doctrine de l'ignorance; & la simplicité, sa meilleure sagesse. La sainte Parole

(146) C'est un mot de Socrate, s'il en faut croire Srobee qui le lui attribue en autant de termes, *Serm. XXII. p. 189. Je donne cette Note telle qu'elle m'a été communiquée par M. Barbeyrac.*

(147) Voyez sur cela l'*Apologie de Socrate* par Platon, p. 360, 361.

declare miserables ceux d'entre nous , qui s'estiment : Bourbe & cendre , leur dit-elle , qu'as-tu à te glorifier ? & ailleurs , Dieu a fait l'homme semblable à l'ombre , de laquelle qui jugera , quand par l'esloignement de la lumiere elle sera esvanouye ? Ce n'est rien que de nous.

Il s'en faut tant que nos forces conçoivent la hauteur divine , que des ouvrages de nostre Createur , ceux-là portent mieux sa marque , & sont mieux siens , que nous entendons le moins. C'est aux Chrestiens une occasion de croire , que de rencontrer une chose incroyable : Elle est d'autant plus selon raison , qu'elle est contre l'humaine raison. Si elle estoit selon raison , ce ne seroit plus miracle ; & si elle estoit selon quelque exemple , ce ne seroit plus chose singuliere. [1] *Melius scitur Deus nesciendo* , dit S. Augustin. Et Tacitus , [m] *Sanctius est ac reverentius de actis Deorum credere quàm scire*. Et Platon estime qu'il y ayt quelque

Recherche trop curieuse de la Nature Divine condamnable.

[1] On connoit mieux Dieu en se soumettant à ignorer ce qu'il est. S. Augustin au Liv. II. De Ordine , c. 16. Voici ses propres termes : *Non dico de summo illo Deo , qui scitur melius nesciendo*.

[m] A l'égard des actions des Dieux il est plus saint & plus respectueux de les croire que d'en être instruit. De Moribus German. c. 34.

162 ESSAIS DE MONTAIGNE,

vice d'impieté à trop curieusement s'enquerir & de Dieu, & du monde, & des causes premières des choses. [n] *Atque illum quidem parentem hujus universitatis invenire difficile: & , quum jam inveneris, indicare in vulgus, nefas*, dit Cicéron.

A quoi se réduisent nos notions de la Divinité.

Nous disons bien, *puissance, vérité, justice*: ce sont parolles qui signifient quelque chose de grand: mais cette chose-là, nous ne la voyons aucunement, ny ne la concevons. Nous disons que Dieu craint, que Dieu se courrouce, que Dieu ayme,

[o] *Immortalia mortali sermone notantes.*

Ce sont toutes agitations & esmotions, qui ne peuvent loger en Dieu selon nostre forme, ny nous l'imaginer selon la sienne: c'est à Dieu * seul de se cognoistre & interpreter ses ouvrages: & le fait en nostre langue, improprement, pour s'avaller & descendre à

[n] Il est difficile de trouver le Pere de l'Univers; & après l'avoir trouvé, il n'est pas permis de le montrer au Peuple. *Ciceronis Timæus, sive de Universo Fragmentum, c. 2.*

[o] Exprimant des choses divines en termes humains. *Lucret L. V. vs. 122.*

* *De noi non inteso, & sol se stesso intende.* Comme a dit un Poète, plus sage peut-être sur cet article, que les plus subtils Philosophes, & les plus profonds Theologiens.

nous, qui sommes à terre couchez. La prudence (148) comment luy peut-elle convenir, qui est l'esslite entre le bien & le mal: veu que nul mal ne le touche? Quoy la Raison & l'intelligence, desquelles nous nous servons pour par les choses obscures arriver aux apparentes: veu qu'il n'y a rien d'obscur à Dieu? La justice, qui distribue à chacun ce qui luy appartient, engendrée pour la société & communauté des hommes, comment est-elle en Dieu? La temperance, comment? qui est la moderation des voluptez corporelles, qui n'ont nulle place en la divinité? La fortitude à porter la douleur, le labeur, les dangers, luy appartiennent aussi peu: ces trois choses n'ayans nul accès

(148) Montagne tranſcrit ici un long paſſage de Ciceron ſans le nommer. Qualem autem Deum intelligere nos poſſumus! Quid enim? Prudentiamne Deo tribuimus, quæ conſtat ex ſcientiâ rerum bonarum & malarum? — Cui mali nihil eſt, nec eſſe poteſt, quid huic opus eſt delectu bonorum & malorum? Quid autem ratione? Quid intelligentiâ? quibus utimur ad eam rem, ut appertis obſcura aſſequamur. At obſcurum Deo nihil poteſt eſſe. Nam Juſtitia, quæ ſuum cuique diſtribuit, quid pertinet ad Deos? Hominum ſocietas & communitas juſtitiam procreavit. Temperantia autem conſtat ex prætermittendis voluptatibus corporis: cui ſi locus in Cœlo eſt, eſt etiam in voluptatibus. Nam fortis Deus intelligi qui poteſt? in dolore, an in labore, an in periculo? quorum Deum nihil attingit. *De Nat. Deor. L. III. c. 15.*

prés de luy. Parquoy * Aristote le tient également exempt de vertu & de vice.
 [p] *Neque gratiâ neque irâ teneri potest, quod quæ talia essent, imbecilla essent omnia.*

D'où nous
 vient la con-
 noissance de
 la Verité.

La participation que nous avons à la cognoissance de la verité, quelle qu'elle soit, ce n'est point par nos propres forces que nous l'avons acquise. Dieu nous a assez appris cela par les tesmoings, qu'il a choisi du vulgaire, simples & ignorans, pour nous instruire de ses admirables secrets. Nostre foy ce n'est pas nostre acquest, c'est un pur present de la liberalité d'autrui. Ce n'est pas (149) par discours ou par nostre entendement que nous avons reçu nostre Religion, c'est par autorité & par commandement estranger. La foiblesse de nostre jugement nous y ayde plus que la force; & nostre aveuglement plus que nostre clairvoyance. C'est par l'entremise de nostre ignorance, plus que de nostre science, que nous sommes sçavans de divin sçavoir. Ce n'est pas merveille, si nos moyens naturels

* *Ethic. Nicom. VII. 1.*

[p] Il n'est capable ni de colere ni d'affection; parce que ces sentimens là ne viennent que de foiblesse. *Cic. De Nat. Deor. L. I. c. 17.*

(149) *Par raisonnement.*

& terrestres ne peuvent concevoir cette
cognoissance supernaturelle & celeste :
apportons-y seulement du nostre l'o-
beïssance & la subjection : car comme
il est escrit : (150) *Je destruiray la Sa-
pience des Sages , & abbatray la pru-
dence des prudens. Où est le sage ? où
est l'escrivain ? où est le disputateur de ce
sicle ? Dieu n'a-il pas abestuy la sapience
de ce monde ? Car puis que le monde n'a
point cognu Dieu par sapience , il luy a
pleu par la vanité de la predication ,
sauver les croyans.*

Si me faut-il voir enfin , s'il est en la
puissance de l'homme de trouver ce
qu'il cherche : & si cette queste , qu'il
y a employé depuis tant de siecles , l'a
enrichy de quelque nouvelle force , &
de quelque verité solide. Je croy qu'il
me confessera , s'il parle en conscience ,
que tout l'acquest qu'il a retiré d'une si
longue poursuite , c'est d'avoir appris
à recognoistre sa foiblesse. L'ignorance
qui estoit naturellement en nous , nous
l'avons par longue estude confirmée &
averée. Il est advenu aux gens verita-
blement sçavans , ce qui advient aux
espics de bled : ils vont s'eslevant & se

*S'il est en la
puissance de
l'homme de
trouver la
verité.*

(150) Saint Paul , 1. Epist. aux Corinth. chap. I.
vs. 19, &c.

haussant la teste droite & fiere, tant qu'ils sont vuides; mais quand ils sont plains & grossis de grain en leur maturité, ils commencent à s'humilier & baisser les cornes. Pareillement les hommes, ayans tout essayé, tout sondé, & n'ayans trouvé en cet amas de science & provision de tant de choses diverses, rien de massif & de ferme, & rien que vanité, ils ont renoncé à leur presumption, & recogneu leur condition naturelle. C'est ce que Velleius reproche à Cotta, & à Cicero, (151) qu'ils ont appris de Philo, n'avoir rien appris. Pherecydes, l'un des sept Sages, escrivaint à Thalés, comme il expiroit, *J'ay, dit-il (152), ordonné aux miens, après qu'ils m'auront enterré: de te porter mes Escrits. S'ils contentent & toy & les autres Sages, publie-les: sinon, supprime-les. Ils ne contiennent nulle certitude qui me satisface à moy-mesme. Aussi ne fay-je pas profession de sçavoir la verité, ny d'y atteindre. J'ouvre les choses plus que je ne les descouvre. Le*

(151) Ambo, inquit, ab eodem Philone nihil scire dicistis. Apud Cic. De Nat. Deor. L. I. c. 17. Ce Philon, Philosophe Academicien, vivoit du temps de Ciceron, & l'avoit eu pour Auditeur.

(152) Cette Lettre, vraie ou fausse, est dans Diogene Laërce, L. I. à la fin de la Vie de Pherecydes, Segm. 122.

plus sage homme (153) qui fut onques, quand on luy demanda ce qu'il sçavoit, répondit, (154) *qu'il sçavoit cela, qu'il ne sçavoit rien*. Il verifioit ce qu'on dit, que la plus grand part de ce que nous sçavons, est la moindre de celles que nous ignorons: c'est à dire, que ce mesme que nous pensons sçavoir, c'est une piece, & bien petite, de nostre ignorance. Nous sçavons les choses en songe, dit Platon, & les ignorons en verité. [q] *Omnes penè veteres nihil cognosci, nihil percipi, nihil sciri posse dixerunt: angustos sensus, imbecilles animos, brevia curricula vite*. Cicero mesme, qui devoit au sçavoir tout son vailant, Valerius dit, que sur sa vieillesse il commença à desestimer les Lettres (155). Et pendant qu'il les traictoit,

(153) *Socrate.*

(154) *Nihil se scire*, dicebat, *nisi id ipsum*. Cic. Acad. Quæst. L. I. c. 4.

[q] Presque tous les Anciens ont dit, qu'on ne pouvoit rien connoître, rien concevoir, ni rien savoir; que nos Sens étoient fort bornez, nôtre Esprit foible, & notre Vie trop courte. Cic. Acad. Quæst. L. I. c. 12.

(155) J'ai appris de M. de la Monnoye qu'apparemment une expression de *Valere Maxime* mal entendue a fait croire à Montagne, qu'il y a eu un temps où Cicéron avoit cessé d'estimer les Lettres. La remarque est très-curieuse. Vous l'allez voir mot pour mot telle que ce savant homme me l'a communiquée. "D'abord, dir-il, Valere (L. II.

168 ESSAIS DE MONTAIGNE,
c'estoit sans obligation d'aucun party :
suyvant

» c. 2. art. 2.) ayant posé en fait , que les anciens
» Magistrats Romains , quoi qu'ils eussent de l'é-
» tude , se faisoient un devoir , pour la dignité de
» l'Etat , de ne parler jamais d'autre Langue , que
» la Romaine , tâche , en consequence , de justi-
» fier dans l'Article suivant , le mepris de Marius
» pour cette Eloquence Grecque qui peu de temps
» après s'introduisit jusque dans le Senat. Il ajoû-
» te , que le Rheteur Apollonius Molon eut , le
» premier de tous les Etrangers , l'avantage d'y être
» ouï sans trucheman , & que ce qui ne contribua
» pas peu à perfectionner dans Rome l'art de bien
» dire , étoit que Cicéron avoit eu cet Apollonius
» pour Maître. Ensuite de quoi , d'une manière ,
» ce semble , peu sensée , il se récrie sur le bonheur
» de la Ville d'*Arpinum* , d'avoir produit Marius ,
» l'unique homme illustre plein de mépris pour les
» Lettres , & Cicéron vive source de ces mêmes
» Lettres. Le texte Latin n'est pas conçu en ter-
» mes si clairs. Les voici : *Conspicua felicitaris Ar-*
» *pinum sive unicum Litterarum gloriosissimum con-*
» *temptorem , sive abundantissimum fontem intruere*
» *velis.* Ici le mot *unicum* peut avoir donné lieu
» à l'équivoque , en faisant regarder Cicéron
» comme le seul & même homme illustre d'*Arpi-*
» *num* , qui auroit tout ensemble été une abondan-
» te source des Lettres , & n'auroit pas laissé de les
» mépriser. Il faut que ce soit là le sens que les
» paroles de Valère aient offert à Montaigne :
» & ce qui favorise beaucoup cette idée , c'est
» qu'alors au lieu d'*Arpinum* , il y avoit dans tou-
» tes les Editions *Arpinas* , mot qui étant joint à
» *fontes abundantissimus litterarum* , attache le reste
» de la période à la personne seule de Cicéron. De-
» puis cette Remarque écrite , ajoute M. de la Mon-
» noye , j'ai trouvé qu'*Agrippa* au commencement
» de sa Declamation , *De Vanitate Scientiarum* ,
» avoit prêté ce même faux sens à Valère Maxi-
» me : & j'aime mieux presentement croire que
» Montaigne n'a fait en ceci que copier Agrippa. »

M. Barbeyras explique un peu autrement la chose.
Comme

Suyvant ce qui luy sembloit probable : tantost en l'une Secte, tantost en l'autre : se tenant tousjours sous la dubitation de l'Academie ; [r] *Dicendum est, sed ita ut nihil affirmem, quæram omnia, dubitans plerumque, & mihi diffidens.* J'auroy trop beau jeu, si je vouloy considerer l'homme en sa commune façon & en gros ; & le pourroy faire pourrant par sa regle propre, qui juge la verité ; non par le poids des voix, mais par le nombre. Laissons là le peuple,

Comme sa Remarque paroît bien fondée, je vais la transcrire exactement. " On ne trouve point, dit-il, dans *Valere Maxime*, tel que nous l'avons présentement, que *Ciceron ait jamais méprisé les Lettres*. Montagne a pris cela de *Joannes Sarisberienfis*, Auteur du douzième siecle, où l'on rencontre plusieurs autres citations semblables, qu'il avoit tirées de quelque Exemplaire plus complet : Montagne n'a pas copié assez exactement son original, dont voici les propres paroles : *Ciceronem refert Valerius litteras, contempsisse ; & in contempnu ipso fuisse fontem abundantissimum litterarum, ob hoc forte quod studium negotiis præponere (ou postponere) bar, comme il y a à la marge, nam insitit eis, etiam dum contempsit : Polier. L. VIII. c. 12. p. 594. Ed. Lugd. Bat. 1639.* Ce qui ne veut pas dire que selon *Valere Maxime*, *Ciceron* commença sur sa Vieillesse à desestimer les Lettres ; mais qu'il les méprisa absolument ; & que malgré ce mépris, il fut une source très-abondante de Science, ayant cultivé les Lettres dans le temps même qu'il les méprisoit.

[r] Je vais vous répondre, dit-il à son Frere, mais sans rien affirmer, m'informant de routes choses, doutant pour l'ordinaire, & me desiant de moi-même. *Cic. de Divinat. L. II. c. 3.*

[s] *Qui vigilans fertit*, (Lucret. L. III. vs.
1061.)

*Mortua cui vita est propè jam vivo atque
videnti*, (ibid. vs. 1059).

qui ne se sent point, qui ne se juge point, qui laisse la plus part de ses facultez naturelles, oisives.

De la con-
naissance où
les grands
Genies ont pu
parvenir par
étude & par
art.

Je veux prendre l'homme en sa plus haulte assiette. Considerons-le en ce petit nombre d'hommes excellens & triez, qui ayants esté douez d'une belle & particuliere force naturelle, l'ont encore roidie & aiguillée par soin, par estude & par art, & l'ont montée au plus hault poinct de sagesse, où elle puisse atteindre. Ils ont manié leur ame à tout sens, & à tout biais, l'ont appuyée & estanconnée de tout le secours estranger qui lny a esté propre, & enrichie & ornée de tout ce qu'ils ont peu emprunter pour sa commodité, du dedans & dehors du monde: c'est en eux que loge la haulteur extreme de l'humaine Nature. Ils ont réglé le monde de polices & de loix. Ils l'ont instruit par Arts &

[s] *Qui dort en veillant, Qui est presque mort, quoi qu'en vie & les yeux ouverts.* — Montaigne a transposé ces deux Vers de Lucrèce pour les appliquer plus exactement à son sujet.

Sciences, & instruit encore par l'exemple de leurs mœurs admirables. Je ne mettray en compte, que ces gens-là, leur tesmoignage, & leur experience. Voyons jusques où ils sont allez, & à quoy ils se sont tenus. Les maladies & les deffauts que nous trouverons en ce College-là, le monde les pourra hardiment bien advouër pour siens.

Quiconque cherche quelque chose, il en vient à ce point, (156) ou qu'il dit qu'il l'a trouvée; ou qu'elle ne se peut trouver; ou qu'il en est encore en queste. Toute la Philosophie est despartie en ces trois genres. Son dessein est de chercher la verité, la science, & la certitude. Les Peripateticiens, Epicuriens, Stoïciens, & autres, ont pensé

*Toute la
Philosophie
divisée en
trois genres.*

(156) C'est précisément par là que *Sextus Empiricus*, fameux Pyrrhonien, d'où Montagne a tiré bien des choses, commence son Livre des *Hypotyposes Pyrrhoniennes*: Τοῖς ζητοῦσι τὴν πραγμὰ ἢ εὑρεσιν ἐπακολουθεῖν εἰκὸς ἢ ἀρνησιν εὐρέσεως καὶ ἀκαταληψίας ὁμολογίαν, ἢ ἐπιμονὴν ζητήσεως. De là il infere, comme Montagne, qu'il y a trois manieres générales de philosopher, l'une *Dogmatique*, l'autre *Academique*, & l'autre *Sceptique*: Οἱ μὲν εὐρηκέναι τὸ ἀληθὲς ἔφασαν, οἱ δὲ ἀπέφηναν ὅτι μὴ δύνατον εἶναι τὸ καταληφθῆναι, οἱ δὲ ἔτι ζητοῦσι: Les uns assurent qu'ils ont trouvé la Verité, les autres déclarent qu'elle est au dessus de notre comprehension, & les autres la cherchent encore.

l'avoir trouvée. Ceux-cy ont estably les Sciences que nous avons, & les ont traictées, comme notices certaines. Clitomachus, Carneades, & les Academiciens, ont desespéré de leur queste; & jugé que la verité ne se pouvoit concevoir par nos moyens. La fin de ceux-cy, c'est la foiblesse & humaine ignorance. Ce party a eu la plus grande suite, & les sectateurs les plus nobles.

*Quelle étoit
la profession
des Pyrrho-
niens.*

Pyrrho & autres Sceptiques ou Epechistes, de qui les dogmes, plusieurs anciens ont tenu, tirez d'Homere, des sept Sages, & d'Archilochus, & d'Euripides, & y attachent Zeno, Democritus, Xenophanes, disent, qu'ils sont encore en cherche de la Verité: Ceux-cy jugent, que ceux-là qui pensent l'avoir trouvée, se trompent infiniment; & qu'il y a encore de la vanité trop hardie, en ce second degré, qui assure que les forces humaines ne sont pas capables d'y atteindre. Car cela, d'establiir la mesure de nostre puissance de cognoistre & juger la difficulté des choses, c'est une grande & extreme Science, de laquelle ils doubrent que l'homme soit capable.

[r] Celui qui croit qu'on ne peut rien savoir, ne sait pas cela même si l'on ne peut rien savoir,

[t] *Nil sciri quisquis putat, id quoque nescit,
An sciri possit, quo se nil scire fatetur.*

L'ignorance qui se sçait, qui se juge, & qui se condamne, ce n'est pas une entiere ignorance: Pour l'estre, il faut qu'elle s'ignore soy-mesme. De façon que la profession des Pyrrhoniens est, de bransler, doubter, & enquerir, ne s'asseurer de rien, de rien ne se répondre. Des trois actions de l'ame; l'imaginative, l'appetitive, & la consentante, ils en reçoivent les deux premieres: la derniere, ils la soustiennent, & la maintiennent ambigue, sans inclination, ny approbation d'une part ou d'autre, tant soit-elle legere. Zenon (157) peignoit de geste son imagination sur cette partition des facultez de l'ame: La main espanduë & ouverte, c'estoit apparence: la main à demy serrée, & les doigts un peu croches, consentement: le poing fermé, compren-

puisqu'il reconnoît qu'il ne fait rien lui-même.
Lucrer. L. IV. vs. 471.

(157) *Cum extensis digitis adversam manum ostenderat, visum, inquiebat Zeno, hujusmodi est: deinde, cum paululum digitos constrinxerat, assensus hujusmodi: cum cum planè compresserat, pugnumque fecerat, comprehensionem illam esse dicebat: cum autem levam manum admovebat, & illum pugnum arctè, vehementerque compresserat, scientiam talem esse dicebat. Cic. Acad. Quæst. L. IV. c. 47.*

sion : quand de la main gauche il venoit encore à clorre ce poing plus estroit, Science.

*Avan-
ges du Pyr-
rhonisme.*

Or cette assiette (158) de leur jugement, droictè & inflexible, recevant tous objects sans application & consentement, les achemine à leur *Ataraxie*, qui est une condition de vie paisible, rassise, exempte des agitations que nous recevons par l'impression de l'opinion & science que nous pensons avoir des choses, d'où naissent la crainte, l'avarice, l'envie, les desirs immoderez, l'ambition, l'orgueil, la superstition, l'amour de nouvelleté, la rebellion, la desobeïssance, l'opiniastreté, & la pluspart des maux corporels : Voire ils s'exemptent par là, de la jalousie de leur discipline. Car ils débattent d'une bien molle façon. Ils ne craignent point la revanche à leur dispute. Quand ils disent que le poisant va contre-bas, ils seroient bien marris qu'on les en creust ; & cherchent qu'on les contredie, pour engendrer la dubitation & surseance de jugement, qui est leur fin. Ils ne mettent en avant leurs propositions, que pour combattre celles qu'ils pensent, que nous ayons en nostre creance. Si

vous prenez la leur , ils prendront aussi volontiers la contraire à soutenir : tout leur est un : ils n'y ont aucun choix. Si vous établissez que la neige soit noire, ils argumentent au rebours , qu'elle est blanche. Si vous dites qu'elle n'est ny l'un , ny l'autre , c'est à eux à maintenir qu'elle est tous les deux. Si par certain jugement vous tenez , que vous n'en sçavez rien , ils vous maintiendront que vous le sçavez. Oui , & si par un axiome affirmatif vous assurez que vous en doutez , ils vous iront debattant que vous n'en doutez pas ; ou que vous ne pouvez juger & établir que vous en doutez. Et par cette extrémité de doute , qui se secoue soy-mesme , ils se separent & se divisent en plusieurs opinions , de celles-mesmes , qui ont maintenu en plusieurs façons , le doute & l'ignorance. Pourquoi ne leur sera-il permis , disent-ils , comme il est entre les Dogmatistes , à l'un dire vert , à l'autre jaulne ; à eux aussi de douter ? Est-il chose qu'on vous puisse proposer pour l'advouer ou refuser , laquelle il ne soit pas loisible de considérer comme ambigue ? * Et où les autres

* *Et puisque* : C'est ce que doit signifier , *Et où* , dans cet endroit ici. — *Et puisque les autres sont*

sont portez, ou par la coustume de leurs pays, ou par l'institution des parens, ou par rencontre, comme par une tempeste, sans jugement & sans choix, voire le plus souvent avant l'age de discretion, à telle ou telle opinion, à la Secte ou Stoïque ou Epicurienne, à laquelle ils se treuvent hypothéquez, asservis & collez, comme à une prise qu'ils ne peuvent desmordre : ([u] *ad quamcumque disciplinam, velut tempestate, delati, ad eam, tanquam ad saxum, adhærescunt*) pourquoy à ceux-cy ne sera-il pareillement concedé de maintenir leur liberté, & considerer les choses sans obligation & servitude ? [x] *Hoc liberiores & solutiores, quod integra illis est judicandi potestas.* N'est-ce pas quelque avantage, de se trouver desengagé de la nécessité, qui bride les autres ? Vaut-il pas mieux demeurer en suspens que de

portez, ou par la coustume de leur Pays, ou par l'institution de leurs Parens, &c. — telle ou telle opinion, &c. pourquoi à ceux-cy ne sera-t-il pareillement permis de maintenir leur liberté, &c.

[u] Ils se liyrent à la premiere Secte que le hazard leur présente, comme un homme qui poussé par la tempête se jette sur le premier Rocher qu'il rencontre. *Cic. Academ. Quæst. L. II. c. 3.*

[x] D'autant plus libres qu'ils ont une pleine puissance de juger. *Id. ibid.*

(159) s'infrasquer en tant d'erreurs que l'humaine fantasie a produictes ? Vaut-il pas mieux suspendre sa persuasion , que de se mesler à ces divisions sedicieuses & querelleuses ? Qu'iray je choisir ? *Ce qu'il vous plaira , pourveu que vous choisissiez.* Voila une sotte response : à laquelle il semble pourtant que tout le Dogmatisme arrive : par qui il ne nous est pas permis d'ignorer ce que nous ignorons. Prenez le plus fameux party , jamais il ne sera si seur , qu'il ne vous faille pour le deffendre , attaquer & combattre cent & cent contraires partis. Vaut-il pas mieux se tenir hors de cette meslée ? Il vous est permis d'espouser comme vostre honneur & vostre vie , la creance d'Aristote sur l'éternité de l'ame , & desdire & desmentir Platon là-dessus , & à eux il sera interdit d'en doubter ? S'il est loisible à Panætius (160) de soustenir son juge-

(159) *S'embarrasser , s'embrouiller.* — *Infrasquer* vient de l'Italien *infrascare* , qui signifie couvrir de feuillages , & par metaphore, *embrouiller*, *embarrasser*.

(160) *De suspendre son jugement au sujet des aruspices , &c.* — Au reste , tout ceci est pris de Cicéron , dont voici les propres termes : " *Cum Panætius princeps propè , meo quidem judicio , Stoïcorum , eâ de re dubitare se dicat , quam omnes præter eum Stoïci certissimam putant , verè esse haruspicum auspicia , oracula , somnia , va-*

ment autour des aruspices, songes, oracles, vaticinations, desquelles choses les Stoïciens ne doutent aucunement : Pourquoi un sage n'osera-il en toutes choses, ce que certuy cy ose en celles qu'il a apprinses de ses maistres, establies du commun consentement de l'eschole, de laquelle il est Sectateur & Professeur ? Si c'est un enfant qui juge, il ne sçait que c'est : si c'est un sçavant, il est préoccupé. Ils se sont reservez un merveilleux avantage au combat, s'estrans deschargez du soin de se couvrir. Il ne leur importe qu'on les frappe, pourveu qu'ils frappent ; & font leurs besongnes de tout. S'ils vainquent, vostre proposition cloche ; si vous, la leur : s'ils faillent, ils verifient l'ignorance ; si vous failliez, vous la verifiez : s'ils prouvent que rien ne se sçache, il va bien ; s'ils ne le sçavent pas prouver, il est bon de mesmes : [y] *Ut quum in eadem re paria contrariis in partibus*

» tinationes, seque ab essensu sustineat : Quod
 » is potest facere de iis rebus quos illi à quibus
 » ipse didicit, certas habuerint, cur id Sapiens de
 » reliquis rebus facere non possit ? " *Acad. Quæst.*
L. II. c. 33.

[y] Afin que, comme sur un même sujet on trouve des raisons égales pour & contre, on puisse aisément suspendre son jugement, de deux côtez.
Cic. Acad. Quæst. L. I. c. ult.

momenta inveniuntur, facilius ab utraque parte assertio sustineatur. Et font estat de trouver bien plus facilement, pourquoy une chose soit fausse, que non pas qu'elle soit vraie; & ce qui n'est pas, que ce qui est: & ce qu'ils ne croient pas, que ce qu'ils croient.

Leurs façons de parler sont, *Je n'establis rien: Il n'est non plus ainsi qu'ainsi, ou que ny l'un ny l'autre: Je ne le comprends point: Les apparences sont égales par tout: la loy de parler & pour & contre, est pareille: Rien ne semble vray qui ne puisse sembler faux.* Leur mot sacramental, c'est ἐτέχω; c'est à dire, (161) *je soutiens, je ne bouge.* Voyla leurs refrains, & autres de pareille substance. Leur effect, c'est une pure, entiere, & tres-parfaicte surseance & suspension de jugement. Ils se servent de leur raison, pour enquerir & pour debattre: mais non pas pour arrester & choisir. Quiconque imaginera une perpetuelle confession d'ignorance, un jugement sans pente, & sans inclination, à quelque occasion que ce puisse estre, il conçoit le Pyrrhonisme. J'exprime cette fantasie autant que je puis, parce que plusieurs la trouvent difficile à con-

Langage ordinaire aux Pyrrhoniens.

(161) *J'arrête, je suspens mon jugement.*

cevoir ; & les Autheurs mesmes la representent un peu obscurément & diversement.

*Quelle est la
conduire des
Pyrrhoniens
dans la vie
commune.*

Quant aux actions de la vie, ils sont en cela de la commune façon : (162) Ils se prestent & accommodent aux inclinations naturelles, à l'impulsion & contrainte des passions, aux constitutions des loix & des coustumes, & à la tradition des arts : [z] *non enim nos Deus ista scire, sed tantummodo uti voluit.* Ils laissent guider à ces choses-là, leurs actions communes, sans aucune opinion ou jugement : Qui fait que je ne puis pas bien assortir à ce discours, ce qu'on dit de Pyrrho. Ils le peignent stupide & immobile, prenant un train de vie farouche & inassociable, attendant le heurt des charrettes, se présentant aux precipices, refusant de s'accommoder aux Loix. Cela est encherir sur sa discipline. Il n'a pas voulu * se

(162) C'est ce que *Sextus Empiricus* déclare expressément, & en autant de mots, *Pyrrh. Hypor.* L. I. c. XI. p. 6.

[z] Car Dieu n'a pas voulu que nous eussions la connoissance de ces choses, mais seulement l'usage. *Cic. De Divinat.* L. I. c. 18.

* Montagne, qui se déclare ici tout ouvertement & avec raison, contre cette aveugle insensibilité qu'on a imputée à Pyrrhon, semble la reconnoître ailleurs, quoi qu'elle lui paroisse, dit-il, *quas in croyable.* L. II. c. 29, 201, 202.

faire pierre ou foughe : il a voulu se faire homme vivant , discourant , & raisonnant , jouyssant de tous plaisirs & commoditez naturelles , embesoignant & se servant de toutes ses pieces corporelles & spirituelles en reigle & droic-ture. Les privileges fantastiques , imaginaires , & faulx , que l'homme s'est usurpé , de regenter , d'ordonner , d'establiir , il les a de bonne foy renoncez & quittez.

Si n'est-il point de secte , (163) qui ne soit contrainte de permettre à son sage de suivre assez de chose non comprises , ny perceuës ny consenties , s'il

Dans la vie le sage est déterminé par les apparences.

(163) Montagne ne fait ici que copier Ciceron. Vous n'avez qu'à lire ce qui suit , pour en être convaincu. *E enim is quoque qui à vobis sapiens inducitur , multa sequitur probabilia , non comprehensa , neque assensa , sed similia veri : quæ nisi probet , omnis vita coliarur. Quid enim ? conscendens navim sapiens , num comprehensum animo habet arque perceptum , se ex sententiâ navigaturum ? Qui potest ? Sed si jam ex hoc loco profisciscatur Pureolos stadia triginta , proba navigio , bono gubernatore , hac tranquillitate : probabile videatur se illuc venturum esse saluum. Hujusmodi igitur visis consilia capiet , & agendi , & non agendi : — & quacunque res eum sic attinget , ut sit visum illud probabile , neque ullâ re impeditum , movebitur. Non enim est è saxo sculprus , aut è robore dolatus. Habet corpus , habet animum : movetur mente , movetur sensibus : ut ei multa vera videantur. Neque tamen habere insignem illam , & propriam percipiendi noticiam : eoque sapientem non assentiri , quia possit ejusdem modi existere falsum aliquod , cujusmodi hoc verum. Acad. Quest. L. II. c. 31.*

veut vivre. Et quand il monte en mer, il suit ce dessein, ignorant s'il luy sera utile : & se plie, à ce que le vaisseau est bon, le pilote experimenté, la saison commode : circonstances probables seulement. Après lesquelles il est tenu d'aller, & se laisser remuer aux apparences, pourveu qu'elles n'ayent point d'expresse contrariété. Il a un corps, il a une ame : les sens le poussent, l'esprit l'agite. Encore qu'il ne treuve point en soy cette propre & singuliere marque de juger, & qu'il s'apperçoive, qu'il ne doit engager son consentement, attendu qu'il peut estre quelque faulx, pareil à ce vray : il ne laisse de conduire les offices de sa vie pleinement & commodement. Combien y a-il d'arts, qui font profession de consister en la conjecture, plus qu'en la science ? qui ne decident pas du vray & du faulx, & suivent seulement ce qu'il semble ? Il y a, disent-ils, & vray & faulx, & y a en nous dequoy le chercher, mais non pas dequoy l'arrester à la touche. Nous en valons bien mieux, de nous laisser manier sans inquisition, à l'ordre du monde. Une ame garantie de prejudgé, a un merveilleux avancement vers la tranquillité. Gents qui jugent & con-

trerollent leurs juges, ne s'y soubsmettent jamais deuëment.

Combien & aux loix de la Religion, & aux loix politiques se trouvent plus dociles & aisez à mener, les esprits simples & incurieux, que ces esprits surveillants & pedagogues des causes divines & humaines ? Il n'est rien en l'humaine invention, où il y ait tant de verisimilitude & d'utilité. Cette-cy presente l'homme nud & vuide, recognoissant sa foiblesse naturelle, propre à recevoir d'en-hault quelque force estrangere, desgarni d'humaine Science, & d'autant plus apte à loger en soy la divine, aneantissant son jugement, pour faire plus de place à la foy : ne mescreant ny establisant aucun dogme contre les Loix & observances communes, humble, obeïssant, disciplinable, studieux, ennemy juré d'heresie, & s'exemptant par consequent des vaines & irreligieuses opinions introduites par les fausses sectes. C'est une carte blanche preparée à prendre du doigt de Dieu telles formes qu'il luy plaira d'y graver. Plus nous nous renvoyons & commençons à Dieu, & renonçons à nous, mieux nous en valons. Accepte, dit l'Ecclesiaste, en bonne part les cho-

*Quels Esprits
sont mieux
disposés à se
soumettre à
la Religion
& aux Loix
politiques.*

ses au visage & au gouſt qu'elles ſe preſentent à toy, du jour à la journée : le demeurant eſt hors de ta cognoiſſance.

[a] *Dominus novit cogitationes hominum, quoniam vana ſunt.*

*A quoi ſe re-
duir la pro-
feſſion des
Dogmaſtes.*

Voilà comment, des trois generales Sectes de Philoſophie, les deux font expreſſe profeſſion de dubitation & d'ignorance : & en celle des Dogmaſtes, qui eſt troiſieſme, il eſt aiſé à decouvrir, que la plus part n'ont pris le viſage de l'aſſurance que pour avoir meilleure mine. Ils n'ont pas tant penſé nous eſtablir quelque certitude, que nous montrer juſques où ils eſtoient allez en cette chaſſe de la verité, [b] *quam docti fingunt magis quam norunt.* Timæus ayant à inſtruire Socrates de ce qu'il ſçait des Dieux, du monde, & des hommes, propoſe d'en parler (164) comme un homme à un homme;

[a] Dieu connoit que les penſées des hommes ne ſont que vanité. *Pſalm. XCIV. ſecundum Hebr. vſ. 11.*

[b] Que les Savans ſuppoſent plutôt qu'ils ne la connoiſſent.

(164) Εἴν ἔν, ὃ Σώκρατες, πολλὰ πολλῶν εἰπόντων περὶ Θεῶν καὶ τῆς τῆ παντὸς γενέσεως, μὴ δύναντοὶ γινώμεθα πάντῃ πάντας ἀντὺς αὐτὲς αὐτοῖς ὁμολογημένους καὶ ἀπηνκριβωμένους λόγους ἀποδέναι, μὴ θαυμάσης. ἀλλ' εἰ-

& qu'il suffit, si les raisons sont probables, comme les raisons d'un autre : car les exactes raisons n'estre en sa main, ny en mortelle main. Ce que l'un de ses Sectateurs a ainsi imité : [c] *Ut potero, explicabo : nec tamen, ut Pythius Appollo, certa ut sint & fixa, qua dixero : sed, ut homunculus, probabilia conjecturâ sequens.* Et cela sur le discours du mespris de la mort : discours naturel & populaire. Ailleurs il l'a traduit, sur le propos mesme de Platon : [d] *Si forte, de Deorum naturâ ortuque*

ἀρα μηδενὸς ἤτιον παρεχώμεθα εἰκότας, ἀγαπᾶν χρὴ. μεμνημένον ὡς ὁ λέγων, ὑμεῖς τε οἱ κριταὶ, θύσιν ἀνθρωπίνην ἔχομεν. ὥς τε περὶ τέτων τὸν εἰκότα μῦθον ἀποδεχομένους, πρέπει μηδὲν ἔτι πέρα ζηεῖν. Plato in Timæo. p. 526. G.

[c] Je m'expliquerai comme je pourrai, sans pretendre vous donner comme l'Apollon de Delphes les choses que je dirai, pour autant de veritez certaines & indubitables, mais comme un homme du commun qui s'attache par conjecture à ce qui lui paroît le plus probable. Cic. Tusc. Quæst. L. I. c. 9.

[d] Si en discourant de la nature des Dieux & de l'origine du Monde, je ne puis m'exprimer aussi exactement que je souhaiterois, vous ne devez pas en être surpris : car vous devez vous souvenir, que moi qui vais discourir, & vous qui devez juger, ne sommes que des hommes, afin que, si je ne vous donne que des probabilités, vous ne demandiez rien de plus. Ciceronis Timæus, seu de Universo Fragmentum, c. 3. C'est là une traduction

mundi differentes, minus id quod habemus in animo consequimur, haut erit mirum. Equum est enim meminisse, & me, qui differam, hominem esse, & vos qui judicetis : ut, si probabilia dicentur, nihil ultra requiratis. Aristote nous entasse ordinairement un grand nombre d'autres opinions, & d'autres creances, pour y comparer la sienne, & nous faire voir de combien il est allé plus outre, & combien il approche de plus près la verisimilitude. Car la verité ne se juge point par authorité & témoignage d'autrui. Et pourtant evita religieusement Epicurus d'en alleguer en ses escrits. (165) Cettuy-là est le Prince des Dogmatistes, & si nous apprenons de luy, que le beaucoup sçavoir apporte l'occasion de plus doubter. On le void à escient se couvrir souvent d'obscurité si espesse & inextricable, qu'on n'y peut rien choisir de son avis. C'est par effect un Pyrrhonisme sous une forme resolutive. Oyez la protestation de Cicero, qui nous explique la fantasie d'autrui par la sienne. [e] *Qui*

assez exacte du Passage de Platon, cité ci dessus, Nor. 164.

(165) Aristote est le Prince des Dogmatistes : & cependant nous apprenons de lui que, &c.

[e] Ceux qui voudront savoir ce que je pense

requirunt, quid de quaque re ipse sentiamus : curiosius id faciunt, quam necesse est. — Hæc in Philosophiâ ratio, contra omnia differendi, nullamque rem apertè judicandi, profecta à Socrate, repetita ab Arcesilâ, confirmata à Carneada, usque ad nostram viget aetatem. — Hi sumus, qui omnibus veris falsa quadam adjuncta esse dicamus, tantâ similitudine, ut in iis nulla insit certè judicandi & assentiendi nota. Pourquoy, non Aristote seulement, mais la plus part des Philosophes ont-ils affecté (166) la difficulté, si ce n'est pour faire valoir la vanité du subject, & amuser la curiosité de nostre Esprit, luy donnant où se paistre, à ronger cet os creux & descharné? Clitomachus (167) affer-

sur chaque matiere, poussent leur curiosité trop loin. — La Secte des Academiciens dont le propre est de soumettre tout à la dispute, sans décider nettement sur rien, cette Secte, qui a été fondée par Socrate, rétablie par Arcesilas, & affermie par Carneade, a fleuri jusqu'à nos jours. — Pour moi qui goûte fort cette manière de philosopher, je dis que le faux est mêlé partout de telle façon avec le vrai, & lui ressemble si fort, qu'il n'y a point de marque certaine pour le distinguer sûrement. Cic. de Nat. Deor. L. I. c. 5.

(166) *L'obscurité.*

(167) *C'est ce que Montagne a crû voir dans Cicéron, dont voici les propres paroles : *cujus Calliphontis sententiam Carneades ita studiosè defensabat, ut eam probare etiam videretur : quamquam Clitomachus affirmabat, nunquam se intelligere po-**

188 ESSAIS DE MONTAIGNE,
 moit n'avoir jamais sceu, par les escrits
 de Carneades, entendre de quelle opi-

ruisse quid Carneadi probaretur : *Acad. Quæst. Lib. IV. c. 45.* Mais cela ne veut point dire, que Clitomachus ait assuré, que par les Ecrits de Carneade il n'avoit jamais pu comprendre de quelle opinion étoit Carneade. Il ne s'agit point ici des Opinions de Carneade en général, mais de ce qu'il avoit accoutumé de dire pour défendre l'Opinion particulière de Calliphon sur ce qui constitue le souverain Bien de l'homme. Comme Carneade étoit Academicien, il ne pouvoit rien avancer de positif, ou d'évidemment décisif sur cette importante Question : c'est pourquoi Clitomachus ne put jamais comprendre quelle étoit sur cela l'opinion de Carneade. Calliphon faisoit consister le souverain Bien dans la Volupté & la Vertu tout ensemble : *Voluptatem & honestatem finem esse Callipho censuit*, ce que Carneade vouloit faire passer aussi, dit Cicéron, non quò probaret, sed ut opponeret Stoicis, non pour décider la chose, mais pour embarrasser les Stoïciens. *Acad. Quæst. L. IV. c. 42.* Dans ce même Livre Cicéron nous explique plusieurs pensées de Carneade : & ce qui est très-remarquable, il ne le fait que sur l'exposé de Clitomachus. *Jam explicatâ*, dit-il, *corâ Carneadis sententiâ, Antiochi ista corruent universa. Nec verò quidquam ira dicam, ut quisquam id fingi suspicerur : à Clitomacho sumam qui usque ad senectutem cum Carneade fuit, homo & acutus, ut Panus, & valdè studiosus ac diligens :* " Après
 „ que j'aurai expliqué tout ce qu'a pensé là-
 „ dessus Carneade, tous ces Dogmes d'Antio-
 „ chus (le Stoïcien) tomberont par terre. Mais
 „ de peur qu'on ne me soupçonne de lui prêter
 „ mes propres pensées, je ne dirai rien que je ne
 „ tire de Clitomachus qui a passé sa vie avec Car-
 „ neade jusqu'à sa vieillesse, homme pénétrant,
 „ comme étant Carthaginois, fort studieux d'ail-
 „ leurs & fort exact ", *Acad. Quæst. L. IV. c. 31.*
Explicavi paulo antè, dit encore Cicéron, *ibid. c. 32.*
Clitomacho auctore, quo modo ista Carneades diceret :
 „ Je vous ai expliqué un peu auparavant sur le
 „ rapport de Clitomachus, en quel sens Carneade

nion il estoit. (168) Pourquoi a évité

»disoit ces choses" : Lesquelles choses Cicéron repete ensuite en les transcrivant d'un Livre que Clitomachus avoit composé & adressé au Poète Lucilius : *accipe quemadmodum ea dicantur à Clitomacho in eo libro quem ad C. Lucilium scripsit Poëtam*, &c. *ibid.* Le moyen qu'après cela Cicéron eût pu faire dire en général à Clitomachus, que par les Ecrits de Carneade il n'avoit jamais pu comprendre de quelle opinion étoit Carneade ? La vérité est que Clitomachus n'avoit point lû les Ecrits de Carneade : car excepté quelques Lettres à Ariarache Roi de Cappadoce, qui couroient sous son nom, le reste de ses pensées, dit expressement Diogene Laërce, a été conservé dans les Livres de ses Disciples ; & pour lui, il n'a laissé aucuns Ecrits : *φερόνται δὲ αὐτῷ ἐπιστολαὶ πρὸς Ἀριαράθην τὸν Καππαδοκίας βασιλέα. τὰ δὲ λοιπὰ αὐτῷ μαθηταὶ συνέγραψαν. αὐτὸς δὲ κατέλιπε μηδέν.* In Vita Carneadis, L. IV. Segm. 65. Le même Historien nous apprend, que Clitomachus, qui composa plus de quatre cens Volumes, s'appliqua surtout à illustrer les sentimens de Carneade auquel il succéda : *καὶ διεδέξατο τὸν Καρνεάδην, καὶ τὰ αὐτῷ μάλιστα διὰ τῶν συγγραμμάτων ἐφώτισεν.* Diog. Laërt. In Vita Clitomachi. L. IV. Segm. 67.

168 C'est-à-dire, Pourquoi Epicure a-t-il évité dans ses Ecrits d'être clair & aisé à entendre ? Montagne, en voulant nous apprendre qu'Epicure avoit affecté de se rendre obscur dans ses Ouvrages, s'est exprimé lui-même d'une manière fort embarrassée, ce qui est d'autant plus étrange que dans l'Edition de 1588. in 4to, où il a commencé de taxer Epicure de ce défaut, il avoit dit fort nettement, Pourquoi a craint Epicurus qu'on l'entendît ? Au reste, sans prétendre examiner si Epicure a effectivement évité de s'exprimer clairement dans ses Ecrits, je me contenterai de remarquer, que Lucrece, célèbre Interprete des sentimens de ce Philosophe, assure positivement le contraire en plusieurs endroits de son Poëme, & d'une manière assez intel-

190 ESSAIS DE MONTAIGNE,
aux siens Epicurus, la facilité ; & Heraclitus en a esté surnommé (169)
σφοτεινός ? (170) La difficulté est une monoye que les sçavans employent comme les joueurs de passe-passe pour ne descouvrir la vanité de leur art : & de laquelle l'humanité bestise se paye aysement.

[f] *Clarus ob obscuram linguam magis inter inanes :*

Omnia enim stolidi magis admirantur amanti que ,

Inversis qua sub verbis latitantia cernunt.

Disciplines
liberales mé-
prisées par
quelques
Sectes de
Philosophes.

Cicero reprend (171) aucuns de ses amis d'avoir accoustumé de mettre à

ligible par les trois Vers citéz ici par Montagne, où ce Poëte ne censure si vivement le stile obscur & embrouillé d'Heraclite, que pour donner à entendre que son Maître Epicure avoit évité cet écueil : " Lui qui le premier, dit-il expressement ailleurs, a su tirer des ténèbres une si brillante lumière.

*E tenebris tantis tam clarum extollere lumen,
Qui primus potuit. L. III. vs. 12.*

(169) Tenebreux.

(170) C'est que l'obscurité est une monoye que, &c.

[f] C'est par l'obscurité de son langage, qu'Heraclite s'est rendu plus illustre auprès des Ignorans : car les Sots n'estiment & n'admirent rien tant que ce qu'ils voyent caché sous un amas de paroles embarrassées. *Lucrer. L. I. vs. 640, &c.*

(171) *De Offic. L. I. c. 6.*

l'Astrologie, au Droit, à la Dialectique, & à la Geometrie, plus de temps, que ne meritoient ces Arts : & que cela les divertissoit des devoirs de la vie, plus utiles & honnestes. Les Philosophes (172) Cyrenaïques mesprisoient esgalement la Physique & la Dialectique. Zenon tout au commencement des Livres de la Republique, declaroit (173) inutiles toutes les liberales Disciplines. Chrysippus disoit, (174) que ce que Platon & Aristote avoient escrit de la Logique, ils l'avoient escrit par jeu & par exercice : & ne pouvoit croire qu'ils eussent parlé à certes d'une si vaine matiere. Plutarque le dit * de la Meta-

(172) *Diog. Laërce*, dans la Vie d'*Aristippe*, L. II. *Segm.* 92.

(173) *Diog. Laërce* dans la Vie de Zenon, L. VII. *Segm.* 32.

(174) Montagne doit avqir pris ce qu'il attribue à Chrysippe, d'un Traité de *Plutarque*, intitulé *Les Contredits des Philosophes Stoïques*, ch. 25. de la Version d'*Amyot*, mais sa memoire ne lui a pas representé fidèlement les choses ; car Plutarque dit positivement en cet endroit, que Chrysippe ayant reconnu que Platon & Aristote s'étoient appliquez avec un soin très - particulier à perfectionner la Logique, il n'y a nulle apparence qu'ils ayent écrit en jouant & par maniere d'acquit (ἐκ παρέργῃ καὶ παίζοντες) des Principes, de la fin des biens, de la Justice & des Dieux, comme Chrysippe les en accuse expressement. Je dois cette Remarque à M. *Barbeyrac*.

* Dans les deux premières Editions des *Essais*,

physique, Epicurus l'eust encores dict de la Rhethorique, de la Grammaire, Poësie, Mathématique, & hors la Physique, de toutes les autres Sciences; & Socrates de toutes, fauf celle des mœurs & de la vie. De quelque chose qu'on s'enquist à luy, il ramenoit en premier lieu tousjours l'enquerant à rendre compte des conditions de sa vie, presente & passée, lesquelles il examinait & jugeoit: estimant tout autre apprentissage subsecutif à celuy-là & supernumeraire. [g] *Parum mihi placeant ea littera quæ ad virtutem doctoribus nihil pro-*

& dans celle de 1588. in. 4to il y a ici, *Ce que Chrysippus disoit de la Logique, Epicurus l'eust encores dit de la Rhetorique, & ce croi-je de la Grammaire.* C'étoit une espece de repétion de ce que Montaigne avoit avancé mal à propos que Chrysippe comptoit pour rien la Logique. Je ne sai si ce qu'il a mis à la place, que *Plutarque meprisoit la Metaphysique*, est mieux fondé. Mais en général on peut croire qu'il a en plus de raison de dire que Plutarque faisoit peu de cas de cette science, que d'attribuer à Chrysippe le mepris de la Logique; car que Chrysippe, l'un des grands Piliers du Portique, ait meprisé la Logique, que les Stoïciens cultivoient avec tant de soin, c'est une chose tout-à-fait insoutenable, comme M. Barbeyrac le prouve évidemment dans la Note précédente, No. 174.

[g] Je ne saurois faire grand cas de ces Lettres qui n'ont en rien contribué à rendre vertueux ceux qui les ont apprises. *Salust.* Guerre de Jugurtha, dans la Harangue de Marius, p. 94. *Edir. Maitzairiana*, Lond. 1713.

profuerunt. La plus part des Arts ont esté ainsi mesprisés par le mesme sçavoir. Mais ils n'ont pas pensé qu'il fust hors de propos, d'exercer leur esprit és choses mesmes, où il n'y avoit nulle solidité profitable.

Au demeurant, les uns ont estimé Plato dogmatiste, les autres dubitateur, les autres en certaines choses l'un, & en certaines choses l'autre. Le conducteur de ses dialogismes, Socrates, va rousjours demandant & esmouvant la dispute, jamais l'arrestant, jamais sarrisaisant : & dit n'avoir autre Science, que la science de s'opposer. Homere leur Autheur a planté également les fondements à routes les Sectes de Philosophie, pour montrer, combien il estoit indifferent par où nous allassions.

*Platon :
quels ont été
ses veritables
sentiments.*

De Platon nasquirent dix Sectes diverses, dit-on. Aussi, à mon gré, jamais instruction ne fut titubante, & rien asseverante, si la sienne ne l'est.

*A combien de
Sectes Platon
a donné nais-
sance.*

Socrates disoit, que les sages-femmes en prenant ce mestier de faire engendrer les autres, quittent le mestier d'engendrer elles : Que luy par le tiltre de sage homme, que les Dieux luy avoyent deferé, s'estoit aussi desfaict en son amour virile & mentale, de la faculté d'enfan-

*Socrate se
comparoit
aux Sages-
femmes.*

ter : se contentant d'ayder & favoriser de son secours les engendrants : ouvrir leur nature ; graisser leurs conduits : faciliter l'ysſue de leur enfantement : juger d'iceluy : le baptizer : le nourrir : le fortifier : l'emmailloter, & circoncir : exerçant & maniant (175) son engin, aux perils & fortunes d'autrui.

On peut dire la même chose de plusieurs grands Philosophes, & fameux Ecrivains.

Il est ainsi de la plus part des Autheurs de ce tiers genre, comme les anciens ont remarqué, des Escripts d'Anaxagoras, Democritus, Parmenides, Xenophanes, & autres. Ils ont une forme d'escrire douteuse en substance & en dessein, enquerant plustost qu'instruisant : encore qu'ils entresement leur stile de cadence dogmatiste. Cela se voit - il pas aussi bien en Seneque & en Plutarque ? combien disent - ils tantost d'un visage, tantost d'un autre, pour ceux qui y regardent de près ? Et les reconciliateurs des Jurisconsultes devoyent premierement les concilier chacun à foy. Platon me semble avoir aymé cette forme de philosopher par Dialogues, à escient, pour loger plus decemment en diverses bouches la diversité & variation de ses propres fantasies. Diversement

(175) *Son Esprit*, comme on a mis dans une des dernières Editions, de 1659.

traitter les matieres , est aussi bien les traitter , que conformement ; & mieux : à sçavoir plus copieusement & utilement. Prenons exemple de nous. Les arrests fônt le point extreme du parler dogmatiste & resolutif : Si est-ce que ceux que nos Parlements presentent au peuple , les plus exemplaires , propres à nourrir en luy la reverence qu'il doit à cette dignité, principalement par la suffisance des personnes qui l'exercent, prennent leur beauté , non de la conclusion, qui est à eux quotidienne , & qui est commune à tout juge , tant comme de la disceptation & agitation des diverses & contraires ratiocinations , que la matiere du Droit souffre. Et le plus large champ aux reprehensions des uns Philosophes à l'encontre des autres , se tire des contradictions & diversitez , en quoy chacun d'eux se trouve empestre : ou par dessein , pour monstrier la vacillation de l'esprit humain autour de toute matiere , ou forcé ignoramment , par la volubilité & incomprehensibilité de toute matiere. (176) Que signifie ce refrein,

(176) C'est à-dire , C'est ce que signifie ce refrein , employé si souvent par Plutarque , Seneque , & tant d'autres Ecrivains de ce ordre , En un lieu glissant

196 ESSAIS DE MONTAIGNE,

En un lieu glissant & coulant suspendons

& coulant suspendons notre creance : Car comme dit Euripide ,

Les Oeuvres de Dieu , &c.

refrein semblable à celui qu'Empedocle semoit souvent , &c. Pour vous prouver que c'est là précisément ce que Montagne a voulu dire par ces paroles , Que signifie ce refrain , En un lieu glissant & coulant suspendons notre creance , &c. je n'ai qu'à vous les faire voir avec celles qui les précédoient immédiatement dans l'Edition in 4to de 1588. Après avoir parlé de ces anciens Philosophes qui ont une forme d'écrire douloureuse , & irresoluë , & un stile enquerant plustost qu'instruisant , encore qu'ils entresement souvent des crairs de la forme dogmatiste , Montagne disoit tout d'un temps dans cette Edition-là : Chez qui se peut voir cela plus clairement que chez nostre Plutarque ? Combien diversément discours-il de même chose ? Combien de fois nous presente-il deux ou trois causes contraires de mesme subject , & diverses raisons , sans choisir celle que nous avons à suivre ? Que signifie ce sien refrain : en un lieu glissant & coulant suspendons notre creance : car , comme dit Euripides ,

Les Oeuvres de Dieu en diverses

Façons , nous donnent des traverses ,

semblable à celui qu'Empedocles semoit souvent , &c. Vous voyez là soit distinctement que ces mots , Que signifie ce sien refrain , &c. veulent dire , c'est ce que signifie ce refrain de Plutarque , En un lieu glissant , &c. — refrain semblable à celui qu'Empedocle semoit , &c. Mais tout ce que Montagne a mis depuis entre-deux , a fait entièrement disparaître ce rapport , de sorte qu'on ne fait plus quel sens donner à ces mots , Que signifie ce refrain : en un lieu glissant , &c. lesquels on a rendus encore plus inexplicables dans toutes les Editions que j'ai vues , où ils sont imprimez ainsi : Que signifie ce refrain ? en un lieu glissant & coulant suspendons notre creance : car , comme dit Euripides ,

donns nostre creance : car , comme dit Euripides ,

(177) *Les œuvres de Dieu en diverses*

Façons , nous donnent des traverses :

semblable à celuy qu'Empedocles semoit souvent en ses livres, comme agité d'une divine fureur & forcé de la verité : (178)

*Non non , nous ne sentons rien , nous ne voyons rien , toutes choses nous sont occultes , il n'en est aucune de laquelle nous puissions establir quelle elle est : Reve-
nant à ce mot divin , [h] Cogitationes*

Les Oeuvres de Dieu en diverses

Façons , nous donnent des traverses.

Semblable à celuy qu'Empedocles , &c. Sans le secours de l'Edition in 4to 1588. il m'auroit été absolument impossible de debrouiller ce cahos. — Je suis obligé d'ajouter , que ces mots , En un lieu glissant & coulant suspendons nostre creance, se trouvent effectivement dans Plutarque , au Traité Des Oracles qui ont cessé : ch. 24. vers la fin.

(177) *De la traduction d'Amyot : Plutarque dans le Traité Des Oracles qui ont cessé : ch. 23.*

(178) — Οὐτ' ἐπιδερκίᾳ τὰ δ' ἀνδράσιν
ἔτ' ἐπακυσά ,

Οὐτὲ νόῳ περιηπιά' (Apud Sext. Empiri-
cum adv. Mathem. p. 160.) ce qu'on trouve ainsi
traduit dans Cicéron , *Quaest. Acad. L. IV. c. 3. d'où Montagne nous l'a transcrit : Empedocles quidem , ut interdum mihi furere videarur , exclamar : Abstrusa esse omnia , nihil nos sentire , nihil cernere , nihil omninò , qualem sit , posse reperire.*

[h] *Les pensées des hommes sont mal assurées : notre prévoyance , & nos inventions , incertaines. Sapiencia , ch. IX. vs. 14.*

198 ESSAIS DE MONTAIGNE,

mortalium timida, & incerta adinventiones nostra, & providentia.

Recherche de
la Verité, oc-
cupation
très-agrea-
ble.

Il ne faut pas trouver estrange, si gens desesperez de la prise n'ont pas laissé d'avoir plaisir à la chasse, l'estude estant de soy une occupation plaisante: & si plaisante, que parmy les voluptez, les Stoïciens defendent aussi celle qui vient de l'exercitation de l'esprit, y veulent (179) de la bride, & trouvent de l'intemperance à trop sçavoir.

Democrite,
sa passion
pour les re-
cherches Phy-
siques.

Democritus ayant mangé à sa table des figues, qui sentoient le miel, commença soudain à chercher en son esprit, d'où leur venoit cette douceur inusitée; (180) & pour s'en esclaircir, s'alloit lever de table, pour voir l'assiette du lieu

(179) De la venue.

(180) Plutarque, *Des propos de Table*: L. I. Quæst. 10. Cette citation que j'ai trouvée d'abord dans la dernière Edition du Dictionnaire Critique de Bayle, à l'article DEMOCRITE, (Remarque T) est très-juste. — J'ai appris depuis de M. De la Monnoye, que c'est d'après Amyot & Xilander que Montaigne a fait manger des Figues à Democrite, mais que Democrite mangeoit, selon Plutarque, un concombre τὸν σίκυον, & non pas τὸ σῦνον une Figue. — Ayant supposé trop légèrement, à mon tour, qu'il seroit inutile d'examiner après Bayle, le Texte original de Plutarque, je me contentay de verifier la citation sur la Version d'Amyot que je crus fort exacte, parce que Bayle ne l'avoit point critiquée. Ainsi bien des faiseurs de Livres vont, comme la plupart des hommes, non quò eundum est, sed quò seur: Franche moutonnaille ils se suivent aveuglément les uns les autres.

où ces figues avoyent esté cueillies : sa chambriere ayant entendu la cause de ce remuëment , luy dit en riant , qu'il ne se penast plus pour cela , cār c'estoit qu'elle les avoit mises en un vaisseau , où il y avoit eu du miel. Il se despita , dequoy elle luy avoit osté l'occasion de cette recherche , & desrobé matiere à sa curiosité. Va , luy dit-il , tu m'as faict desplaisir , je ne lairray pourtant d'en chercher la cause , comme si elle estoit naturelle. Et volontiers n'eust failly de trouver quelque raison vraye , à un effect faux & supposé. Cette Histoire d'un fameux & grand Philosophe , nous represente bien clairement cette passion studieuse , qui nous amuse à la poursuyte des choses , de l'acquest desquelles nous sommes desesperéz. Plutarque recite un pareil exemple de quelqu'un qui ne vouloit pas estre esclaircy de ce dequoy il estoit en doubte , pour ne perdre le plaisir de le chercher : comme l'autre , qui ne vouloit pas que son Medecin luy ostant l'alteration de la fievre , pour ne perdre le plaisir de l'assouvir en beuvant. [i] *Satius est supervacua discere, quàm nihil.*

Tout ainsi qu'en toute pasture il y a *La confide-*

[i] Il vaut mieux apprendre des choses inutiles que de ne rien apprendre du tout. *Senec. Epist. 88.*

*variation de la
Nature est
une pâture
pour l'Esprit
humain.*

le plaisir souvent seul ; & tout ce que nous prenons , qui est plaisant , n'est pas toujours nutritif , ou sain : Pareillement ce que nostre esprit tire de la Science , ne laisse pas d'estre voluptueux , encore qu'il ne soit ny alimentant ny salutaire. Voici comme ils disent : La consideration de la Nature est une pasture propre à nos esprits , elle nous esleve & enfle , nous fait desdaigner les choses basses & terriennes , par la comparaison des superieures & celestes : la recherche mesme des choses occultes & grandes est tres plaisante , voire à celuy qui n'en acquiert que la reverence , & crainte d'en juger. Ce sont des mots de leur profession. La vaine image de cette maladive curiosité , se voit plus expressement encores en cet autre exemple , qu'ils ont par honneur si souvent en la bouche. Eudoxus souhaittoit & prioit les Dieux , (181) qu'il peust une fois voir le Soleil de prés , comprendre sa forme , sa grandeur , & sa beauté , à peine d'en estre bruslé soudainement. Il

(181) Dans le Traité de Plutarque , *Qu'on ne sauroit vivre joyeusement selon la Doctrine d'Epicure* , ch. VIII. de la traduction d'Amyot. Vous trouverez dans Diogene Laërce : L. VIII. *Segm.* 86 , 91. la Vie d'Eudoxus , célèbre Philosophe Pythagoricien , qui étoit contemporain de Platon.

veut au prix de sa vie , acquérir une science , de laquelle l'usage & possession luy soit quant & quant ostée : & pour cette soudaine & volage cognoissance , perdre toutes autres cognoissances qu'il a , & qu'il peut acquérir par après.

Je ne me persuade pas aysement , qu'Epicurus , Platon , & Pythagoras nous ayent donné pour argent comptant leurs Atomes , leurs Idées , & leurs Nombres. Ils estoient trop sages pour establir leurs articles de foy , de chose si incertaine , & si debattable. Mais en cette obscurité & ignorance du monde , chacun de ces grands personnages s'est travaillé d'apporter une telle quelle image de lumiere : & ont promené leur ame à des inventions , qui eussent au moins une plaisante & subtile apparence , pourveu que toute fausse , elle se peust maintenir contre les oppositions contraires :
[k] *Unicuique ista pro ingenio finguntur , non ex scientia vi.*

Un Ancien , à qui on reprochoit , qu'il faisoit profession de la Philosophie , de laquelle pourtant en son jugement , il ne tenoit pas grand compte , répondit

[k] Ce sont des choses que chacun a imaginées par genie , non pas par connoissance. *M. Senec. Suasoriarum Lib. uno , Suasor. IV.*

Atomes d'Epicure : Idées de Platon : Nombres de Pythagore : à quelle fin mis en avant.

Quelle est la vraye Philosophie , Conduire des Philosophes à l'égard de la Religion & des Loix.

que cela, c'estoit vraiment philosopher. Ils ont voulu considerer tout, balancer tout, & ont trouvé cette occupation propre à la naturelle curiosité qui est en nous. Aucunes choses, ils les ont escrites pour le besoin de la société publique, comme leurs Religions: & a esté raisonnable pour cette consideration, que les communes opinions, ils n'ayent voulu les esplucher au vif, (182) au fins de n'engendrer du trouble en l'obeïssance des loix & coustumes de leur pays. Platon traite ce mystere d'un jeu assez desouvert. Car où il escrit selon soy, il ne prescrit rien * à certes. Quand il fait le Legislatteur, il emprunte un style regentant & asseverant: & si y mesle hardiment les plus fantastiques de ses inventions: autant utiles à persuader à la commune, que ridicules à persuader à soy-mesme: Scachant combien nous sommes propres à recevoir toutes impressions, & sur toutes, les plus farouches & enormes. Et pourtant en ses Loix, il a grand soing qu'on ne chante en public que des Poësies, desquelles les fableuses feintes rendent à quelque utile fin: estant si facile d'imprimer tous

(182) Pour ne pas engendrer du trouble; &c.

* Comme certain & indubitable.

fantosmes en l'esprit humain, que c'est injustice de ne le paistre plustost de mensonges profitables, que de mensonges ou inutiles ou dommageables. Il dit (183) tout destroussément en sa Republique, (184) *que pour le profit des hommes, il est souvent besoin de les piper*. Il est aisé à distinguer, les unes Sectes avoir plus suivy la verité, les autres l'utilité, par où celles-cy ont gagné credit. C'est la misere de nostre condition, que souvent ce qui se presente à nostre imagination pour le plus vray, ne s'y presente pas pour le plus utile à nostre vie. Les plus hardies Sectes, Epicurienne, Pyrrhonienne, nouvelle Academique, encore sont-elles contrainctes de se plier à la Loy civile, au bout du compte. Il y a d'autres subjects qu'ils ont belutez, qui à gauche, qui à dextre, chacun se travaillant d'y donner quelque visage, à tort ou à droit. Car n'ayans rien trouvé de si caché, de quoy ils n'ayent voulu parler, il leur est souvent force de forger des conjectures foibles & folles : non qu'ils les

(183) *Tout ouvertement.*

(184) Συχνῶ τῷ ψεύδει καὶ τῇ ἀπάτῃ κινδυνεύει ἡρῶν — δεήσειν χρῆσθαι τῆς ἀρχοντας ἐπ' ὠφελείᾳ τῶν ἀρχομένων. *De Republ. L. V. p. 459. C.*

prinssent eux-mesmes pour fondement, ne pour establir quelque verité, mais pour l'exercice de leur estude. [1] *Non tam id sensisse, quod dicerent, quam exercere ingenia materia difficultate videntur voluisse.* Et si on ne le prenoit ainsi, comment couvririons-nous une si grande inconstance, variété, & vanité d'opinions, que nous voyons avoir esté produites par ces ames excellentes & admirables? Car pour exemple, qu'est-il plus vain, que de vouloir deviner Dieu par nos analogies & conjectures? le regler, & le monde, à nostre capacité & à nos loix? & nous servir aux despens de la Divinité, de ce petit eschantillon de suffisance qu'il luy a pleu départir à nostre naturelle condition? & parce que nous ne pouvons estendre nostre veüe jusques en son glorieux siege, l'avoir ramené çà bas à nostre corruption & à nos miseres?

La plus vraisemblable des Opinions humaines touchant la Religion.

De toutes les opinions humaines & anciennes touchant la Religion, celle-là me semble avoir eu plus de vraisemblance & plus d'excuse, qui recognoissoit Dieu comme une puissance

[1] Ils ne paroissent pas tant avoir été persuadés de ce qu'ils disoient, qu'avoir voulu exercer l'Esprit des hommes par la difficulté des matieres qu'ils entreprennoient de traiter.

incomprehensible, origine & conservatrice de toutes choses, toute bonté, toute perfection, recevant & prenant en bonne part l'honneur & la reverence, que les humains luy rendoyent sous quelque visage, sous quelque nom & en quelque maniere que ce fust.

[m] *Juppiter omnipotens rerum, Regūque,
Deūque,
Progenitor, genitrixque.*

Ce zele universellement a esté veu du Ciel de bon œil. Toutes polices ont tiré fruit de leur devotion. Les hommes, les actions impies, ont eu par tout les evenemens sortables.

Les Histoires Payennes recognoissent de la dignité, ordre, justice, & des prodiges & oracles employez à leur profit & instruction, en leurs Religions fabuleuses : Dieu par sa misericorde daignant à l'aventure fomenter par ces benefices temporels, les tendres principes d'une telle quelle brute cognoissance, que la raison naturelle leur donnoit de luy, au travers des fausses images

*Idées que les
Histoires Payennes nous
donnent de
Dieu.*

[m] — *Tout puissant Japiter, Pere & Mere de tout, & des Dieux & des Rois. Les Vers Latins, qui sont de Valerius Soranus, avoient été conservez par Varron, d'où S. Augustin les a transportez dans son Livre De Civitate Dei, L. VII. c. 9. & 11.*

206 ESSAIS DE MONTAIGNE,
de leurs songes. Non seulement fausses,
mais impies aussi & injurieuses, sont
celles que l'homme a forgé de son in-
vention.

*Ce que S.
Paul pensa
du Dieu in-
connu des
Atheniens.*

Et de toutes les Religions, que Saint
Paul trouva en credit à Athenes, celle
qu'ils avoyent dediée à une Divinité
cachée & incognue, *luy sembla la plus
excusable.

*Ce que Py-
thagore cro-
yoit de l'idée
que l'homme
peut avoir
de Dieu.*

Pythagoras adombra la verité de plus
près : jugeant que la cognoissance de
cette Cause premiere, & Estre des estres,
devoit estre indefinie, sans prescription,
sans declaration : Que ce n'estoit autre
chose, que l'extreme effort de nostre
imagination, vers la perfection, chacun
en amplifiant l'idée selon sa capacité.
Mais si Numa l'entreprint de conformer
à ce project la devotion de son peuple,
l'attacher à une Religion purement
mentale, sans object prefix, & sans
mellange materiel, il entreprint chose
de nul usage.

*Il faut une
Religion pal-
pable pour le
Peuple, selon
Montaigne.*

L'Esprit humain ne se scauroit main-
tenir vaguant en cet infini de pensées in-
formes: il les luy faut (185) compiler
à certaine image à son modelle. La Ma-

(*) *Acte des Apôtres*, Chap. 17. v. 23.

(185) *Adaprer à certaine image proportionnée à sa
capacité.*

jesté divine s'est ainsi pour nous aucunement laissé circonscrire aux limites corporels. Ses Sacrements supernaturels & celestes, ont des signes de nostre terrestre condition. Son adoration s'exprime par offices & paroles sensibles : car c'est l'homme, qui croit & qui prie. Je laisse à part les autres arguments qui s'employent à ce subject. Mais à peine me feroit-on accroire, que la veüe de nos crucifix, & peinture de ce piteux supplice, que les ornemens & mouvemens ceremonieux de nos Eglises, que les voix accommodées à la devotion de nostre pensée, & cette esmotion des sens n'eschauffent l'ame des peuples, d'une passion religieuse, de tres-utile effect.

De celles ausquelles on a donné corps comme la necessité l'a requis, parmy (186) cette cecité universelle, je me fusse, ce me semble, plus volontiers attaché à ceux qui adoroient le Soleil,

*Adoration
du Soleil,
cultre le plus
excusable.*

——— La lumiere commune,

L'œil du monde : & si Dieu au chef porte
des yeux,

Les rayons du Soleil sont ses yeux radieux,

(186) *Cet aveuglement universel. On trouve cecité dans le Dictionnaire de Corgrave.*

Qui donnent vie à tous, nous maintiennent
& gardent ,

Et les faicts des humains en ce monde
regardent :

Ce beau , ce grand Soleil , qui nous faict
les saisons ,

Selon qu'il entre , ou sort de ses douze
Maisons :

Qui remplit l'Univers de ses vertus
cognuës ;

Qui d'un traict de ses yeux nous dissipe les
nuës :

L'esprit , l'ame du monde , ardent &
flamboyant ,

En la course d'un jour tout le Ciel tour-
noyant ,

Plein d'immense grandeur , rond , vaga-
bond & ferme :

Lequel tient dessous luy tout le monde
pour terme :

En repos sans repos , oysif , & sans sejour,
Fils aîné de Nature , & le Pere du jour.

D'autant qu'outre cette sienne gran-
deur & beauté , c'est la piece de cette
machine , que nous descouvrons la plus
esloignée de nous : & par ce moyen si
peu cognuë , qu'ils estoient pardonna-
bles , d'en entrer en admiration & re-
verence.

Thales, (187) qui le premier s'en-
 quetta de telle matiere, estima Dieu un
 Esprit, qui fit d'Eau toutes choses. Ana-
 ximander, (188) que les Dieux estoient
 mourants & naissants à diverses faisons :
 & que c'estoient des Mondes infinis en
 nombre. Anaximenes, (189) quel'Air
 estoit Dieu, qu'il estoit produit & im-
 mense, tousjours mouvant. Anaxago-
 ras (190) le premier a tenu, la descri-
 ption & maniere de toutes choses estre
 conduite par la force & raison d'un
 Esprit infini. Alcmaeon (191) a donné
 la divinité au Soleil, à la Lune, aux
 Astres, & à l'Ame. Pythagoras (192)
 a faict Dieu un Esprit espandu par la
 nature de toutes choses, d'où nos ames

*Diverses
 Opinions des
 Philosophes
 touchant la
 Nature de
 Dieu.*

(187) Cicero, de Nat. Deor. L. I. c. 10. Thales
 — qui primus de talibus rebus quæsit, Aquam
 dixit esse initium rerum : Deum autem eam Men-
 tem quæ ex aquâ cuncta fingeret.

(188) Anaximandri — opinio est, nativos esse
 Deos, longis intervallis orientes occidentesque,
 eosque innumerabiles esse mundos. Cic. ibid.

(189) Anaximenes Aera Deum statuit, esseque
 immensum : & infinitum, & semper in motu.
Id. ibid.

(190) Anaxagoras — primus omnium rerum
 descriptionem & modum, Mentis infinitæ vi ac
 ratione designari & confici voluit. *Id. ibid. cap. XI.*

(191) Crotoniates Alcmaeon Soli & Lunæ reli-
 quisque Sideribus, Animoque præterea divinita-
 tem dedit. *Id. ibid.*

(192) Pythagoras Deum Animum esse per natu-
 ram rerum omnem intentum, & commeantem,
 quo animi nostri carperentur. *Id. ibid.*

sont déprimés. Parmenides, (193) un cercle entourant le Ciel, & maintenant le Monde par l'ardeur de la lumière. Empedocles (194) disoit estre des Dieux, les quatre natures, desquelles toutes choses sont faites. Protagoras, (195) n'avoit rien que dire, s'ils sont ou non, ou quels ils sont. Democritus, (96) tantost que les images & leurs circuitions sont Dieux : tantost cette nature, qui es lance ces images : & puis, nostre science & intelligence. Platon (197)

(193) Parmenides — continentem ardore lucis orbem qui cingit cœlum, appellat Deum. *Id. ibid.*

(194) Empedocles — quatuor naturas, ex quibus omnia constare censet, divinas esse vult. *Id. ibid. cap. XII.*

(195) Protagoras, sese negat omnino de Diis habere quod liqueat, sint, non sint, qualesve sint. *Id. ibid. Voici les propres paroles qu'il mit au commencement d'un Ouvrage de sa façon : Περὶ Θεῶν ἔστι εἰ εἰσιν, ἔθ' ὁποῖοι τινες εἰσὶ, δὲν αὖτε λέγειν :* Sext. Empiricus *advers. Mathem. L. VIII. p. 310.* Je ne saurois dire, s'il y a des Dieux, ni ce que c'est. — *Protagoras étoit un Sophiste d'Abdere.*

(196) Democritus tùm imagines earumque circuitus in Deorum numero refert : tùm illum naturam quæ imagines fundat ac mittat : tùm scientiam, intelligentiamque nostram. *Id. ibid.*

(197) De Platonis inconstantiâ longum est dicere; qui in *Timæo*, Patrem hujus Mundi nominari neget posse : in *Legum* autem Libris, quid sit omnino Deus, anquiri oportere non censeat. — Idem & in *Timæo* dicit, & in *Legibus*, & Mundum Deum esse, & cœlum, & Astra, & Terram, & Animos, & eos, quos majorum institutis accepimus. *Id. ibid.*

dissipe sa creance à divers visages : il dit au *Timée*, le Pere du Monde ne se pouvoir nommer : Aux *Loix*, qu'il ne se faut enquerir de son estre : Et ailleurs en ces mesmes Livres il fait le Monde, le Ciel, les Astres, la Terre, & nos Ames Dieux, & reçoit en outre ceux qui ont esté receus par l'ancienne institution en chasque Republique. Xenophon rapporte (198) un pareil trouble de la discipline de Socrates : tantost qu'il ne se faut enquerir de la forme de Dieu : & puis il luy fait establir que le Soleil est Dieu, & l'Ame Dieu : Qu'il n'y en a qu'un, & puis qu'il y en a plusieurs. Speusippus, neveu de Platon, fait (199) Dieu, certaine force gouvernant les choses, & qu'elle est animale. Aristote, à cette heure, (200) que c'est l'Esprit, à cette heure le Monde : à cette heure

(198) Atque etiam Xenophon paucioribus verbis eadem ferè peccat ; facit enim in iis quæ à Socrate dicta retulit, Socratem disputantem, formam Dei quæri non oportere : eundemque & Solem & Animum dicere : & modò unum, tum autem plures Deos. *Id. ibid.*

(199) Speusippus — vim quamdam dicit quæ omnia regantur, eamque animale. *Cic. De Nat. Deor. L. I. c. 13.*

(200) Aristoteles quoque — multa turbat : — modo enim Menti tribuit omnem divinitatem : modo Mundum ipsum Deum dicit esse : modo quendam alium præficit Mundo : tum Cœli ardorem Deum dicit esse. *Id. ibid.*

il donne un autre maistre à ce Monde, & à cette heure fait Dieu l'ardeur du Ciel. Xenocrates (201) en fait huit : les cinq nommez entre les Planetes, le sixiesme composé de toutes les Estoiles fixes, comme de ses membres : le septiesme & huitiesme, le Soleil & la Lune. Heraclides Ponticus (202) ne fait que vaguer entre ses advis, & enfin prive Dieu de sentiment : & le fait remuant de forme à autre, & puis dit que c'est le Ciel & la Terre. Theophraste se promene (203) de pareille irrésolution entre toutes les fantasies : attribuant l'intendance du Monde tantost à l'Entendement, tantost au Ciel, tantost aux Estoilles. Strato, (204) que c'est Na-

(201) Xenocrates — Deos octo esse dicit : quinque eos qui in Stellis vagis nominantur : unum qui ex omnibus Sideribus ; quæ infixæ Cælo sunt, ex dispersis quasi Membris simplex sit putandus Deus : septimum, Solem adjungit : octavumque Lunam. *Id. ibid.*

(202) Ponticus Heraclides — modò Mundum ; tum Mentem divinam esse putat : errantibus etiam Stellis divinitatem tribuit, sensûque Deum privat, & ejus formam mutabilem esse vult : eodémque in Libro rursus Terram & Cælum refert in Deos. *Id. ibid.*

(203) Nec verò Theophrasti inconstantia ferenda est : modò enim Menti divinum tribuit principatum ; modò Cælo : tum autem Signis, Sideribusque cœlestibus. *Id. ibid.*

(204) Strato — omnem vim divinam in naturâ sitam esse censet, quæ causas gignendi, augendi,

ture ayant la force d'engendrer, augmenter & diminuer, sans forme & sentiment. Zeno, (205) la Loy naturelle, commandant le bien & prohibant le mal : laquelle Loy est un animant : & oste les Dieux accoustumez, Jupiter, Juno, Vesta. Diogenes Apolloniates, (206)

minuendi habeat ; sed careat omni sensu , & figurâ. Id. ibid.

(205) Zeno naturalem Legem divinam esse censet , eamque vim obtinere recta imperantem , prohibentemque contraria : eamque animantem : — neque Jovem, neque Junonem, neque Vestam, neque quemquam, qui ita appelletur, in Deorum numero habet. *Id. ibid. c. 14.*

(206) Je ne sai où Montagne pourroit avoir pris que l'Age étoit le Dieu de Diogene d'Apollonie. Il nous dira lui-même dans ce Chapitre (*Nor. 297.*) que l'Air étoit le Dieu de ce Diogene. Il faut donc qu'on ait mis âge au lieu d'air dans une des premières Editions des ESSAIS, d'où cette faute aura passé dans toutes celles qui ont suivi. Au reste Cicéron assure positivement, que l'Air est le Dieu de Diogene Apolloniate : *Aër quo Diogenes Apolloniates vocatur Deo* ; De Nat. Deor. L. I. c. 12. ce que M. l'Abbé d'Olivet traduit ainsi, *L'Air est le Dieu que Diogene d'Appollonie reconnoît.* Pour bien entendre la pensée de ce Philosophe, renfermée en si peu de mots, il faut savoir qu'il donnoit du sentiment à l'Air, ce que Saint Augustin dit fort nettement dans son Livre, *De Civitate Dei*, L. VIII. c. 2. Voici ses propres paroles : *Diogenes — Anaximenes auditor, aërem quidem dixit rerum esse materiam, de quâ omnia fierent, sed eum esse compositum divina rationis sine quâ omnia fierent, sed eum esse compositum divina rationis sine quâ nihil ex eo fieri posset.* Bayle conclut de là que Diogene d'Apollonie faisoit de l'Air & de la Vertu divine un Tout ou un Composé, dans lequel, si l'Air étoit la matiere, la Vertu divine étoit l'ame ou la forme ; & que par

214 ESSAIS DE MONTAIGNE,

que c'est l'aage. Xenophanes (207) faict Dieu rond, voyant, oyant, non respirant, n'ayant rien de commun avec l'humaine nature. Aristo (208) estime la forme de Dieu * incomprenable, le prive de sens, & ignore s'il est animant ou autre chose. Cleanthes, (209) tantost

conséquent, l'Air animé d'une vertu divine devoit, selon ce Philosophe, être appelé *Dieu*. Voyez dans son Dictionnaire l'article de *Diogene d'Apollonie*, Tom. I. p. 1055. où Bayle fait voir que Ciceron & S. Augustin conviennent absolument dans ce point que l'Air étoit le Dieu de *Diogene d'Apollonie*. D'ailleurs, ce Philosophe, en donnant de l'intelligence à l'Air, se distinguoit de son Maître Anaximene, qui croyoit l'Air inanimé. C'est une remarque que je dois au sçavant Traducteur *De la Nature des Dieux*, que je viens de citer. Vous la trouverez dans une Note sur le passage de Ciceron qui fait le sujet de cet article, Tom. I. pag. 45. *Edition de Paris*.

(207) Ici Montagne copie Diogene Laërce qui dans la Vie de *Xenophanes* lui attribue précisément les mêmes opinions, οὐσίαν Θεῷ σφαιροειδῇ, μηδ' ἐν ὁμοίῳ ἔχουσαν ἀνθρώπῳ· ὅλον δ' ὄν, καὶ ὅλον ἀκίνητον, μὴ μὲντοι ἀναπνεῖν : L. IX. *Segm.* 19.

(208) Aristo neque formam Dei intelligi posse censet, neque in Diis sensum esse dicit, dubitâtque omnino Deus animans necne sit. *Cic. de Nat. Deor.* L. I. c. 14.

* *Incomprehensible*. — Selon toutes les apparences, *Incomprehensible* a été forgé par Montagne. Il ne se trouve ni dans Cotgrave, ni dans Nicot.

(209) Cleanthes tùm ipsum Mundum, Deum dicit esse : tùm totius naturæ menti atque animo tribuit hoc nomen : tùm altissimum atque undique circumfusum & extremum, omnia cingentem atque complexum ardorem qui æther nominatur,

la Raison , tantost le Monde , tantost l'ame de Nature , tantost la chaleur supreme entourant & envelopant tout. Perseus , (210) Auditeur de Zenon , a tenu , qu'on a surnommé *Dieux* , ceux qui avoyent apporté quelque notable utilité à l'humaine vie , & les choses mesmes profitables. Chrysippus faisoit (211) un amas confus de toutes les precedentes sentences , & compte entre mille formes de Dieux qu'il fait , les hommes aussi , qui sont immortalisez. Diagoras & Theodorus nioyent tout sec , (212) qu'il y eust des Dieux. Epicurus (213) faict les Dieux luisants , transparents , & perflebles , logez , comme entre deux forts , entre deux mon-

certissimum Deum judicat : — tùm nihil Ratione censet esse divinius. *Id. ibid.*

(210) Perseus Zenonis auditor , eos dicit habitos Deos à quibus magna utilitas ad vitæ cultum esset inventa : ipsasque res utiles & salutare , Deorum esse vocabulis nuncupatas. *Id. ibid. c. 15.*

(211) *Cic. De Nat. Deor. L. I. cap. 15.* Voyez sur ce Passage une savante & judicieuse remarque de M. le President *Bouhier* , Tom. I. de la Traduction de M. l'Abbé d'Olivet , p. 247.

(212) Apertè Deorum naturam sustulerunt. *Cic. de Nat. Deor. L. I. c. 23. & Sextus Empiricus adv. Mathem. L. VIII. p. 317.*

(213) Deos — induxit Epicurus perlucidos , & persflabiles , & habitantes , tanquam inter duos lucos , sic inter duos mundos , propter metum ruinatum : eosque habere putat eadem membra quæ nos , nec ullum usum habere membrorum. *Cic. de Divinat. L. II. c. 17.*

des , à couvert des coups : revestus d'une humaine figure & de nos membres , lesquels membres leur sont de nul usage.

[n] *Ego Deum genus esse semper duxi , & dicam calitum ,*

Sed eos non curare opinor , quid agat humanum genus.

Fiez-vous à vostre Philosophie : vanitez vous d'avoir trouvé la feve au gasteau, à voir ce tintamarre de tant de cervelles Philosophiques. Le trouble des formes mondaines a gagné sur moy, que les diverses mœurs & fantaisies aux miennes, ne me déplaisent pas tant, comme elles m'instruisent; ne m'enorgueillissent pas tant, comme elles m'humilient en les conferant. Et tout autre choix que celuy qui vient de la main expresse de Dieu, me semble choix de peu de prerogative. Les polices du monde ne sont pas moins contraires en ce subject, que les escholes : par où nous pouvons apprendre, que la fortune mesme

[n] Vers d'Ennius, citez par Cicéron, *De Divinat.* L. II. c. 50. & que l'Abbé Regnier a traduits ainsi :

*J'ai toujours crû des Dieux : & crû toujours aussi
Que des foibles Mortels ils n'avoient nul souci.*

(214) C^e A

mesme n'est pas plus diverse & variable, que nostre Raison, ny plus aveugle & inconsiderée.

Les choses les plus ignorées sont plus propres à estre déifiées : Parquoy de faire de nous des Dieux, comme l'Ancienneté, (214) cela surpasse l'extreme foiblesse de discours. J'eusse encore plustost suyvvy ceux qui adoroient le serpent, le chien & le bœuf : d'autant que leur nature & leur estre nous est moins connu ; & avons plus de loy d'imaginer ce qu'il nous plaist de ces bestes-là, & leur attribuer des facultez extraordinaires. Mais d'avoir faict des Dieux de nostre condition, de laquelle nous devons cognoistre l'imperfection, leur avoir attribué le desir, la cholere, les vengeances, les mariages, les generations, & les parenteles, l'amour, & la jalousie, nos membres & nos os, nos fievres & nos plaisirs, nos morts & sepultures, il faut que cela soit party d'une merveilleuse yvresse de l'Entendement humain :

Des hommes en faire des Dieux, c'est la dernière des extravagances.

[0] *Qua procul usque adeo divino ab numine distant.*

(214) *C'est l'imaginacion la plus ridicule, & la plus puerile du monde.*

[0] Toutes choses fort éloignées d'avoir rien de

Tome III.

K

218 ESSAIS DE MONTAIGNE,

*Inque Deum numero qua sint indigna
videri.*

[p] *Forma , etates , vestitus , ornatus
noti sunt : genera , conjugia , cognationes ,
omniaque traducta ad similitudinem im-
becillitatis humane : nam & perturbatis
animis inducuntur : accipimus enim
Decorum cupiditates , egritudines , ira-
cundias. Comme d'avoir attribué la di-
vinité non seulement à la foy , à la ver-
tu , à l'honneur , concorde , liberté ,
victoire , pieté : mais aussi à la volupté ,
fraude , mort , envie , vieillesse , misère :
à la peur , à la fièvre , & à la male for-
tune , & autres injures de nostre vie ,
fresle & caduque.*

[q] *Quid juvat hoc , templis nostros inducere
mores ?*

*O curva in terras anima & cœlestium
inanes !*

commun avec la Nature Divine , & tout-à-fait in-
dignes d'être admises dans ce rang. *Lucret. L. V.
vs. 123 , 124.*

[p] On fait les différentes figures de ces Dieux ,
leurs âges , leurs habillemens , leurs ornemens ,
leurs généalogies , leurs mariages , leurs alliances :
& on les représente , à tous égards , sur le modèle
de l'infirmité humaine , sujets aux mêmes Passions ,
amoureux , chagrins , coleres. *Cic. de Nat. Deor.
L. II. c. 28.*

[q] A quoi bon introduire dans les Temples ,
le desordre & la corruption de nos mœurs ? O ames

Les Egyptiens d'une impudente prudence ; defendoient sur peine de la hart , que nul eust à dire que Serapis & Isis leurs Dieux , eussent autres fois esté hommes : & nul n'ignoroit , qu'ils ne l'eussent esté. Et leur effigie représentée le doigt sur la bouche , signifioit , dit Varro (215) , cette ordonnance mystérieuse à leurs Prestres , de taire leur origine mortelle , comme par raison nécessaire annullant toute leur veneration. Puisque l'homme desiroit tant de s'apparier à Dieu , il eust mieux fait , dit Cicero (216) , de ramener à soy les conditions divines , & les attirer çà bas , que d'envoyer là haut sa corruption , & sa misere : mais à le bien prendre , il a fait en plusieurs façons , & l'un , & l'autre , de pareille vanité d'opinion.

*Impudente
prudence des
Egyptiens au
sujet de leurs
Dieux.*

Quand les Philosophes espluchent la *Si les Philo-*

basses & terrestres , vuides de tout sentiment divin ! *Perse* , Sat. XI. vs. 61.

(215) Vous trouverez dans S. Augustin , *De Civit. Dei* , L. XVIII. c. 5. le Passage de Varron où tout ceci est contenu.

(216) Ciceron parlant des Fables d'Homere , qui attribuoient aux Dieux les foibleesses & les vices des hommes , dit , *Fingebar hac Homerus , & humana ad Deos transferebar : divina mallem ad nos*. Tusc. Quæst. L. I. c. 26. C'est le Passage que Montagne exprime & paraphrase ici à sa maniere. Mais , ajoute M. Barbeyrac , de qui je tiens cette Remarque , la traduction languit en comparaison de l'Original.

ophes ont
vraie se-
rieusement
de la Hie-
rarchie de
leurs Dieux,
& de la con-
dition des
hommes dans
une autre
vie.

hierarchie de leurs Dieux, & font les
empressez à distinguer leurs alliances,
leurs charges, & leur puissance, je ne
puis pas croire qu'ils parlent à certes.
Quand Platon nous dechiffre le verger
de Pluton, & les commoditez ou pei-
nes corporelles, qui nous attendent en-
core après la ruine & aneantissement
de nos corps; & les accommode au
ressentiment, que nous avons en cet-
te vie :

[r] *Secreti celant calles, & myrtea circum
Sylvæ regit, cura non ipsa in morte
relinquunt :*

Quand Mahumet promet aux siens un
paradis tapissé, paré d'or & de pierre-
ries, peuplé de garces d'excellente beau-
té, de vins, & de vivres singuliers, je
voy bien que ce sont des mocqueurs qui
se plient à nostre bestise, pour nous em-
mieller & attirer par ces opinions &
esperances convenables à nostre mortel
appetit. Si sont aucuns des nostres tom-
bez en pareil erreur, se promettants
après la resurrection une vie terrestre
& temporelle, accompagnée de toutes

[r] Retirez dans des sentiers écartez qu'un Bois
de myrthe environne de tou es parts, tout morts
qu'ils sont, les Soucis ne les abandonnent point
encore. *Aeneid. L. VI. vs. 443, &c.*

fortes de plaisirs & commoditez mondaines. Croyons-nous que Platon, luy qui a eu ses conceptions si celestes, & si grande accointance à la Divinité, que le surnom luy en est demeuré, ait estimé que l'homme, cette pauvre creature, eust rien en luy d'applicable à cette incomprehensible puissance ? & qu'il ait creu que nos prises languissantes fussent capables, ny la force de nostre sens assez robuste, pour participer à la beatitude, ou peine éternelle ? Il faudroit luy dire de la part de la Raison humaine : Si les plaisirs que tu nous promets en l'autre vie, sont de ceux que j'ay senti çà bas, cela n'a rien de commun avec l'infinité : Quand tous mes cinq sens de Nature seroient combles de liesse, & cette ame saisie de tout le contentement qu'elle peut desirer & esperer, nous sçavons ce qu'elle peut : cela, ce ne seroit encores rien : S'il y a quelque chose du mien, il n'y a rien de divin : si cela n'est autre que ce qui peut appartenir à cette nostre condition presente, il ne peut estre mis en compte. Tout contentement des mortels est mortel. La recognoissance de nos parens, de nos enfans, & de nos amis, si elle nous peut toucher & chatouiller en

422 ESSAIS DE MONTAIGNE,

l'autre monde, si nous tenons encore^s à un tel plaisir, nous sommes dans les commoditez terrestres & finies. Nous ne pouvons dignement concevoir la grandeur de ces hautes & divines promesses, si nous les pouvons aucunement concevoir. Pour dignement les imaginer, il les faut imaginer unimaginables, indicibles & incomprehensibles, & parfaitement autres, que celles de nostre miserable experience. *Oeuil ne sçauroit voir*, (217) dit Sainct Paul : & ne peut monter en cœur d'homme, l'heur que Dieu prépare aux siens.

*Quel d'is-
tère le chan-
gement de
notre Erre
pour nous
rendre capa-
bles de con-
sementens
éternels.*

Et si pour nous en rendre capables, on reforme & rechange nostre estre (comme tu dis, Platon, par tes purifications) ce doit estre d'un si extreme changement & si universel, que par la doctrine physique, ce ne sera plus nous :

[f] *Hector erat tunc cùm bello certabat,
at ille*

Tractus ab Æmonio non erat Hector equo :

ce sera quelque autre chose qui recevra ces recompenses.

(217) *I. Corinth. II. 9.*

[f] C'étoit Hector lorsqu'il combattoit les armes à la main : mais ce n'étoit point Hector qui fut trainé par les Chevaux d'Achille. *Ovid. Trist. L. III. Eleg. 2. vs. 27.*

[t] *Quod mutatur, dissolvitur, interit ergo :
Trajiciuntur enim partes atque ordine
migrant.*

Car en la Metempsychose de Pythagoras , & changement d'habitation qu'il imaginoit aux ames , pensons-nous que le lyon , dans lequel est l'ame de *Cesar* , espouse les passions , qui touchoient *Cesar* , ny que ce soit luy ? Si c'estoit encore luy , ceux-là auroient raison , qui combattants cette opinion contre Platon , luy reprochent que le fils se pourroit trouver à chevaucher sa mere , revestué d'un corps de mule , & semblables absurditez. Et pensons-nous qu'és mutations qui se font des corps des animaux en autres de mesme espece , les nouveaux venus ne soyent autres que leurs predecesseurs ? Des cendres d'un Phœnix s'engendre , dit-on , (218) un ver , & puis un autre Phœnix : ce second Phœnix , qui peut imaginer , qu'il ne soit autre que le premier ? Les vers qui font nostre soye , on les void comme mourir & assécher , & de ce mesme corps

(t) Ce qui change , se dissout & perit , par la dissipation & le dérangement des parties. *Lucrer.* L. III. vs. 756 , &c.

(218) *Plin. Hist. Natur. L. X. c. 2. Ex ossibus & medullis (Phœnicis mortui) nasci primo ceu vermiculum : inde fieri pullum.*

224 ESSAIS DE MONTAIGNE,
se produire un papillon, & de là un autre ver, qu'il seroit ridicule estimer estre encores le premier. Ce qui a cessé une fois d'estre, n'est plus :

[u] *Nec si materiam nostram collegeris atas
Post obitum, rursúmque redegerit, ut
sita nunc est,
Atque iterùm nobis fuerint data lumina
vita,*

*Pertineat quidquam tamen ad nos id
quoque factum,*

Interrupta semel cùm sit repetentia nostra.

Et quand tu dis ailleurs, Platon, que ce sera la partie spirituelle l'Homme, à qui il touchera de jouyr des recompenses de l'autre vie, tu nous dis chose d'aussi peu d'apparence.

[v] *Scilicet avolsus radicibus ut nequit
ullam*

*Dispicere ipse oculus rem, seorsum corpore
toto.*

[u] Et si le temps rassembloit toute la matiere de notre Corps après qu'il a été dissous, de sorte qu'il remit cette matiere dans la situation où elle est à présent, & qu'il nous rappellât à la jouissance d'une seconde vie, tout cela ne seroit rien à notre égard, après que le cours de nostre existence a esté une fois interrompu. *Lucret. L. III. vs. 359, &c.*

[v] Il en est de l'Ame à cet égard comme de l'oënil qui arraché de sa place, & séparé du Corps, ne peut rien voir. *Id. ibid. vs. 362, &c.*

Car à ce compte ce ne sera plus l'homme , ny nous par conséquent , à qui touchera cette jouyſſance : Car nous ſommes baſtis de deux pieces principales eſſentielles , deſquelles la ſeparation , c'eſt la mort & ruïne de noſtre Eſtre.

[x] *Inter enim jecta eſt vitæ pauſa, vagæque
Deerrarunt paſſim motus ab ſenſibus
omnes.*

Nous ne diſons pas que l'homme ſouffre , quand les vers luy rongent ſes membres , dequoy il vivoit , & que la terre les conſomme :

[y] *Et nihil hoc ad nos, qui cõitu conjugioque
Corporis atque anima conſiſtimus uniter
apti.*

Davantage , ſur quel fondement de leur juſtice peuvent les Dieux recognoiſtre & recompenſer à l'homme après ſa mort ſes actions bonnes & vertueuſes : puis que ce ſont eux-mêmes , qui les ont acheminées & produites en luy ? Et pourquoy s'offencent-ils & vengent ſur luy

*Sur quoi
ſont fondées
les recompen-
ſes & les pen-
nes , dans
une autre
Vie.*

[x] Car la vie une fois éteinte , tous les mouvemens qui animoient les Sens , ſont diſſipez & anéantis. *Id. ibid. vſ. 872 , &c.*

[y] Cela ne nous touche point , nous qui ſommes compoſez d'un Corps & d'une Ame étroitement unis enſemble. *Id. ibid. vſ. 857 , &c.*

les vitieuses, puisqu'ils l'ont eux-mêmes produict en cette condition fautive, & que d'un seul clin de leur volonté, ils le peuvent empêcher de faillir? Epicurus opposeroit-il pas cela à Platon, avec grand' apparence de l'humaine raison, s'il ne se couvroit souvent par cette sentence, Qu'il est impossible d'establiſſir quelque chose de certain, de l'immortelle nature, par la mortelle? Elle ne fait que fourvoyer par tout, mais spécialement quand elle se melle des choses divines. Qui le sent plus évidemment que nous? Car encores que nous luy ayons donné des principes certains & infaillibles, encores que nous esclairions ses pas par la sainte lampe de la Verité, qu'il a pleu à Dieu nous communiquer; nous voyons pourtant journellement, pour peu qu'elle se démente du sentier ordinaire, & qu'elle se destourne ou escarte de la voye tracée & battuë par l'Eglise, comme tout aussi tost elle se perd, s'embarrasse & s'entrave, tournoyant & flottant dans cette mer vaste, trouble, & ondoyante des opinions humaines, sans bride & sans but. Aussi tost qu'elle perd ce grand & commun chemin, elle se va divisant & dissipant en mille routes diverses.

L'homme ne peut estre que ce qu'il est, ny imaginer que selon sa portée. C'est plus grande presumption, dit Plutarque (219), à ceux qui ne sont qu'hommes, d'entreprendre de parler & discourir des Dieux, & des Demydieux, que ce n'est à un homme ignorant de musique, vouloir juger de ceux qui chantent : ou à un homme qui ne fut jamais au camp, vouloir disputer des armes & de la guerre, en presumant comprendre par quelque legere conjecture, les effects d'un art qui est hors de sa cognoissance. L'Ancienneté pensa, ce croy-je, faire quelque chose pour la Grandeur Divine, de l'apparier à l'homme, la vestir de ses facultez, & estrener de ses belles humeurs & plus honteuses necessitez : luy offrant de nos viandes à manger, de nos danses, momeries & farces à la resjouir ; de nos vestemens à se couvrir, & maisons à loger, la caressant par l'odeur des encens & sons de la musique, festons & bouquets, & pour l'accommoder à nos vicieuses passions, flatant sa justice d'une inhumaine vengeance : l'esjouissant de

Combien il est ridicule de prétendre connoître Dieu en le comparant avec l'Homme.

(219) Dans le Traité, *Pourquoi la Justice Divine effere quelquefois la punition des Malefices*, ch. 4. de la Version d'Amyot.

228 ESSAIS DE MONTAIGNE,

la ruïne & dissipation des choses par elle créées & conservées: Comme Tiberius Sempronius, (220) qui fit brulser pour sacrifice à Vulcan, les riches dépouilles & armes qu'il avoit gagné sur les ennemis en la Sardaigne: Et Paul Emyle, celles de Macedoine, à Mars & à Minerve (221).

Usage généralement
établi d'apaiser la Divinité en lui
sacrifiant des Hommes.

Et Alexandre, arrivé à l'Océan Indique, (222) jetta en mer en faveur de Thetis, plusieurs grands vases d'or: Remplissant en outre ses autels d'une boucherie, non de bestes innocentes seulement, mais d'hommes aussi, ainsi que plusieurs Nations, & entre autres la nostre, avoyent en usage ordinaire: Et croy qu'il n'en est aucune exempte: d'en avoir faict essay.

(220) *Tire Live*, L. XLI. c. 16.

(221) Et aux autres Dieux, *quibus spolia hostium dicare jus fasque est*, dit *Tire Live*, L. XLV. c. 33.

(222) *Arrien*, L. VI. c. 19. & *Diodore de Sicile*, L. XVII. c. 104. sont les seuls Historiens d'Alexandre qui parlent des vases d'or jettés dans l'Océan: mais ils ne disent rien de la boucherie d'Hommes. Le premier lui fait sacrifier des Taureaux à Neptune: l'autre lui fait dresser des Autels en l'honneur de *Thetys* & de l'Océan. Je ne sai si Montaigne n'auroit pas aidé à la lettre, ou de memoire ou par conjecture, à l'occasion de ce qu'*Arrien* dit un peu plus haut, qu'Alexandre étant abordé à une Isle de l'Océan y fit des sacrifices, y immola d'autres victimes, à d'autres Dieux, & d'une autre manière. C'est *M. Barbeyrac* qui m'a fourni cette judicieuse Remarque.

[2] *Sulmone creatos**Quattuor hic juvenes totidem, quos educat
Ufens.**Viventes rapit, inferias quos immolet umbris.*

Les Getes se tiennent immortels, (223) & leur mourir n'est que s'acheminer vers leur Dieu Zamolxis. De cinq en cinq ans ils depeschent vers luy quelqu'un d'entre eux, pour le requerir des choses necessaires. Ce député est choisi au sort. Et la forme de le depescher après l'avoir de bouche informé de sa charge, est que de ceux qui l'assistent, trois tiennent debout autant de javelines, sur lesquelles les autres le lancent à force de bras. S'il vient à s'enferrer en lieu mortel, & qu'il trespasse soudain, ce leur est certain argument de faveur divine : s'il en eschappe, ils l'estiment meschant & execrable, & en deputent encore un autre de mesmes. Amestris, (224) mere de Xerxès, devenuë vieil-

[2] Sur cela Enée saisit quelques jeunes hommes nez à Sulmone, & quatre autres nourris sur les rives de l'Ufens, pour les immoler vivans aux Manes de Pallas. *Aneid.* L. X. vs. 517, &c.

(223) *Herodor.* L. IV. p. 289.

(224) Ou plutôt, *Femme de Xerxès*, comme dit Plutarque dans son *Traité de la Superstition*, ch. 13. mais ou Amyot a mis le mot de *Mere*, par pure inadvertance. On sait que Xerxès étoit né d'*Arossa*, Eille de Cyrus : & Herodote rapportant le fait

le, fit pour une fois ensevelir tous vifs quatorze jouvenceaux des meilleures maisons de Perse, suyvnt la Religion du Pays, pour gratifier à quelque Dieu sousterrain. Encore aujourd'huy les idoles de Themixtrant se cimentent du sang des petits enfans: & n'aiment sacrifice que de ces pueriles & pures ames: justice affamée du sang de l'innocence.

[a] *Tantum religio potuit suadere malorum.*

Les Carthaginois immoloient leurs propres enfans à Saturne: & qui n'en avoit point, (225) en achetoit, estant cependant le pere & la mere tenus d'assister à cet office, avec contenance gaye & contente.

Combien cet usage étoit farouche & insensé.

C'estoit une estrange fantaisie, de vouloir payer la bonté divine, de nostre affliction: Comme les Lacedemoniens qui mignardoient leur Diane, (226) par bourrellement des jeunes garçons,

dont parle ici Montagne, nomme expressément Amestris, *Femme de Xerxès*, Ἀμειστρίν τὴν Ξέρξεω γυναῖκα. L. VIII. p. 477.

[a] Tant la Religion a eu de pouvoir sur les hommes pour inspirer les plus grands crimes. *Lucrét.* L. I. vs. 102.

(225) Plutarque dans son *Traité de la Superstition*, ch. 13. de la Traduction d'Amyot.

(226) *Id.* dans les *Dits notables des Lacedemoniens* vers la fin.

qu'ils faisoient fouëter en sa faveur, souvent jusques à la mort. C'estoit une humeur farouche, de vouloir gratifier l'architecte, de la subversion de son bastiment : Et de vouloir garentir la peine deuë aux coupables, par la punition des non coupables : & que la pauvre Iphigenia au port d'Aulide, par sa mort & par son immolation dischargeast envers Dieu l'armée des Grecs des offenses qu'ils avoient commises :

[b] *Et casta incestu nubendi tempore in ipso
Hostia concideret mactatu mæsta parentis.*

Et ces deux belles & genereuses ames des deux Decius, pere & fils, pour propitier la faveur des Dieux envers les affaires Romaines, s'allassent jeter à corps perdu à travers le plus espais des ennemis. [c] *Qua fuit tanta Deorum iniquitas, ut placari populo Romano non possent, nisi tales viri occidissent ?* Joint que ce n'est pas au Criminel de se faire fouëter à sa mesure, & à son heure :

[b] Que cette chaste Princesse tremblante au pied des Autels, y fût cruellement immolée dans la fleur de son âge par l'ordre de son propre Père. *Lu. rer. L. I. v. 99, 100.*

(c) Comment les Dieux étoient-ils si irrités contre le Peuple Romain, qu'ils ne pussent être satisfaits qu'au prix d'un sang si généreux ? *Cic. De Nat. Deor. L. III. c. 6.*

c'est au Juge, qui ne met en compte de chastiment, que la peine qu'il ordonne : & ne peut attribuer à punition ce qui vient à gré à celuy qui le souffre. La vengeance Divine presuppõe nostre dissentiment entier, pour la justice, & pour nostre peine. Et fut ridicule l'humeur de Polycrates Tyran de Samos, (227) lequel pour interrompre le cours de son continuel bonheur, & le compenser, alla jeter en mer le plus cher & précieux joyau qu'il eust, estimant que par ce malheur aposté, il satisfaisoit à la revolution & vicissitude de la Fortune. Et elle pour se moquer de son ineptie, fit que ce mesme joyau revinst encore en ses mains, trouvé au ventre d'un poisson. Et puis, à quel usage les deschiremens & desmembremens des Corybantes, des Menades, & en nos temps des Mahometans, qui s'esbalassent le visage, l'estomach, les membres, pour gratifier leur Prophete; veu que l'offence consiste en la volonté, non en la poitrine, aux yeux, aux genitoires, en l'embonpoint, aux espaulles, & au gosier ? [d] *Tantus est per-*

(227) *Herodot. L. III. p. 201, 202.*

[d] Telle est l'extravagance de ces pauvres insensés, qu'ils pensent appaiser les Dieux par des

turbata mentis & sedibus suis pulsa furor, ut sic Dii placentur, quemadmodum ne homines quidem sciunt. Cette texture naturelle regarde par son usage, non seulement nous, mais aussi le service de Dieu & des autres hommes : c'est injustice de l'affoler à nostre escient, comme de nous tuer pour quelque pretexte que ce soit. Ce semble estre grand' lascheté & trahison, de mastiner & corrompre les fonctions du corps, stupides & serves, pour espargner à l'ame, la sollicitude de les conduire selon raison. [e] *Ubi iratos Deos timent, qui sic propitios habere merentur? — In regia libidinis voluptatem castrati sunt quidam; sed nemo sibi, ne vir esset, jubente Domino, manus intulit.* Ainsi remplissoient-ils leur Religion de plusieurs mauvais effects.

[f] *sapius olim*

Religio peperit scelerosa atque impia facta.

actes de cruauté que les hommes mêmes ne sauroient faire dans leurs plus grands emportemens. D. *Augustin.* De Civitate Dei, L. VI. c. 10.

[e] Quelle idée effrayante doivent avoir de leurs Dieux irritez, ceux qui prétendent se les rendre propices par des traitemens si barbares ? — On a vu des hommes qui ont été faits eunuques pour le plaisir des Rois : mais jamais un homme ne s'est égorgé lui-même par ordre de son Maître, pour n'être pas homme. *Ibid.* à Seneca.

[f] Depuis long-temps la Religion a produit

Combien il
est ridicule
de juger du
pouvoir &
des perfec-
tions de
Dieu par
rapport à nos
conceptions.

Or rien du nostre ne se peut apparier ou rapporter en quelque façon que ce soit, à la Nature Divine, qui ne la tache & marque d'autant d'imperfection. Cette infinie beauté, puissance, & bonté, comment peut-elle souffrir quelque correspondance & similitude à chose si abjecte que nous sommes, sans un extreme interest & dechet de sa divine grandeur ? [g] *Infirmum Dei fortius est hominibus : & stultum Dei sapientius est hominibus.* Stilpon le Philosophe interrogé si les Dieux s'esjouïssent de nos honneurs & sacrifices : *Vous estes indiscret*, répondit-il : (228) *retirons-nous à part, si vous voulez parler de cela.* Toutesfois nous luy prescrivons des bornes, nous tenons sa puissance assiegée par nos raisons, (j'appelle Raison nos resveries & nos songes, avec la dispense de la Philosophie, qui dit, le fol mesme & le meschant, forcener par raison : mais que c'est une raison de

des actions impies & detestables. *Lucrer. L. I. vs. 83, 84.*

[g] La foiblesse de Dieu est plus forte que la force des hommes, & la folie de Dieu plus sage que leur sagesse. *1. Corinth. I. vs. 25.*

(228) *Diog. Laërce dans la Vie de Stilpon, L. II. Sgm. 117. Περὶ τούτων μὴ ἐρώτα, ἀρόντε, ἐν ἐδῶ, ἀλλὰ μόνον.*

particuliere forme) nous le voulons asservir aux apparences vaines & foibles de nostre entendement , luy qui a faict & nous & nostre cognoissance. Parce que rien ne se fait de rien , Dieu n'aura sceu bastir le Monde sans matiere. Quoy , Dieu nous a-il mis en main les clefs & les derniers ressorts de sa puissance ? S'est-il obligé à n'outrepasser les bornes de nostre Science ? Mets le cas , ô homme , que tu ayes peu remarquer icy quelques traces de ses effects : penSES-tu qu'il y ayt employé tout ce qu'il a peu , & qu'il ayt mis toutes ses formes & toutes ses idées en cet Ouvrage ? Tu ne vois que l'ordre & la police de ce petit caveau où tu es logé , au moins si tu la vois : la Divinité a une jurisdiction infinie au delà : cette piece n'est rien au prix du tout :

[h]——— *omnia cum caelo , terraque , marique ,*

Nil sunt ad summam summaï totius omnem.

C'est une Loy municipale que tu allegues , tu ne sçays pas quelle est l'universelle. Attache-toy à ce à quoy tu es

[h] Le Ciel , la Terre , & la Mer , tout cela pris ensemble n'est rien en comparaison de l'immensité du grand Tout. *Lucret. L. VI. vs. 678 , &c.*

236 ESSAIS DE MONTAIGNE,

subject, mais non pas luy : il n'est pas ton confrere, ou concitoyen, ou compagnon. S'il s'est aucunement communiqué à toy, ce n'est pas pour se ravalier à ta petitesse, ny pour te donner le contrerolle de son pouvoir. Le corps humain ne peut voler aux nuës, c'est pour toy : le Soleil (229) bransle sans sejour sa course ordinaire : les bornes des Mers & de la Terre ne se peuvent confondre : l'eau est instable & sans fermeté; un mur est sans froissure impenetrable à un corps solide; l'homme ne peut conserver sa vie dans les flammes; il ne peut estre & au Ciel & en la Terre, & en mille lieux ensemble corporellement. C'est pour toy qu'il a faict ces regles: c'est toy qu'elles attaquent. Il a tesmoigné aux Chrestiens qu'il les a toutes franchies quand il luy a pleu. De vray, pourquoy tout-puissant, comme il est, auroit-il restreint ses forces à certaine mesure? En faveur de qui auroit-il renoncé son privilege? Ta Raison n'a en aucune autre chose plus de verisimilitude & de fondement, qu'en ce qu'elle te persuade la pluralité des Mondes,

(229) *Fait sa course ordinaire sans jamais se reposer.*

[i] *Terramque & Solem, Lunam, Mare, cetera qua sunt,*
Non esse unica, sed numero magis innumerali.

Pluralité des Mondes crûs autrefois, & encore à présent : ce qu'on en peut conclurre, selon Monrogné.

Les plus fameux Esprits du temps passé, l'ont creuë ; & aucuns des nostres mesmes, forcez par l'apparence de la Raison humaine. D'autant qu'en ce bastiment, que nous voyons, il n'y a rien seul & un,

[k] — *cum in summa res nulla sit una,*
Unica qua gignatur, & unica solaque crescat :

& que toutes les especes sont multipliées en quelque nombre : Par où il semble n'estre pas vray-semblable, que Dieu ait faict ce seul ouvrage sans compaignon : & que la matiere de cette forme ayt esté toute espuisée en ce seul individu.

[l] *Quare etiam atque etiam tales facere necesse est,*

[i] Que la Terre, la Mer, le Soleil, la Lune & les autres choses ne sont point uniques, mais en nombre innombrable. *Lucrer. L. II. vs 1084, &c.*

[k] Vu qu'il n'y a rien en ce grand Univers qui soit engendré, & qui croisse seul de son espece. *Id. ibid. vs. 1076, &c.*

[l] Car on ne peut s'empêcher de reconnoître qu'il se fait ailleurs des amas de matiere, pareils à ceux que le Ciel enferme dans son vaste circuit. *Lucrer. L. II. vs. 1063, &c.*

*Esse alios alibi congressus materiâ,**Qualis hic est avido complexu quem tenet ather.*

Notamment si c'est un animant, comme les mouvemens le rendent si croyable, que Platon l'assure (230), & plusieurs des nostres ou le confirment, ou ne l'osent infirmer : Non plus que cette ancienne opinion, que le Ciel, les Estoi-les, & autres membres du Monde, sont creatures composées de corps & ame : mortelles, en consideration de leur composition : mais immortelles par la determination du Createur. Or s'il y a plusieurs Mondes, comme Democritus, Epicurus & presque toute la Philosophie a pensé, que sçavons-nous si les principes & les regles de cettuy-cy touchent pareillement les autres ? Ils ont à l'avanture autre visage & autre police. Epicurus (231) les imagine ou semblables, ou dissemblables.

Extrême dif. Nous voyons en ce Monde une infi-

(230) Dans son *Timée* p. 527. C. Κατὰ λόγον τὸν εἰκότα δεῖ λέγειν, τόνδε τὸν κόσμον, ζῶον ἐμψυχον ἐννεν τε τῇ ἀληθείᾳ διὰ πῆν τῷ Θεῷ γενέσθαι πρόνοϊαν.

(231) Il y a, disoit-il, des Mondes à l'infini, qui sont ou semblables au nôtre, ou dissemblables : Κόσμοι ἀπειροὶ εἰσὶν, εἰθ' ὅμοιοι τήτῳ, εἴτ' ἀνόμοιοι. Diog. Laërce, dans la Vie d'Epicure, L. X. Segm. 85

nie difference & varieté, pour la seule ^{ference sur}
distance des lieux. Ny le bled ny le vin ^{la Terre, se-}
se voit, ny aucun de nos animaux, en ^{lon la distan-}
ce nouveau coin du Monde, que nos ^{ce des Lieux.}
Peres ont descouvert : tout y est divers.
Et au temps passé, voyez en combien
de parties du Monde on n'avoit cog-
noissance ny de Bacchus, ny de Cerés.
Qui en voudra croire Pline & Herodo-
te, il y a des especes d'hommes en cer-
tains endroits, qui ont fort peu de res-
semblance à la nostre. Et y a des for-
mes mestissées & ambigues, entre l'hu-
maine nature & la brutale. Il y a des
contrées (232) où les hommes naissent
sans teste, portant les yeux & la bou-
che en la poiétrine : (233) où ils sont
tous androgynes : (234) où ils mar-
chent de quatre pates : où ils n'ont (235)
qu'un œil au front, & la teste plus sem-
blable à celle d'un chien qu'à la nostre :
où ils sont moitié poisson par embas,

(232) *Herodor.* L. IV. pag. 324. où il est parlé
aussi de ceux dont la tête ressemble à celle d'un
Chien.

(233) *Plin. Hist. Nat.* L. VIII. c. 2.

(234) *Id.* *ibid.* On voit clairement par ce que
Pline en dit là, qu'il les a pris, & avec raison,
pour une espece de singes.

(235) *Herodore*, L. III. pag. 234. Mais il déclare
en même temps qu'il n'en croit rien : *πείθομαι*
δὲ οὐδὲ τούτοις, &c.

& vivent en l'eau : où les femmes (236) accouchent à cinq ans, & n'en vivent que huit : où ils ont la teste si dure & la peau du front, que le fer n'y peut mordre, & rebouche contre : où les hommes sont sans barbe : des Nations (237) sans usage de feu : d'autres qui rendent

(236) *Plin. Hist. Nat. L. VII. c. 2. Quinquennes concipere feminas, octavum vitæ annum non excedere.*

(237) *Id. L. VI. c. 30. Quibusdam ante Ptolemæum Lathurum Regem Ægypti ignorus fuit usus ignium. — Dans les Isles Mariannes qui furent découvertes par Magellan en 1521. les Habitans, outre quantité de choses que nous croyons nécessaires à la vie, qui leur manquoient, n'avoient jamais vu feu. Cet Element si nécessaire leur étoit entièrement inconnu. Ils n'en savoient ni l'usage ni les qualitez ; & jamais ils ne furent plus surpris que quand ils en virent pour la première fois à la descente que fit Magellan dans une de leurs Isles, où il brula une cinquantaine de Maisons, pour punir ces Insulaires de la peine qu'ils lui avoient faite. Ils regarderent le Feu dans les commencemens comme une espece d'Animal qui s'accrochoit au Bois dont il se nourrissoit. Les premiers qui s'approchèrent de trop près, s'étant brûlez, en donnerent la crainte aux autres, & n'osèrent plus le regarder que de loin, de peur, disoient ils, d'en être mordus, & que ce terrible Animal ne les blessât par sa violence respiration. HISTOIRE DES ISLES MARIANES, publiée en 1699. par le P. Charles le Gobien, Liv. II. p. 44, 45. Une chose digne de remarque, & dont Montaigne n'auroit pas manqué de prendre connoissance, c'est que les Habitans de ces Isles qui ont le Japon au Nord, & la nouvelle Guinée au Midi, separez de toutes les Nations par de vastes Mers qui les environnent ; ignoroient entièrement qu'il y eut d'autres Terres, & se regardoient comme les seuls hommes qui fussent dans l'Univers.*

rendent le (238) sperme de couleur noire. Quoy, ceux (239) qui naturellement se changent en loups, en juments, & puis encore en hommes? Et s'il est ainsi, comme dit Plutarque (240),

(238) *Herodot. L. III. p. 229.* Un curieux & habile Anatomiste m'a assuré que le fait étoit absolument faux.

(239) Ici Montagne n'avoit pas lu assez exactement son Pline, qui dit, qu'on doit être fortement persuadé qu'il est faux que des hommes aient été changez en Loups, & puis encore en hommes, ou bien qu'il faut ajouter foi aux contes dont la fausseté a été averée depuis tant de siècles : *Homines in Lupos verti, rursusque restitui sibi, falsum esse confiderenter existimare debemus, aut credere omnia quæ fabulosa tot seculis comperimus.* Plin. *Hist. Nat. L. VIII. c. 22.* Ayant ensuite cité quelques histoires de ces prétendus changemens, il s'écrie, *Mirum est quo procedat Græcæ credulitas. Nullum rân impudens mendacium est ut recte careat.* Il est étonnant jusqu'où les Grecs ont porté la credulité. Il n'y a point de mensonge si impudent qui manque de témoins pour l'autoriser. *Ibid.*

(240) J'ai cherché inutilement l'endroit de Plutarque d'où Montagne a pris cela : mais je trouve dans Pline, que dans l'extrémité des Indes près de la source du Gange, il y a une Nation d'*Astomes*, de gens sans bouche, tout velus, qui s'habillent du duvet des feuilles, & ne vivent que des odeurs qu'ils respirent par les narines : *Astomorum gentem sine ore, corpore toto hirtam vestiri frondium lanugine, halitu tantum viventem & odore quem naribus trahant.* *Hist. Nat. L. VII. c. 2.* — J'ai enfin trouvé que c'est dans le Traité, *De la Face qui apparoit dans le rond de la Lune*, que Plutarque a parlé, sur la foi de *Megasthenes*, de certains Peuples des Indes, qui n'ayant point de bouche, ce qui les a fait nommer *Astomes*, ne mangent ni ne boivent, mais sont brûlez par une certaine racine, & se nourrissent du parfum qui en exhale, ἢν πίζαν φασὶ Μεγασθένης μίστε ἐσ-

242 ESSAIS DE MONTAIGNE,

qu'en quelque endroit des Indes, il y aye des hommes sans bouche, se nourrissans de la senteur de certaines odeurs, combien y a-il de nos descriptions fausses ? (241) Il n'est plus risible, ny à l'avanture capable de raison & de société : l'ordonnance & la cause de nostre bastiment interne, seroyent (242) pour la plus part hors de propos.

Bien des choses dans la nature qui sont contraires aux Regles que nous avons prescrites à la Nature.

Davantage, combien y a il de choses en nostre cognoissance, qui combattent ces belles regles que nous avons taillées & prescrites à Nature ? Et nous entreprendrons d'y attacher Dieu mesme ? Combien de choses appellons-nous miraculeuses, & contre nature ? Cela se fait par chaque homme, & par chaque Nation, selon la mesure de son ignorance. Combien trouvons-nous de proprieté occultes & de quint'essences ? car *aller selon Nature* pour nous, ce n'est qu'*aller selon nostre intelligence*,

θίοντας, μήτε πίνοντας, ἀλλ' ἀσώμους ὄντας
ὑποτίθειν καὶ θυμιάν, καὶ τρέφεσθαι τῇ
ὀσμῇ. Pag. 1728. §. 946. Tom. III. Edit. Henr.
Steph.

(241) L'Homme n'est plus un Animal risible, &c.

(242) Oui, pour une Creature sans bouche, par exemple, qui se nourriroit uniquement de ce qui s'exhale de certains Corps odoriferans, mais non pas, pour des Creatures comme nous, qui devons être nourris d'une autre manière, &c.

autant qu'elle peut suivre , & autant que nous y voyons : ce qui est au delà , est monstrueux & desordonné. Or à ce compte , aux plus advisez & aux plus habiles tout sera donc monstrueux : car à ceux-là , l'humaine Raison a persuadé , qu'elle n'avoit ny pied , ny fondement quelconque : non pas seulement pour asseurer , si la neige est blanche , & Anaxagoras (243) la disoit noire : s'il y a quelque chose , ou s'il n'y a nulle chose : s'il y a science ou ignorance : ce que Metrodorus Chius (244) nioit l'homme pouvoit dire : Ou si nous vivons ; comme Euripides est en doute , *si la vie que nous vivons , est vie , ou si c'est ce que nous appellons mort , qui soit vie :*

(243) Τὸς δ' οἶδεν εἰ ζῆν τεθ' ὁ κέκληται
θανεῖν ,

Τὸ ζῆν δ' ἐθνήσκειν ἔσι ;

(243) Anaxagoras nivem nigram dixit esse. Cic. Acad. Quæst. L. IV. c. 23.

(244) Nego , inquit , scire nos sciamusne aliquid , an nihil sciamus : ne idipsum quidem nescire aut scire , scire nos : nec omnino , sit ne aliquid , an nihil sit. Id. ibid. Sextus Empiricus a mis aussi Metrodore de Chios au nombre des vrais Sceptiques : Εἰ ἔστι κριτήριον ἀληθείας , p. 146.

(245) Platon dans son Gorgias , p. 300. Diogene Laërce dans la Vie de Pyrrhon , L. IX. Segm. 73. & Sextus Empiricus Pyrrh. Hypot. L. III. c. 24. citent différemment ces Vers , & autrement qu'ils ne sont

244 ESSAIS DE MONTAIGNE,

Et non sans apparence. Car pourquoy prenons-nous tiltre d'estre, de cet instant, qui n'est qu'une (246) éloise dans le courts infini d'une nuit éternelle, & une interruption si briefve de nostre perpetuelle & naturelle condition, la mort occupant tout le devant & tout le derriere de ce moment, & encore une bonne partie de ce moment. D'autres jurent (247) qu'il n'y a point de mouvement, que rien ne bouge, comme les suivans de Melissus: Car s'il n'y a (248) qu'un, ny ce mouvement sphérique ne luy peut servir, ny le mouvement de lieu à autre, comme Platon preuve: (249) d'autres, qu'il n'y a ny generation ny corruption en Nature. Protagoras dit, (250) qu'il n'y a rien

ici, sans pourtant qu'il y ait aucune difference réelle pour le sens.

(246) C'est-à-dire, un éclair. Borel qui sur ce mot cite Montagne, le fait venir de *elucere*. En Languedoc, ajoute-t-il, un *liaus* veut dire un éclair; & *lieussa*, faire des éclairs: deux mots qui viennent aussi du Latin *lucere*.

(247) *Diogene Laërce* dans la Vie de Melissus, L. IX. Segm. 24.

(248) Ce que soutenait Melissus: ἔστιν αὐτῷ τὸ πᾶν ἀπείρον εἶναι, — καὶ ἡν, ὁμοίον αὐτῷ. *Diog. Laërt.* Ibid.

(249) Je mets ici d'autres, suivant l'Édition in 4to d'Abel L'Angelier publiée à Paris en 1588.

(250) *Diogene Laërce* dans la Vie de Protagoras, L. IX. Segm. 51. Si *Protagora credo*, dit Seneque,

en Nature, que le doute; Que de toutes choses on peut également disputer; & de cela même, si on peut également disputer de toutes choses: (251) Naufiphanes, que des choses, qui semblent, rien est non plus que non est: Qu'il n'y a autre certain que l'incertitude. Parmenides, que de ce qu'il semble, il n'est aucune chose en general: (252) Qu'il n'est qu'Un. Zenon, (253) qu'Un

nihil in rerum natura est, nisi dubium: Epist. 99.

(251) Dans toutes les Editions de Montagne que j'ai pu voir, je trouve ici *Mansiphanes*: mais c'est sans doute une faute d'impression. *Naufiphanes* étoit Disciple & Sectateur de Pyrrhon, & en cette qualité il devoit soutenir, qu'il n'y avoit rien de certain que l'incertitude: & c'est sans doute ce que Montagne a voulu nous apprendre ici sur le rapport de Seneque qui dit expressement, *Si Naufiphani credo, hoc unum certum est, nihil esse certi: Epist. 88.*

(252) *Unum esse omnia*: ce sentiment que Cicéron attribué à *Xenophane*, *Quæst. Acad. L. IV. c. 37.* étoit aussi celui de *Parmenide*, Disciple de *Xenophane*, si nous en croyons *Aristote*, qui dit (*Lib. I. Metaphys. c. 5.*) que *Parmenide* ne croyoit réellement qu'un seul Etre, mais qu'il supposoit deux Principes, le Chaud & le Froid, pour s'accommoder à l'apparence. Je tiens cette dernière citation du Traducteur des *Entretiens de Cicéron DE LA NATURE DES DIEUX*, Tom. III. pag. 276. — *Si Parmenidi credo*, dit Seneque, *nihil est præter unum: Epist. 88.* Et c'est apparemment de là que Montagne a pris ce qu'il nous dit ici de *Parmenide*.

(253) Ce Zenon doit être *Zenon d'Elée*, Disciple de *Parmenide*. Les *Pyrrhoniens* le comptoient pour un de leurs Sectateurs: *Diogene Laërce* dans la Vie de *Pyrrhon*, L. IX. *Segm. 72.* Montagne co.

mesme n'est pas : Et qu'il n'y a rien. Si un estoit, il seroit ou en un autre, ou en soy-mesme. S'il est en un autre, ce sont deux. S'il est en soy-mesme, ce sont encore deux, le comprenant, & le compris. Selon ces dogmes, la nature des choses n'est qu'une ombre ou fausse ou vaine.

*La puissance
divine ne
doit pas être
soumise aux
Loix de notre
Langage.*

Il m'a tousjours semblé qu'à un homme Chrestien cette sorte de parler est pleine d'indiscretion & d'irreverence : *Dieu ne peut mourir, Dieu ne se peut desdire, Dieu ne peut faire cecy, ou cela.* Je ne trouve pas bon d'enfermer ainsi la puissance divine sous les Loix de nostre parole. Et l'apparence qui s'offre à nous, en ces propositions, il la faudroit représenter plus reverement & plus religieusement.

*Langage humain
plein
de defauts.*

Nostre parler a ses foiblesses & ses deffaults, comme tout le reste. La plus part des occasions des troubles du monde sont Grammairiens. Nos procès ne naissent que du debat de l'interpretation des Loix; & la plus part des guerres, de cette impuissance de n'avoir sceu clairement exprimer les conventions &

pie encore ici Seneque, qui après ces paroles, *si Parmenidi credo, nihil est præter unum*, ajoute immédiatement, *si Zenoni, ne unum quidem*: Epist. 88.

traictez d'accord des Princes. Combien de querelles & combien importantes a produit au monde le doute du sens de cette syllabe, *Hoc* ? Prenons la clause que la Logique mesmes nous presentera pour la plus claire : Si vous dictes, Il fait beau temps, & que vous disiez verité, il fait donc beau temps. Voilà pas une forme de parler certaine ? Encore nous trompera elle. Qu'il soit ainsi, suivons l'exemple : si vous dites, Je ments, & que vous disiez vray, vous mentez donc. L'art, la raison, la force de la conclusion de cette-cy, sont pareilles à l'autre, toutesfois nous voyla embourbez.

Je voy les philosophes Pyrrhoniens qui ne peuvent exprimer leur generale conception en aucune maniere de parler : car il leur faudroit un nouveau langage. Le nostre est tout formé de propositions affirmatives, qui leur sont du tout ennemies. De façon que quand ils disent, je doute, on les tient incontinent à la gorge pour leur faire avouër, qu'au moins assurent & sçavent-ils cela, qu'ils doutent. Ainsi on les a contraints de se sauver dans cette comparaison de la Médecine, sans laquelle leur humeur seroit inexplicable.

*Pyrrhoniens
embarrassés à
trouver des
paroles qui
puissent re-
présenter
leur Opinion.*

Quand ils prononcent, *j'ignore* ou *jé doubte*, ils disent que cette proposition s'emporte elle-mesme quant & quant le reste, (254) ny plus ny moins que la rubarbe, qui pousse hors les mauvaises humeurs, & s'emporte hors quant & quant elle-mesmes. Cette fantaisie est plus seurement conceuë par interrogation : *Que sçay-je ?* comme (255) je la porte à la devise d'une Balance. Voyez comment on se prevault de cette sorte de parler (256) pleine d'irreverence. Aux disputes qui sont à present en nostre Religion, si vous pressez trop les adversaires, ils vous diront tout destroussément, qu'il n'est pas en la puissance de Dieu de faire que son corps soit en paradis & en la terre, & en plusieurs lieux ensemble. Et ce moqueur (257) ancien comment il en faict son

(254) C'est justement la comparaison dont les Pyrrhoniens avoient accoustumé de se servir : *Κατ' ἴσιν τοῖς καθαρτικοῖς , ἅ τὴν ὕλην προεκκρίναντα , καὶ αὐτὰ ὑπεκκρίνεται καὶ ἐξάπολυται* Diog. Laërt. dans la Vie de Pyrrhon, L. IX. Segm. 76.

(255) On peut la voir dans plusieurs Editions des *Essais*, au dessous du Portrait de Montagne. Elle est aussi dans cette Edition, sous le Portrait de Montagne à côté de ses Armes.

(256) Dont Montagne a parlé ci-dessus, savoir, *Dieu ne peut faire ceci, ou cela.*

(257) *Plin*, dont voici les propre termes : *Im-*

profit. » Au moins, *dit-il*, est-ce une
 » non legera consolation à l'homme, de
 » ce qu'il voit Dieu ne pouvoir pas tou-
 » tes choses : car il ne se peut tuer quand
 » il le voudroit, qui est la plus grande
 » faveur que nous ayons en nostre con-
 » dition : il ne peut faire les mortels im-
 » mortels, ny revivre les trepassiez, ny
 » que celuy qui a vescu n'ait point vescu,
 » celuy qui a eu des honneurs, ne les
 » ait point eus, n'ayant autre droit sur
 » le passé que de l'oubliance : Et afin
 » que cette société de l'homme à Dieu,
 » s'accouple encore par des exemples
 » plaisans, il ne peut faire que deux
 » fois dix ne soyent vingt. Voyla ce qu'il
 dit, & qu'un Chrestien devoit éviter
 de passer par sa bouche. Là où au re-
 bours, il semble que les hommes recher-
 chent cette folle fierté de langage pour
 ramener Dieu à leur mesure.

*perfecta verò in homine natura præcipua solaria, ne
 Deum quidem posse omnia. Namque nec sibi potest mor-
 rem consciscere, si velit: quod homini dedit optimum in-
 tantis vitæ panis: nec mortales æternitate donare, aut
 revocare defunctos: nec facere, ut qui vixit, non vixe-
 rit: qui honores gessit, non gesserit. Nullumque habere im-
 præterita jus, præterquam oblivionis: arque (ut faceris
 quoque argumentis societas hac cum Deo copulerur) ur-
 bis dena viginti non sint.* Hist. Nat. L. II. c. 7. —

Dans la premiere Edition des Essais, publiée en
 1580. & dans celle d'Abel L'Angelier qui parut en
 1640 en 1588. Montagne avoit dit tout ouvertement :
 Et ce moqueur de Plin comment il en fait son profit.

[m] *Cras vel atrâ**Nube polum Pater occupato,**Vel sole puro, non tamen irritum**Quodcumque retro est efficiet, neque**Diffinget infectumque reddet**Quod fugiens semel hora vexit.*

Quand nous disons que l'infinité des siècles tant passez qu'àvenir n'est à Dieu qu'un instant : que sa bonté, sapience, puissance, sont mesme chose avecques son essence, nostre parole le dit, mais nostre intelligence (258) ne l'apprehende point. Et toutesfois nostre outrecuidance veut faire passer la Divinité par nostre estamine ; & de là s'engendrent toutes les resveries & erreurs, desquelles le monde se trouve saisi, ramenant & poissant à sa balance, chose si esloignée de son poids. [n] *Mirum quò procedat improbitas cordis humani, parvulo ali-*

[m] Que demain Jupiter nous donne de la pluye ou du beau temps, il ne pourra jamais faire que ce qui est passé n'ait point été, & que ce que le Temps rapide a une fois emmené avec lui, soit encore à faire. Horat. L. III. Od. 29. vs. 43, &c.

(258) Ne le comprend point. — Du mot Latin *apprehendere*, prendre, saisir, on a fait *apprehender* pour dire, comprendre, saisir une idée, une pensée ; & du temps de Montagne le mot *apprehender* n'étoit employé que dans ce sens-là. *Apprehender* pour dire craindre étoit absolument inconnu.

[n] Il est étonnant jusqu'où se porte l'arrogance du cœur de l'homme, lorsqu'elle est encouragée par quelque petit succès. Plin. Hist. Nat. L. II. c. 23.

quo invitata successu. Combien insolemment rabroüent Epicurus les Stoïciens, sur ce qu'il tient, l'estre veritablement bon & heureux n'appartenir qu'à Dieu, & l'homme sage n'en avoir qu'un ombrage & similitude ! Combien temerairement ont-ils attaché Dieu à la destinée ! (à la mienne volonté qu'aucun du furnom de Chrestiens (259) ne le fassent pas encore) & Thales, Platon, & Pythagoras, l'ont asservy à la nécessité. Cette fierté de vouloir descouvrir Dieu par nos yeux, a fait qu'un grand personnage des nostres a attribué à la Divinité une forme corporelle ; & est cause de ce qui nous advient tous les jours, d'attribuer à Dieu les evenemens d'importance, d'une particuliere assignation. Parce qu'ils* nous puissent, il semble qu'ils luy puissent aussi, & qu'il y regarde plus entier & plus attentif, qu'aux evenemens qui nous sont legers, ou d'une suite ordinaire, [o] *Magna Dii curant, parva negligunt.* Escoutez son exemple : il vous esclaircira de sa raison : [p] *Nec in regnis quidem Re-*

(259) *Ils le nient, & le font en effet.*

* *Nous ininteressent.*

[o] Les Dieux prennent soin des grandes choses, & negligent les petites, *Cic. De Nat. Deor. L. II. c. 66.*

[p] Les Rois même n'entrent point dans toutes

ges omnia minima curant. Comme si à ce Roy-là, c'estoit plus & moins de remuer un Empire, ou la feuille d'un arbre : & si sa providence s'exerçoit autrement, inclinant l'évenement d'une bataille, que le sault d'une puce. La main de son gouvernement se preste à toutes choses de pareille teneur, mesme force, & mesme ordre : nostre interest n'y apporte rien : nos mouvements & nos mesures ne le touchent pas [q] *Deus ita artifex magnus in magnis, ut minor non sit in parvis.* Nostre arrogance nous remet tousjours en avant cette blasphemuse apparition. Parce que nos occupations nous chargent, Straton a estreiné les Dieux de toute immunité d'offices, comme sont leurs Prestres. Il fait produire & maintenir toutes choses à Nature : & de ses poids & mouvements construit les parties du Monde : deschargeant l'humaine nature de la crainte des jugements divins. [r] *Quod beatum aternūque sit, id nec habere nego-*

les minucies du Gouvernement. *Id. ibid. L. III. ch. 35.*

[q] Dieu qui est si parfait ouvrier dans les grandes choses, ne l'est pas moins dans les petites. *D. Augustinus, De Civitate Dei, L. XI. c. 22.*

[r] *Souvenant* qu'un Etre heureux & immortel n'a point de peine, & n'en fait à personne. *Cic. de Nat. Deor. L. I. c. 17.*

tii quicquam, nec exhibere alteri. Nature veut qu'en choses pareilles il y ait relation pareille. Le nombre donc infini des mortels conclut un pareil nombre d'immortels : les choses infinies, qui tuent & ruinent, en presuppotent autant qui conservent & profitent. Comme les ames des Dieux, sans langue, sans yeux, sans oreilles, sentent entre elles chacune, ce que l'autre sent, & jugent nos pensées : ainsi les ames des hommes, quand elles sont libres & déprimées du corps, par le sommeil, ou par quelque ravissement, devinent, prognostiquent, & voyent choses, qu'elles ne sçauroient veoir meslées aux corps. *Les hommes*, (260) dit Sainct Paul, *sont devenus fols cuidans estre sages, & ont mué la gloire de Dieu incorruptible, en l'image de l'homme corruptible.* Voyez un peu ce bastillage des deifications anciennes. Après la grande & superbe pompe de l'enterrement, (261) comme le feu venoit à prendre au hault de la pyramide, & saisir le liét du trespassé, ils laissoient en mesme temps eschapper un aigle, lequel s'envolant * à mont,

(260) *Epître aux Rom. ch. L. v. 22, 23.*

(261) Tout cela est exactement décrit par *Hésiodien*, L. IV.

* *En haut.*

254 ESSAIS DE MONTAIGNE,

signifioit que l'ame s'en alloit en Paradis. Nous avons mille medailles, & notamment de cette honneſte femme de Fauſtine, où cette aigle eſt représenté, emportant à la (262) chevremorte vers le Ciel ces ames deſiées. C'eſt pitié que nous nous pippons de nos propres fingeries & inventions :

[f] *Quod ſinxere timent,*

comme les enfans qui s'effrayent de ce meſme viſage qu'ils ont barbouillé & noircy à leur compaignon. [t] *Quaſi quicquam infelicius ſit homine, cui ſua ſigmenta dominantur.* C'eſt bien loin d'honorer celuy qui nous a faiçts, que d'honorer celuy que nous avons faiçt. Auguſte eut plus de Temples que Jupiter, ſervis avec autant de religion & creance de miracles. Les Thafiens en recompènſe des biens - faiçts qu'ils avoient receus d'Ageſilaus, luy vindrent dire qu'ils l'avoient canonisé : *Vostre*

(262) Celui qui eſt porté à la Chevre morte eſt couché ſur le dos de celui qui le porte, & lui embraſſe le cou, en tenant ſes cuiſſes & ſes jambes autour de ſon corps.

[f] Ils redoutent les ſiçtions de leur Eſprit. *Lucret. L. I. vſ. 486.*

[t] Comme ſ'il y avoit rien de plus miſerable que l'homme qui eſt le jonet de ſes propres fançtics.

Nation, (263) leur dit-il, a-elle ce pouvoir de faire Dieu qui bon luy semble ? Faictes-en pour voir l'un d'entre vous , & puis quand j'auray veu comme il s'en sera trouvé, je vous diray grandmercy de vostre offre. L'homme est bien insensé : Il ne sçauroit forger un ciron , & forge des Dieux à douzaines. Oyez Trismegiste louant nostre suffisance : De toutes les choses admirables a surmonté l'admiration , que l'homme ayt peu trouver la divine Nature, & la faire. Voicy des arguments de l'escole mesme de la Philosophie,

[u] *Nesse cui Divos & cæli numina soli,
Aut soli nescire datum.*

Si Dieu est, (264) il est animal : s'il est animal, il a sens : & s'il a sens, il est subject à corruption. S'il est sans corps, il est sans ame, & par consequent sans action : & s'il a corps, il est perissable. Voyla pas triomphé ? Nous sommes incapables d'avoir faict le Monde : il y a donc (265) quelque Nature plus ex-

(263) Plutarque dans les *Dirs notables des Lacedemoniens*.

[u] Qui seule peut connoître les Dieux & les Puissances Celestes , ou sçavoir qu'on ne peut point les connoître. *Lucan* L. I. vs. 452, &c.

(264) *Cic. de Nat. Deor.* L. III. c. 13 , 14.

(265) *Id. ibid.* L. II. c. 6.

256 ESSAIS DE MONTAIGNE,
 cellente, qui y a mis la main. Ce seroit
 une sorte arrogance de nous estimer la
 plus parfaicte chose de cet Univers : il
 y a donc quelque chose de meilleur :
 Cela c'est Dieu. Quand vous voyez une
 riche & pompeuse demeure , encore
 que (266) vous ne sçachiez qui en est
 le maistre ; si ne direz-vous pas qu'elle
 soit faicte pour des rats. Et cette divi-
 ne structure, que nous voyons du Pa-
 lais celeste , n'avons-nous pas à croire,
 que ce soit le logis de quelque Maistre
 plus grand que nous ne sommes ? Le
 plus hault (267) est-il pas tousjours le
 plus digne ? Et nous sommes placez au
 plus bas. Rien sans ame & sans raison
 (268) ne peut produire un animant ca-
 pable de raison : Le monde nous pro-
 duit : Il a donc ame & raison. Chas-
 que part de nous est moins que nous :
 nous sommes part du Monde : Le Mon-

(266) *Id. ibid.* An verò si domum magnam, pul-
 cràmque videris, non possis adduci, ut, etiamsi
 dominum non videas, muribus illam & mustelis
 ædificatam putes : tantum verò ornatum mundi,
 tantam varietatem, pulchritudinèque rerum cœ-
 lestium, tantam vim, & magnitudinem maris atque
 terrarum, si tuum, ac non Deorum immortalium
 putes, nonne planè desipere videre ?

(267) *An ne hoc quidem intelligimus, omnia superari
 esse meliora ? terram autem esse infimam, &c. Id. ibid.*

(268) *Id. ibid. c. 8.*

de (269) est donc fourny de sagesse & de raison, & plus abondamment que nous ne sommes. C'est belle chose que d'avoir un grand gouvernement : Le gouvernement du Monde (270) appartient donc à quelque heureuse nature. Les Astres ne nous font pas de nuisance : Ils sont donc pleins de bonté. Nous avons besoin de nourriture, (271) aussi ont donc les Dieux, & se paissent des vapeurs de ça bas. Les biens mondains ne sont pas biens à Dieu : Ce ne sont donc pas biens à nous. L'offenser, & l'estre offensé sont également tesmoignage d'imbecillité : C'est donc folie de craindre Dieu. Dieu est bon par sa nature, l'homme par son industrie, qui est plus. La sagesse divine, & l'humaine sagesse n'ont autre distinction, sinon que celle-là est éternelle. Or la durée n'est aucune accession à la sagesse : Par-

(269) *Cic. De Nat. Deor. L. II. c. 12. Ut nulla pars corporis nostri est quæ non sit minor quàm nosmetipsi sumus, sic mundum universum pluris esse necesse est, quàm partem aliquam Universi. Quod si ita est, sapiens sit mundus necesse est.*

(270) *Id. ibid. c. 11.*

(271) *Id. ibid. c. 16. Quin etiam cibo; quo utare, interesse aliquid ad mentis aciem putant. Probabile est igitur, præstantem intelligentiam in sideribus esse, quæ & ætheream Mundi partem incolant, & marinis terrenisque humoribus longo intervallo extenuatis, alantur.*

quoy nous voyla compagnons. Nous avons vie, raison & liberté, estimons la bonté, la charité, & la justice : ces qualitez sont donc en luy. Somme (272) le bastiment & le desbastiment, les conditions de la Divinité, se forgent par l'homme selon la relation à soy. Quel patron & quel modele ! Estirons, eslevons, & grossissons les qualitez humaines tant qu'il nous plaira. Enfle-toy, pauvre homme, & encore, & encore, & encore,

[w] *non si te ruperis, inquit.*

[x] *Profecto non Deum, quem cogitare non possunt, sed semetipsos pro illo cogitantes, non illum sed seipsos, non illi, sed sibi comparunt.* Es choses naturelles les effects ne rapportent qu'à demy leurs causes. Quoy cette-cy ? elle est au dessus de l'ordre de Nature : sa condition est trop hautaine, trop esloignée, & trop maistresse, pour souffrir que nos con-

(272) *Le Theïsme & l'Artheïsme*, &c. tous ces argumens pour & contre une Divinité, &c.

[w] Quand tu creverois, tu n'en approcherois pas. *Horat. L. II. Sat. 3. vs. 319.*

[x] Dans le fond les hommes croyant penser à Dieu, dont ils ne peuvent se former l'idée, ne pensent point à lui, mais à eux-mêmes ; & c'est à eux, non à lui-même qu'ils le comparent véritablement. *D. Augustin. De Civitate Dei, L. XII. c. 15.*

elusions l'attachent & la garottent. Ce n'est par nous qu'on y arrive, cette route est trop basse. Nous ne sommes non plus près du Ciel sur le mont Senis, qu'au fond de la Mer : consultez-en pour voir avec vostre astrolabe. Ils ramènent Dieu jusques à l'accointance charnelle des femmes, à combien de fois, à combien de generations. *Paulina* femme de *Saturnius*, matrone de grande reputation à Rome, (273) pensant coucher avec le Dieu (274) *Serapis*, se trouve entre les bras d'un sien amoureux, par le maquerellage des Prestres de ce Temple. Varro le plus subtil & le plus sçavant Auteur Latin, (275) en ses livres de la Theologie, escrit, que le secrestin de *Hercules*, jectant au sort d'une main pour soy, de l'autre pour *Hercules*, joüa contre luy un soupper & une garse : s'il gaignoit, aux despens des offrandes : s'il perdoit, aux siens. Il perdit, paya son soupper & sa garse. Son nom fut *Laurentine*, qui veid de nuict ce Dieu entre ses bras, luy disant au surplus,

(273) Cette Histoire est racontée au long dans *Joseph*, *Antiquit. Jud.* L. XVIII. c. 4.

(274) Ou *Anubis*, selon *Joseph*, *ibid.*

(275) Dans *S. Augustin De Civitate Dei*, L. VI. 6.7.

que le lendemain, le premier qu'elle rencontreroit, la payeroit celestement de son salaire. Ce fut (276) Taruncius jeune homme riche, qui la mena chez luy, & avec le temps la laissa heritiere. Elle à son tour, esperant faire chose agreable à ce Dieu, laissa heritier le peuple Romain : Pourquoy on luy attribua des honneurs divins. Comme s'il ne suffisoit pas, que (277) par double estoc Platon fust originellement descendu des Dieux, & avoir pour Autheur commun de sa race, Neptune : il estoit tenu pour certain à Athenes, qu'Ariston (278) ayant voulu jouir de la belle Perictione, n'avoit sceu : & fut adverti

(276) Ou, *Tarunius juvenis ditissimus* : *ibid.* Mais selon Plutarque, qui raconte la même histoire dans la Vie de Romulus, le premier homme que rencontra Larentia * (car c'est ainsi qu'il la nomme) fut un nommé Tarunius †, homme ja fort agé, Ch. 3. de la Traduction d'Amyot.

* *Λαρεν-ίη*, in *Vit. Romuli*, p. 20. Tom. I. *Francof.* Ed. *Aubr.* 1599.

† *Ταῦρετις*, *ibid.*

(277) Des deux côtez, du côté paternel, & maternel. — *Estoc*, ligne d'extraction, la source d'une lignée, où toute la lignée rapporte son commencement, *Nicot.*

(278) *Diogene Laërce* dans la Vie de Platon, I. III. Segm. 2. *Ἀθήνησιν ἦν λόγος, ὥραϊαν ἔσαν τὴν Περικτιόνην βιάζεσθαι τὸν Ἀρίσωνα, καὶ μὴ τυγχάνειν.*

en songe (279) par le Dieu Apollo , de la laisser impollue & intacte , jusques à ce qu'elle fut accouchée. (280) C'estoient le pere & mere de Platon. Combien y a-il és histoires , de pareil coeuages , procurez par les Dieux , contre les pauvres humains ? & des maris injurieusement descriez en faveur des enfans ? En la Religion de Mahomet , il se trouve par la croyance de ce peuple , assés de Merlins : assavoir enfans sans pere , spirituels , nays divinement au ventre des pucelles ; & portent un nom , qui le signifie en leur langue.

Il nous faut noter , qu'à chasque chose , il n'est rien plus cher , & plus estimable que son Estre , (le Lyon , l'aigle , le daulphin , ne prisent rien au dessus de leur espece) & que chacune rapporte les qualitez de toutes autres choses à ses propres qualitez : Lesquelles nous pouvons bien estendre & racourcir , mais c'est tout ; car hors de ce rapport , & de ce principe , nostre imagination ne peut aller , ne peut rien deviner autre , & est impossible qu'elle

*A la Bête
tout comme
à l'Homme ,
rien n'est
plus pre-
cieux que son
Estre.*

(279) On vient pour chose certaine , qu'Apollon s'apparut en vision la nuit à Ariston qui luy defendit de soucher à sa femme de dix mois : Plutarque dans ses *Propos de table* , L. VIII. QUESTION PREMIERE.

(280) Ariston & Perictione étoient , &c.

sorte de là, & qu'elle passe au delà. D'où naissent (281) ces anciennes conclusions : » De toutes les formes, la » plus belle est celle de l'homme : Dieu » donc est de cette forme. Nul ne peut » estre heureux sans vertu : ny la vertu » estre sans raison : & nulle raison loger » ailleurs qu'en l'humaine figure : Dieu » est donc revestu de l'humaine figure. [y] *Ita est informatum anticipatum mentibus nostris, ut homini, quum de Deo cogitet, forma occurrat humana.* Pourtant disoit plaisamment Xenophanes, (282) que si les animaux se forgent des Dieux, comme il est vray-semblable qu'ils facent, ils les forgent certainement de mesme eux, & se glorifient, comme nous. Car pourquoy ne dira un oyson ainsi : » Toutes les pieces de l'Univers me regardent, la Terre me sert

(281) *Cic. de Nat. Deor. L. I. cap. 18. Quòd si omnium animantium formam vincit hominis figura, Deus autem animans est : eà figurà profectò est, quæ pulcherrima sit omnium : quòniàmque Deos beatissimos esse constat, beatus autem esse sine virtute nemo potest, nec virtus sine ratione constare, nec ratio usquam inesse nisi in hominis figurà : hominis esse specie Deos confitendum est.*

[y] Tant nous sommes portez naturellement à nous représenter Dieu sous une forme humaine, lorsque nous pensons à lui. *Cic. de Nat. Deor. L. I. c. 27.*

(282) Voyez Eusebe dans sa *Préparation Evangelique*, L. XIII. c. 13.

» à marcher , le Soleil à m'esclairer , les
 » Estoiles à m'inspirer leurs influences :
 » j'ay telle commoditez des Vents , telle
 » des Eaux : il n'est rien que cette vou-
 » te regarde si favorablement que moy :
 » je suis le mignon de Nature ? Est-ce
 » pas l'homme qui me traicte , qui me
 » loge , qui me sert ? C'est pour moy
 » qu'il fait & semer & moudre. S'il me
 » mange , aussi fait-il bien l'homme son
 » compagnon ; & si fay-je moy les vers
 » qui le tuent , & qui le mangent. Au-
 » tant en diroit une gruë ; & plus magni-
 » fiquement encore pour la liberté de son
 » vol , & la possession de cette belle &
 » haulte region : [z] *Tam blanda con-*
ciliatrix , & tam sui est lena ipsa na-
tura.

Or donc par ce mesme train , pour nous sont les destinées , pour nous le Monde , il luiët , il tonne pour nous ; & le Createur , & les Creatures , (283) tout est pour nous. C'est le but & le point où vise l'université des choses. Regardez le registre que la Philosophie a tenu

En consé-
quence de-
quoi l'Homa-
me s'imagi-
ne que tout est
pour lui.

[z] Tant la nature est adroite à se faire aimer en rendant chaque Etre aimable à lui-même. *Cic. de Nat. Deor. L. I. c. 27.*

(283) J'ai connu des Théologiens qui donnoient ce beau Principe pour un article de foi , pour prêts à foudroyer de leurs anathêmes quiconque osoit le revoquer en doute.

264 ESSAIS DE MONTAIGNE,
deux mille ans, & plus, des affaires ce-
lestes : les Dieux n'ont agi, n'ont parlé,
que pour l'homme : elle ne leur attri-
buë autre consultation, & autre vaca-
tion. Les voylà contre nous en guerre.

[a] *domitósque Herculeá manu
Telluris juvenes, unde periculum
Fulgens contremuit Domus
Saturni veteris.*

Dieux qui
épousent les
querelles des
hommes.

Les voycy partisans de nos troubles,
pour nous rendre la pareille de ce que
tant de fois nous sommes partisans des
leurs :

[b] *Neptunus muros magnóque emota tridenti
Fundamenta quatit, totámque à sedibus
urbem
Erui : hic Juno Scaas savissima portas
Prima tenet.*

Dieux
Errangers
bannis par les
Cauniens.

Les Cauniens, pour la jalousie de la
domination de leurs Dieux propres,
prennent

[a] Et les enfans de la Terre qui ayant jetté l'al-
larne dans le brillant Palais du vieux Saturne fu-
rent enfin terrassez par Hercule. *Horat. L.II. Od. 12.
vs. 6, &c.*

[b] Neptune avec son trident ébranle les Murs
de Troye, & renverse cette superbe Ville de fond
en comble, tandisque l'impitoyable Junon se fai-
sit des Portes de Scée pour faire entrer les Grecs.
Aeneid. L. II. vs. 610, &c.

prennent armes en dos, le jour de leur devotion, & vont courant toute leur banlieue, (284) frappant l'air par-cy par-la, à tout leurs glaives, pourchassant ainſi à outrance, & banniſſant les Dieux eſtrangers de leur territoire.

Leurs puiffances ſont retranchées ſe- Puiffance des Dieux, bornée à certaines choſes.
lon noſtre neceſſité. Qui guerit les che-
vaux, qui les hommes, qui la peſte, qui
la teigne, qui la toux, qui une ſorte de
gale, qui une autre : [c] *adeo minimis etiam rebus prava religio inferit Deos* :
qui fait naiſtre les raiſins, qui les aulx :
qui a la charge de la paillardiſe, qui
de la marchandiſe : à chaſque race d'ar-
tiſans, un Dieu : qui a ſa Province en
Orient & ſon credit; qui en Ponant.

[d] *hic illius arma*

Hic currus ſuit.

[e] *O Sancte Apollo, qui umbilicum certum terrarum obrines !*

[f] *Pallada Cecropida, Minoia Creta Dianam,*

(284) *Herodor. L. I. p. 79.*

[c] Tant une Religion déreglée ſe plaît à attacher des Dieux aux plus petites choſes. *Tir. Liv. L. XXVII. c. 23.*

[d] Là étoient les armes & le char de Junon, dit Virgile en parlant de Carthage. *Æneid. L. I. vſ. 20, 21.*

[e] *Saint Apollon, placé dans le milieu du Monde. Cic. de Divinar. L. II. c. 36.* Ce vers eſt pris de la Traduction de l'Abbé Regnier.

[f] A Athenes l'on adore Pallas ; dans l'île de

266 ESSAIS DE MONTAIGNE,

Vulcanum tellus Hipsipylæa colit :

Junonem Sparte, Pelopeiadésque Mycenæ,

Pinigerum Fauni Manalis ora caput.

Mars Latio venerandus.

Qui n'a qu'un bourg ou une famille en sa possession : qui loge seul ; qui en compagnie, ou volontaire ou nécessaire,

[g] *Junctaque sunt magnotempla nepotis avo.*

*Dieux chers
rifs & popula-
laires.*

Il en est de si chetifs & populaires, (car le nombre s'en monte jusques à trente six mille,) qu'il en faut entasser bien cinq ou six à produire un espi de bled, & en prennent leurs noms divers. Trois à une porte : celui de l'ais, celui du gond, celui du seuil. Quatre à un enfant, Protecteurs de son maillot, de son boire, de son manger, de son tetter. Aucuns certains, aucuns incertains & douteux. Aucuns, qui n'entrent pas encore en Paradis :

[h] *Quos, quoniam cæli nondum dignamur honore,*

Crete, Diane ; & à Lemnos, Vulcain. Sparte & Mycene adorent Junon. Le Dieu Faune a des Autels en Arcadie, & Mars dans le Païs Latin. *Ovid. Fast. III. vs. 81, &c.*

[g] Le petit-fils est logé avec le grand Jupiter son Ayeul dans un même Temple. *Id. ibid. L. I. vs. 294.*

[h] Et puisque nous ne leur faisons pas encore

Quas dedimus certè terras habitare sinamus.

Il en est de Physiciens , de Poëtiques , de Civils. Aucuns , moyens entre la divine & humaine nature , Mediateurs , Entremetteurs de nous à Dieu : Adorez par certain second ordre d'adoration , & diminutif : Infinis en tiltres & offices : les uns bons , les autres mauvais. Il en est de vieux & cassez , & en est de mortels. Car Chrysippus estimoit (285) qu'en la dernière conflagration du Monde tous les Dieux auroient à finir , sauf Jupiter. L'homme forge mille plaisantes sociétés entre Dieu & luy. Et-il pas son compatriote ?

[i] *Jovis incunabula Creten.*

Voicy l'excuse , que nous donnent , sur la considération de ce sujet , Scevola grand Pontife, & Varron grand Theologien , en leur temps : Qu'il est besoin que le peuple ignore beaucoup de choses vraies, & en croie beaucoup de faus-

l'honneur de les admettre dans le Ciel , permettons-leur d'habiter les Terres que nous leur avons accordées. *Ovid. Metamorph. L. I. Fab. VI. vs. 32 , 33.*

(285) Plutarque , *Des communes Conceptions , contre les Stoïques* , c. 27. de la Traduction d'Amyot.

[i] *Crete, berceau de Jupiter.* *Ovid. Metam. L. VIII. Fab. I. vs. 99.*

ses. [k] *Quum veritatem, quâ liberetur, inquirat : credatur ei expedire, quod fallitur.* Les yeux humains ne peuvent apercevoir les choses que par les formes de leur cognoissance. Et ne nous souvient pas quel fault print le miserable Phaëthon pour avoir voulu manier les renes de chevaux de son pere, d'une main mortelle. Nostre esprit retombe en pareille profondeur, se dissipe & se froisse de mesme, par sa temerité. Si vous demandez à la Philosophie de quelle matiere est le Soleil, que vous respondra-elle, sinon, de fer, & de pierre, ou autre estoffe de son usage; S'enquiert-on à Zenon que c'est que Nature? Un feu, (286) dit-il, artiste, propre à engendrer, procedant reglement. Archimedes Maistre de Science qui s'attribue la presseance sur toutes les autres en verité & certitude : Le Soleil,

[k] Comme il ne s'informe de la verité que pour se donner la clef des Champs, on croit qu'il lui est plus avantageux d'être dans l'erreur. *D. Augustin.* De Civit. Dei, L. IV. c. 31. où vous trouverez ces paroles de Varron, dont Montagne vient de donner une Traduction fort fidelle, *Multra esse vera quâ non modò Vulgo scire non sit utile, sed etiam, tamen si falsa, aliter existimare Populum expediat.* M. Terentius Varro, *De Cultu Deorum.*

(286) Zeno — ita naturam definit, ut eam dicat, ignem esse artificiosum ad gignendum progredientem viâ. *Cic. De Nat. Deor. L. II. c. 22.*

dir-il, est un Dieu de fer enflammé. Voyla pas une belle imagination produicte de l'inevitable necessité des demonstrations Geometriques? Non pourtant si inevitable & utile, que Socrates n'ayt estimé, (287) qu'il suffisoit d'en sçavoir, jusques à pouvoir arpenter la Terre qu'on donnoit & recevoit: & que Polyænus, qui en avoit esté fameux & illustre Docteur, ne les ayt prises à mespris (288), comme pleines de fausseté, & de vanité apparente, après qu'il eut gousté des doux fruiçts des jardins poltronesques d'Epicurus. Socrates en Xenophon sur ce propos d'Anaxagoras, estimé par l'Antiquité entendu au dessus de tous autres, és choses celestes & divines, dit (289) qu'il se troubla du cerveau, comme font tous hommes, qui * perscru-

(287) Γεωμετρίαν μέχρι μὲν τέτι ἔφη δεῖν μάθαι, ἕως ἵκανός τις γένοιτο, εἴποτε δεήσει, γῆν μὲτρον ὀρθῶς ἢ παραλαβεῖν, ἢ παραδύναι. *Xenoph. Mirabilium, L. IV. §. 7. c. 2.*

(288) *Cic. Acad. Quæst. L. IV. c. 33.* Polianus qui magnus Mathematicus fuisse dicitur, postquam Epicuro assentiens totam Geometriam falsam esse credidit.

(289) *Xenophon. Mirabilium. Lib. IV. c. 7. §. 6, & 7.*

* *Recherchent.* — *perscruter* n'a jamais été François. C'est Montagne qui l'a forgé du Latin *perscrutari*, chercher, rechercher avec soin, examiner à fond, &c.

tent immoderément les cognoissances , qui ne sont de leur appartenance. Sur ce qu'il faisoit le Soleil une pierre ardente , il ne s'advisoit pas, qu'une pierre ne luit point au feu , & , qui pis est , qu'elle s'y consomme. En ce qu'il faisoit un , du Soleil & du feu , (290) que le feu ne noircit pas ceux qu'il regarde : que nous regardons fixement le feu : que le feu tue les plantes & les herbes. C'est à l'advis de Socrates , & au mien aussi , le plus sagement jugé du Ciel , que n'en juger point. Platon ayant à parler des Démons au Timée : *C'est entreprinse*, dit-il , *qui (291) surpasse nostre portée , il en faut croire ces anciens , qui se sont dicts engendrez d'eux. C'est contre raison de refuser foy aux enfants des Dieux , encore que leur dire ne soit estably par raisons nécessaires , ny vraisemblables : puis qu'ils nous respondent , de parler de choses domestiques & familières.*

(290) Socrate n'étoit pas grand Physicien , à en juger par ce qu'il nous dit ici du Feu par opposition au Soleil : car qui ne fait , que le Feu noirciroit la peau de qui se tiendrait long-temps fort près du feu ; qu'à une très - petite distance on ne pourroit le regarder fixement ; & qu'à une distance convenable , au lieu de tuer les herbes & les plantes , il leur fait du bien ?

(291) Μειζον ἢ καθ' ἡμᾶς , &c. in Timæo, p. 530 F.

Voyons si nous avons quelque peu plus de clarté en la cognoissance des choses humaines & naturelles. N'est-ce pas une ridicule entreprise, à celles auxquelles par nostre propre confession nostre science ne peut atteindre, leur aller forgeant un autre corps, & présentant une forme fausse de nostre invention : comme il se void au mouvement des plantes, auquel d'autant que nostre esprit ne peut arriver, ny imaginer sa naturelle conduite, nous leur prestons du nostre, des ressorts materiels, lourds, & corporels :

A quoi se réduit nostre connoissance des choses naturelles.

[1] *temo aureus, aurea summa
Curvatura rota, radiorum argenteus ordo.*

Vous diriez que nous avons eu des cochers, des charpentiers, & des peintres, qui sont allez dresser là-haut des engins à divers mouvemens, & ranger les rouages & entrelassemens des corps celestes

[1] Le timon est d'or, les rouës d'or, & les rayons d'argent. *Meramorph. L. II. Fab. I. vs. 106, &c.* Montagne nous dira tout à l'heure, que les anciens Philosophes se sont un peu trop fondez sur des autorités purement Poëtiques. Il a raison jusque-là : mais je ne comprends pas pourquoi il prétend ici tirer avantage contre les Physiciens de quelques autoritez de cette espece qui n'ont jamais passé que pour des peintures arbitraires, inventées pour amuser l'imagination plutôt que pour instruire l'Esprit.

272 ESSAIS DE MONTAIGNE,
bigarrez en couleur, autour du fuseau
de la nécessité, selon Platon.

[m] *Mundus domus est maxima rerum
Quam quinque altitona fragmine Zona
Cingunt, per quam limbus pictus bis sex
signis,
Stellimicanti us, altus in obliquo athera,
luna
Bigas acceptat.*

Ce sont tous songes & fanatiquées folies.
Que ne plaist-il un jour à Nature nous
ouvrir son sein, & nous faire voir au
propre, les moyens & la conduite de
ses mouvemens, & y preparer nos yeux ?
O Dieu quels abus, quels mescomptes
nous trouverions en nostre pauvre science !
Je suis trompé, si elle tient une seule
chose, droictement en son point : &
m'en partiray d'icy plus ignorant toute
autre chose, que mon ignorance.

*La Philosophie est une
Poésie sophistique.*

Ay je pas veu en Platon ce divin mot,
(292) *que Nature n'est rien qu'une Poë-*

[m] Le Monde est une grande Maison environ-
née de cinq Zones, & traversée obliquement par
une broderie enrichie de douze Signes rayonnans
d'Etoiles, où sont admis les Courriers de la Lune.
Ces Vers sont de Varron, & c'est le Grammairien Va-
lerius Probus qui le rapporte dans ses Notes sur la VI.
Eglogue de Virgile. Mais il y a dans le premier maxi-
ma homulli : & dans le dernier, Bigas Solisque re-
ceptat. Je dois cette Note à M. Barbeyrac.

(292) Montaigne a fort mal pris le sens de Pla-

sie énigmatique ? Comme , peut-estre , qui diroit , une peinture voilée & tenebreuse, entreuisant d'une infinie variété de faux jours à exercer nos conjectures.

[n] *Latent ista omnia crassis & occultata & circumfusa tenebris : ut nulla acies humani ingenii tanta sit , quæ penetrare in Cælum , Terram intrare possit.* Et certes la Philosophie n'est qu'une Poësie sophistiquée. D'où tirent ces Autheurs anciens toutes leurs autoritez , que des Poëtes ? Et les premiers furent Poëtes eux-mêmes, & la traicterent en leur art. Platon n'est qu'un Poëte descouvu. Toutes les Sciences sur-humaines s'accouf-trent du stile Poëtique. Tout ainsi que les femmes employent des dents d'yvoire,

ton , dont voici les propres paroles , *Ἔστι τε οὖτοι ποιητικὴ ἢ σύμπασα αἰνιγματώδης* , in *Alci-biade* II. p. 42. C. Ce qui veut dire , *Toute Poësie est de sa nature énigmatique.* Platon dit cela à l'occasion d'un Vers du *Margites* d'Homere , qu'il explique , & qui effectivement a quelque chose d'énigmatique. Ou Montagne n'a pas vu ce Passage dans Platon , ou il l'a lu sans l'examiner de fort près. La Nature est certainement une énigme à notre égard : mais on ne voit pas trop bien en quel sens on peut l'appeller *une Poësie énigmatique.* Montagne lui-même à qui ce mot paroît si divin , ne nous l'explique pas fort nettement.

[n] A notre égard toutes ces choses sont couvertes & enveloppées d'épaisses ténèbres : de sorte qu'il n'y a point d'homme d'un Esprit assez pénétrant pour pénétrer ni dans le Ciel ni dans la Terre. *Sic. Acad. Quæst. L. IV. c. 39.*

où les leurs naturelles leur manquent ,
 & au lieu de leur vray teint , en for-
 gent un de quelque matiere estrangere :
 comme elles font des cuisses de drap &
 de feutre , & de l'embonpoint de co-
 ton : & au veu & sceu d'un chacun s'em-
 bellissent d'une beauté fausse & emprun-
 tée : ainsi fait la Science (& nostre Droit
 mesme a , dit-on , des fixions legitimes
 sur lesquelles il fonde la verité de sa jus-
 tice) elle nous donne en payement &
 en presupposition , les choses qu'elle-
 mesme nous apprend estre inventées :
 car ces *epicycles* , *excentriques* , *concen-*
triques , dequoy l'Astrologie s'aide à
 conduire le bransle de ses Estoiles , elle
 nous les donne , pour le mieux qu'elle
 ait sceu inventer en ce subject : comme
 aussi au reste , la Philosophie nous pre-
 sente , non pas ce qui est , ou ce qu'elle
 croit , mais ce qu'elle forge ayant plus
 d'apparence & de gentillesse. Platon * sur
 le discours de l'estat de nostre corps &
 de celuy des bestes : Que ce que nous
 avons dict , soit vray , nous en asseu-
 rions , si nous avions sur cela confirma-
 tion d'un Oracle. Seulement nous asseu-
 rons , que c'est le plus vray-semblable-
 ment , que nous ayons sceu dire.

* Dans le *Timée* , p. 72. D.

Ce n'est pas au Ciel seulement qu'elle envoie ses cordages, ses engins & ses rouës : considérons un peu ce qu'elle dit de nous mesmes & de nostre contexture. Il n'y a pas plus de retrogradation, trepidation, accession, reculement, ravissement, aux Astres & corps celestes, qu'ils en ont forgé en ce pauvre petit corps humain. Vrayement ils ont eu par-là, raison de l'appeller *le petit Monde*, tant ils ont employé de pieces, & de visages à le maçonner & bastir. Pour accommoder les mouvemens qu'ils voyent en l'homme, les diverses fonctions & facultez que nous sentons en nous, en combien de parties ont-ils divisé nostre ame ? en combien de sieges logée ? à combien d'ordres & d'estages ont-ils departy ce pauvre homme, outre les naturels & perceptibles ? & à combien d'offices & de vacations ? Ils en font une Chose publique imaginaire. C'est un subject qu'ils tiennent & qu'ils manient : on leur laisse toute puissance de le descoudre, ranger, rassembler, & estoffer, chacun à sa fantaisie ; & si ne le possèdent pas encore. Non seulement en verité, mais en songe mesmes, ils ne le peuvent regler, qu'il ne s'y trouve quelque cadence, ou quelque son, qui eschappe à leur architectu-

*Idées confuses
que l'homme
a de soi-mé-
me.*

re, toute enorme qu'elle est, & rapiecée de mille lopins faux & fantastiques. Et ce n'est pas raison de les excuser : Car aux peintres, quand ils peignent le Ciel, la Terre, les Mers, les Monts, les Isles escartées, nous leur condonnons, qu'ils nous en rapportent seulement quelque marque legere : & comme de choses ignorées, nous contentons d'un tel quel ombrage & feint. Mais quand ils nous tirent après le naturel, ou autre subject, qui nous est familier & connu, nous exigeons d'eux une parfaite & exacte representation des lineaments, & des couleurs : & les mesprisons, s'ils y faillent. Je sçay bon gré (293) à la garce Milesienne, qui

(293) Ou Fille Milesienne. Elle étoit servante de Thalès, née en Thrace, non pas à Milet, Θράττα Θραπεινίς, comme dit Platon, d'où ce conte a été tiré. Du reste, Platon ne dit pas, que cette Fille eût mis quelque chose sur le passage de Thalès pour le faire broncher, mais que Thales marchant les yeux levez vers le Ciel pour contempler les Astres, tomba dans un Puits. Θαλὴν αστρονομῶντα, καὶ ἄνω βλέποντα, πῶσοντα εἰς φρέα, Θράττα τις ἐμμελής καὶ χαρίεσσα Θραπεινίς ἀπὸ τῆς αἰτίας λέγεται, &c. In Theaeteto, p. 127. G. — Garce signifioit encore fille du temps d'Amyot & de Montagne. Minos octroya la paix aux Atheniens, dit Amyot dans la Vie de THESEUS, sous condition que l'espace de neuf ans durant ils seroient tenus d'envoyer chacun un en Candie, par forme de tribut, sept jeunes garçons, & autant de jeunes garces, ch. 6.

voyant le Philosophe Thales s'amuser continuellement à la contemplation de la voute celeste, & tenir tousjours les yeux eslevez contre-mont, luy mit en son passage quelque chose à le faire broncher, pour l'avertir qu'il seroit temps d'amuser son pensement aux choses qui estoient dans les nuës, quand il auroit pourveu à celles qui estoient à ses pieds. Elle luy conteilloit certes bien, de regarder plustost à soy qu'au Ciel : Car, comme dit Democritus par la bouche de Cicero,

[o] *Quod est ante pedes, nemo spectat : cœli scrutantur plagas.*

Mais nostre condition porte, que la cognoissance de ce que nous avons entre mains, est aussi esloignée de nous, & aussi bien au dessus des nuës, que celle des Astres : Comme dit Socrates en Platon, qu'à quiconque se mesle de la Philosophie, (294) on peut faire le

[o] Personne ne regarde ce qui est à ses pieds, & l'on s'amuse à fouiller dans les Regions Celestes. Cic. de Divinat. L. II. c. 13.

(294) Ταῦτον δὲ ἀρχεῖσκῶμμα ἐπὶ πάντας ἵσται ἐν φιλοσοφίᾳ διαγασί· τῷ γὰρ ὄντι τὸν τοιαῦτον ὁ μὲν πλησίον καὶ ὁ γείτων λέγεσθαι, ὃ μόνον ὅτι πράττει, ἀλλ' ὀλίγον καὶ εἰ ἀνθρώπος ἐστίν, ἢ τι ἄλλο θρέμμα. Τί δὲ

278 ESSAIS DE MONTAIGNE,

reproche que fait cette femme à Thales, qu'il ne void rien de ce qui est devant luy. Car tout Philosophe ignore ce que fait son voisin : ouy & ce qu'il fait luy-mesme, & ignore ce qu'ils font tous deux, ou bestes, ou hommes. Ces gens icy, qui trouvent les raisons de Sebonde trop foibles, qui n'ignorent rien, qui gouvernent le Monde, qui sçavent tout :

[p] *Qua mare compescant causa, quid temperet annum :*

Stella sponse suâ, jussave vagentur & errent :

Quid premat obscurum Luna, quid proferat orbem :

Quid velit & possit rerum concordia discors :

n'ont-ils pas quelquefois sondé parmy leurs Livres, les difficultez qui se pre-

ποτ' ἐστὶν ἄνθρωπος — Ζητεῖν τε καὶ πράγματ' ἔχει διμερυνόμενος. Plato, in Theæteto, p. 127. G.

[p] Ce qui retient la Mer dans ses bornes ; ce qui règle les saisons ; si les Etoiles ont un mouvement propre, ou sont emportées par une force étrangere ; d'où vient que la Lune croit & décroît régulièrement ; quelle est la Vertu des Quatre Elements, qui si contraires les uns aux autres, contribuent ensemble à la conservation de l'Univers. Horat. L. I. Epist. 12. vs. 16, &c.

sentent , à cognoître leur estre propre ? Nous voyons bien que le doigt se meut , & que le pied se meut , qu'aucunes parties se branslent d'elles-mesmes sans nostre congé , & que d'autres nous les agitions par nostre ordonnance ; que certaine apprehension engendre la rougeur , certaine autre la palleur ; telle imagination agit en la rate seulement , telle autre au cerveau ; l'une nous cause le rire , l'autre le pleurer ; telle autre transite & estonne tous nos sens , & arreste le mouvement de nos membres ; à tel object l'estomach se sousleve , à tel autre quelque partie plus basse. (295) Mais comme une impression spirituelle face une telle faussee dans un subject massif & solide , & la nature de la liaison & cousture de ces admirables ressorts , jamais homme ne l'a sceu : [q] *Omnia incerta ratione , & in natura majestate abdita* , dit Pline. Et St. Augustin , [r] *Modus* ,

(295) Mais comment une impression spirituelle peut s'insinuer ainsi dans un sujet corporel & solide, — c'est ce que l'Homme n'a jamais scu , &c. — Faussée vient de fausser ou faulser , lorsqu'il signifie percer ou ouvrir , comme dans cet exemple , Il lui donna un si grand coup de lance, qu'il faulsa escu & hauberr, Nicot.

[q] Toutes ces choses sont impénétrables à la Raison humaine , & cachées dans la Majesté de la Nature. Plin. Hist. Nat. L. II. c. 37.

[r] La maniere dont les Esprits sont unis aux Corps , est tout à-fait merveilleuse , & ne peut

quo corporibus adherent spiritus, omnino mirus est, nec comprehendi ab homine potest : & hoc ipse homo est. Et si ne le met-on pas pourtant en doute : car les opinions des hommes sont receuës à la suite des creances anciennes, par auctorité & à credit, comme si c'estoit Religion & Loix. On reçoit comme un jargon ce qui en est communement tenu : on reçoit cette verité, avec tout son bastiment & attelage d'argumens & de preuves, comme un corps ferme & solide, qu'on n'esbranle plus, qu'on ne juge plus. Au contraire, chacun à qui mieux mieux, va plastrant & confortant cette creance receue, de tout ce que peut sa raison, qui est un outil souple, contournable, & accommodable à toute figure. Ainsi se remplit le monde & se confit en fadeze & en mensonge.

D'où vient
qu'on ne doute
de guerre
de choses.

Ce qui fait qu'on ne doute de guerre de choses, c'est que les communes im-

être comprise par l'homme, & c'est-là l'homme lui-même. *D. Augustin. De Spiritu & Animâ.*

Au lieu du Traité de S. Augustin, *De Spiritu & Animâ*, que j'avois cité ici sur la foi d'un Exemplaire de Montaigne qui avoit appartenu au fameux Docteur Barrov, où cette citation se trouvoit écrite à la main, j'ai appris de M. Barbeyrac, qu'il faut mettre, *De la Cité de Dieu*, L. XXI. c. 10. Voici les propres paroles de S. Augustin : *Quia & iste alius modus, quo Corporibus adherent Spiritus, & animalia sunt, omnino mirus est, &c.*

pressions * on ne les essaye jamais ; on n'en sonde point le pied , où git la faute & la foiblesse : on ne debat que sur les branches : on ne demande pas si cela est vray , mais s'il a esté ainsi ou ainsi entendu. On ne demande pas si Galen a rien dict qui vaille : mais s'il a dict ainsi, ou autrement. Vrayement c'estoit bien raison que cette bride & contrainte de la liberté de nos jugemens , & cette tyrannie de nos creances , s'estendist jusques aux escholes & aux arts. Le Dieu de la Science scholastique, c'est Aristote : c'est Religion de debattre de ses ordonnances , comme de celles de Lycurgus à Sparte. Sa doctrine nous sert de Loy Magistrale : qui est à l'aventure autant fausse qu'une autre.

Je ne sçay pas pourquoy je n'acceptasse autant volontiers , où les idées de Platon , ou les atomes d'Epicurus , ou le plein & le vuide de Leucippus & Democritus , ou l'eau de Thales , (296) ou l'infinité de nature d'Anaximander , ou (297) l'air de Diogenes , ou les nom-

*Diversité
d'Opinions
sur le sujet
des Principes
naturels.*

* On ne les met jamais à l'épreuve , on en question.

(296) Apud Sextum Empiricum , Pyrrh. Hypot. T. III. c. 4. p. 115.

(297) De Diogene Apolloniare , apud Sextum Empiricum , *ibid.* Voici qui prouve encore ce que j'ai dit , p. 214. Nos. 206. de ce Chapitre XII. que c'é-

282 ESSAIS DE MONTAIGNE,
bres & symmetrie de Pythagoras, ou
l'infiny de Parmenides, ou l'un de Mu-
seus, ou l'eau & le feu d'Apollodorus,
ou les parties (298) similaires d'Anaxa-
goras, ou la discorde & amitié d'Em-
pedocles, ou le feu de Heraclitus, ou
toute autre opinion, (de cette confu-
sion infinie d'avis & de sentences, que
produit cette belle raison humaine par
sa certitude & clair-voyance, en tout ce
dequoy elle se mesle) que je feroiy l'opi-
nion d'Aristote, sur ce subject des Prin-
cipes des choses naturelles : Lesquels
Principes il bastit de trois pieces, ma-
tiere, forme, & privation. Et qu'est-il
plus vain que de faire l'inanité mesme,
cause de la production des choses ? La
privation c'est une negative : de quelle
humeur en a-il peu faire la cause & ori-
gine des choses qui sont ? Cela routesfois
ne s'oseroit esbranler que pour l'exercice
de la Logique. On n'y debat rien pour le
mettre en doubte, mais pour deffendre
l'Auteur de l'Escole, des objectionsestran-
geres : son autorité c'est le but, au delà
duquel il n'est pas permis de s'enquerir.

En recevant

Il est bien aisé sur des fondemens

toit l'*Air*, & nom l'*Age*, qui, selon Montagne,
devoit être le Dieu de ce Philosophe d'Apollonie.

(298) *ὁμοιομερείας* : Sext. Empiricus, *ibid.*

avouez, de bastir ce qu'on veut, car selon la Loy & ordonnance de ce commencement, le reste des pieces du bastiment se conduit aisément, sans se demer. Par cette voye nous trouvons nostre Raison bien fondée, & discouons à boule-veüe. Car nos maistres préoccupent & gagnent avant-main, autant de lieu en nostre creance, qu'il leur en faut pour conclurre après, ce qu'ils veulent, à la mode des Geometriens par leurs demandes avouées : le consentement & approbation que nous leurs prestons, leur donnant dequoy nous trainer à gauche & à dextre, & nous pirouetter à leur volonté. Quiconque est creu de ses presuppositions, il est nostre Maistre & nostre Dieu : il prendra le plant de ses fondemens si ample & si aisé, que par iceux il nous pourra monter, s'il veut, jusques aux nuës. En cette pratique & negociation de Science, nous avons pris pour argent comptant le mot de Pythagoras, *que chascun expert doit estre creu en son art.* Le Dialecticien se rapporte au Grammairien de la signification des mots : le Rhetoricien emprunte du Dialecticien les lieux des arguments : le Poëte, du Musicien les mesures : le Geometrien,

*des Principes
sans examen,
on est exposé
à toute sorte
d'égaremens.*

de l'Arithmeticien les proportions : les Metaphysiciens prennent pour fondement les conjectures de la Physique. Car chaque Science a ses principes presuppolez, par où le jugement humain est bridé de toutes parts. Si vous venez à chocquer cette barriere, en laquelle gist la principale erreur, ils ont incontinent cette sentence en la bouche, *Qu'il ne faut pas debatre contre ceux qui nient les principes.* Or n'y peut-il avoir des principes aux hommes, si la Divinité ne les leur a revelez : de tout le demeurant, & le commencement, & le milieu & la fin, ce n'est que songe & fumée. A ceux qui combattent par presupposition, il leur faut presupposer au contraire, le mesme axiome, dequoy on debat. Car toute presupposition humaine, & toute enunciation, a autant d'autorité que l'autre, si la Raison n'en faict la difference. Ainsi il les faut toutes mettre à la balance : & premiere-ment les generalles, & celles qui nous tyrannisent. La persuasion de la certitude, est un certain tesmoignage de folie, & d'incertitude extreme. Et n'est point de plus folles gens, ny moins Philosophes, que (299) les Philodoxes de

(299) Gens qui se remplissent l'Esprit d'opinions dont

Platon. Il faut ſçavoir ſi le feu eſt chault, ſi la neige eſt blanche, ſ'il y a rien de dur ou de mol en noſtre cognoiſſance.

Et quant à ces reſponſes, dequoy il ſe fait des contes anciens : comme à celui qui mettoit en doubte la chaleur, à qui on dit qu'il ſe jettast dans le feu : à celui qui nioit la froideur de la glace, qu'il ſ'en miſt dans le ſein : elles ſont tres-indignes de la profeſſion Philoſophique. S'ils nous euſſent laiſſé en noſtre eſtat naturel, recevans les apparences eſtrangeres ſelon qu'elles ſe preſentent à nous par nos ſens ; & nous euſſent laiſſé aller après nos appetits ſimples, & reglez par la condition de noſtre naiſſance, ils auroient raiſon de parler ainſi : Mais c'eſt d'eux que nous avons appris de nous rendre juges du Monde : c'eſt d'eux que nous tenons cette fantaſie, que la Raiſon humaine eſt contrerouleuſe generale de tout ce qui eſt au dehors & au dedans de la voute celeſte, qui embrasse tout, qui peut tout : par le moyen de laquelle tout ſe ſçait, & cognoiſt. Cette reſponſe ſeroit bonne

Si l'experience des Sens peut terminer l'incertitude Philoſophique.

ils ignorent les fondemens, qui s'entrent de mors, qui n'aiment & ne voyent que les apparences des choſes. Cette deſcription eſt priſe de Platon qui les a caracteriſez très-particulièrement à la fin du cinquieme Livre de la Republique.

parmy les Canibales, qui jouyssent l'heur d'une longue vie, tranquille, & paisible, sans les preceptes d'Aristote, & sans la cognoissance du nom de la Physique. Cette réponse vaudroit mieux à l'aventure, & auroit plus de fermeté, que toutes celles qu'ils emprunteront de leur Raison & de leur invention. De cette-cy seroient capables avec nous, tous les animaux, & tout ce, où le commandement est encor pur & simple de la Loy naturelle: mais eux ils y ont renoncé. Il ne faut pas qu'ils me dient, il est vray, car vous le voyez & sentez ainsi: il faut qu'ils me dient, si ce que je pense sentir, je le sens pourtant en effect: & si je sens, qu'ils me dient après, pourquoy je le sens, & comment, & quoy: qu'ils me dient le nom, l'origine, les tenans & aboutissans de la chaleur, du froid, les qualitez de celuy qui agit, & de celuy qui souffre, ou qu'ils me quittent leur profession, qui est de ne recevoir ny approuver rien, que par la voye de la Raison: c'est leur touche à toutes sortes d'Essais.

Si nostre Raison peut juger de ce qui la regarde immédiatement.

Mais certes c'est une touche pleine de fausseté, d'erreur, de foiblesse, & de faillance. Par où la voulons-nous mieux

esprouver, que par elle-mesme ? S'il ne la faut croire parlant de soy, à peine sera-elle propre à juger des choses estrangeres : si elle cognoist quelque chose, au moins sera ce son estre & son domicile. Elle est en l'ame, & partie, ou effect d'icelle : Car la vraye raison & essentielle, de qui nous desrobons le nom à faulx enseignes, elle loge dans le sein de Dieu, c'est là son giste & sa retraite, c'est delà où elle part, quand il plaist à Dieu nous en faire voir quelque rayon : comme Pallas faillit de la teste de son pere, pour se communiquer au monde.

Or voyons ce que l'humaine Raison nous a appris de soy & de l'ame : non de l'ame en general, de laquelle quasi toute la Philosophie rend les corps celestes & les premiers corps participants : ny de celle (300) que Thales attribuoit aux choses mesmes, qu'on tient inanimées, convié par la consideration de l'aimant : mais de celle qui nous appartient, que nous devons mieux cognoistre.

Ce que la Raison nous apprend de la nature de nostre Ame.

[f] *Ignorator enim quæ sit natura animæ,*

(300) *Diogene Laërce dans la Vie de Thales, L. I. Segm. 24.*

[f] Car nous ignorons quelle est la nature de

*Nata sit, an contrà nascentibus insinuetur,
Et simul intereat nobiscum morte dirempta,
An tenebras Orci visat, vastâsque lacunas,
An pecudes alias divinitus insinuet se,*

(301) A Crates & (302) Dicaearchus, qu'il n'y en avoit du tout point, mais que le corps s'esbranloit ainsi d'un mouvement naturel : à Platon, que c'estoit (303) une substance se mouvant de soy-mesme : à Thales, (304) une nature sans repos : à Asclepiades, une excitation des sens : à Hesiodus & Anaximander, chose composée de terre & d'eau : (305) à Parmenides, de terre &

notre Ame ; si elle naît avec le Corps, ou si elle y est insinuée d'ailleurs, dans le temps de la naissance ; si dissipée par la mort elle perit avec nous, ou si elle s'envole dans le sombre Royaume de Pluton : ou bien, si par la volonté divine elle passe dans le Corps des Bêtes. *Lucret. L. I. vs. 113, &c.*

(301) C'est-à-dire, *La Raison humaine a appris à Crates & à Dicaearchus qu'il n'y avoit absolument point d'Ame, mais que le Corps s'ebrelloir, &c.*

(302) *Apud Sext. Empiricum. Pyrrh. Hypot. L. II. c. 5. p. 57. & adv. Mathem. πρὸς ἀντίπατρον, pag. 301. — Dicaearchus — Pherecratem quemdam Phrhiaram Senem — differentem inducit, nihil esse omnino animum, &c. Cic. Tusc. Quæst. L. I. c. 10.*

(303) *Plato De Legibus, L. X. p. 668. F. G.*

(304) C'est-à-dire, selon Plutarque, qui se meut d'elle-même, *αὐτοκίνητον*. *De Placitis Philosophorum. L. IV. c. 2.*

(305) Ceci est tiré de *Macrobe* : *Empedocles & Critias (dixerunt Animam) Sanguinem; Parmenides ex terrâ & igne: In Somn. Scip. L. I. c. 14.*

(306)

& de feu : à Empedocles , (306) de sang :

[t] *Sanguineam vomit ille animam :*

(307) à Possidonius, Cleanthes & (308) Galen , une chaleur ou complexion chaleureuse ,

[u] *Ignis est ollis vigor , & cœlestis origo :*
à Hippocrates , (309) un esprit espan-
du par le corps : à Varro , (310) un air

(306) Empedocles Animum esse censet , cordi
fusus sanguinem. Cic. Tusc. Quæst. L. I. c. 9.

[t] Il vomit son ame sanglante. *Aeneid.* L. IX.
vs. 349.

(307) *Diogene Laërce* , L. VII. §. 156. qui , après
avoir attribué ce sentiment à Zenon , & à Possido-
nius : πῶμα ἐνθαρμον εἶναι τὴν ψυχὴν ,
cite immédiatement après Cleanthe sur la durée
des Ames.

(308) On cite là-dessus le Traité , *Quod Animi
mores sequantur corporis temperamentum* : mais Ne-
mesius *De Naturâ Hominis* , c. 2. p. 57. Ed. Oxon.
rapporte un passage de Galien où ce Medecin dé-
clare qu'il n'ose rien affirmer sur la nature de l'A-
me ; & dans les Notes de l'Ed. d'Oxford on cite
plusieurs passages qui prouvent clairement la mê-
me chose. Cette Remarque m'a été communiquée par
M. Barbeyrac.

[u] *Leur vigueur est ignée , & leur source celeste* ,
dit Virgile en parlant des Ames , *Aeneid.* L. VI.
vs. 730.

(309) *Hippocrates spiritum tenuem per corpus omne
dispersum* : MACROB. in *Somn. Scip.* L. I. c. 14.

(310) VARRO *ita definit.* Anima est aër concep-
tus ore , deservectus in pulmones , temperatus in
corde , diffusus in corpus , LACTANT. *De Opificiis
Dei* , c. 17. num. 5.

receu par la bouche, eschauffé au poulmon, attrempé au cœur, & espandu par tout le corps : à Zeno, (311) la quint'-essence des quatre elemens : à Heraclides Ponticus, (312) la lumiere : à (313) Xenocrates, & aux Egyptiens, un nombre mobile : aux Chaldées, une vertu sans forme déterminée :

(311) Je ne sai où Montagne a pris cela : mais Cicéron dit expressément, que cette quinte essence est de l'invention d'Aristote, qui en compose l'Ame ; & que l'Ame est du Feu, suivant Zenon. *Zenoni Stoico Animus, ignis videtur* : Cic. *Tusc. Quæst.* L. I. c. 9. *Aristoteles* — *quintam quandam naturam censet esse à qua fit Mens* : Id. *ibid.* c. 10. Après quoi Cicéron ajoute, qu'Aristote appelle l'Esprit *Entelechie*, mot tout nouveau qui signifie un mouvement continué, & constant : *Sic ipsum Animum εντελεχίαν* appellat novo nomine, quasi quandam continuatam motionem, & perennem. Quoi que Montagne ait copié ces dernières paroles dans ce qu'il va nous dire d'Aristote, il le censure de ce qu'il n'a point parlé de l'origine & de la nature de l'Ame. Mais il n'avoit qu'à jeter les yeux sur ce que Cicéron avoit dit un peu auparavant, pour s'assurer qu'Aristote avoit eu soin de s'expliquer sur l'origine de l'Ame, avant que d'en remarquer l'effet. S'il n'a pas fort bien montré par là, quelle est sa nature, c'est de quoi Zenon ne nous a pas beaucoup mieux instruits quand il dit, *Animus ignis videtur* : Et il ne seroit pas difficile de faire voir que sur cet article les autres Philosophes n'ont pas été plus heureux que Zenon, & Aristote.

(312) *Ηρακλείδης φωτεινὴν τὴν ψυχὴν ὥρισατο.* *Stob. Eclog. Phys.* L. I. c. 40. p. 93.

(313) Xenocrates, *numerus se mouentem.* *MACROB. in Somn. Scip.* L. I. c. 14. C'est la définition même de Pythagore, de qui Xenocrate avoit em-

[w] *habitus quemdam vitalem corporis esse.*

Harmoniam Græci quam dicunt.

N'oublions pas Aristote, ce qui naturellement fait mouvoir le corps, qu'il nomme entelechie: d'une autant froide invention que nulle autre: car il ne parle ny de l'essence, ny de la nature de l'ame, mais en remarque seulement l'effect. Lactance (314), Seneque (315) & la meilleure part entre les Dogmatistes, ont confessé que c'estoit chose qu'ils n'entendoient pas. Et après tout ce denombrement d'opinions: [x] *Harum sententiarum qua vera sit, Deus aliquis viderit*, dit Cicero. Je connoy par moy, dit S. Bernard (316), com-

preunté bien des choses: Πυθαγόρας ἀριθμὸν αὐτὸν κινεῖντα. *Plutarch. De Placit. Philosoph. L. IV. c. 2.* où il parle aussi de l'Entelechie, qu'Aristote établissoit pour l'essence de l'Ame, comme le reconnoît Montagne après Cicéron, sur quoi voyez la Note 311.

[w] Certaine habitude vitale du Corps que les Grecs nomment *harmonia*. Lucret. L. III. vs. 100.

(314) *Quamquam percipi ratio ejus [animæ] & natura non possit.* De Opific. Dei, c. 17. inir.

(315) *Natur. Quæst. L. VII. c. 24. Quid sit Anîmus ille rector dominûsque nostri, non magis tibi quisquam expediet, quam ubi sit.*

[x] Il n'appartient qu'à un Dieu de déterminer laquelle de ces Opinions est la veritable. *Cic. Tusc. Quæst. L. I. c. 11.*

(316) *Ex me intelligo, quam sit incomprehensibilis*

292 ESSAIS DE MONTAIGNE,

bien Dieu est incomprehensible, puis-
que les pieces de mon estre propre, je
ne les puis comprendre. Heraclitus,
qui tenoit, tout estre plein d'Ames &
de Démons, maintenoit pourtant, (317)
qu'on ne pouvoit aller tant avant vers
la cognoissance de l'ame, qu'on y peust
arriver, si profonde estre son essence.

En quelle
partie de
l'homme resi-
de son Ame.

Il n'y a pas moins de dissension, ny
de debat à la loger. Hippocrates &
Hierophilus la mettent (318) au ven-
tricule du cerveau: (319) Democritus
& Aristote, par tout le corps:

[y] *Ut bona sapè valetudo cùm dicitur esse
Corporis, & non est tamen hac pars ulla
valentis.*

Epicurus, (320) en l'estomach:

*Deus, quoniam me ipsum intelligere non possum, quem
ipse fecit. Lib. de Animâ, seu Meditat. devotiss.
c. 1. p. 1048. L. Ed. Par. 1640. C'est M. Barbeyrac
qui m'a indiqué ce Passage.*

(317) *Diog. Laërce* dans la Vie d'Heraclite, L.
IX. Segm. 7.

(318) *Plutarch. De Placitis Philosophorum*, L.
IV. c. 5.

(319) Οἱ δὲ (ἔλεξαν αὐτὴν περιέχουσας) ἐν ὅλῳ τῷ σώματι, καθάπερ τινὲς κατὰ
Δημόκριτον. Sextus Empiricus adv. Mathem. p. 211.

[y] Comme lorsqu'on dit que la santé appartient
à tout le Corps, ce n'est pourtant pas une partie
de l'homme en santé. *Lucrét. L. III. vs. 103, &c.*

(320) *Mediâ regione in pectoris hæret, Lucrét.
L. III. vs. 141.*

[2] *Hic exultat enim pavor ac metus, hac
loca circum
Latitæ mulcent.*

Les Stoïciens, (321) autour & dedans le cœur : Erasistratus, (322) joignant la membrane de l'Épicrane : Empedocles, (323) au sang : comme aussi Moysé, qui fut la cause pourquoy il defendit de manger le sang des bestes, auquel leur ame est jointe : Galen a pensé que chaque partie du corps ait son ame : Strato l'a logée (324) entre les deux sourcils : [a] *Quâ facie quidem sit animus, aut ubi habitet, ne querendum quidem est*, dit Cicero. Je laisse volontiers à cet homme ses mots propres : irois-je à l'éloquence alterer son parler ? Joint qu'il y a peu d'acquest à desrober la matiere de ses inventions. Elles sont & peu frequentes, & peu roides, & peu ignorées. Mais la raison

[2] Car c'est-là qu'éclatte la peur & la crainte ; & qu'on sent les agreables effets de la joye. *Id. ibid. vs. 142, 143.*

(321) Plutarch. *De Placitis Philosophorum*, L. IV. ch. 5.

(322) *Id. ibid.*

(323) *Id. ibid.*

(324) *Id. ibid.*

[a] Pour la figure de l'Ame & le Lieu où elle habite, c'est dequoi il ne faut pas s'informer. *Tusc. Quæst. L. I. c. 28.*

294 ESSAIS DE MONTAIGNE,

pourquoy Chrysippus l'argumente autour du cœur, comme les autres de sa secte, n'est pas pour estre oubliée : C'est parce, (325) dit-il, que quand nous voulons asseurer quelque chose, nous mettons la main sur l'estomach : & quand nous voulons prononcer, ἐγώ, qui signifie *moy*, nous baïssons vers l'estomach la machouëre d'enbas. Ce lieu ne se doit passer, sans remarquer la vanité d'un si grand personnage : Car outre ce que ces considerations sont d'elles mesmes infiniment legeres, la dernière ne prouve qu'aux Grecs, qu'ils ayent l'ame en cet endroit-là. Il n'est jugement humain, si tendu, qui ne sommeille par fois. Que craignons-nous à dire ? Voyla les Stoïciens peres de l'humaine prudence, (326) qui trouvent, que l'ame d'un homme accablé sous une ruine, traine & ahanne long temps à sortir, ne se pouvant desmesler de la charge, comme une souris prinse à la (327) trapelle. Aucuns tiennent, que le Monde fut fait pour donner corps

(325) Apud Galenum, L. II. *Placitis Hippocratis & Platonis*, cap. 2.

(326) Qui existimant, animam hominis magno pondere extiti permeare non posse, & statim spargi, quia non fuerit illi exitus liber. *Senec. Epist. 57.*

(327) De l'Italien *trappola*, une souriciere.

par punition , aux Esprits decheus par leur faute , de la pureté en quoy ils avoyent esté créez : la premiere creation n'ayant esté qu'incorporelle : Et que selon qu'ils se sont plus ou moins esloignez de leur spiritualité , on les incorpore plus & moins alaigrement ou lourdement. De là vient la varieté de tant de matiere créée. Mais l'Esprit , qui fut pour sa peine investi du corps du Soleil , devoit avoir une mesure d'alteration bien rare & particuliere.

Les extremittez de nostre perquisition tombent toutes en esblouissement , comme dit Plutarque de la teste des histoires , qu'à la mode des cartes , (328) l'orée des terres cognuës est saisie de marests , forests profondes , deserts & lieux inhabitables. Voyla pourquoy les plus grossieres & pueriles ravasseries , se trouvent plus en ceux qui traittent les choses plus hautes , & plus avant : s'abysmants en leur curiosité & presumption. La fin & le commencement de science se tiennent en pareille bestise. Voyez prendre à mont l'effor à

*Vanité des
recherches
Philosophi-
ques.*

(328) Le bord , l'extremité, *ora* , Nicot — Cette reflexion de Plutarque se trouve dans le Préambule de la *Vie de Thesée*. — Au reste , *Orée* est encore un bon mot François , comme on peut voir dans le Dictionnaire de l'Academie Française.

296 ESSAIS DE MONTAIGNE,

Ridicule de-
finiſſion de
l'Homme,
faire par
Platon.

Platon en ſes nuages Poëtiques: Voyez
chez luy le jargon des Dieux. Mais à
quoy ſongeoit-il, quand il definiſſoit l'hom-
me, (329) *un animal à deux pieds, ſans
plume?* fourniffant à ceux qui avoyent
envie de ſe moquer de luy, une plai-
ſante occaſion: car ayans plumé un cha-
pon vif, ils alloient le nommant, l'hom-
me de Platon.

Extrava-
gance des
Principes
Phyſiques des
Epicuriens.

Et quoy les Epicuriens, de quelle ſim-
plicité eſtoient-ils allez premierement
imaginer, que leurs Atomes, qu'ils di-
ſoyent eſtre des corps ayants quelque
peſanteur, & un mouvement naturel
contre bas, euſſent baſti le Monde: juſ-
ques à ce qu'ils fuſſent adviſez par leurs
adverſaires, que par cette deſcription,
il n'eſtoit pas poſſible qu'ils ſe joigniſſent
& ſe priſſent l'un à l'autre, leur cheute
eſtant ainſi droite & perpendiculaire,
& engendrant par tout des lignes paral-
leles? Parquoy il fut force, qu'ils y
adjouſtaſſent depuis un mouvement de
coſté, fortuite: & qu'ils fourniffent
encore à leurs Atomes, des queuës cour-
bes & crochuës, pour les rendre (330)

(329) Diogene Laërce dans la Vie de *Diogene le
Cynique*, L. VI. Segm. 40. Ἀνθρώπου ἐστὶ ζῶον
δίπτερον, ἄπτερον.

(330) *Proprietas.*

aptes à s'attacher & se coudre. Et lors mesme, ceux qui les poursuyvent de cette autre consideration, les mettent-ils pas en peine ? Si les Atomes ont par fort formé tant de sortes de figures, pourquoy ne se sont-ils jamais rencontrés à faire une maison & un soulier ? Pourquoy de mesme ne croit-on qu'un nombre infini de lettres Grecques versées emmy la place, seroyent pour arriver à la contexture de l'Iliade ?

Ce qui est capable de raison, dit Zenon, (331) est meilleur, que ce qui n'en est point capable : Il n'est rien meilleur, que le Monde : Il est donc capable de raison. Cotta par cette mesme argumentation fait le Monde Mathématicien : Et le fait Musicien & Organiste, par cette autre argumentation aussi de Zenon : (332) Le tout est plus que la partie : Nous sommes capables de sagesse, & sommes parties du Monde : Il est donc sage. Il se void infinis pareils exemples, non d'argumens faux : seulement, mais ineptes, ne se tenans point, & accusans leurs Autheurs non tant d'ignorance que d'imprudence, és reproches que les Philosophes se font

Foibles argumens de Zenon.

(331) *Cic. De Nat. Deor. L. III. c. 9.*

(332) *Id. ibid. L. II. c. 12.*

les uns aux autres sur les dissensions de leurs opinions, & de leurs sectes. Qui fagoteroit suffisamment un amas des asneries de l'humaine sapience, il diroit merveilles. J'en assemble volontiers, comme une montre, par quelque biais non moins utile que les instructions plus moderées. Jugeons par là ce que nous avons à estimer de l'homme, de son sens & de sa Raison, puis qu'en ces grands personnages, & qui ont porté si haut l'humaine suffisance, il s'y trouve des deffauts si apparens & si grossiers.

*Si les anciens
Philosophes
ont traité la
Science se-
rieusement.*

Moy j'aime mieux croire qu'ils ont traité la Science casuellement, ainsi qu'un jouët à toutes mains, & se sont elbatus de la Raison, comme d'un instrument vain & frivole, mettans en avant toutes sortes d'inventions & de fantasies, tantost plus renduës, tantost plus lasches. Ce mesme Platon, qui definit l'homme comme une poulle, dit ailleurs après Socrates (333), qu'il ne sçait à la verité que c'est que l'hom-

(333) Ou plutôt c'est *Socrate* qui réduit *Alcibiade* à le dire. ΖΩΚΡ. Τὸ ποτ' ἐν ὁ Ἀλκιβιάδης ; ΑΛΚ. Οὐκ ἔχω λέγειν. SOCR. Qu'est-ce donc que l'Homme ? ALCIB. Je ne saurois le dire. I. Alcib. p. 129. E. Cette Remarque est de M. Barbeyrac.

me, & que c'est l'une des pieces du Monde d'autant difficile cognoissance. Par cette varieté & instabilité d'opinions, ils nous menent comme par la main tacitement à cette resolution de leur irresolution. Ils font profession de ne presenter pas tousjours leur advis à visage descouvert & apparent : ils l'ont caché tantost sous des ombrages fabuleux de la Poësie, tantost sous quelque autre masque : Car nostre imperfection porte encores cela, que la viande crüe n'est pas tousjours propre à nostre estomach : il la faut assécher, alterer & corrompre : Ils font de mesmes : ils obscurcissent par fois leurs naïfves opinions & jugemens, & les falsifient pour s'accommoder à l'usage public. Ils ne veulent pas faire profession expresse d'ignorance, & de l'imbecillité de la Raison humaine, pour ne faire peur aux enfans : Mais ils nous la descouvrent assez sous l'apparence d'une Science trouble & inconstante.

Je conseilloy en Italie à quelqu'un qui estoit en peine de parler Italien, que pourveu qu'il ne cherchast qu'à se faire entendre, sans y vouloir autrement exceller, qu'il employast seulement les premiers mots qui luy viendroyent à la

*Philosophie
pleine d'in-
certitude &
d'extrava-
gance.*

300 ESSAIS DE MONTAIGNE,
bouche, Latins, François, Espagnols,
ou Gascons, & qu'en y adjoustant la
terminaïson Italienne, il ne faudroit ja-
mais à rencontrer quelque idiome du
pays, ou Toscan, ou Romain, ou Ve-
nitien, ou Piemontois, ou Napolitain,
& de se joindre à quelqu'une de tant
de formes. Je dis de mesme de la Phi-
losophie : elle a tant de visages & de
varieté, & a tant dict, que tous nos
songes & resveries s'y trouvent. L'hu-
maine phantasie ne peut rien concevoir
en bien & en mal qui n'y soit : [b] *Nihil
tam absurdè dici potest, quod non dica-
tur ab aliquo Philosophorum.* Et j'en
laisse plus librement aller mes caprices
en public : d'autant que bien qu'ils
soyent nez chez moy, & sans patron,
je sçay qu'ils trouveront leur relation à
quelque humeur ancienne, & ne fau-
dra quelqu'un de dire : Voyla d'où il
le print. Mes mœurs sont naturelles :
je n'ay point appellé, à les bastir, le
secours d'aucune discipline : Mais tou-
tes imbecilles qu'elles sont, quand l'en-
vie m'a pris de les reciter, & que pour
les faire sortir en public, un peu plus

[b]. Il n'y a rien de si absurde qui n'ait été avan-
cé par quelque Philosophe. *Cic. de Divinat. L. II.
ch. 58.*

decemment, je me suis mis en devoir de les assister, & de discours, & d'exemples : ç'a esté merveille à moy-mesme, de les rencontrer par cas d'aventure, conformes à tant d'exemples & discours Philosophiques. De quel regiment estoit ma vie, je ne l'ay appris qu'après qu'elle est exploitée & employée. Nouvelle figure : Un Philosophe impremedité & fortuit.

Pour revenir à nostre Ame, ce que Platon a mis la Raison (334) au cerveau, l'ire au cœur, & la cupidité au foye, il est vray-semblable que ç'a esté plustost une interpretation des mouvemens de l'ame, qu'une division, & separation qu'il en ayt voulu faire, comme d'un corps en plusieurs membres. Et la plus vray-semblable de leurs opinions est, que c'est tousjours une ame, qui par sa faculté ratiocine, se souvient, comprend, juge, desire, & exerce toutes les autres operations par divers instrumens du corps, comme le nocher gouverne son navire selon l'experience qu'il en a, ores tendant ou laschant une corde, ores haussant l'antenne, ou remuant l'aviron, par une seule puissance conduisant divers effets; & qu'elle

L'Opinion la plus vraisemblable sur l'Ame humaine.

302 ESSAIS DE MONTAIGNE,

loge au cerveau : ce qui appert de ce que les blessures & accidens qui touchent cette partie, offensent incontinent les facultez de l'ame : de là il n'est pas inconvenient qu'elle s'escoule par le reste du corps :

[c] — *medium non deserit unquam
Cœli Phœbus iter : radiis tamen omnia
lustrat :*

comme le Soleil espend du Ciel en hors sa lumiere & ses puissances, & en remplit le Monde.

[d] *Cætera pars anima per totum diffusa corpus
Paret, & ad numen mentis momēque
mouetur.*

*Differens
sentimens
sur l'origine
de l'Ame.*

Aucuns ont dict, qu'il y avoit une ame generale, comme un grand corps, duquel toutes les ames particulieres estoient extraictes, & s'y en retournoyent, se remeslant tousjours à cette matiere universelle :

[e] — *Deum nāmque ire per omnes*

[c] Le Soleil éclaire tout le Monde de ses Rayons, quoi qu'il ne s'écarte jamais du milieu des Cieux.
Claudian. De Sexto Consul. Honorii, vs. 411, 412.

[d] L'autre partie de l'Ame repandue par tout le Corps, est soûmise à l'Esprit dont la volonté regle la conduite de ses mouvemens. *Lucrer. L. III. vs. 144, 145.*

[e] Que Dieu penetre la Terre, la Mer & toute

Terrasque tractusque maris cælumque profundum :

Hunc pecudes , armenta , viros , genus omne ferarum ,

Quemque sibiennes nascentem arcessere vitas ,

Scilicet huc reddi deinde , ac resoluta referri

Omnia : nec morti esse locum :

D'autres , qu'elles ne faisoient que s'y resjoindre & r'attacher : d'autres , qu'elles estoient produites de la substance divine : d'autres , par les Anges , de feu & d'air. Aucuns , de toutes ancienneté : aucuns , sur l'heure mesme du besoin. Aucuns les font descendre du rond de la Lune , & y retourner. Le commun des Anciens , qu'elles sont engendrées de pere en fils , d'une pareille maniere & production que toutes autres choses naturelles : argumentants cela par la ressemblance des enfans aux peres.

[f] *Instillata patris virtus tibi :*

Fortes creantur fortibus , & bonis :

L'étenduë des Cieux : que le Bétail , les Hommes , & les Animaux sauvages de toute espee puissent chacun leur Vie dans la substance au moment de leur naissance , pour lui être ensuite resignez , & être comme refondus en elle , sans que rien soit sujet à la Mort. *Virg. Georg. L. IV. vs. 221 , &c.*

[f] La Vertu de ton Pere a été instillée en toi.

— Les Enfans courageux naissent de Peres pleins

304 ESSAIS DE MONTAIGNE,

& qu'on void escouler des peres aux enfans, non seulement les marques du corps, mais encores une ressemblance d'humeurs, de complexions, & inclinations de l'ame.

[g] *Denique car acrum violentia triste leonum
Seminium sequitur, dolus vulpibus, &
fuga cervis
A patribus datur, & patrius pavor in-
citatur,*

.....
.....
*Si non certa suo quia semine seminiôque,
Vis animi pariter crescit cum corpore toto ?*

que là-dessus se fonde la Justice divine, punissant aux enfans la faute des peres : (335) d'autant que la contagion des vices paternels est aucunement emprein-

de valeur & de probité. *Horat. L. IV. Od. 4. vs. 29. Je ne sai d'où Montagne a tiré le premier Vers.*

[g] Enfin pourquoi le Lion conserve-t-il toujours la ferocité de son espece, pourquoi la ruse est-elle naturelle aux Renards, la timidité aux Cerfs, — si ce n'est à cause que l'Ame & le Corps provenant l'un & l'autre d'une même semence, les qualitez de l'Ame croissent ensemble avec le Corps ? *Lucret. L. III. vs. 741, 742, 743. — 746, 747.*

(335) Ici Montagne vise apparemment à ce que dit Plutarque dans le Traité, *Pourquoi la Justice divine differe quelquefois la punition des Malefices* : ch. 19. *Tous ceux de qui la nature a aimé, reçu & pratiqué ce qui venoit de la parenté, la justice divine a aussi puni en eux ce qu'il y avoit de similitude de vice & de peché.* Version d'Amyot.

te en l'ame des enfans, & que le desreglement de leur volonté les touche.

Davantage, que si les ames venoyent d'ailleurs, que d'une suite naturelle, & qu'elles eussent esté quelque autre chose hors du corps, elles auroyent recordation de leur estre premier, attendu les naturelles facultez, qui luy sont propres, de discourir, raisonner, & se souvenir.

Le Sentiment de la préexistence des Ames avant que d'être unies à nos Corps, refusé.

[h] — *si in corpus nascentibus insinuatnr,
Cur super anteaetam etatem meminisse
nequimus,
Nec vestigia gestarum rerum ullatenemus?*

Car pour faire valoir la condition de nos ames, comme nous voulons, il les faut presupposer toutes sçavantes, lors qu'elles sont en leur simplicité & pureté naturelle. Par ainsi elles eussent esté telles, estans exemptes de la prison corporelle aussi bien avant que d'y entrer, comme nous esperons qu'elles seront après qu'elles en seront sorties. Et de ce sçavoir, il faudroit qu'elles se ressouvinsent encore estans au corps, com-

(h) Si l'Ame s'insinuë dans le Corps au moment qu'il naît, d'où vient l'oubli de l'Age précédent? & pourquoi ne conservons-nous aucun souvenir de ce que nous avons fait avant ce temps-là? *Lucret.*
L. III. vs. 671, &c.

306 ESSAIS DE MONTAIGNE,

me disoit Platon (336) que ce que nous apprenions n'estoit qu'un reslouverir de ce que nous avions sceu : chose que chacun par experience peut maintenir estre fausse. En premier lieu, d'autant qu'il ne nous reslouveit justement que de ce qu'on nous apprend : & que si la memoire faisoit purement son office, aumoins nous suggereroit-elle quelque traict outre l'apprentissage. Secondement ce qu'elle sçavoit estant en sa pureté, c'estoit une vraye Science, cognoissant les choses comme elles sont, par sa divine intelligence : là où icy on luy fait recevoir le mensonge & le vice, si on l'en instruit ; en quoy elle ne peut employer sa reminiscence, cette image & conception n'ayant jamais logé en elle. De dire que la prison corporelle estouffe de maniere ses facultez naïfves, qu'elles y sont toutes esteintes : cela est premierement contraire à cette autre creance, de recognoistre ses forces si grandes, & les operations que les hommes en sentent en cette vie, si admirables, que d'en avoir conclu cette divinité & eternité passée, & l'immortalité à y venir ;

[i] *Nam si tantopere est animi mutata potestas,*

Omni ut actarum exciderit retinentia rerum,

Non, (ut opinor) ea ab letho jam longior errat.

En outre, c'est icy chez nous, & non ailleurs, que doivent estre considerées les forces & les effects de l'ame : tant le reste de ses perfections, luy est vain & inutile : c'est de l'estat present, que doit estre payée & reconnue toute son immortalité, & de la vie de l'homme, qu'elle est comprable seulement. Ce seroit injustice de luy avoir retranché ses moyens & ses puissances, de l'avoir desarmée, pour du temps de sa captivité & de sa prison, de sa foiblesse & maladie, du temps où elle auroit esté forcée & contrainte, tirer le jugement & une condamnation de durée infinie & perpetuelle : & de s'arrester à la consideration d'un temps si court, qui est à l'adventure d'une ou de deux heures, ou au pis aller, d'un siecle (qui n'ont

[i] Car si le pouvoir de l'Ame est si fort alteré qu'elle ait entierement perdu le souvenir de tout ce qu'elle a fait, je ne croi pas qu'elle soit fort loin d'être actuellement détruite. *Lucrer. L. III. vs. 674, &c.* Il y a dans Lucrece, *Non, ut opinor, id ab letho jam longior errat.* Cet état n'est pas, je croi, fort loin de la mort.

non plus de proportion à l'infinité qu'un instant) pour de ce moment d'intervalle, ordonner & establir definitivement de tout son estre. Ce seroit une disproportion inique, de tirer une recompense eternelle en consequence d'une si courte vie. Platon, pour se sauver de cet inconvenient, veut que les paiements futurs * se limitent à la durée de cent ans, relativement à l'humaine durée : & des nostres assez leur ont donné bornes temporelles. Par ainsi ils jugeoient, que sa generation suyvoit la commune condition des choses humaines : Comme aussi sa vie, par l'opinion d'Epicurus & de Democritus, qui a esté la plus receüe, suyvant ces belles apparences : Qu'on la voyoit naistre, à mesme que le corps en estoit capable, on voyoit eslever ses forces comme les corporelles; on y recognoissoit la foiblesse de son enfance, & avec le temps sa vigueur & sa maturité : & puis sa declination & sa vieillesse, & enfin sa decrepitude :

*Que l'Amee
naist, se for-
rifie, & s'aff-
foiblit avec
le Corps.*

* La pensée de Platon est bien affoiblie ici. Car Platon veut qu'autant de mauvaises Actions qu'on aura commises, & autant de Personnes qu'on aura offensé par là, on en soit puni dix fois dix ans, c'est-à-dire l'espace de cent ans qui est la durée de la vie humaine. *De Republ. L. X. p. 615.* Je dois cette citation à M. Barbeyrac.

[k] *gigni pariter cum corpore , & una
Crescere sentimus , pariterque senescere mentem.*

Ils l'appercevoient capable de diverses passions , & agitées de plusieurs mouvemens penibles , d'où elle tomboit en lassitude & en douleur , capable d'alteration & de changement , d'allegresse , d'assoupissement , & de langueur , sujette à ses maladies & aux offences , comme l'estomach ou le pied :

[l] — *mentem sanari , corpus ut agrum ,
Cernimus , & flecti medicinâ posse videmus:*

esblouye & troublée par la force du vin : (337) desmue de son assiette , par les vapeurs d'une fièvre chaude : endormie par l'application d'aucuns medicamens , & reveillée par d'autres.

[m] — *corpoream naturam animi esse necessesse est ,*

Corporeis quoniam telis ictûque laborat.

[k] Nous sentons que l'Ame naît & croît avec le Corps , & qu'elle vieillit avec lui. *Lucrét. L. III. vs. 446 , &c.*

[l] Nous voyons qu'on guerit un Esprit comme un Corps malade , & qu'on peut le rétablir par le secours de la Medecine. *Lucrét. L. III. vs. 509 , &c.*

(337) Tirée de son assiette. Desmouvoir , *dimovere.* Êstre desmeu & destourné de son opinion , *dimoveri de sententiâ , Nicot.*

[m] Puisque l'Esprit est frappé des traits qu'il reçoit des Corps , il faut nécessairement qu'il soit d'une nature corporelle. *Lucrét. III. vs. 176 , 177.*

310 ESSAIS DE MONTAIGNE,

On luy voyoit estonner & renverser toutes les facultez par la seule morsure d'un chien malade, & n'y avoir nulle si grande fermeté de discours, nulle suffisance, nulle vertu, nulle resolution philosophique, nulle contention de ses forces, qui la peust exempter de la subjection de ces accidens: La salive d'un chetif mastin versée sur la main de Socrates, secouër toute sa sagesse & toutes ses grandes & si réglées imaginations, les aneantir de maniere qu'il ne restast aucune trace de sa cognoissance premiere:

[n] *Vis — animæ*

Conturbatur, & — divisa seorsum

Disjectatur, eodem illo distracta veneno:

Et ce venin ne trouver non plus de resistance en cette ame, qu'en celle d'un enfant de quatre ans: venin capable de faire devenir toute la Philosophie, si elle estoit incarnée, furieuse & insensée: si que Caton, qui tordoit le col à la mort mesme & à la fortune, ne peust souffrir la veüe d'un miroir, ou de l'eau, accablé d'espouvantement & d'effroy, quand il seroit tombé par la contagion

[n] L'Esprit est brouillé, confondu, & détruit par la force de ce poison. *Id. Ibid. vs. 498, &c.*

d'un chien enragé, en la maladie que les Medecins nomment Hydrofobie :

[o] — *vis morbi distracta per artus*
Turbat agens animam, spumantes aquore
salso
Ventorum ut validis fervere viribus
unda.

Or quant à ce point, la Philosophie a bien armé l'homme pour la souffrance de tous autres accidens, ou de patience, ou si elle couste trop à trouver, d'une deffaitte infaillible, en se desrobant tout à faict du sentiment : mais ce sont moyens, qui servent à une ame estant à soy, & en ses forces, capable de discours & de deliberation : non pas à cet * inconvenient, où chez un Philosophe, une ame devient l'ame d'un fol, troublée, renversée & perduë. Ce que plusieurs occasions produisent, comme une agitation trop vehemente, que, par quelque forte passion, l'ame peut

L'ame de l'homme le plus sage, surjerre à devenir l'Amé d'un fou.

[o] La violence de ce Mal se repandant par tous les membres, trouble l'ame qui devient le jouët de sa fureur, comme les Flots ecumeux de la Mer, violemment agitez par l'impetuosité des vents. *Id. ibid. vs. 491, &c.*

* *Accident*, qui est le mot qu'on trouve ici dans l'Edition de 1587. à Paris chez Jean Richer. — *Accident par lequel l'Amé d'un Philosophe devient l'ame d'un Fou, &c.*

312 ESSAIS DE MONTAIGNE,

engendrer en soy-mesme : ou une blef-
sure en certain endroit de la personne ;
ou une exhalation de l'estomach, nous
jettant à un esblouyssement & tour-
noyement de teste :

[p] *morbis in corporis aruius errat*

*Sapè animus, dementis enim, delirâque fatur:
Interdûmque gravi lethargo fertur in altum
Æternûmque soporem, oculis natûque cadenti.*

Les Philosophes n'ont, ce me semble,
guere touché cette corde, non plus
qu'une autre de pareille importance.
Ils ont ce dilemme tousjours en la bou-
che, pour consoler nostre mortelle con-
dition : Ou l'ame est mortelle, ou im-
mortelle : Si mortelle, elle sera sans
peine : Si immortelle, elle ira en amen-
dant. Ils ne touchent jamais l'autre
branche : Quoy, si elle va en empirant ?
Et laissent aux Poëtes les menaces des
peines futures : Mais par-là ils se don-
nent un beau jeu. Ce sont deux omis-
sion qui s'offrent à moy souvent en leurs
discours.

[p] Il arrive souvent que l'Esprit de l'Homme
troublé dans ses fonctions ordinaires par les mala-
dies du Corps, extravague dans ses discours ; &
quelquefois attaqué d'une violente lethargie, les
yeux fermez, & le visage abbatu ; il tombe dans
un long & profond assoupissement. *Lucret. L. III.
vs. 464, &c.*

discours. Je reviens (338) à la première : Cette ame perd l'usage du souverain bien Stoïque, si constant & si ferme. Il faut que nostre belle sagesse se rende en cet endroit, & quitte les armes. Au demeurant, ils consideroient aussi par la vanité de l'humaine Raison, que le mélange & société de deux pieces si diverses, comme est le mortel & l'immortel, est inimaginable :

[q] *Quippe etenim mortale aeterno jungere, &*

una

Consentire putare, & fungi mutua posse,

Desipere est. Quid enim diversius esse putandum est,

Aut magis inter se disjunctum discrepitanisque,

Quam mortale quod est, immortalis atque perenni

Junctum in concilio sivas tolerare procellas?

(338) A la premiere omission, que l'Ame la plus sage ; & la plus vigoureuse, peut devenir folle & imbecille.

[q] C'est être fou que de prétendre associer le Mortel avec l'Immortel, & de se figurer qu'ils puissent s'accorder, & agir mutuellement ensemble. Car est-il rien de plus différent, de plus distinct, & de plus contraire que l'union d'une Substance petissable avec une Substance immortelle ? Le moyen que ces deux Natures s'allient pour supporter de concert mille accidens funestes ? *Lucrer. L. III. vs. 801, &c.*

Tome III.

O

Davantage ils sentoient l'ame s'engager en la mort, comme le corps :

[r] — *simul avo fessa fatiscit :*

Ce que, selon Zeno, l'image du sommeil nous montre assez. Car il estime que c'est une défaillance & chute de l'ame aussi bien que du corps : (339) *Contrahi animam, & quasi labi putat atque decidere.* Et ce qu'on apercevoit en aucuns, sa force, & sa vigueur se maintenir en la fin de la vie, ils le rapportoyent à la diversité des maladies, comme on void les hommes en cette extremité, maintenir, qui un sens, qui un autre, qui l'ouïr, qui le fleurir, sans alteration : & ne se voir point d'affoiblissement si universel, qu'il n'y reste quelques parties entieres & vigoureuses :

[f] *Non alio pacto quàm si pes cùm dolet agri,
In nullo caput interea sit fortè dolore.*

L'immortalité de l'Ame
foiblement

La veuë de nostre jugement se rapporte à la verité, comme fait l'œil du

[r] *Abbatuë avec lui sous le poids des années. Lucr. L. III. vs. 459.*

(339) *Cic. de Divinat. L. II. c. 58.* — Montaigne explique les paroles de Cicéron avant que de les citer.

[f] Comme lorsqu'on a mal au pied, sans sentir aucune douleur à la tête. *Lucr. L. III. vs. 111, &c.*

chat-huant, à la spendeur du Soleil, ^{soutenuë par les plus hardis Dogmatistes.} ainsi que dit Aristote (340) : Par où le sçaurions-nous mieux convaincre que par si grossiers aveuglemens en une si apparente lumiere ? Car l'opinion contraire, de l'immortalité de l'ame, laquelle Cicero dit avoir esté premièrement introduite, aumoins du tesmoignage des Livres, par (341) Phérecydes Syrius du temps du Roy Tullus (d'autres en attribuent l'invention à Thales : & autres à d'autres) c'est la partie de l'humaine science traictée avec plus de reservation & de doute. Les Dogmatistes les plus fermes sont contraints en cet endroit principalement, de se rejeter à l'abry des ombrages de l'Academie. Nul ne sçait ce qu'Aristote a estably de ce subject, non plus que tous les Anciens en general, qui le manient d'une vacillante creance : [t] *rem gratissimam*

(340) Ὅτι περὶ γὰρ καὶ τὰ τῶν νυκτερίων πρὸς τὸ φέγγος ἔχει τὰ μεθ' ἡμέραν, ἔτω καὶ τῆς ἡμετέρας ψυχῆς ὁ νῦν πρὸς τὰ τῇ οὐσὶ φανερότατα πάντων. *Metaphys. L. II. c. 1.* Ce Passage m'a été indiqué par M. Barbeyrac.

(341) *Tusc. Quest. L. I. c. 16.*

[t] Chose agreable qu'ils promettent plutôt qu'ils n'en prouvent la certitude. Paroles tirées de Seneque, (*Epist. 102.*) qui ayant medité sur l'éternité des Ames, dit à son Ami, *Juvabat de accipitā-*

316 ESSAIS DE MONTAIGNE,

promittentium magis quam probantium.

Il s'est caché sous le nuage des paroles & sens difficiles, & non intelligibles, & a laissé à ses Sectateurs, autant à débattre sur son jugement que sur la matière.

Sur quoi est
fondée l'opi-
nion de l'im-
mortalité des
Âmes.

Deux choses leur rendoient cette opinion plausible : l'une, que sans l'immortalité des âmes, il n'y auroit plus de quoy asseoir les vaines esperances de la gloire, qui est une considération de merveilleux credit au Monde : l'autre, que c'est une tres-utile impression, comme dit Platon, que les vices quand ils se desrobent de la veüe & cognoissance de l'humaine justice, demeurent toujours en butte à la divine, qui les poursuivra, voire après la mort des coupables. Un soing extreme tient l'homme d'alonger son Estre; il y a pourveu par toutes les pieces. Et pour la conservation du corps, sont les sepultures : pour la conservation du nom, la gloire. Il a employé toute son opinion à se rebastir (impatient de sa fortune) & à (342)

se animarum quarere, immò mehercule credere. Credebam enim facile opinionibus magnorum virorum, rem gratissimam promittentium magis quam probantium.

(342) Estançonner, appuyer, estayer, Nicot. — S'estançonner par ses inventions, c'est, assurer, renforcer son existence par ses propres imaginations.

s'estançonner par ses inventions. L'ame par son trouble & sa foiblesse, ne pouvant tenir sur son pied, va quiestant de toutes parts des consolations, esperances & fondements, & des circonstances estrangeres, où elle s'attache & se plante. Et pour legers & fantastiques que son invention les lui forge, s'y repose plus seurement qu'en soy, & plus volontiers. Mais les plus aheurtez à cette si juste & claire persuation de l'immortalité de nos Esprits, c'est merveille comme ils se sont trouvez courts & impuissans à l'establiir par leurs humaines forces. [u] *Somnia sunt non docentis, sed optantis*, disoit un ancien. L'homme peut recognoistre par ce tesmoignage, qu'il doit à la fortune & au rencontre, la verité qu'il descouvre lui seul; puis que lors-mesme qu'elle lui est tombée en main, il n'a pas dequoy la saisir & la maintenir, & que sa raison n'a pas la force de s'en prevaloir. Toutes choses produites par nostre propre discours

[u] Ce sont les rêveries d'un homme qui souhaite les choses sans se mettre en peine de les prouver, Cic. Acad. Quæst. L. IV. c. 38. Dans cet endroit Ciceron n'en veut qu'à Democrite qui par la supposition du Vuide & des Atomes de differentes figures, pretendoit expliquer la formation de toutes choses: préension ridicule, comme Montagne l'a prouvé ci-dessus en peu de mots, p. 464, 465.

& suffisance, autant vraies que fausses, sont subjectes à incertitudes & debar. C'est pour le chastiment de nostre fierté, & instruction de nostre misere & incapacité, que Dieu produit le trouble, & la confusion de l'ancienne Tour de Babel. Tout ce que nous entreprenons sans son assistance, tout ce que nous voyons sans la lampe de sa grace, ce n'est que vanité & folie. L'essence mesme de la Verité, qui est uniforme & constante, quand la fortune nous en donne la possession, nous la corrompons & abastardissons par nostre foiblesse. Quelque train que l'homme prenne de soy, Dieu permet qu'il arrive tousjours à cette mesme confusion, de laquelle il nous represente si vivement l'image par le juste chastiment, dequoy il battit l'outrecuidance de Nemroth, & aneantit les vaines entreprises du bastiment de sa Pyramide. [x] *Perdam sapientiam sapientium, & prudentiam prudentium reprobabo.* La diversité d'idiomes & de langues, dequoy il troubla cet ouvrage, qu'est-ce autre chose, que cette infinie & perpetuelle altercation & discordance d'opinions & de raisons, qui accom-

[x] J'abolirai la sagesse des Sages, & j'aneantirai la prudence des intelligens. 1. *Corinth.* I. c. 19.

paigne & embrouille le vain bastiment de l'humaine science? Et l'embrouille utilement. Qui nous tiendrait, si nous avions un grain de connoissance? Ce Sainct m'a faict grand plaisir: [y] *Ipsa Veritatis occulatio, aut humilitatis exercitatio est, aut elationis attritio.* Jusques à quel poinct de presumption & d'insolence, ne portons-nous nostre aveuglement & nostre bestise?

Mais pour reprendre mon propos: c'estoit vrayment bien raison, que nous fussions tenus à Dieu seul, & au benefice de sa grace, de la verité d'une si noble creance, puisque de la seule liberalité, nous recevons le fruiet de l'immortalité, lequel consiste en la jouissance de la beatitude eternelle. Confessons ingenuement, que Dieu seul nous l'a dict, & la foy: Car leçon n'est-ce pas de Nature & de nostre Raison. Et qui retentera son Estre & ses forces, & dedans & dehors, sans ce privilege divin: qui verra l'homme, sans le flatter, il n'y verra ny efficace, ny faculté, qui sente autre chose que la Mort & la Terre. Plus nous donnons, & de-

*C'est de la
Revelation
que nous
vient l'assu-
rance de
l'immortali-
té de nos
Ames.*

[y] Cela même que la Verité soit cachée aux hommes, sert à les exercer à l'humilité, ou à dompter leur orgueil. *D. Augustin. De Civit. Dei, L. XI. c. 22.*

vons, & rendons à Dieu, nous en faisons d'autant plus Chrestienement. Ce que ce Philosophe Stoïcien dit tenir du fortuit consentement de la voix populaire, valoit-il pas mieux qu'il le tint de Dieu? [z] *Cum de animorum aternitate differimus, non leve momentum apud nos habet consensus hominum, aut timentium inferos, aut colentium. Utor hac publicâ persuasione,*

Se qui consi-
rque l'im-
mortalité de
l'Ame, selon
différens Phi-
losophes.

Or la foiblesse des argumens humains sur ce sujet, se connoist singulierement par les fabuleuses circonstances, qu'ils ont adjoustées à la suite de cette opinion, pour trouver de quelle condition estoit cette nostre immortalité. Laissons les Stoïciens, [a] *Usuram nobis largiuntur, tanquam cornicibus; diu mansuros aiunt animos, semper, negant:* qui donnent aux ames une vie au delà de cette-cy, mais finie. La plus universelle & plus receüe fantaisie, & qui dure (343) jusques à nous, ç'a esté celle,

[z] Lorsque nous traitons de l'immortalité de l'Ame, nous comptons beaucoup sur le consentement des hommes qui craignent, ou respectent les Dieux infernaux. Je me sers de cette persuasion publique. *Senec. Epist. 117. ab initio.*

[a] Qui nous en accordent l'usage comme aux Corneilles, disant que nos Ames subsisteront longtemps après la mort, mais non pas toujours, *Cic. Tusc. Quæst. L. I. c. 31.*

(343) En Perse, dans l'Indoustan, & ailleurs.

de laquelle on fait Auteur Pythagoras, non qu'il en fust le premier Inventeur, mais d'autant qu'elle receut beaucoup de poids, & de credit, par l'autorité de son approbation : C'est que les ames au partir de nous, ne faisoient que rouler de l'un corps à un autre, d'un Lyon à un Cheval, d'un Cheval à un Roy, se promenant ainsi sans cesse, de maison en maison. Et luy, disoit se souvenir (344) avoir esté Æthalides, depuis Euphorbus, en après Hermotimus, enfin de Pyrrhus estre passé en Pythagoras : ayant memoire de soy de deux cents six ans. Adjoustoyent aucuns, que ces mesmes ames remontent au Ciel par fois, & en devallent encores :

[b] *O pater, anne aliquas ad Cælum hinc
ire putandum est*

*Sublimes animas, iterúmque ad tarda reverti
Corpora ? Quæ lucis miseris tam dira cupido ?*

Origene les fait aller & venir eternellement du bon au mauvais estat. L'opinion

(344) *Diogene Laërce dans la Vie de Pythagore, L. VIII. c. 4, 5.*

[b] O mon Pere, est-il bien vrai que quelques Ames s'élevent d'ici bas vers le Ciel, pour aller encore s'enfermer dans des Corps lourds & pesans ? D'où vient à ces pauvres Créatures une passion si violente pour la vie, *Æneid. L. VI. vs. 719, &c.*

322 ESSAIS DE MONTAIGNE,

que Varro recite (345) , est qu'en quatre cens quarante ans de revolution elles se rejoignent à leur premier corps. Chrysippus (346) , que cela doit advenir après certain espace de temps incognu & non limité. Platon (qui dit tenir (347) de Pindare & de l'ancienne Poësie cette croyance) des infinies vicissitudes de mutation , ausquelles l'ame est preparée, n'ayant ny les peines , ny les recompenses en l'autre Monde, que temporelles, comme sa vie cettuy-cy n'est que temporelle , conclud en elle une singuliere science des affaires du Ciel , de l'Enfer , & d'icy , où elle a passé , repassé , & sejourné à plusieurs voyages : matiere à sa reminiscence. Voicy son progrès ailleurs : Qui a bien vescu , il se rejoint à l'Astre , auquel il est assigné : qui mal , il passe en femme : & si lorsmesme il ne se corrige point , il se rechange en beste de condition convena-

(345) De quelques faiseurs d'Horoscope ; *Genethliaci quidam*. Le Passage se trouve dans S. Augustin , *De Civit. Dei* , L. XXII. c. 28.

(346) LaHance nous a conservé le Passage en Grec : Τέτρε δὲ ἕτως ἐχρίτος , διῆλον , ὥς ἂν δὲν ἀδύνατον , καὶ ἡμᾶς μετὰ τὸ τελευτᾶσαι , πάλιν περιδῶν εἰλημμένων χρόνῳ εἰς ὃν νῦν ἐτμὲν κατὰ σήτισθαι σχῆμα. *Inst. Div.* L. VII. c. 23. C'est M. Barbeyrac qui m'a indiqué ce Passage.

(347) In *Menone* , p. 16. G. & p. 17. A.

ble à ses mœurs vicieuses : & ne verra fin à ses punitions , qu'il ne soit revenu à sa naïve constitution , s'estant par la force de la Raison défaiët des qualitez grossieres , stupides , & elementaires , qui estoient en luy. Mais je ne veux oublier l'objection que font les Epicuriens à cette transmigration de corps en autre. Elle est plaisante. Ils demandent quel ordre il y auroit , si la presse des mourans venoit à estre plus grande que des naissans. Car les Ames deslogées de leur giste seroient à se fouler à qui prendroit place la premiere dans ce nouvel estuy. Et demandent aussi , à quoy elles passeroient leur temps , cependant qu'elles attendroient qu'un logis leur fust appresté : ou au rebours s'il naissoit plus d'animaux , qu'il n'en mourroit , ils disent que les corps seroient en mauvais party , attendant l'infusion de leur Ame , & en adviendrait qu'aucuns d'iceux se mourroient avant que d'avoir esté vivans.

[c] *Denique connubia ad Veneris , partúsque ferarum ,*

[c] Il semble enfin qu'il est ridicule d'imaginer qu'à point nommé les Ames assistent à l'accouplement des Animaux , & à leur naissance , & que ces Natures immortelles soient continuellement au guet en nombre innombrable pour entrer dans des

324 ESSAIS DE MONTAIGNE,

*Esse animas praesto deridiculum esse videtur,
Et spectare immortales mortalia membra
Innumero numero certareque praeproperanter
Inter se, qua prima potissimaque in nuctur.*

D'autres ont arresté l'ame au corps des trespassez, pour en animer les serpents, les vers, & autres bestes, qu'on dit s'engendrer de la corruption de nos membres, voire & de nos cendres. D'autres la divisent en une partie mortelle, & l'autre immortelle. Autres la font corporelle, & ce neantmoins immortelle. Aucuns la font immortelle, sans science & sans cognoissance. Il y en a aussi des nostres-mesmes qui ont estimé, que des ames des condamnez, il s'en faisoit des Diables, comme Plutarque pense qu'il se face des Dieux de celles qui sont sauvées: Car il est peu de choses que cet Auteur-là établisse d'une façon de parler si résolue, qu'il fait cettecy: maintenant par tout ailleurs une maniere dubitative & ambigue. (348)

Corps mortels, chacune prête à disputer l'avantage d'être introduite la premiere. *Lucrer. Lib. III. v. 557, &c.*

(348) Τὰς ψυχὰς (τῶν ἀγαθῶν) παντάπασιν οἶσθαι (δεῖ) κατὰ φύσιν καὶ δίκην θείων, ἐκ μὲν ἀνθρώπων, εἰς ἥρωας, ἐκ δ' ἡρώων, εἰς δαίμονας, ἐκ δὲ δαιμόνων (ἀν-

Il faut estimer (dit-il) & croire fermement, que les ames des hommes vertueux selon Nature & selon Justice divine, deviennent d'hommes Saints, & de saints Demy-dieux, & de Demy-dieux, après qu'ils sont parfaitement, comme es sacrifices de purgation, nettoyez & purifiez, estans delivrez de toute passibilité & de toute mortalité, ils deviennent, non par aucune ordonnance civile, mais à la verité, & selon raison vraisemblable, Dieux entiers & parfaits, en recevant une fin tres-heureuse & tres-glorieuse. Mais qui le voudra voir, luy, qui est des plus retenus pourtant & moderez de la bande, s'escarmoucher avec plus de hardiesse, & nous conter ses miracles sur ce propos, je le renvoye à son discours de la Lune, & du Démon de Socrates, là où aussi evidemment qu'en nul autre lieu, il se peut adverer, les mysteres de la Philosophie avoir

τίλον ὥσπερ ἐν τελευτῇ καθαρῶσι καὶ ὁσια-
θῶσιν, ἅπαν ἀποφυγῆται τὸ θνητὸν καὶ πα-
θητικὸν) ἢ νόμῳ πόλεως, ἀλλ' ἀληθείᾳ, καὶ
κατὰ τὸν εἰκότα λόγον εἰς θεὸς ἀναφύεσθαι,
τὸ κάλλιστον καὶ μακαριώτατον τέλος ἀπολα-
βῆσαι. In Vita Romuli, p. 36. T. I. Francof. 1599.
La Traduction employée ici par Montagne, est
d'Amyot, Vie de Romulus, ch. 14.

beaucoup d'estrangetez communes avec celles de la Poësie : l'entendement humain se perdant à vouloir sonder & contreroller toutes choses jusques au bout : tout ainsi comme , lassez & travaillez de la longue course de nostre vie , nous retombons en enfantillage. Voyla les belles & certaines instructions que nous tirons de la Science humaine , sur le subject de nostre ame.

*Diversité de
sentimens sur
la maniere
qui produit le
Corps de
l'homme.*

Il n'y a point moins de temerité en ce qu'elle nous apprend des parties corporelles. Choisissons - en un , ou deux exemples : car autrement nous nous perdrons dans cette Mer trouble & vaste des erreurs medecinales. Sçachons, si on s'accorde au moins en cecy , de quelle matiere les hommes se produisent les uns des autres. Car quant à leur premiere production , ce n'est pas merveille , si en chose si haute & ancienne , l'entendement humain se trouble & dissipe. Archelaüs le Physicien , duquel Socrates fut le disciple & le mignon , selon Aristoxenus, disoit , (349) & les hommes & les animaux avoir esté faicts d'un limon laiçteux , exprimé par la chaleur de la Terre. Pythagoras dit

(349) *Diogene Laërce* dans la Vie d'Archelaüs ,
L. II. Segm. 17.

notre semence (350) estre l'escume de
notre meilleur sang : Platon , (351)
l'escoulement de la moëlle de l'espine
du dos : ce qu'il argumente de ce que
cet endroit se sent le premier , de la las-
seté de la besogne : Alcmeon , (352)
partie de la substance du cerveau : &
qu'il soit ainsi , dit-il , les yeux trou-
blent à ceux qui se travaillent outre
mesure à cet exercice : Democritus ,
(353) une substance extraite de toute
la masse corporelle : Epicurus , (354)
extraicte de l'ame & du corps : Aristote ,
un excrement tiré de l'aliment du sang
le dernier qui s'espand en nos membres :
autres , du sang , cuit & digéré par la
chaleur des genitoires : ce qu'ils jugent
de ce qu'aux extremes efforts , on rend
des gouttes de pur sang : en quoy il
semble qu'il y ayt plus d'apparence , si
on peut tirer quelque apparence d'une
confusion si infinie.

Or pour mener à effect cette semence, *Par quels
moyens la se-
mence de-
vient prolifé-
que.*
combien en font-ils d'opinions contrai-
res ? Aristote (355) & Democritus

(350) Plutarch. *De Placitis Philosophorum* , L. V.
c. 3.

(351) Id. *ibid.*

(352) Id. *ibid.*

(353) Id. *ibid.*

(354) Id. *ibid.*

(355) Plutarque joint sur cet article Zenon avec

328 ESSAIS DE MONTAIGNE,

tiennent que les femmes n'ont point de sperme : & que ce n'est qu'une sueur qu'elles esclancent par la chaleur du plaisir & du mouvement , qui ne sert de rien à la generation. Galen au contraire , & ses suivans , que sans la rencontre des semences , la generation ne se peut faire.

*Temps de la
grosse des
Femmes in-
determiné.*

Voyla les Medecins, les Philosophes, les Jurisconsultes , & les Theologiens , aux prises pêle melle avec nos femmes, sur la dispute , à quels termes les femmes portent leur fruct. Et moy je secours par l'exemple de moy - mesme , ceux d'entr'eux , qui maintiennent la grossesse d'onze mois , Le Monde est basty de cette experience : il n'est si simple femmelette qui ne puisse dire son advis sur toutes ces contestations ; & si nous n'en sçaurions estre d'accord. En voyla assez pour verifïer que l'homme n'est non plus instruit de la cognoissance de soy, en la partie corporelle, qu'en la spirituelle. Nous l'avons proposé luy-mesmes à soy ; & sa Raison , à sa Rai-

Aristote , & dit expressement que *Democrite* croyoit que les femelles jettoient de la semence. τὸ θήλυ προϊέει σπέρμα. — Αριστοτέλης καὶ Ζήνων, ἥλην μὲν ὑγρὰν προϊέει — μὴν σπέρμα-
τικόν. De Placitis Philosophorum , L. V. c. 5.

son, pour voir ce qu'elle nous en diroit. Il me semble assez avoir montré combien peu elle s'entend en elle-mesme. Et qui ne s'entend en soy, en quoy se peut-il entendre? [d] *Quasi verò mensuram ullius rei possit agere, qui sui nesciat.* Vrayement Protagoras nous en contoit de belles, (356) faisant l'homme la mesure de toutes choses, qui ne sceut jamais seulement la sienne. Si ce n'est luy, sa dignité ne permettra pas qu'autre creature ayt cet avantage. Or luy estant en soy si contraire, & l'un jugement subvertissant l'autre sans cesse, cette favorable proposition n'estoit qu'une risée, qui nous menoit à conclurre par nécessité la neantise du compas & du compasseur. Quand Thales estime la cognoissance de l'homme tres-difficile à l'homme (357), il luy apprend, la cognoissance de toute autre chose luy estre impossible. Vous,

[d] Comme si celui qui ignore sa propre mesure, pouvoit entreprendre de mesurer quelque autre chose. *Plin. Hist. Nat. L. II. c. 1.*

(356) *Ἀνεφώνητέ: πάντων χρημάτων μέτρον ἐστὶν ἄνθρωπος.* Apud *Sext. Empiricum* advers. *Mathem. §.* Εἰ ἐστὶ κριτήριον ἀληθείας; p. 148.

(357) *Τὶ δύσκολον; ἔφη, τὸ ἑαυτὸν γινῶναι.* *Diog. Laerce, L. I. §. 36.*

pour qui j'ay pris la peine d'estendre un si long corps , contre ma coustume , ne refuyez point de maintenir * vostre Sebonde , par la forme ordinaire d'argumenter , dequoy vous estes tous les jours instruite , & exercerez en cela vostre esprit & vostre estude : car ce dernier tour d'escrime icy , il ne le faut employer que comme un extreme remede. C'est un coup desesperé , auquel il faut abandonner vos armes , pour faire perdre à vostre adversaire les siennes : & un tour secret , duquel il se faut servir rarement & reservément. C'est grande temerité de vous perdre pour perdre un autre. Il ne faut pas vouloir mourir pour se venger , comme fit Gobrias : Car estant aux prises bien estroictes avec un Seigneur (258) de Perse , Darius y survenant l'espée au poing , qui craignoit de frapper , de peur d'assener Gobrias : il luy cria , qu'il donnast hardiment , quand il devoit donner au

* Montagne s'adresse ici à une Dame d'une qualité distinguée qui l'avoit chargé de faire l'*Apologie de Sebonde* , & à laquelle nous devons , par consequent ce Douzième Chapitre des *Essais* , le plus long , & au jugement de bien des gens , le plus curieux de tous.

(358) Avec un des Mages : Συμπλακέντος δὲ τοῦ πρώτου τῷ Μαγῷ ὁ Δαρείος ἐπεσεὺς ἠπύσει , &c. Herodor. L. III. p. 219.

travers tous les deux. J'ay veu reprouver pour injustes , des armes & conditions de combat singulier desespérées , & auxquelles celuy qui les offroit , mettoit luy & son compagnon en termes d'une fin à tous deux inevitable. Les Portugais prindrent en la Mer des Indes certains Turcs prisonniers , lesquels impatiens de leur captivité , se resolurent , & leur succeda , frottant des clous de navire l'un à l'autre , & faisans tomber une estincelle de feu dans les caques de poudre , (qu'il y avoit en l'endroit où ils estoient gardez) d'embraser & mettre en cendre eux , leurs maistres & le vaisseau. Nous secouons icy les limites & dernieres clostures des Sciences : auxquelles l'extremité est vitieuse , comme en la vertu. Tenez-vous dans la route commune : il ne fait mie bon estre si subtil & si fin. Souviennet-vous de ce que dit le proverbe Toscan ,

[e] *Chi troppo assottiglia , si scavezza.*

Je vous conseille en vos opinions & en vos discours , autant qu'en vos mœurs , & en toute autre chose , la moderation & l'attrempance , & la fuite de

[e] *Par trop subtiliser on s'égare soi-même. Petrarch. Canz. 22. 4.*

la nouvelleté & de l'estrangeté. Toutes les voyes extravagantes * me faschent. Vous qui par l'autorité que vostre grandeur vous apporte, & encôres plus par les avantages que vous donnent les qualitez plus vostres, pouvez d'un clin d'œil commander à qui il vous plaist, deviez donner cette charge à quelqu'un, qui fust profession des Lettres, qui vous eust bien autrement appuyé & enrichy cette fantasie. Toutesfois en voicy assez, pour ce que vous en avez à faire.

*Loix com-
bien necessai-
res pour re-
nir l'homme
en regle.*

Epicurus disoit des Loix, que les pi-
res nous estoient si necessaires, que
sans elles, les hommes s'entremange-
roient les uns les autres. Et Platon ve-
rifie que sans Loix, nous vivrions com-
me bestes (359). Nostre esprit est un
outil vagabond, dangereux & temeraire:
il est malaisé d'y joindre l'ordre &
la mesure. De mon tems ceux qui ont
quelque rare excellence au dessus des
autres, & quelque vivacité extraordi-
naire, nous les voyons quasi tous, des-
bordez en licence d'opinions, & de

* Me choquent.

(359) Comme les Bêtes les plus ferores : Ὡς ἄρα νόμος ἀνθρώποις ἀναγκάσιον τίτεσθαι, καὶ ζῆν κατὰ νόμον, ἢ μὴδὲν διαφέρειν τῶν πάν-
τη ἀγριωτάτων θηρίων. De Legib. L. IX. p. 874. E.

mœurs : c'est miracle s'il s'en rencontre un raffiné & sociable. On a raison de donner à l'Esprit humain les barrières les plus contraintes qu'on peut. En l'estude , comme au reste , il luy faut compter & regler ses marches : il luy faut tailler par art les limites de sa chasse. On le bride & garrotte de religions , de loix , de coutumes , de science , de preceptes , de peines , & recompenses mortelles & immortelles : encores voit-on que par sa volubilité & dissipation , il eschappe à toutes ces liaisons. C'est un corps vain , qui n'a par où estre saisi & assésiné : un corps divers & difforme , auquel on ne peut asseoir neud ny prise. Certes il est peu d'ames si réglées , si fortes & bien nées , à qui on se puisse fier de leur propre conduite : & qui puissent avec moderation & sans temerité , voguer en la liberté de leurs jugemens , au delà des opinions communes. Il est plus expedient de les mettre en tutelle. C'est un outrageux glaive à son Possesseur même , que l'Esprit , à qui ne sçait s'en armer ordonnément & discrettement. Et n'y a point de beste , à qui il faille plus justement donner des ornières , pour tenir sa vue subiecte , & contrainte devant ses pas ;

& la garder d'extravaguer ny cà ny là , hors les ornieres que l'usage & les loix luy tracent. Parquoy il vous siera mieux de vous resserer dans le train accoustumé , quel qu'il soit , que de jeter vostre vol à cette licence effrenée. Mais si quelqu'un de ces nouveaux Docteurs entreprend de faire l'ingenieux en vostre presence , aux despends de son salut & du vostre : pour vous deffaire de cette dangereuse peste , qui se respand tous les jours en vos Cours, ce preservatif à l'extreme necessité empeschera que la contagion de ce venin n'offensera , ny vous , ny vostre assistance.

Les Sciences
sont aujourd'hui éra-
blies par or-
donnance Ci-
vile.

La liberté donc & gaillardise de ces Esprits anciens , produisoit en la Philosophie & Sciences humaines , plusieurs Sectes d'opinions differentes , chacun entreprenant de juger & de choisir pour prendre party. Mais à present , que les hommes vont tous un train : [f] *qui certis quibusdam destinatisque sententiis addicti & consecrati sunt, ut etiam, quæ non probant, cogantur defendere* : Et que nous recevons les Arts par civile autorité & ordonnance , si que les escolles n'ont qu'un patron & pareille

[f] Qui devouez à certaines opinions fixes & déterminées , sont reduits à defendre les choses mêmes qu'ils desapprouvent. *Ex Cicerone , Tuscul. Quæst. L. II. c. 2.*

institution & discipline circonscripte, on ne regarde plus ce que les monnoyes poissent & valent, mais chacun à son tour, les reçoit selon le prix, que l'approbation commune & le cours leur donne: on ne plaide pas de l'alloy, mais de l'usage: ainsi se mettent également toutes choses. On reçoit la Medecine, comme la Geometrie; & les battelages, les enchantemens, les liaisons, le commerce des esprits des trespassez, les domifications, & jusques à cette ridicule poursuite de la pierre philosophale, tout se met sans contredict. Il ne faut que sçavoir, que le lieu de Mars loge au milieu du triangle de la main, celui de Venus au ponce, & de Mercure au petit doigt: & que quand la mensale coupe le tubercle de l'enseigneur, c'est signe de cruauté: quand elle faut sous le mitoyen, & que la moyenne naturelle fait un angle avec la vitale, sous mesme endroit, que c'est signe d'une mort miserable: Que si à une femme, la naturelle est ouverte, & ne ferme point l'angle avec la vitale, cela denote qu'elle sera mal chaste. Je vous appelle vous-mesme à tesmoin, si avec cette science; un homme ne peut passer avec reputation & faveur parmy toutes compagnies.

*Jusqu'où
peut attein-
dre la con-
noissance hu-
maine.*

Theophrastus disoit, que l'humaine cognoissance, acheminée, par les sens, pouvoit juger des causes des choses jusques à certaine mesure, mais qu'estant arrivée aux causes extremes & premières, il falloit qu'elle s'arrestast, & qu'elle rebouchast, à cause où de sa foiblesse, ou de la difficulté des choses. C'est une opinion moyenne & douce, que nostre suffisance nous peut conduire jusques à la cognoissance d'aucunes choses, & qu'elle a certaines mesures de puissance, outre lesquelles c'est temerité de l'employer. Cette opinion est plausible, & introduicte par gens de composition : mais il est malaisé de donner bornes à nostre Esprit : il est curieux & avide, & n'a point occasion de s'arrester plus tost à mille pas qu'à cinquante. Ayant essayé par experience, que ce à quoy l'un s'estoit failly, l'autre y est arrivé : & que ce qui estoit incogneu à un siecle, le siecle suivant l'a esclaircy : & que les Sciences & les Arts ne se jettent pas en moule, ains se forment & figurent peu à peu, en les maniant & pollissant à plusieurs fois, comme les ours façonnent leurs petits en les leschant à loisir : ce que ma force ne peut descouvrir, je ne laisse pas de le sonder & essayer : & en

en retastant & pestrissant cette nouvelle matiere, la remuant & l'eschauffant, j'ouvre à celuy qui me suit, quelque facilité pour en jouyr plus à son aise, & la luy rends plus souple, & plus maniable:

[g] — *Ut Hymettia Sole
Cera remollescit, tractatâque pollice multas
Vertitur in facies, ipsoque fit utilis usu.*

Autant en fera le second au tiers : qui est cause que la difficulté ne me doit pas desespérer ; ny aussi peu mon impuissance, car ce n'est que la mienne.

L'homme est capable de toutes choses, comme d'aucunes : Et s'il advouë, comme dit Theophrastus, l'ignorance des causes premières & des principes, qu'il me quitte hardiment tout le reste de sa Science : Si le fondement luy faut, son discours est par Terre : Le disputer & l'enquerir, n'a autre but & arrest que les principes : si cette fin n'arreste son cours, il se jecte à une irresolution infinie. [h] *Non potest aliud alio magis mi-*

Pourquoy
l'Esprit de
l'Homme est
incapable
d'arriver à
la connoissan-
ce évidente
des Choses.

[g] Comme la Cire qui ramollie par la chaleur du Soleil, & pressée avec le ponce, prend différentes figures, & par là devient utile. *Ovid. Metamorph. L. X. Fab. 8. vs. 42, &c.*

[h] Une chose ne peut être plus ou moins comprise qu'une autre, parce que nous les comprenons toutes par une même regle. *Cic. Acad. Quæst. L. IV.*

nūcve comprehendi, quoniam omnium rerum una est definitio comprehendendi. Or il est vray-semblable que si l'Amē sçavoit quelque chose, elle se sçauroit premierement elle-mesme; & si elle sçavoit quelque chose hors d'elle, ce seroit son corps & son estuy, avant toute autre chose. Si on void jusques aujourd'huy les Dieux de la Medecine se debatre de nostre Anatomie,

[i] *Mulciber in Trojam, pro Trojâ stabas
Apollo:*

quand attendons-nous qu'ils en soyent d'accord? Nous nous sommes plus voisins, que ne nous est la blancheur de la neige, ou la pesanteur de la pierre. Si l'homme ne se cognoist, comment cognoist-il ses fonctions & ses forces? Il n'est pas à l'avanture, que quelque notice veritable ne loge chez nous, mais c'est par hazard. Et d'autant que par mesme voye, mesme façon & conduite, les erreurs se reçoivent en nostre ame, elle n'a pas dequoy les distinguer, ny dequoy choisir la verité du mensonge.

*Le Sentiment des
Academi-*

Les Academiciens recevoient quelque inclination de jugement; & trou-

[i] *Vulcain est contre Troye; & pour Troye, Apollon.* Ovid. De Tristib. L. I. Eleg. 2. vs. 5.

voient trop crud , de dire qu'il n'estoit pas plus vray-semblable que la neige fust blanche , que noire ; & que nous ne fussions non plus asseurez du mouvement d'une pierre , qui part de nostre main , que de celui de la huitiesme sphere. Et pour eviter cette difficulté & estrangeté , qui peut à la verité logger en nostre imagination , que malaisément , quoy qu'ils establisent que nous n'estions aucunement capables de sçavoir , & que la Verité est engouffrée dans des profonds abysses , où la veuë humaine ne peut penetrer : si advouoyent-ils les unes choses plus vray-semblables que les autres ; & recevoient en leur jugement cette faculté , de se pouvoir incliner plustost à une apparence , qu'à une autre. Ils luy permettoient cette propension , luy defendant toute resolution. L'advis des Pyrrhoniens & plus hardy , & quant & quant (360) plus vray-semblable. Car cette inclination Academique , & cette propension à une proposition plustost qu'à une autre , qu'est-ce autre chose que la recognoissance de quelque plus

*ciens moins
aise à souve-
nir que celui
des Pyrrho-
niens.*

(360) Ou , beaucoup plus veritable & plus ferme , comme il y a dans l'Edition in 4to de 1581. Montagne veut dire ici que l'opinion des Pyrrhoniens est plus liée , & se soutient mieux , que celle des Academiciens.

apparente verité, en cette-cy qu'en celle-là ? Si nostre entendement est capable de la forme, des lineamens, du port, & du visage de la verité, il la verroit entiere, aussi bien que demie, naissante, & imparfaicte. Cette apparence de verisimilitude, qui les fait prendre plus-tost à gauche qu'à droite, augmentez-la; cette once de verisimilitude, qui incline la balance, multipliez-la de cent, de mille onces; il en adviendra enfin, que la balance prendra party tout à faict, & arrestera un choix & une verité entiere. Mais comment se laissent-ils plier à la vray-semblance, s'ils ne cognoissent le vray ? Comment cognoissent-ils la semblance de ce dequoy ils ne cognoissent pas l'essence ? Ou nous pouvons juger tout à faict, ou tout à faict nous ne le pouvons pas. Si nos facultez intellectuelles & sensibles sont sans fondement & sans pied, si elles ne font que flotter & vanter, pour neant laissons-nous emporter nostre jugement à aucune partie de leur operation, quelque apparence qu'elle semble nous presenter; & la plus seure assiette de nostre entendement, & la plus heureuse, ce seroit celle-là, où il se maintiendrait rassis, droit, inflexible, sans bransle & sans agitation.

[k] *Inter visa, vera aut falsa, ad animi assensum, nihil interest.* Que les choses ne logent pas chez nous en leur forme & en leur essence, & n'y facent leur entrée de leur force propre & autorité, nous le voyons assez. Parceque s'il estoit ainsi nous les recevriens de mesme façon : le vin feroit tel en la bouche du malade, qu'en la bouche du sain. Celuy qui a des crevasses aux doigts, ou qui les a gourdz, trouveroit une pareille dureté au bois ou au fer qu'il manie, que fait un autre. Les subjets estrangers se rendent donc à nostre mercy, ils logent chez nous, comme il nous plaist. Or si de nostre part, nous recevions quelque chose sans alteration, si les prises humaines estoyent assez capables & fermes, pour saisir la verité par nos propres moyens, ces moyens estans communs à tous les hommes, cette verité se rejecteroit de main en main de l'un à l'autre. Et au moins se trouveroit-il une chose au Monde, de tant qu'il y en a, qui se croiroit par les hommes d'un consentement universel. Mais ce, qu'il ne se void aucune proposition, qui ne soit debatue & controverse entre nous, ou qui ne

[k] Entre les apparences, vrayes ou fausses, il n'y a point de difference sur quoi l'Esprit puisse se déterminer definitivement. *Cic. Acad. Quæst. L. IV. c. 28.*

le puisse estre, montre bien que nostre jugement naturel ne saisit pas bien clairement ce qu'il saisit : car mon jugement ne le peut faire recevoir au jugement de mon compagnon : qui est signe que je l'ay saisi par quelque autre moyen, que par une naturelle puissance, qui soit en moy & en tous les hommes. Laissons à part cette infinie confusion d'opinions ; qui se void entre les Philosophes mesmes, & ce debat perpetuel & universel en la cognoissance des choses. Car cela est presupposé tres-veritablement, que d'aucune chose les hommes, je dy les scavans, les mieux nais, les plus suffisans, ne sont d'accord : non pas que le Ciel soit sur nostre teste : car ceux qui doubtent de tout, doubtent aussi de cela : & ceux qui nient que nous puissions comprendre aucune chose, disent que nous n'avons pas compris que le Ciel soit sur nostre teste : & ces deux opinions sont, en nombre, sans comparaison les plus fortes.

*Incertitude
que chacun
peut remar-
quer dans ses
jugemens.*

Outre cette diversité & division infinie, par le trouble que nostre jugement nous donne à nous-mesmes, & l'incertitude que chacun sent en soy, il est aysé à voir qu'il a son assiette bien mal asseurée. Combien diversement jugeons-nous des choses ? combien de fois changeons-

nous nos fantasies ? Ce que je tiens aujourd'huy, & ce que je croy, je le tiens, & le croyde toute ma croyance : tous mes outils & tous mes ressorts empoignent cette opinion, & m'en respondent, sur tout ce qu'ils peuvent : je ne sçauois embrasser aucune verité ny conserver avec plus d'assurance, que je fay cette-cy. J'y suis tout entier ; j'y suis voyrement : mais ne m'est-il pas advenu non une fois, mais cent, mais mille, & tous les jours, d'avoir embrassé quelque autre chose à tout ces mesmes instrumens, en cette mesme condition, que depuis j'ai jugée fausse ? Au moins faut-il devenir sage à ses propres despens. Si je me suis trouvé souvent trahy sous cette couleur, si ma touche se trouve ordinairement fausse, & ma balance inegale & injuste, quelle assurance en puis-je prendre à cette fois, plus qu'aux autres ? N'est-ce pas sottise, de me laisser tant de fois piper à un guide ? Toutesfois, que la fortune nous remue cinq cens fois de place, qu'elle ne face que vuyder & remplir sans cesse, comme dans un vaisseau, dans nostre croyance, autres & autres opinions, tousjours la presente & la derniere c'est la certaine, & l'infailible. Pour cette-cy il faut abandonner

344 ESSAIS DE MONTAIGNE,
les biens, l'honneur, la vie, & le salut
* & tout.

[1] ——— *Posterior* ——— *res illa reperta*
Perdit, & immutat sensus ad pristina
quaque.

Quoy qu'on nous presche, quoy que nous apprenions, il faudroit tousjours se souvenir que c'est l'homme qui donne, & l'homme qui reçoit : c'est une mortelle main qui nous le presente ; c'est une mortelle main qui l'accepte. Les choses qui nous viennent du Ciel, ont seules droict & autorité de persuasion, (361) seules, marque de verité : laquelle aussi ne voyons-nous pas de nos yeux, ny ne la recevons par nos moyens : cette sainte & grande image ne pourroit pas en un si chetif domicile, si Dieu pour cet usage ne le prepare, si Dieu ne le reforme & fortifie par sa grace & faveur particuliere & supernaturelle. Aumoins devoit nostre condition fauti-

* *Aussi* : c'est ce que signifie & tout, expression Gasconne, comme je l'ai déjà remarqué. Et tout se trouve souvent en ce sens-là dans *Brantome* dont le stile est beaucoup plus visiblement Gascon que celui de Montagne.

[1] Cette dernière cognoissance nous dégoûte des premières, & les décredite entièrement dans notre Eprit. *Lucret. L. V. vs. 1413, &c.*

361) *Sont les seules qui ayent le sceau, la marque de la Verité.*

ve, nous faire porter * plus modérément & retenuement en nos changemens. Il nous devoit souvenir, quoy que nous receussions en l'entendement, que nous recevons souvent des choses fausses, & que c'est par ces mesmes outils qui se dementent & qui se trompent souvent.

Or n'est-il pas merveille, s'ils se dementent, estans si aysez à incliner & à tordre par bien legeres occurrences. Il est certain que nostre apprehension, nostre jugement & les facultez de nostre ame en general, souffrent selon les mouvemens & alterations du Corps, lesquelles alterations sont continuelles. N'avons-nous pas l'Esprit plus esveillé, la memoire plus prompte, le discours plus vif, en santé qu'en maladie? La joye & la gayeté ne nous font-elles pas recevoir les subjects qui se presentent à nostre ame, d'un tout autre visage, que le chagrin & la melancolie? Pensez-vous que les vers de Catulle ou de Sappho, rient à un vieillard avaricieux & rechiné, comme à un jeune homme vigoureux & ardent? Cleomenes fils d'Anaxandridas estant malade, ses amis luy reprochoyent qu'il avoit des humeurs

*Les jugemens
de l'Esprit
sont dependans
des alterations
du Corps.*

* Avec plus de moderation & de retenue.

346 ESSAIS DE MONTAIGNE,
& fantaisies nouvelles, & non accoustu-
mées: (362) *Je croy bien, fit-il, aussi ne
suis-je pas celuy que je suis estant sain:
estant autre, aussi sont autres mes opi-
nions & fantasies.* En la chicane de nos
Palais, ce mot est en usage, qui se dit
des criminels qui rencontrent les Juges
en quelque bonne trempe, douce & de-
bonnaire, [m] *gaudeat de bona fortuna.*
Car il est certain que les jugemens se
rencontrent par fois plus tendus à la
condemnation, plus espineux & aspres,
tantost plus faciles, aysez, & enclins à
l'excuse. Tel qui rapporte de sa maison
la douleur de la goutte, la jalousie, ou
le larrecin de son valet, ayant toute l'ame
teinte & abreuvée de colere, il ne faut
pas doubter que son jugement ne s'en
altère vers cette part-là. Ce venerable
Senat d'Arcopage jugeoit de nuict, de
peur que la veue des poursuivans cor-
rompist sa justice. L'air mesme & la se-
renité du Ciel nous apporte quelque
mutation, comme dit ce Vers Grec en
Cicero,

(362) Plutarque dans les *Dies notables des Laco-
demoniens*

[m] *Qu'il jouisse de ce bonheur.* C'est ainsi que
Montagne a rendu lui-même ces Mots; dans son
Edition de Bourdeaux de 1580. p. 336.

[n] *Thales sunt hominum mentes, quali pater ipse*

Juppiter autiferâ lustravit lampade terras.

Ce ne sont pas seulement les fievres, les breuvages, & les grands accidens, qui renversent nostre jugement : les moindres choses du monde le tournevièrent. Et ne faut pas doubter, encores que nous ne le sentions pas, que si la fievre continue peut atterrer nostre ame, que la tierce n'y apporte quelque alteration selon sa mesure & proportion. Si l'apoplexie assoupit & esteint tout à faict la veuë de nostre intelligence, il ne faut pas doubter, que le morfondement ne l'esblouisse. Et par consequent, à peine se peut-il rencontrer une seule heure en la vie, où nostre jugement se trouve en sa deuë assiette, nostre corps estant subject à tant de continuelles mutations, & estoffé de tant de sortes de ressorts, que j'en croy les Medecins, (363) combien il est ma-

[n] Tel est le jour qui éclaire le Monde, telle est l'humeur des hommes. *Cic. Fragmenta Poëmatum*, Tom. X. p. 4291. *Edit. Gronov.* Les deux vers Latins sont une Traduction de ces deux d'Homere,

Τοι Ⓞ γὰρ νόος ἐστὶν ἐπιχθονίων ἀνθρώπων.

Οἷον ἐπ' ἡμᾶς ἀγχι τατὴς ἀνδρῶν τε θεῶν τε.

Odyss. L. XVIII. v. 135, 136.

(363) Notre vie n'est qu'une souffrance conti-

348 ESSAIS DE MONTAIGNE,

laissé, qu'il n'y en ayt tousjours quelqu'un qui tire de travers.

*L'infirmité
de notre Ju-
gement mal-
aisée à décou-
vrir.*

Au demeurant, cette maladie ne se descouvre pas si aisément, si elle n'est du tout extreme & irremediable: d'autant que la raison va toujours torte, boiteuse, & deshanchée: & avec le mensonge comme avec la verité. Par ainsi, il est malaisé de descouvrir son mescompte, & desreglement. J'appelle tousjours raison, cette apparence de discours que chacun forge en soy: cette Raison, de la condition de laquelle, il y en peut avoir cent contraires autour d'un mesme subject: c'est un instrument de plomb, & de cire, alongeable, ployable, & accommodable à tout biais & à toutes mesures: il ne reste que de la suffisance de le sçavoir contourner. Quelque bon dessein qu'ait un Juge, s'il ne s'escoute de près, à quoy peu de gens s'amusent; l'inclination à l'amitié, à la parenté, à la beauté, & à la vengeance; & non pas seulement choses si poissantes, mais cet instinct fortuite, qui nous fait favoriser une chose plus qu'une autre, & qui nous donne sans le congé de la

quelle, ἀεὶ παρὰ θεῶν, comme je l'ai ouï soutenir à un très-habile Medecin, & comme on n'en est que trop convaincu par sa propre experience.

Raison, le choix, en deux pareils subjects, ou quelque ombrage de pareille vanité, peuvent insinuer insensiblement en son jugement, la recommandation ou deffaveur d'une cause, & donner pente à la balance. Moy qui m'espie de plus prez, qui ay les yeux incessamment tendus sur moy, comme celuy qui n'a pas fort à faire ailleurs,

[O] — *quis sub arcto*

Rex gelida metuatur ora,

Qua Tyridatem terreat, unice.

Securus.

à peine oseroy-je dire la vanité & la foiblesse que je trouve chez moy. J'ay le pied si instable & si mal assis, je le trouve si aysé à crouler, & si prest au branle, & ma veue si desreglée, qu'à jeun je me sens autre, qu'après le repas: si ma santé me rid, & la clarté d'un beau jour, me voyla honneste homme: si j'ay un cor qui me blesse l'orteil, me voyla renfroigné, mal plaisant & inaccessible. Un mesme pas de cheval me semble tantost rude, tantost aysé; &

[O] Nullement en peine de savoir quel Roï se fait redouter sous l'Ourse glacée dans le fond du Septentrion, ni ce qui fait trembler Tyridate. *Horat. L. I. Od. 26. vs. 3, &c.*

350 ESSAIS DE MONTAIGNE,

mesme chemin à cette heure plus court,
une autre fois plus long : & une mesme
forme, ores plus, ores moins agreable :
Maintenant je suis à tout faire, mainte-
nant à rien faire : ce qui m'est plaisir à
cette heure, me sera quelquefois peine.
Il se fait mille agitations indiscrettes &
casueles chez moy. Ou l'humeur melan-
cholique me tient, ou la cholerique ;
& de son autorité privée, à cett' heure
le chagrin predomine en moy, à cette
heure l'allegresse. Quand je prens des
Livres, j'auray apperceu en tel passage
des graces excellentes, & qui auront
* feru mon ame : qu'un' autre fois j'y
retombe, j'ay beau le tourner & virer,
j'ay beau le plier & le manier, c'est une
masse incognue & informe pour moy.
En mes Esprits mesmes, je ne retrouve
pas tousjours l'air de ma premiere ima-
gination : je ne sçay ce que j'ay voulu
dire : & m'eschaude souvent à corriger,
& y mettre un nouveau sens pour avoir
perdu le premier qui valloit mieux. Je
ne fay qu'aller & venir : mon jugement
ne tire pas tousjours avant : il flotte, il
vague,

[p] — *velut minuta magno*

Deprensa navis in mari, vesaniēte vento.

* *Frappé,*

[p] Comme une petite Barque, surprise en plei-

Maintes-fois (comme il m'advient de faire volontiers) ayant pris pour exercice & pour esbat, à maintenir une contraire opinion à la mienne, mon esprit s'appliquant & tournant de ce costé-là, m'y attache si bien, que je ne trouve plus la raison de mon premier avis, & m'en despars. Je m'entraine quasi où je panche, comment que ce soit, & m'emporte de mon poids. Chacun à peu-près en diroit autant de foy, s'il se regardoit comme moy.

Les Prescheurs sçavent, que l'emotion qui leur vient en parlant, les anime vers la creance : & qu'en colere nous nous addonnons plus à la deffence de nostre proposition, l'imprimons en nous, & l'embrassons avec plus de vehemence & d'approbation, que nous ne faisons estans en nostre sens froid & reposé. Vous recitez simplement une cause à l'Advocat, il vous y respond chancellant & douteux : vous sentez qu'il luy est indifferent de prendre à soustenir l'un ou l'autre party : l'avez-vous bien payé pour y mordre, & pour s'en formaliser, commence-il d'en estre interellé, y a-il eschauffé sa volonté :

Le Prédicateur & l'Advocat persuadent par leur propre passion.

la raison & la science s'y eschauffent quant & quant : voylà une apparente & indubitable verité, qui se presente à son entendement : il y descouvre une route nouvelle lumiere, & le croit à bon escient, & se le persuade ainsi. Voir je ne sçay si l'ardeur qui naist du despit, & de l'obstination, à l'encontre de l'impression & violence du Magistrat, & du danger ; ou l'interest de la reputation, n'ont envoyé tel homme soustenir jusques au feu, l'opinion pour laquelle entre ses amys & en liberté, il n'eust pas voulu s'eschauder le bout du doigt. Les secousses & esbranlemens que nostre ame reçoit par les passions corporelles, peuvent beaucoup en elle : mais encore plus les siennes propres : ausquelles elle est si fort prinse, qu'il est à l'adventure soustenable, qu'elle n'a aucune autre alleure & mouvement, que du souffle de ces vents, & que sans leur agitation elle resteroit sans action, comme un navire en pleine Mer, que les vents abandonnent de leur secours. Et qui maintiendrait cela, suivant le party des Peripateticiens, ne nous feroit pas beaucoup de tort puis qu'il est connu, que la pluspart des plus belles actions de l'ame, procedent & ont besoin

de cette impulsion des passions. La vaillance, disent-ils, ne se peut parfaire sans l'assistance de la cholere.

[q] *Semper Ajax fortis, fortissimus tamen in furore.*

Ny ne court-on sus aux meschants, & aux ennemis, assez vigoureusement, si on n'est courroucé : Et veulent que l'Advocat inspire le courroux aux Juges, pour en tirer justice.

Les cupiditez emeurent Themistocles, emeurent Demosthenes : & ont poussé les Philosophes aux travaux, * veillées, & peregrinations : Nous mènent à l'honneur, à la doctrine, à la santé, fins utiles. Et cette lascheté d'ame à souffrir l'ennuy & la fascherie, sert à nourrir en la conscience, la penitence & la repentance : & à sentir les fieux de Dieu, pour nostre chastiment, & les fieux de la correction politique. La compassion sert d'aiguillon à la clemence ; & la prudence de nous conserver & gouverner, est eveillée par nostre crainte : & combien de belles actions par l'ambition ? combien par la pre-

*Passions de
reglées ani-
ment & ac-
compagnent
les plus émi-
nentes Ver-
sus.*

[q] *Ajax toujours vaillant, Le fut au plus haut point dans l'excès de sa rage. Cic. Tusc. Quæst. L. IV. c. 23.*

* Veilles, & Voyages en Pais lointains.

354 ESSAIS DE MONTAIGNE,

somption ? Aucune eminente & gaillarde vertu enfin , n'est sans quelque agitation desreglée.

Pourquoi les
Epicuriens
ont déchargé
la Divinité
de toute sor-
te de soin.

Seroit-ce pas l'une des raisons qui auroit meu les Epicuriens , à descharger Dieu de tout soin & sollicitude de nos affaires : d'autant que les effects mesmes de sa bonté ne se pouvoient exercer envers nous , sans esbranler son repos , par le moyen des passions , qui sont comme des piqueures & sollicitations acheminans l'ame aux actions vertueuses ? Ou bien ont-ils creu autrement , & les ont prinſes , comme tempestes , qui desbau- chent honteusement l'ame de sa tran- quillité ? [r] *Ut maris tranquillitas intelligitur , nullâ , ne minimâ quâcûm , aurâ fluctus commovente : Sic animi quietus & placatus status cernitur , quum perturbatio nulla est , quâ moveri queat.*

Quels effects
doit produire
la diversité
de nos Pas-
sions.

Quelles differences de sens & de rai- son , quelle contrariété d'imaginations nous presente la diversité de nos pas- sions ? Quelle assurance pouvons-nous donc prendre de chose si instable & si

[r] Comme on voit la Mer calme lor qu'elle n'est point agitée par le moindre soufle de vent : de meme l'Esprit se montre paisible & tranquille , quand les passions ne peuvent faire aucune im- pression sur lui. *Cic. Tusc. Quæst. L. V. c. 6.*

mobile, subiecte par sa condition à la maistrise du trouble, n'allant jamais qu'un pas forcé & emprunté ? Si nostre jugement est en main à la maladie mesmes, & à la perturbation, si c'est de la folie & de la temerité, qu'il est tenu de recevoir l'impression des choses, quelle feurté pouvons-nous attendre de luy ?

N'y a-il point de hardiesse à la Philosophie (364) d'estimer des hommes qu'ils produisent leurs plus grands effets, & plus approchans de la Divinité, quand ils sont hors d'eux, & furieux, & insensez ? Nous nous amenons par la privation de nostre Raison, & son assoupissement. Les deux voyes naturelles, (365) pour entrer au cabinet des Dieux, & y preveoir le cours des destinées, sont la fureur & le sommeil. Cecy est plaisant à considerer :

Voyes naturelles pour entrer dans le cabinet des Dieux.

(364) J'apprens de M. Barbeyrac que Montagne a eu dans l'esprit ces paroles de Placon : Νῦν δὲ τὰ μέγιστα τῶν ἀγαθῶν ἡμῖν γίγνεται διὰ μανίας, θεία μὲν τοι δόσεις διδόμεναι. Phadr. p. 244. A.

(365) Montagne a pris ceci de Ciceron, de *Divinatione*, L. I. où la chose est traitée assez au long. Et voici un Passage tiré du Chapitre 57. qui suffira pour justifier la fidelité de Montagne : *A naturâ autem alia quedam ratio est, quæ docet, quanta sit animi vis sejuncta à corporis sensibus : quod maximè contingit aut dormiensibus, aut mente permoris.*

356 ESSAIS DE MONTAIGNE,

Par la dislocation que les passions apportent à nostre Raison, nous devenons vertueux : (366) par son extirpation, que la fureur ou l'image de la mort apporte, nous devenons Prophetes & Devins. Jamais plus volontiers je ne l'en creu. C'est un pur enthousiasme, que la sainte Verité a inspiré en l'esprit Philosophique, qui luy arrache contre sa proposition, que l'estat tranquille de nostre ame, l'estat rassis, l'estat plus sain, que la Philosophie luy puisse acquérir, n'est pas son meilleur estat. Nostre veillée est plus endormie que le dormir : nostre sagesse moins sage que la folie ; nos songes vallent mieux, que nos discours ; la pire place, que nous puissions prendre, c'est en nous. Mais pense-elle pas, que nous ayons l'advisement de remarquer, que la voix, qui fait l'esprit, quand il est deprins de l'homme, si clair-voyant, si grand, si parfaict, & pendant qu'il est en l'homme, si terrestre, ignorant & tenebreux, c'est une voix partant de l'esprit qui est en l'homme terrestre, ignorant & tenebreux ; & à cette cause, voix insiuble & incroyable ?

(366) Et par un aneantissement de la Raison, causé par la fureur, ou par le sommeil image de la mort, nous devenons, &c.

Je n'ay point grande experience de ces agitations vehementes, estant d'une complexion molle & poissante; desquel- les la pluspart surprennent subitement nostre ame, sans luy donner loisir de se recognoistre. Mais cette passion, qu'on dit estre produite par l'oïsveté, au cœur des jeunes hommes, quoy qu'elle s'achemine avec loisir & d'un progrès mesuré, elle represente bien evidement, à ceux qui ont essayé de s'opposer à son effort, la force de cette conversion & alteration, que nostre jugement souffre. J'ay autrefois entrepris de me tenir bandé pour la soutenir & rabattre: car il s'en faut tant que je sois de ceux qui convient les vices, que je ne les suis pas seulement, s'ils ne m'entraînent: je la sentoïis naistre, croistre & s'augmenter en despit de ma resistance: & enfin tout voyant & vivant, me saisir & posseder, de façon que, comme d'une yvresse, l'image des choses me commençoit à paroistre autre que de coustume: je voyois evidemment grossir & croistre les avantages du subject que j'allois desirant, & aggrandir & enfler par le vent de mon imagination: les difficultez de mon entreprise, * s'aïser & se planir;

*Passion qu'on
nomme
amour, com-
bien elle a
d'empire sur
l'Esprit de
l'Homme.*

* Diminuer & s'aplanir.

358 ESSAIS DE MONTAIGNE,

mon discours & ma conscience, se tirer arriere : Mais ce feu estant evaporé, tout à un instant, comme de la clarté d'un esclair, mon ame reprendre une autre sorte de veüe, autre estat, & autre jugement : Les difficultez de la retraite, me sembler grandes & invincibles, & les mesmes choses de bien autre goust & visage, que la chaleur du desir ne me les avoit présentées. Lequel plus veritablement, Pyrrho n'en sçait rien. Nous ne sommes jamais sans maladie. Les fievres ont leur chaud & leur froid : des effects d'une passion ardente, nous retombons aux effects d'une passion frilleuse. Autant que je m'estois jetté en avant, je me relance d'autant en arriere :

[] *Qualis ubi alterno procurrens gurgite pontus,*

Nunc ruit ad terras scopulisque superjacet undam,

Spumens, extremâque sinu perfundit arenam :

[] Semblable aux Flots de la Mer, agitez alternativement par un grand orage, qui tantôt se jettant vers la Terre, inondent les plus grands Rochers, & se repandent sur les extremittez du Rivage, & tantôt repoussez en arriere, & se retirant avec la même rapidité abandonnent les pierres & les cailloux qu'ils avoient entrainez, & laissent le Rivage tout découvert. *Enéid. L. XI. vs. 624, &c.*

*Nunc rapidus retro atque asture voluta re-
sorbens*

Saxa fugit, littusque vadolabenter relinquit.

Or de la cognoissance de cette mienne volubilité, j'ay par accident engendré en moy quelque constance d'opinions : & n'ay guere alteré les miennes premières & naturelles : Car quelque apparence qu'il y ayt en la nouvellété, je ne change pas aisément, de peur que j'ay de perdre au change : Et puis que je ne suis pas capable de choisir, je prens le choix d'autrui, & me tiens en l'assiette où Dieu m'a mis. Autrement je ne me sçauroy garder de rouler sans cesse. Ainsi me suis-je, par la grace de Dieu, conservé entier, sans agitation & trouble de conscience, aux anciennes creances de nostre Religion, au travers de tant de Sectes & de divisions, que nostre siecle a produites. Les Escrits des anciens, je dis les bons Escrits, pleins & solides, me tentent, & remuent quasi où ils veulent : celuy que j'oy, me semble tousjours le plus roide : je les trouve avoir raison chacun à son tour, quoy qu'ils se contrarient. Cette aisance que les bons Esprits ont, de rendre ce qu'ils veulent vray-semblable ; & qu'il n'est rien si estrange, à quoy ils n'entrepren-

*Pourquoi
Monragné ne
prenoît pas
aisément de
nouvelles
Opinions.*

nent de donner assez de couleur, pour tromper une simplicité pareille à la mienne, cela montre évidemment la foiblesse de leur preuve. Le Ciel & les Estoiles ont branlé trois mille ans, tout le Monde l'avoit ainsi creu, jusques à ce que (367) Cleanthes le Samien, ou (selon Theopraсте) (368) Nicetas Syracusien s'advisa de maintenir que c'estoit la Terre qui se mouvoit, par le cercle oblique du Zodiaque tournant à l'entour de son aixieu. Et de nostre temps Copernicus a si bien fondé cette doctrine, qu'il s'en sert tres-reglément à toutes les consequences Astrologiennes. Que prendrons-

(367) Plutarque dans son Traité, *De la Face qui apparoit dedans le Rond de la Lune*: ch. 4. où cet Auteur dit, qu'Aristarchus estimoit que les Grecs ensemble devoient mettre en justice Cleanthe le Samien, & le condamner de blaspheme encontre les Dieux, comme remuant le foyer du Monde, d'autant que cet homme rachant à sauver les apparences, supposoit que le Ciel demeure immobile, & que c'étoit la Terre qui se mouvoit par le Cercle oblique du Zodiaque, tournant à l'entour de son aixieu. Mais comme on fait d'ailleurs, qu'Aristarque de Samos a crû le mouvement de la Terre, il doit y avoir faute dans cet endroit, comme l'a cru Menage, qui à la faveur d'un petit changement dans le Texte de Plutarque, lui fait dire, non qu'Aristarque ait eu dessein d'accuser d'impieété Cleanthe pour avoir soutenu le mouvement de la Terre, mais au contraire que Cleanthe avoit voulu en faire un crime à Aristarque de Samos. Voyez Menage dans son Commentaire sur *Diogeno Laërce*, L. VIII. Segm. 85. P. 388, 389.

(368) Cic. *Acad. Quæst.* L. 4. c. 39.

[t] Ainsi

prendrons-nous de là, sinon qu'il ne nous doit chaloir lequel ce soit des deux? Et qui sçait qu'une tierce opinion d'icy à mille ans, ne renverse les deux précédentes?

[t] *Sic volvenda atas commutat tempora rerum,*

Quod fuit in pretio, fit nullo denique honore:

Porro aliud succedit, & è contemptibus exit,

Inque dies magis appetitur, florétque reperi-
tum

Laudibus, & miro est mortales inter honore.

Ainsi quand ils se presente à nous quelque doctrine nouvelle, nous avons grande occasion de nous en deffier, & de considerer qu'avant qu'elle fust produite, sa contraire estoit en vogue : & comme elle a esté renversée par cette-cy, il pourra naistre à l'advenir une tierce invention, qui choquera de mesme la seconde. Avant que les principes qu'Aristote a introduict, fussent en credit, d'autres principes contentoient la Raison humaine, comme ceux-cy nous

*Pourquoi
l'on doit se
deffier d'une
Doctrine
nouvelle.*

[t] Ainsi l'âge change le prix des choses : ce qui fut précieux autrefois, tombe aujourd'hui dans le mépris : & dans la suite, une autre chose dont on ne faisoit aucun cas, se met en credit, & devient tous les jours plus recherchée, plus estimée, & plus respectée parmi les hommes. *Lucrer. Lib. V. vs. 1275 &c.*

Tome III.

Q

contentent à cette heure. Quelles lettres ont ceux-cy, quel privilege particulier, que le cours de nostre invention s'arreste à eux, & qu'à eux appartient pour tout le temps advenir, la possession de nostre creance ? Ils ne sont non plus exempts du boutte-hors, qu'estoient leurs devanciers. Quand on me presse d'un nouvel argument, c'est à moy à estimer que ce à quoy je ne puis satisfaire, un autre y satisfera : Car de croire toutes les apparences, desquelles nous ne pouvons nous deffaire, c'est une grande simplesse. Il en adviendrait par là, que tout vulgaire (& nous sommes tous du vulgaire) auroit sa creance contournable, comme une girouette : car son ame estant molle & sans resistance, seroit forcée de recevoir sans cesse, autres & autres impressions, la dernière effaçant tousjours la trace de la précédente. Celuy qui se trouve foible, il doit respondre, suivant la pratique, qu'il en parlera à son Conseil ou s'en rapporter aux plus sages, desquels il a receu son apprentissage. Combien y a-il que la Medecine est au Monde ? On dit qu'un nouveau venu, qu'on nomme *Paracelse*, change & renverse tout l'ordre des regles anciennes, & maintient que jus-

ques à cette heure, elle n'a servy qu'à faire mourir les hommes. Je croy qu'il verifera aisément cela : Mais de mettre ma vie à la preuve de sa nouvelle experience, je trouve que ce ne seroit pas grand' sagesse. Il ne faut pas croire à chacun, dit le precepte, parce que chacun peut dire toutes choses. Un homme de cette profession de nouvelletez, & de reformatiions Physiques, me disoit, il n'y a pas long temps, que tous les Anciens s'estoient notoirement mescomptez en la nature & mouvemens des Vents, ce qu'il me feroit tres-evidemment toucher à la main, si je voulois l'entendre. Après que j'eus eu un peu de patience à ouyr ses arguments, qui avoient tout plein de verisimilitude : Comment donc, luy fis-je, ceux qui navigeoient sous les Loix de Theophraste, alloient-ils en Occident, quand ils tiroient en Levant ? alloient-ils à costé, ou à reculons ? C'est la fortune, me respondit-il : tant y a qu'ils se mescomptoiient. Je lui repliquay lors, que j'aymois mieux suivre les effects, que la raison. Or ce sont choses, qui se choquent souvent : & m'a l'on dict qu'en la Geometrie (qui pense avoir gaigné le hault poinct de certitude parmy les

Sciences) il se trouve des demonstrations inevitables , subvertissans la verité de l'experience : Comme Jacques Pelletier me disoit chez moy , qu'il avoit trouvé deux lignes s'acheminans l'une vers l'autre pour se joindre , (369) qu'il verifioit toutefois ne pouvoir jamais jusques à l'infinité , arriver à se toucher. Et les Pyrrhoniens ne se servent de leurs argumens & de leur raison , que pour ruiner l'apparence de l'experience : & est merveille , jusques où la souplesse de nostre Raison les a suivis à ce dessein de combattre l'evidence des effects : Car ils verifient que nous ne nous mouvons pas , que nous ne parlons pas , qu'il n'y a point de poissant ou de chault , avecques une pareille force d'argumentations que nous verifions les choses plus vray-semblables. Ptolomeus , qui a esté un grand

(369) C'est l'Hyperbole & les lignes droites qui ne pouvant arriver à se joindre à elle , ont été , pour cela même nommées *Asymptotes*. Voyez LES CONIQUES d'*Apollonius* , L. II. Propos. I. & la Prop. XIV. où cet ancien Mathématicien a démontré , que les *Asymptotes* & l'Hyperbole ne peuvent jamais venir à se toucher , quoi qu'elles s'approchent l'une de l'autre à l'infini. Les Mathématiciens n'ont pas besoin qu'on leur developpe cette Demonstration , qu'ils reconnoissent tous pour incontestable ; & ceux qui ne le sont pas , doivent s'en rapporter à la décision des Experts.

personnage, avoit estably les bornes de nostre Monde : tous les Philosophes anciens ont pensé en tenir la mesure, sauf quelques Isles escartées, qui pouvoient eschapper à leur cognoissance : c'eust esté pyrrhoniser, il y a mille ans, que de mettre en doubte la Science de la Cosmographie, & les opinions qui en estoient receuës d'un chacun : c'estoit heresie d'advouer des Antipodes : voila de nostre siecle une grandeur infinie de terre ferme, non pas une Isle, ou une contrée particuliere, mais une partie esgale à peu près en grandeur, à celle que nous cognoissions, qui vient d'estre descouverte. Les Geographes de ce temps ne faillent pas d'asseurer, que mes-huy tout est trouvé & que tout est veu,

[u] *Nam quod adest praesto, placet, & pollere videtur.*

Sçavoir-mon si Ptolomée s'y est trompé autrefois, sur les fondemens de sa Raison, si ce ne seroit pas sottise de me fier maintenant à ce que ceux-cy en disent : Et s'il n'est pas plus vray-sembla-

[u] Car ce qu'on possède actuellement, donne du plaisir, & paroît l'emporter sur toute autre chose. *Lucrer. L. V. vs. 1411, 1412.*

ble, que ce grand corps, que nous appellons le Monde, est chose bien autre que nous ne jugeons.

*Le Monde
sujer à de
continuels
changemens.*

Platon dit (370), qu'il change de visage à tout sens: que le Ciel, les Estroiles & le Soleil, renversent par fois le mouvement, que nous y voyons: changeant l'Orient à l'Occident. Les Prestres Egyptiens dirent à Herodote, que depuis leur premier Roy, dequoy il y avoit onze mille tant d'ans (& de tous leurs Roys ils lui feirent veoir les effigies en statues tirées après le vif) (371) le Soleil avoit changé quatre fois de route: Que la Mer & la Terre se changent alternativement, l'une en l'autre. Que la naissance du Monde est indeterminée. Aristote, Cicero de mesmes. Et quelqu'un d'entre nous, qu'il est de toute eternité, mortel & renaissant, à plusieurs vicissitudes: appellant à tesmoins Salomon & Isaïe: pour eviter ces oppositions, que Dieu a esté quelquesfois Createur sans Creature: qu'il a esté oisif: qu'il s'est desdict de son oisiveté,

(370) Dans le Dialogue, intitulé, *Politicus*:
 Ἀλλὰ τὸ περὶ τῆς μεταβολῆς ἡλίῳ καὶ τῶν
 ἄλλων ἀστρῶν ὥς ἄρα ὅθεν μὲν ἀνατέλλει νῦν,
 εἰς τῷτον τόπον τὸν τόπον ἐδύετο, ἀνέβηκε δ'
 ἐκ τῆ ἐναντίας. Pag. 269. A.

(371) *Herodor. L. II. p. 163, 164.*

mettant la main à cet ouvrage: & qu'il est par consequent subject au changement. En la plus fameuse des Grecques Escholes, le Monde est tenu un Dieu, faict par un autre Dieu plus grand: & est composé d'un corps & d'une ame, qui loge en son centre, s'espendant, par nombres de Musique, à sa circonference: divin, tres-heureux, tres-sage, eternal. En lui sont d'autres Dieux, la Mer, la Terre, les Astres, qui s'entre-tiennent d'une harmonieuse & perpetuelle agitation & danse divine: tantost se rencontrans, tantost s'esloignans: se cachans, montrans, changeans de rang, ores avant, & ores derriere. Heraclitus establissoit le Monde estre composé par feu; & par l'ordre des destinées, se (372) devoir enflammer & resoudre en feu quelque jour, & quelque jour encore renaistre. Et des hommes dit Apulée: [x] *sigillatim mortales, cunctim perpetui.* (373) Alexandre escrivit à sa

(372) *Diogene Laërce* dans la Vie d'Heraclite, L. IX. *Segm.* 8.

[x] Ils sont mortels chacun à part; & en général immortels. *Apulei.* in *Libello suo de Deo Socraris*, p. 670. Parisiis, in *Usum Delphini*, où il y a, *Singillarim mortales, cuncti tamen universo genere perpetui.*

(373) Ceci est tiré du Livre de S. *Augustin*, intitulé *De la Cité de Dieu*, L. XII. c. 10. où ce Pere ayant entrepris de refuter l'antiquité fabuleuse que

mere, la narration d'un Prestre Egyptien, tirée de leurs monuments, tesmoignant l'ancienneté de cette Nation, infinie, & comprenant la naissance & progres des autres païs au vray. Cicero (374) & Diodorus (375) disent de leur temps, que les Chaldéens tenoient registre de quatre cens mille tant d'ans. Aristote, Plin, & autres, (376) que Zoroastre vivoit six mille ans avant l'aage de Platon. Platon dit, (377) que ceux de la ville de Saïs, ont des memoires par escrit, de huit mille ans : & que la ville d'Athenes fut bastie mille ans avant ladicte ville de Saïs. Epicurus, qu'en mesme temps que les choses sont icy comme nous les voyons, elles

s'attribuoient, entr'autres, les Egyptiens, dit *Ille Epistola Alexandri Magni ad Olympiadem marrem suam, quam scripsit, narrationem cujusdam Egyptii Sacerdotis insinuans, quam protulit ex Litteris qua Saesa apud illos haberentur; continentem regna, qua Graeca novit quoque Historia, &c.* Mais quelques Savans croient que S. Augustin & S. Cyprien, *De Vanit. Idol.* c. 21. ont confondu Alexandre le Grand, avec Alexandre surnommé Polyhistor : on peut voir les Commentateurs sur *Minutius Felix*, c. 21. où il est aussi parlé d'un gros Livre (*insigne Volumen*) qu'Alexandre écrivit à sa Mere. Taisez cette Note m'a été communiquée par M. Barbeyrac.

(374) *De Divinat.* L. I. c. 19.

(375) *Lib.* II. c. 31.

(376) *Plin. Hist. Nat.* L. XXX. c. 1. *Eudoxus* — Zoroastrem sex millibus annorum ante Platonis mortem fuisse prodidit. Sic & Aristoteles.

(377) Dans son *Timée*, p. 524. G.

font toutes pareilles & en mesme façon, en plusieurs autres Mondes. Ce qu'il eust dict plus assurement, s'il eust veu les similitudes, & convenances de ce nouveau Monde des Indes Occidentales, avec le nostre, present & passé, en si estranges exemples. En verité considerant ce qui est venu à nostre Science du cours de cette police terrestre, je me suis souvent esmerveillé de voir en une tres-grande distance de lieux & de temps, les rencontres d'un si grand nombre d'opinions populaires, sauvages, & des mœurs & creances sauvages, & qui par autre biais ne semblent tenir à nostre naturel discours. C'est un grand ouvrier de miracles que l'esprit humain. Mais cette relation a je ne sçay quoy encore de plus heteroclite: elle se trouve aussi en noms, & en mille autres choses. Car on y trouva des Nations, n'ayans (que nous sçachions) jamais ouy nouvelles de nous, * où la circon-

* Montagne entasse ici tous ces rapports, tels qu'il les a trouvez dans certaines *Relacions*, sans se mettre en peine d'examiner, s'ils sont réels, ou uniquement fondez sur l'ignorance & la prévention Espagnole. On peut voir encore ces prétendus rapports, détaillez à peu près de la même manière, que Montagne nous les donne ici, dans l'*Histoire de la Conquête du Mexique*, écrite par Antonio Solis, dans l'*Histoire des Guerres Civiles des Espagnols*.

cision estoit en credit: où il y avoit des Estats & grandes polices maintenues par des femmes, sans hommes: où nos jeunes & nostre caresme estoit représenté, y adjoustant l'abstinence des femmes: où nos croix estoient en diverses façons en credit: icy on en honoroit les sepultures, on les appliquoit là, & nommément celle de S. André, à se deffendre des visions nocturnes, & à les mettre sur les couches des enfans contre les enchantemens: ailleurs ils en rencontrèrent une de bois de grande hauteur, adorée pour Dieu de la pluye, & celle-là bien fort avant dans la Terre Ferme: on y trouve une bien expresse image de nos Penitentiars: l'usage des mitres, le célibat des Prestres, l'art de deviner par les entrailles des animaux sacrifiez: l'abstinence de toute sorte de chair & poisson, à leur vivre: la façon aux Prestres d'user en officiant de langue particuliere, & non vulgaire: & cette fantasie, que le premier Dieu fut chassé par un second son frere puisné; qu'ils furent creéz avec toutes commoditez, lesquelles on leur a depuis retranchées pour leur peché; changé leur ter-

en Amerique, dans le *Commentaire Royal* de l'*Inca Garcillasso de la Vega*.

ritoire , & empiré leur condition naturelle : qu'autresfois ils ont esté submergez par l'inondation des eaux celestes, qu'il ne s'en sauva que peu de familles, qui se jetterent dans les haults creux des montagnes , lesquels creux ils boucherent , si que l'eau ny entra point , ayans enfermé là-dedans, plusieurs sortes d'animaux ; que quand ils sentirent la pluye cesser , ils mirent hors des chiens , lesquels estans revenus nets & mouillez , ils jugerent l'eau n'estre encore guere abaissée ; depuis en ayans faict sortir d'autres , & les voyans revenir bourbeux , ils sortirent repeupler le Monde, qu'ils trouverent plein seulement de serpens. On rencontra en quelque endroit, la persuasion du jour du jugement , si qu'ils s'offençoient merueilleusement contre les Espagnols qui espandoient les os des trespassez , en fouillant les richesses des sepultures , disans que ces os escartez ne se pourroient facilement rejoindre : la trafique par eschange , & non autre , foires & marchez pour cet effect : des nains & personnes difformes , pour l'ornement des tables des Princes : l'usage de la fauconnerie selon la nature de leurs oyseaux ; subsides tyraniques : delicatesses

372 ESSAIS DE MONTAIGNE,
de jardinages ; dances , faulx bateleresques ; musique d'instrumens ; armoiries ; jeux de paulme ; jeu de dez & de fort , auquel ils s'eschauffent souvent , jusques à s'y jouër eux-mesmes , & leur liberté : Medecine non autre que de charmes : la forme d'ecrire par figures : creance d'un seul premier homme pere de tous les peuples : adoration d'un Dieu qui vesquit autrefois homme en parfaite virginité , jeusne , & penitence , preschant la Loy de Nature , & des ceremonies de la Religion , & qui disparut du Monde , sans mort naturelle : l'opinion des geants : l'usage de s'enyvrer de leurs breuvages , & de boire d'autant : ornemens religieux peints d'ossements & testes de morts , surplis , eau beniste , aspergez ; femmes & serviteurs , qui se presentent à l'envy à se brusler & enterrer , avec le mary ou maistre trespaslé : Loy que les aisnez succedent à tout le bien , & n'est reservé aucune part au puisné , que d'obeissance : coustume à la promotion de certain office de grande autorité , que celui qui est promu prend un nouveau nom , & quitte le sien : de verser de la chaulx sur le genou de l'enfant freschement nay , en luy disant , *Tu es venu*

de pouldre, & retourneras en pouldre : l'art des augures. Ces vains ombrages de nostre Religion, qui se voyent en aucuns de ces exemples, en tesmoignent la dignité & la divinité. Non seulement elle s'est aucunement insinuée en toutes les Nations infideles de deçà, par quelque imitation, mais à ces barbares aussi comme par une commune & supernaturelle inspiration : car on y trouve aussi la creance du Purgatoire, mais d'une forme nouvelle : ce que nous donnons au feu, ils le donnent au froid, & imaginent les ames & purgées, & punies, par la rigueur d'une extreme froidure. Et m'advertit cet exemple, d'une autre plaisante diversité : car comme il s'y trouva des Peuples qui aimoyent à deffubler, le bout de leur membre, & en retranchoyent la peau à la Mahumetané & à la Juifve, il s'y en trouva d'autres, qui faisoient si grande conscience de le deffubler, qu'à tout des petits cordons, ils portoient leur peau bien soigneusement estirée & attachée au dessus, de peur que ce bout ne vist l'air. Et de cette diversité aussi, que comme nous honorons les Roys & les Festes, en nous parant des plus honnestes vestemens que

nous ayons: en aucunes Regions, pour monstrier toute disparité & submission à leur Roy, les Subjects se presentoyent à luy, en leurs plus viles habillemens, & entrants au Palais prennent quelque vieille robe deschirée sur la leur bonne, à ce que tout le lustre & l'ornement soit au Maistre. Mais suivons: Si Nature enferme dans les termes de son progrez ordinaire, comme toutes autres choses, aussi les creances, les jugemens, & opinions des hommes: si elles ont leur revolution, leur saison, leur naissance, leur mort, comme les choux? si le Ciel les agite, & les roule à sa poste, quelle magistrale autorité & permanente, leur allons-nous attribuant? Si par experience nous touchons à la main, que la forme de nostre estre despend de l'air, du climat, & du terroir où nous naissons, non seulement le teint, la taille, la complexion & les contenance, mais encore les facultez de l'ame: [y] *Et plaga Cœli non solum ad robur corporum, sed etiam animorum facit*, dit Vegece: & que la Déesse fondatrice de la ville d'Athenes, choisit à la situer,

[y] Le Climat ne contribuë pas seulement à la vigueur du Corps, mais encore à celle de l'Esprit. *Veget. L. I. c. 2.*

une temperature de pays , qui fist les hommes prudents , comme les Prestres d'Egypte apprirent à Solon : [z] *Athenis tenue Cælum : ex quo etiam acutiores putantur Attici : crassum Thebis : itaque pingues Thebani , & valentes* : en maniere qu'ainsi que les fruiçts naissent divers , & les animaux , les hommes naissent aussi plus & moins bel-liqueux , justes , temperans & dociles : icy subjects au vin , ailleurs au larrecin ou à la paillardise : icy enclins à superstition , ailleurs à la mescreance : icy à la liberté , icy à la servitude : capables d'une Science ou d'un Art : grossiers ou ingenieux : obeïssans ou rebelles : bons ou mauvais , selon que porte l'inclination du lieu où ils sont assis , & prennent nouvelle complexion , si on les change de place , comme les arbres : qui fut la raison , pour laquelle Cyrus (378) ne voulut accorder aux Perses

[z] L'Air d'Athenes est subtil ; & par cette raison les Atheniens sont repuez avoir l'Esprit plus délicat : celui de Thebes est épais , c'est pourquoi les Thebains passent pour gens grossiers , & pleins de vigueur. *Cic. de Fato , c. 4.*

(378) Montagne n'a pas copié fidelement *Hérodote* d'où il doit avoir tiré ce Fait. Car cet Historien dit expressement , à la fin du Livre IX, que Cyrus ayant remontré aux Perses , en leur accordant leur demande , que par la raison qu'allegue ici Montagne , de Conquerans qu'ils étoient , ils de-

376 ESSAIS DE MONTAIGNE,

d'abandonner leurs pays aspre & bossu , pour se transporter en un autre doux & plain , disant que les terres grasses & molles font les hommes mols , & les fertiles les esprits infertiles : Si nous voyons tantost fleurir un Art , une Creance , tantost une autre , par quelque influence celeste , tel siecle produire telles natures , & incliner l'humain genre à tel ou tel ply : les esprits des hommes tantost gaillars , tantost maigres , comme nos champs : que deviennent toutes ces belles prerogatives dequoy nous nous allon; flattants ? Puisqu'un homme sage se peut mescompter , & cent hommes , & plusieurs Nations : voire & l'humaine Nature selon nous , se mescompte plusieurs siecles , en cecy ou en cela : quelle seureté avons-nous que par fois elle cesse de se mescompter , & qu'en ce siecle elle ne soit en mescompte ?

*L'homme in-
constant dans
ses desirs :
bonne preuve
de son imbe-
cillité.*

Il me semble entre autres tesmoignages de nostre imbecillité , que celuy-cy ne merite pas d'estre oublié , que par desir mesme , l'homme ne sçache trouver ce qu'il luy faut : que non par jouys-

viendroient la proye de quelque Peuple belliqueux , ils furent si touchez de la solidité de ce raisonnement , qu'ils perdirent l'envie qu'ils avoient eu de changer de climat.

sance, mais par imagination & par souhait, nous ne puissions estre d'accord de ce dequoy nous avons besoin pour nous contenter. Laissons à nostre pensée tailler & coudre à son plaisir: elle ne pourra pas seulement desirer ce qui luy est propre, & se satisfaire.

[a] *quid enim ratione timemus
Aut cupimus? quid tam dextro pede concipis, ut te*

Conatus non pœniteat, votique peracti?

C'est pourquoy Socrates ne requeroit les Dieux, sinon de luy donner ce qu'ils sçavoient luy estre salutaire. Et la priere des Lacedemoniens publique & privée portoit, (379) simplement les choses bonnes & belles leur estre octroyées: remettant à la discretion de la puissance supreme le triage & choix d'icelle.

[b] *Conjugium petimus partumque uxoris
at illi*

*Notum qui pueri, qualisque futura sit
uxor.*

[a] Car que craignons-nous, ou que desirons-nous par raison? L'Homme peut-il former des vœux si justes, qu'il n'ait sujet de les retracter, & qu'il n'en voye l'accomplissement avec peine? *Juvenal. Sat. X. vs. 4, &c.*

(379) Τα καλὰ ἐπὶ τοῖς ἀγαθοῖς τὰς θεὰς δίδουσι: *Plato in Alcibiade II. p. 42. F.*

[b] Nous leur demandons une Femme & des

378 ESSAIS DE MONTAIGNE,

Et le Chretien supplie Dieu, *que sa volonté soit faicte* : pour ne tomber en l'inconvenient que les Poëtes feignent du Roy Midas. Il requit les Dieux que tout ce qu'il toucheroit se convertist en or. Sa priere fut exaucée, son vin fut or, son pain or, & la plume de sa couche, & d'or sa chemise & son vestement : de façon qu'il se trouva accablé sous la jouissance de son desir, & estrené d'une insupportable commodité : il luy salut (380) desprier ses prieres :

[c] *Attonitus novitate mali, divésque miserque,*

Effugere optat opes, & qua modo voverat odit.

Difons de moy-mesme. Je demandois à la fortune autant qu'autre chose,

Enfans, mais c'est eux qui savent ce que seront nos Enfans & notre Femme. *Juvenal. Sat. X. vs. 352, 353.*

(380) Le mot *desprier* vient si bien ici, qu'on n'en sauroit trouver un plus clair, plus court, ni plus expressif : & par consequent, il seroit ridicule de faire difficulté de l'employer en pareil cas. Loin de le bannir de nos Dictionnaires, il faudroit l'y conserver précieusement. Il se trouve dans le Dictionnaire de l'Academie Françoisé, mais en un sens très-different de celui qu'il a dans cet endroit de Montagne.

[c] Tout étonné d'un accident si nouveau : se trouvant riche & indigent tout à la fois, il desire d'être débarrassé de ses richesses, & déteste ce qu'il venoit de souhaiter avec tant d'ardeur. *Ovid. Metamorph. L. XI. Fab. III. vs. 43, &c.*

l'Ordre Sainct Michel estant jeune : car c'estoit lors l'extreme marque d'honneur de la Noblesse Françoise , & tres-rare. Elle me l'a plaisamment accordé. Au lieu de me monter & hausser de ma place , pour y aveindre , elle m'a bien plus gracieusement traitté , elle l'a ravallé & rabaislé jusques à mes espaules & au dessous. (381) Cleobis & Biton , Trophonius (382) & Agamedes , ayant requis ceux-là leur Déesse , ceux-cy leur Dieu , d'une recompense digne de leur pieté , eurent la mort pour present : tant les opinions celestes sur ce qu'il nous faut , sont diverses aux nostres. Dieu pourroit nous ottroyer les richesses , les honneurs , la vie & la santé mesme , quelquefois à nostre dommage , car tout ce qui nous est plaisant , ne nous est pas tousjours salutaire. Si au lieu de la guerison , il nous envoie la mort , ou l'empirement de nos maux : [d] *Virga tua & baculus tuus ipsa me consolata sunt* : il le fait par les raisons de sa providence , qui regarde bien plus certainement ce qui nous est deu , que nous ne pou-

(381) Herodor. L. I. p. 13.

(382) Plutarque , Consolation à Apollonius sur la mort de son Fils , ch. 14.

[d] Ta Verge & ta Houlette m'ont consolé. *Psal. XXIII. vs. 4.*

380 ESSAIS DE MONTAIGNE,
vons faire : & le devons prendre en
bonne part, comme d'une main tres-
sage & tres-amie.

[e] — *si consilium vis ,
Permites ipsis expendere Numinibus , quid
Conveniat nobis , rebusque sit utile nostris :
Charior est illis homo quàm sibi.*

Car de les requerir des honneurs, des
charges, c'est les requerir, qu'ils vous
jettent à une bataille, ou au jeu des dez,
ou telle autre chose, de laquelle l'issue
vous est incognu, & le fruit doubteux.
Il n'est point de combat si violent en-
tre les Philosophes, & si aspre, que ce-
luy qui se dresse sur la question du sou-
verain bien de l'homme : duquel par le
calcul de Varro (383) nasquirent deux
cens quatre vingtz sectes. [f] *Qui au-
tem de summo bono dissentit, de totâ
Philosophia ratione disputat.*

[g] *Tres mihi convivæ propè dissentire vi-
dentur ,*

[e] Voulez-vous m'en croire ? Laissez aux Dieux
le soin de déterminer ce qui nous convient, & nous
est le plus utile : car l'homme leur est plus cher
qu'il ne l'est à lui-même. *Juven. Sat. X. vs. 246, &c.*

(383) Dans S. Augustin, *De Civ. Dei. L. XIX. c. 2.*

[f] Or dès qu'on ne s'accorde point sur le Sou-
verain Bien, on disconvient sur tout le fond de la
Philosophie. *Cic. de Finib. Bon. & Mal. L. V. c. 5.*

[g] Il me semble voir trois Conviez dont les
goûts sont entierement opposez, & qui demandent

LIVRE II. CHAP. XII. 381

*Poscentes vario multum diversa palato :
Quid dem ? quid non dem ? renuis tu quod
jubet alter :
Quod petis , id sanè est invisum acidum-
que duobus.*

Nature devoit ainsi répondre à leurs contestations, & à leurs débats : Les uns disent nostre bien estre, loger en la vertu : d'autres, en la volupté : d'autres, au consentir à Nature : qui en la Science ; qui à n'avoir point de douleur : qui à ne se laisser emporter aux apparences : & à cette fantasie semble reciter cett'autre, de l'ancien Pythagoras :

[h] *Nil admirari propè res est una , Numici ,
Solâque qua possit facere & servare bea-
tum ,*

qui est la fin de la secte Pyrrhonienne. Aristote attribue (384) à magnanimité, rien n'admirer. Et disoit Arcesilas, (385)

des mets tout differens. Que présenterai-je ? Que ne présenterai-je pas ? Vous refusez ce que l'autre demande ; & ce que vous souhaitez, déplaît aux deux autres. *Horat. L. II. Epist. 2. vs. 61, &c.*

[h] Ne rien admirer, n'être surpris de rien, c'est peut-être, ô Numicius, la seule chose qui puisse rendre un homme constamment heureux. *Horat. L. II. Epist. 6. vs. 1, 2.*

(384) Οὐδὲ θαυμασιὰς (ὁ μεγάλῳ ψυχῷ)
ἀδὲν γὰρ μέγα αὐτῷ ἐστὶ *Ethic. ad Nicom. L. IV. c. 8.*

(385) Λέγει δὲ (Ἀρκεσίλαος) καὶ ἀγαθὰ

382 ESSAIS DE MONTAIGNE,

les soustenemens & l'estat droit & inflexible du jugement, estre les biens: mais les consentemens & applications estre les vices & les maux. Il est vray qu'en ce (386) qu'il l'establiſſoit par axiome certain, il ſe départoit du Pyrrhonisme.

L'Ataraxie
des Pyrrho-
niens, ce que
c'est.

Les Pyrrhoniens, quand ils diſent que le ſouverain bien c'eſt l'Ataraxie (387), qui eſt l'immobilité du jugement, ils ne l'entendent pas dire d'une façon affirmative, mais le meſme branſle de leur ame, qui leur fait fuir les precipices, & ſe mettre à couvert du ſerein, celui-là-meſme leur preſente cette fantaiſie, & leur en fait reſuſer une autre.

Plan d'un
Ouvrage ſur
les differen-
tes Sectes des
Philosophes.

Combien je deſire, que pendant que je vis, ou quelque autre, ou Juſtus Lipſius, le plus ſçavant homme qui nous reſte, d'un eſprit tres-poly & judicieux, vrayement germain à mon Turnebus, euſt & la volonté, & la ſanté, & aſſez

μὲν εἶναι τὰς κατὰ μέρος ἐποχὰς, κακὰ δὲ
τὰς κατὰ μέρος ſυγκαταθέσεις. Sext. Empir.
Pyrrh. Hypot. L. I. c. 33. p. 48.

(386) Ἡμεῖς μὲν (Σκεπτικοὶ) κατὰ τὸ
φαινόμενον ἡμῖν ταῦτα λέγομεν, καὶ ἡ διαβε-
βαιωτικῶς ἐκεῖνος δὲ (Ἀρκεσίλαος) πρὸς τὴν
φύσιν. Id. ibid.

(387) Mot Grec qui veut dire, tranquillité par-
faire, abſoluë indifférence, ἀδιαφορία, autre terme
de la Philoſophie Pyrrhonienne.

de repos, pour ramasser en un registre, selon leurs divisions & leurs classes, sincerement & curieusement, autant que nous y pouvons voir, les opinions de l'ancienne Philosophie sur le subject de nostre estre & de nos mœurs, leurs controverses, le credit & suite des parts, l'application de la vie des Autheurs & Sectateurs, à leurs preceptes, és accidens memorables & exemplaires! Le bel ouvrage & utile que ce seroit!

Au demeurant, si c'est de nous que nous tirons le reglement de nos mœurs, à quelle confusion nous rejettons-nous? Car ce que nostre Raison nous y conseille de plus vray-semblable, c'est generalement à chacun d'obeir aux Loix de son pays, comme est l'advis de Socrates inspiré (dit-il) d'un conseil divin. Et par là que veut-elle dire, sinon que nostre devoir n'a autre regle que fortuite? La Verité doit avoir un visage pareille & universel. La droiture & la justice, si l'homme en cognoissoit, qui eust corps & veritable essence, il ne l'attacheroit pas à la condition des coustumes de cette Contrée, ou de celle-là: ce ne seroit pas de la fantasie des Perses ou des Indes, que la Vertu prendroit sa forme.

*Confusion où
se jettent les
hommes sur
le reglement
de leurs
mœurs.*

*Loix sujettes
à des chan-
gemens con-
tinuels.*

Il n'est rien subject à plus continuelle agitation que les Loix. Depuis que je suis nay, j'ay veu trois & quatre fois, rechanger celles des Anglois nos voisins, non seulement en subject politique, qui est celuy qu'on veut dispenser de constance, mais au plus important subject qui puisse estre, à sçavoir de la Religion. Dequoy j'ay honte & despit, d'autant plus que c'est une Nation, à laquelle ceux de mon quartier ont eu autrefois une si privée accointance, qu'il reste encore en ma maison aucunes traces de nostre ancien coustume. Et chez nous icy, j'ay veu telle chose qui nous estoit capitale, devenir legitime : & nous qui en tenons d'autres, sommes à mesmes, selon l'incertitude de la fortune guerriere, d'estre un jour criminels de lèse-Majesté humaine & divine, nostre justice tombant à la mercy de l'injustice : & en l'espace de peu d'années de possession, prenant une essence contraire. Comment pouvoit ce Dieu ancien (388) plus clairement accuser en l'humaine cognoissance l'ignorance de l'estre divin : & apprendre
aux

(388) C'est Apollon : *Xenaph. Memorab. Socr.*
L. I. c. 3. §. 1.

aux hommes, que leur Religion n'estoit qu'une piece de leur invention, propre à lier leur société, qu'en declarant, comme il fit, à ceux qui en cherchoient l'instruction de son trepied, que le vray culte à chacun, estoit celuy qu'il trouvoit observé par l'usage du Lieu, où il estoit ? O Dieu, quelle obligation n'avons-nous à la benignité de nostre souverain Createur, pour avoir desnié nostre creance de ces vagabondes & arbitraires devotions, & l'avoir logée sur l'éternelle base de sa sainte parole ? Que nous dira donc en cette necessité la Philosophie ? que nous suivions les Loix de nostre pays ? c'est à dire cette Mer flottante des opinions d'un peuple, ou d'un Prince, qui me peindront la justice d'autant de couleurs, & la reformeront en autant de visages, qu'il y aura en eux de changemens de passion. Je ne puis pas avoir le jugement si flexible. Quelle bonté est-ce, que je voyois hier en credit, & demain ne l'estre plus : & que le traject d'une riviere fait crime ? Quelle verité est-ce que ces Monraignes bornent, mensonge au Monde qui se tient au delà ?

Mais ils sont plaisans, quand pour donner quelque certitude aux Loix, *S'il y a des Loix naturelles, c'est à*

*dire constan-
tes & im-
muables.*

ils disent qu'il y en a aucunes fermes, perpetuelles & immuables, qu'ils nomment naturelles, qui sont empreintes en l'humain genre par la condition de leur propre essence : & de celle-là, qui en fait le nombre de trois, qui de quatre, qui plus, qui moins : signe, que c'est une marque aussi douteuse que le reste. Or ils sont si defortunez (car comment puis-je nommer cela, sinon defortune, que d'un nombre de Loix si infiny, il ne s'en rencontre aumoins une que la fortune & temerité du sort ait permis estre universellement receüe par le consentement de toutes les Nations ?) ils sont, dis-je, si miserables, que de ces trois ou quatre Loix choisies, il n'en y a une seule, qui ne soit contredite & desadvouée, non par une Nation, mais par plusieurs. Or c'est la seule enseigne vray-semblable, par laquelle ils puissent argumenter aucunes Loix naturelles, que l'université de l'aprobation : car ce que Nature nous auroit veritablement ordonné, nous l'ensuyvrions sans doute d'un commun consentement : & non seulement toute Nation, mais tout homme particulier, ressentiroit la force & la violence, que luy feroit celuy, qui le voudroit pousser au contraire de

cette Loy. Qu'ils m'en montrent pour voir, une de cette condition.

Protagoras & Ariston ne donnoient autre essence à la justice des Loix, que l'autorité & opinion du Legislatteur : & que cela mis à part, le bon & l'honneste perdoyent leurs qualitez, & demeuroyent des noms vains, de choses indifferentes. Thrasymachus en Platon (389) estime qu'il n'y a point d'autre droit que la commodité du Superieur. Il n'est chose, en quoy le Monde soit si divers qu'en coustume & Loix. Telle chose est icy abominable, qui apporte recommandation ailleurs : comme en Lacedemone la subtilité de desrober. Les mariages entre les proches sont capitalement defendus entre nous, ils sont ailleurs en honneur :

*Justice des
Loix sur quoi
fonder.*

[i] — *Gentes esse feruntur,
In quibus & nato genitrix, & nata pa-
renti
Jungitur, & pietas geminato crescit amore.*

(389) Φημι γὰρ ἐγὼ εἶναι τὸ δίκαιον ἕκ
ἄλλο τι ἢ τὸ τῷ κρείττονος συμφέρον. *De Re-
publ. L. I. p. 338. C.*

[i] On dit qu'il y a des Nations où la Mere couche avec son Fils, & la Fille avec son Pere, leur affection s'augmentant par ce redoublement d'amour. *Ovid. Metamorph. L. X. Fab. 9. vs. 34, &c.*

le meurtre des enfans, meurtre des peres, communication de femmes, trafique de voleries, licence à toutes sortes de voluptez : il n'est rien en somme si extreme, qui ne se trouve receu par l'usage de quelque Nation.

Loix naturelles, perduës parmi les hommes.

Il est croyable qu'il y a des Loix naturelles, comme il le voit és autres creatures : mais en nous elles sont perduës, cette belle Raison humaine s'ingerant par tout de maistriser & commander, brouillant & confondant le visage des choses, selon sa vanité & inconstance. [k] *Nihil itaque amplius nostrum est : quod nostrum dico, artis est.* Les subjects ont divers lustres & diverses considerations : c'est de là que s'engendre principalement la diversité d'opinions. Une Nation regarde un subject par un visage, & s'arreste à celuy-là : l'autre par un autre.

Chez quelques Peuples les Enfans mangeoient le Corps de leur Pere ; & pourquoi.

Il n'est rien si horrible à imaginer, que de manger son pere. Les Peuples qui avoient (390) anciennement cette coustume, la prenoient toutesfois pour tesmoignage de pieté & de bonne af-

[k] Il ne reste plus rien qui soit veritablement nôtre : ce que j'appelle nôtre, n'est qu'une production de l'art.

(390) *Sexus Empiricus*, Pyrrh. Hypot. L. III. c. 24. p. 157.

fection, cherchant par-là à donner à leurs progeniteurs la plus digne & honorable sépulture : logeants en eux-mêmes & comme en leurs moelles, les corps de leurs peres & leurs reliques : les vivifiants aucunement & regenerants par la transmutation en leur chair vive, au moyen de la digestion & du nourrissement. Il est aisé à considerer quelle cruauté & abomination c'eust esté à des hommes abreuvez & imbus de cette superstition, de jetter la despouille des parens à la corruption de la Terre, & nourriture des bestes & des vers.

Lycurgus considera au larrecin, la vivacité, diligence, hardiesse, & adresse, qu'il y a à surprendre quelque chose de son voisin, & l'utilité qui revient au public, que chacun en regarde plus curieusement à la conservation de ce qui est sien : & estima que de cette double institution, à assaillir & à defendre, il s'en tiroit du fruit à la discipline militaire (qui estoit la principale science & vertu, à quoy il vouloit duire cette Nation) de plus grande consideration, que n'estoit le desordre & l'injustice de se prevaloir de la chose d'autrui.

Dionysius le Tyran offrit à Platon une robe à la mode de Perse, longue, da-

Le Larcin, pourquoi permis par Lycurgue.

Robbe parfumée, refusée par Platon.

390 ESSAIS DE MONTAIGNE,

⊗ acceptée
par Aristip-
pe.

masquinée & parfumée : Platon la refusa, disant (391) qu'estant nay homme, il ne se vestiroit pas volontiers de robbe de femme : mais *Aristippus* l'accepta, avec cette responce, que nul accoustrement ne pouvoit corrompre un chaste courage. Ses amis tançoient sa lascheté de prendre si peu à cœur, que *Dionysius* luy eust craché au visage : (392) *Les pescheurs* (dit-il) *souffrent bien d'estre baignés des ondes de la Mer, depuis la teste jusqu'aux pieds pour attraper un gonjon.* *Diogenes* lavoit ses choulx, & le voyant passer, *Si tu sçavois vivre de choulx*, (393) *tu ne ferois pas la cour à un tyran.* A quoy *Aristippus*, *Si tu sçavois vivre entre les hommes, tu ne laverois pas des choulx.* Voilà comment la Raison fournit d'apparence à divers effects. C'est un pot à deux ances, qu'on peut saisir à gauche & à dextre :

[I] — *Bellum, ô terra hospita, portas,
Bello armantur equi, bellum hac armenta
minantur :*

(391) *Diog. Laërce* dans la Vie d'*Aristippe*, L. II. Segm. 78.

(392) *Ibid.* Segm. 67.

(393) *Ibid.* Segm. 68. & *Horat.* L. I. Epist. 17. vs. 13, &c.

[I] O Terre, notre seconde Patrie, tu nous pré-
sages la Guerre : comme c'est pour la guerre qu'on
arme les Chevaux, ces haras nous menacent de

*Sed tamen iidem olim curru succedere sueti
 Quadrupedes , & frana iugo concordia
 ferre ,
 Spes est pacis.*

On preschoit Solon de n'espandre pour la mort de son fils des larmes impuissantes & inutiles : (394) *Et c'est pour cela* (dit-il) *que plus justement je les espans, qu'elles sont inutiles & impuissantes.* La femme de Socrates rengregeoit son deuil par telle circonstance, ô qu'injustement le font mourir ces méchants Juges ! (395) *Aimerois-tu donc mieux que ce fust justement ?* luy repliqua-il Nous portons les oreilles percées, les Grec tenoient cela (396) pour une marque de servitude. Nous nous cachons pour jouir de nos femmes, les Indiens (397) le font en public. Les Scythes (398) immoloyent les Estrangers en leurs temples, ailleurs les temples servent de franchise.

guerre. Mais d'ailleurs les Chevaux étant faits depuis long temps à trainer des chars, & à porter tranquillement le joug, cela nous donne des espérances de paix. *Æneid. L. III. vs. 539, &c.*

(394) *Diog. Laërce* dans la Vie de Solon, L. I. *Segm. 63.*

(395) *Id.* dans la Vie de Socrate, L. II. *Segm. 35.*

(396) *Sexrus Empiricus*, *Pyrrh. Hypot. L. III. c. 24. p. 152.*

(397) *Id. ibid. L. I. c. 14. p. 30.*

(398) *Id. ibid.*

[m] *Inde furor vulgi, quod numina vicinorum
Odit quisque locus, cum solos credat
habendos*

Esse Deos quos ipse colit.

J'ay ouy parler d'un Juge, lequel où il rencontroit un aspre conflit entre Bartolus & Baldus, & quelque matiere agitée de plusieurs contrarietez, mettoit en marge de son Livre, *Question pour l'amy*, c'est à dire que la verité estoit si embrouillée & debatue, qu'en pareille cause, il pourroit favoriser celle des parties, que bon luy sembleroit. Il ne tenoit qu'à faute d'esprit & de suffisance, qu'il ne peust mettre par tout, *Question pour l'amy*. Les Advocats & les Juges de nostre temps, trouvent à toutes causes, assez de biais pour les accommoder où bon leur semble. A une science si infinie, dépendant de l'autorité de tant d'opinions, & d'un subject si arbitraire, il ne peut estre, qu'il n'en naisse une confusion extreme

[m] En Egypte, dit Juvenal, Sat. XV. vs. 37. &c. il y a des Peuples animez d'une extreme fureur les uns contre les autres, parce que les uns adorent les Dieux que les autres detestent, chacun croyant que ceux qu'il sert, sont les seuls qui méritent d'être reconnus pour Dieux. — Et quoi que les Chrétiens n'adorent qu'un seul & même Dieu, Createur du Ciel & de la Terre, ils sont aussi acharnez les uns contre les autres que ces anciens Peuples d'Egypte l'ayent jamais été, parce que sur d'autres articles les uns croient ce qui paroît incroyable aux autres.

de jugemens. Aussi n'est-il guere si clair procès, auquel les advis ne se trouvent divers : ce qu'une compagnie a jugé, l'autre le juge au contraire, & elle-mesmes au contraire une autre fois. Dequoy nous voyons des exemples ordinaires, par cette licence, qui tache merveilleusement la cerimonieuse autorité & lustre de nostre justice, de ne s'arrester aux arrests, & courir des uns aux autres Juges, pour decider d'une mesme cause. Quant à la liberté des opinions Philosophiques, touchant le vice & la vertu, c'est chose où il n'est besoing de s'estendre : & où il se trouve plusieurs advis, qui valent mieux teus que publiez aux foibles esprits. Arcefilaus disoit n'estre considerable en la paillardise, (399) de quel costé & par où on le fust. [n] *Et obscenas volupta-*

(399) Plutarque dans un Dialogue intitulé, *Les Regles & Preceptes de Santé*, ch. 5. où le Philosophe Arcefilaus ne dit cela que pour blâmer également toute sorte de debauche. Il souloit dire contre les Paillards & luxurieux, qu'il ne peut chaloir de quel côté on le soit, pourvu qu'il y a, ajoute Plutarque fidellement traduit par Amyot, *autant de mal à l'un qu'à l'autre.*

[n] Et à l'égard des plaisirs de l'amour si la Nature les exige, Epicure croit qu'il n'y faut considerer ni la race, ni le lieu, ni le rang, mais la grace, l'âge & la beauté, *Cic. Tusc. Quæst. L. V. c. 33.* Les Stoiciens ne pensent pas que les amours sacrez soient interdits au Sage, *Cic. De Finib. bon. &*

tes, si natura requirit, non genere, aut loco, aut ordine, sed formâ, atate, figura metiendas Epicurus putat. —

Ne amores quidem sanctos à sapiente alienos esse arbitrantur. — Quaramus ad quam usque atatem juvenes amandi sint. Ces deux derniers lieux Stoïques, & sur ce propos, le reproche (400) de Dicaearchus à Platon mesme, montrent combien la plus saine Philosophie souffre de licences esloignées de l'usage commun, & excessives. Les Loix prennent leur autorité de la possession & de l'usage : il est dangereux de les ramener à leur naissance : elles grossissent & s'annoblissent en roulant, comme nos rivières : suivez-les contre-mont jusques à leur source, ce n'est qu'un petit surjon d'eau à peine re-

mal. L. III. c. 20. Voyons, disent-ils encore, jusqu'à quel âge on doit aimer les jeunes gens. Senec. Epist. 123. vers la fin.

(400) Dans toutes mes Editions de Montaigne (sans en excepter la Version Angloise) j'ai trouvé Diogarchus au lieu de Dicaarchus qui sans doute est le vrai mot, comme il paroît par ce Passage de Cicéron, *Philosophi sumus exorti, & auctore quidem nostro Platone, quem non injuriâ Dicaarchus accusat, qui amoris auctoritatem tribueremus.* Voilà des Philosophes, & entr'autres Platon, que Dicaarchus blâme avec justice, lesquels ont approuvé l'amour, c'est-à-dire, l'amour des garçons, comme Cicéron venoit de le dire en termes exprès. *Tusc. Quæst. liv. IV. c. 33. & 34.*

cognoissable , qui s'enorgueillit ainsi , & se fortifie , en vieillissant. Voyez les anciennes considerations , qui ont donné le premier branle à ce fameux torrent , plein de dignité , d'horreur & de reverence , vous les trouverez si legeres & si delicates , que ces gens icy qui poisent tout , & le ramencent à la raison , & qui ne recoivent rien par autorité & à credit , il n'est pas merveille s'ils ont leurs jugemens souvent tres-esloignez des jugemens publics. Gens qui prennent pour patron l'image premiere de Nature , il n'est par merveille , si en la pluspart de leurs opinions , ils gauchissent la voye commune. Comme pour exemple , peu d'entre eux eussent approuvé les conditions contrainctes de nos mariages : & la plus part ont voulu les femmes communes , & sans obligation. Ils refusoient nos ceremonies. Chrysippus disoit (401) qu'un Philosophe fera une douzaine de culebutes en public , voire sans haut de chausses , pour une douzaine d'olives. A peine

(401) La chose est rapportée un peu differemment par Plutarque , dont voici les propres termes : *Chrysippus dit au Livre des Offices , que le Sage fera trois fois la culbute , pourvu qu'on lui baille un talent dans les Contradictions des Philosophes Stoïques , ch. 31. de la Version d'Amoyot.*

eust-il donné advis à Clisthenes de refuser la belle Agariste sa fille, (402) à Hippoclides, pour luy avoir veu faire l'arbre fourché sur une table. Metrocles lascha un peu indiscretement un pet en disputant, en présence de son eschole: & se tenoit en sa maison caché de honte, jusques à ce que (403) Crates le fut visiter: & adjoustant à ses consolations & raisons, l'exemple de sa liberté, se mettant à peter à l'envy avec luy, il luy osta ce scrupule: & de plus, le retira à sa secte Stoïque, plus franche, de la secte Peripatetique plus civile, laquelle jusques lors il avoit suivy. Ce que nous appellons honnesteté, de n'oser faire à desouvert, ce qui nous est honneste de faire à couvert, ils l'appelloient sottise: & de faire le fin à caire & desadvoüer ce que Nature, coustume, & nostre desir publient & proclament de nos actions, ils l'estimoyent vice. Et leur sembloit, que c'estoit (404) affoller les mysteres de Venus, que de les oster du retiré sacraire de son tem-

(402) *Herodot. L. VI. p. 428, 429, 430.*

(403) Voyez la *Vie de Metrocles*, dans Diogene Laërce, *Li. VI. Segm. 94.*

(404) *Affoller*, blesser, *ludere*, *debilitare*, Nicot. — *Affoller les mysteres de Venus*, c'est les ravalier, les rendre méprisables.

ple, pour les exposer à la veüe du peuple : Et que tirer ses jeux hors du rideau c'estoit les perdre. C'est chose de poids, que la honte : La recelation, reservation, circonspection, parties de l'estimation : Que la volupté tres-ingenieusement faisoit instance, sous le masque de la vertu, de n'estre prostituée au milieu des quarrefours, foulée des pieds & des yeux de la commune, trouvant à dire la dignité & commodité de ses cabinets accoustumez. De là disent aucuns, que d'oster les bordels publics, c'est non seulement espandre par tout la paillardise, qui estoit assignée à ce lieu-là, mais encore esguillonner les hommes vagabonds & oisifs à ce vice, par la malaisance.

[O] *Mæchus es. Ausidia qui vir, Cervine,*
fuisli :

Rivalis fuerat qui tuus, ille vir est.

Cur aliena placet tibi, qua tua non placet
uxor ?

Nunquid securus non potes arrigere ?

[O] Cervinus, après avoir été mari d'Ausidie, te voilà son galant ; maintenant qu'elle est la femme de ton rival. D'où vient que tu prens goût à la femme d'un autre, qui te déplaisoit lorsqu'elle étoit à toi ? Es-tu donc impuissant, dès que tu n'as rien à craindre ? *Marzial. L. III. Epigr. 70.*

398 ESSAIS DE MONTAIGNE,

Cette experience se diversifie en mille exemples.

[p] *Nullus in urbe fuit totâ, qui tangere
veller*

*Uxorem gratis, Ceciliane, tuam,
Dum licuit : sed nunc positis custodibus,
ingens*

*Turba futurorum est. Ingeniosus ho-
mo es.*

On demanda à un Philosophe qu'on surprit à mesme, ce qu'il faisoit : il respondit tout froidement, (405) *Je plante un homme* : ne rougissant non plus d'estre rencontré en cela, que si l'on l'eust trouvé plantant des aulx.

*Jusqu'où al-
loit l'impu-
dence des
Philosophes
Cyniques.*

C'est comme j'estime, d'une opinion tendre, respectueuse, (406) qu'un grand

[p] Dans toute la Ville, ô Cecilianus, il ne s'est trouvé personne qui voulût s'approcher de ta femme gratis, tandis qu'on a eu la liberté de le faire : mais depuis que tu la fais garder (Ah que tu es fin !) elle est assiégée d'une foule de galans.
Id. L. I. Epigr. 74.

(405) Ce Conte qu'on fait de *Diogene le Cynique*, se debite tous les jours en conversation, & a passé dans plusieurs Livres modernes : mais, si l'on en croit Bayle, il n'est fondé sur le témoignage d'aucun ancien Ecrivain. Voyez son Dictionnaire, Art. *Hipparchia*, Rem. D. p. 1473. Ed. de 1720.

(406) *S. Augustin* dans son Livre, *De Civitate Dei*, L. XIV. c. 20. Voici ses propres termes : *Illum (Diogenem) vel illos qui hoc fecisse referuntur, potius arbitror concubentium morus dedisse oculis hominum*

& religieux Auteur tient cette action, si necessairement obligée à l'occultation & à la vergogne, qu'en la licence des embrassements Cyniques, il ne se peut persuader, que la besoigne en vinst à sa fin : ains qu'elle s'arrestoit à représenter des mouvemens lascifs seulement, pour maintenir l'impudence de la profession de leur eschole : & que pour eslancer ce que la honte avoit contrainct & retiré, il leur estoit encore après besoin de chercher l'ombre. Il n'avoit pas veu assez avant en leur desbauche. Car Diogenes (407) exerçant en public sa masturbation, faisoit souhait en presence du peuple assistant, de pouvoir ainsi saouler son ventre en le frottant. A ceux qui luy demandoient, pourquoy il ne cherchoit lieu plus commode à manger, qu'en pleine ruë : (408) *C'est, respondit-il, que j'ay faim en pleine ruë.* Les femmes philosophes, qui se mesloyent à leur secte, se mesloyent aussi à

nescientium quid sub pallio gereretur, quam humano premente conspectu poruisse illam peragi voluptatem. Ibi enim Philosophi non erubescabant videri se velle concumbere, ubi libido ipsa erubesceret surgere. Ce Latin est pour le moins aussi licentieux que le François de Montagne.

(407) *Diogene le Cynique*, dans sa Vie par Diogene Laërce, L. VI. Segm. 69.

(408) *Ibid.* Segm. 58.

400 ESSAIS DE MONTAIGNE,

leur personne, en tout lieu, sans discretion : & Hipparchia ne fut receuë en la societé de Crates, (409) qu'en condition de suivre en toutes choses les uz & coustumes de sa regle. Ces Philosophes icy donnoient extreme prix à la vertu : & refusoient toutes autres disciplines que la morale : si est-ce qu'en toutes actions ils attribuoyent la souveraine autorité à l'election de leur Sage, & au dessus des Loix : & n'ordonnoient aux voluptez autre bride, que la moderation, & la conservation de la liberté d'autrui.

*Philosophes
qui ont sou-
venu qu'il se
trouvoit
dans un mê-
me Sujet des
apparences
contraires.*

Heraclitus & Protagoras (410), de ce que le vin semble amer au malade, & gracieux au sain : l'aviron tortu dans l'eau, & droit à ceux qui le voyent hors de là : & de pareilles apparences contraires qui se trouvent aux subjects, argumenterent que tous subjects avoyent en eux les causes de ces apparences : & qu'il y avoit au vin quelque amertume, qui se rapportoit au goust du malade ; l'aviron, certaine qualité courbe, se rapporte à celui qui le regarde dans l'eau ; & ainsi de tout le reste : Qui est

(409) Diogene Laërce dans la Vie d'Hipparchia ; L. VI. *Segm.* 96, 97.

(410) Sextus Empiricus. *Pyrrh. Hypotypof.* L. I. c. 29. & 32.

dre, que tout est en toutes choses, & par consequent rien en aucune : car rien n'est, où tout est.

Cette opinion me ramentoit l'experience que nous avons, qu'il n'est aucun sens ny visage, ou droit, ou amer, ou doux, ou courbe, que l'esprit humain ne trouve aux escrits, qu'il entreprend de fouiller. En la parole la plus nette, pure, & parfaicte, qui puisse estre, combien de fausseté & de mensonge a l'on faict naistre ? quelle heresie n'y a trouvé des fondemens assez, & tesmoignages, pour entreprendre & pour se maintenir ? C'est pour cela, que les Autheurs de telles erreurs ne se veulent jamais departir de cette preuve du tesmoignage de l'interpretation des mots. Un personnage de dignité me voulant approuver par autorité, cette queste de la pierre philosophale, où il est tout plongé, m'allegua dernièrement cinq ou six passages de la Bible, sur lesquels il disoit, s'estre premierement fondé pour la descharge de sa conscience : (car il est de profession Ecclesiastique) & à la verité l'invention n'en estoit pas seulement plaisante, mais encore bien proprement accommodée à la deffense de cette belle science.

La Parole la plus parfaicte est susceptible de divers sens.

*Escries ob-
curs trou-
vent aisé-
ment des in-
terpretes,
qui leur font
honneur.*

Par cette voye se gaigne le credit des fables divinatrices. Il n'est prognostiqueur, s'il a cette autorité, qu'on le daigne feuilleter, & rechercher curieusement tous les plis & lustres de ses paroles, à qui on ne face dire tout ce qu'on voudra, comme aux Sibylles : Il y a tant de moyens d'interpretation, qu'il est malaisé que de biais, ou de droit fil, un esprit ingenieux ne rencontre en tout subject, quelque air, qui luy serve à son poinct. Pourtant se trouve un stile nubileux & douteux, en si frequent & ancien usage. Que l'Autheur puisse gaigner cela, d'attirer & embesoigner à soy la posterité : ce que non seulement la suffisance, mais autant, ou plus, la faveur fortuite de la matiere peut gaigner : Qu'au demeurant il se presente par bestise ou par finesse, un peu obscurément & diversement : ne luy chaille : Nombre d'esprits le belutants & secoïants, en exprimeront quantité de formes, ou selon, ou à costé, ou au contraire de la sienne, qui luy feront toutes honneur. Il se verra enrichi des moyens de ses disciples, comme les Regents du (411) Landit.

(411) *Landit* ou *Landi* veut dire ici le Salaire que les Ecoliers donnoient à leur Maître. — Il signifie

C'est ce qui a faict valoir plusieurs choses de neant, qui a mis en credit plusieurs Escrits, & chargé de toute sorte de matiere qu'on a voulu : une mesme chose recevant mille & mille, & autant qu'il nous plaist d'images & considerations diverses.

Est-il possible qu'Homere aye voulu dire tout ce qu'on luy fait dire : & qu'il se soit presté à tant & si diverses figures, que les Theologiens, Legislateurs, Capitaines, Philosophes, toute sorte de gens, qui traittent Sciences, pour diversement & contrairement qu'ils les traittent, s'appuyent de luy, s'en rapportent à luy : Maistre general à tous offices, ouvrages, & artisans : general Conseiller à toutes entreprises ? Qui-conque a eu besoin d'oracles & de predictions, en y a trouvé pour son faict. Un personnage sçavant & de mes amis, c'est merveille quels rencontres & combien admirables il y fait naistre, en faveur de nostre Religion : & ne se peut aysément departir de cette opinion, que ce ne soit le dessein d'Homere, (si luy est cet Autheur aussi familier qu'à homme de nostre siecle) & ce qu'il

Homere reconnu pour mairre de toute sorte de gens, sur quel fondement.

aussi la Foire de S. Denis en France. Voyez Menage dans son *Dictionnaire Etymologique*.

trouve en faveur de la nostre, plusieurs anciennement l'avoient trouvé en faveur des leurs. Voyez demener & agiter Platon, chacun s'honorant de l'appliquer à soy, le couche du costé qu'il le veut. On le promeine & l'insere à toutes les nouvelles opinions, que le Monde receoit : & le (412) differente l'on à soy-mesmes selon le different cours des choses : On fait desadvoüer à son sens, les mœurs licites en son siecle, d'autres qu'elles sont illicites au nostre. Tout cela, vivement & puissamment, autant qu'est puissant & vif l'esprit de l'interprete. Sur ce mesme fondement qu'avoit Heraclitus, & cette sienné sentence, (413) *Que toutes choses avoyent en elles les visages qu'on y trouvoit*, Democritus en tiroit une route contraire conclusion : (414) *c'est que les subjects n'avoient du tout rien de ce que nous y trouvions* : & de ce que le miel estoit doux à l'un, & amer à l'autre, il argumentoit, qu'il n'estoit ny doux ny amer. Les Pyrrhoniens diroient qu'ils ne sçavent s'il est doux ou amer, ou

(412) *Et on le met en opposition à lui-même, &c.* C'est ce qu'emporte ici le mot *Differenter* que je n'ai pû trouver que dans le Dictionnaire François & Anglois de Corgrave.

(413) Dans Sext. Empir. *Pyrrh. Hypor.* L. I. c. 29.

(414) Sext. Empir. *Advers. Mathem.* 163.

ny l'un ny l'autre, ou tous les deux : car ceux-cy gagnent tousjours le haut point de la dubitation. Les (415) Cyrenayens tenoient, que rien n'estoit perceptible par le dehors, & que cela estoit seulement perceptible, qui nous touchoit par l'interne attouchement, comme la douleur & la volupté : ne recognoissants ny ton, ny couleur, mais certaines affections seulement, qui nous en venoyent : & que l'homme n'avoit autre siege de son jugement. Protagoras estimoit (416) *estre vray à chacun, ce qui semble à chacun*. Les Epicuriens logent aux sens tout jugement, & en la notice des choses, & en la volupté. Platon a voulu (417), le jugement de la verité, & la verité mesme retirée des opinions & des sens, appartenir à l'esprit & à la cogitation.

Ce propos m'a porté sur la consideration des sens, auxquels git le plus

Les sens sont le commencement & la

(415) Ou *Cyrenaiques*, Philosophes ainsi nommez parce qu'ils étoient Sectateurs d'*Aristippe*, natif de *Cyrene*. *In eo actu* (dit *Ciceron*, *Acad. Quæst. L. 4. c. 7.*) *quem Philosophi interiorem vocant, aut doloris aut voluptatis, in eo Cyrenaiçi solo putant veri esse judicium, quia sentiatur.*

(416) *Id cuique verum esse, quod cuique videatur.* *Cic. Acad. Quæst. L. IV. c. 46.*

(417) C'est le resultat de ce Platon dit au long dans le *Phedon*, p. 66, &c. & dans le *Theetète*, p. 186, &c.

fin de nos
connoissances.

grand fondement & preuve de nostre ignorance. Tout ce qui se cognoist, il se cognoist sans doubte par la faculté du cognoissant : car puis que le jugement vient de l'operation de celuy qui juge, c'est raison que cette operation il la parface par ses moyens & volonté, non par la contraincte d'autrui : comme il adviendroit, si nous cognoissions les choses par la force & selon la Loy de leur essence. Or toute cognoissance s'achemine en nous par les sens, ce sont nos maistres :

[q] *via qua munita fidei*

*Proxima fert humanum in pectus, tem-
plaque mentis.*

La Science commence par eux, & se resout en eux. Aprés tout, nous ne sçaurions non plus qu'une pierre, si nous ne sçavions, qu'il y a son, odeur, lumiere, faveur, mesure, poids, mollesse, dureté, aspreté, couleur, polisseure, largeur, profondeur. Voyla le plant & les principes de tout le bastiment de nostre science. Et selon aucuns, science n'est rien autre chose, que sentiment.

[q] Le premier moyen par où la certitude des choses est communiquée à l'Esprit. *Lucret. Lib. V, vs. 103, &c.*

Quiconque me peut pousser à contredire les sens, il me tient à la gorge, il ne me sçauroit faire reculer plus arriere. Les sens sont le commencement & la fin de l'humaine cognoissance.

[r] *Inuenies primis ab sensibus esse creatam
Notitiam veri, neque sensus posse refelli.*

.....
*Quid majore fide porrò quàm sensus haberi
Debet ?*

Qu'on leur attribue le moins qu'on pourra, toujours faudra-il leur donner cela, & que par leur voye & entremise s'achemine toute nostre instruction. Cicero dit (418) que Chrysippus ayant essayé de rabattre de la force des sens & de leur vertu, se representa à soy-mesme des argumens au contraire, & des oppositions si vehementes, qu'il n'y peut satisfaire. Surquoy Carneades, qui maintenoit le contraire party, se vantoit de se servir des armes mesmes &

[r] Vous serez convaincu que la connoissance de la verité vient de la premiere impression des sens, qu'on ne peut raisonnablement recuser : car à quoi doit-on donner plus de credit qu'aux sens ? *Lucret.* L. IV. vs. 480, 481. — 484, 485.

• (418) Dum studiosè omnia conquiesierit contra sensus, & perspicuitatem, ipsum sibi respondentem, inferiorem fuisse : itaque ab eo armatum esse Carneadem. *Cic. Acad. Quæst.* L. IV. c. 27.

paroles de Chrysippus, pour le combattre : & s'escrioit à cette cause contre luy : (419) *O miserable, ta force t'a perdu.* Il n'est aucun absurde, selon nous, plus extreme, que de maintenir que le feu n'eschauffe point, que la lumiere n'esclaire point, qu'il n'y a point de pesanteur au fer, ny de fermeté, qui sont notices que nous apportons les sens; ny creance, ou Science en l'homme, qui se puisse comparer à celle-là en certitude.

*Il y a lieu
de douter si
l'homme est
pourvu de
tous sens na-
turels.*

La premiere consideration que j'ay sur le subject des sens, est que je mets en doute que l'homme soit prouueu de tous sens naturels. Je voy plusieurs animaux, qui vivent une vie entiere & parfaite, les uns sans la veüe, autres sans l'ouye : qui sçait si à nous aussi il ne manque pas encore un, deux, trois & plusieurs autres sens ? Car s'il en manque quelqu'un, nostre discours n'en peut decouvrir le defect. C'est le privilege des sens, d'estre l'extreme borne de nostre aperceance : Il n'y a rien au delà d'eux, qui nous puisse servir à les descouvrir : voire ny l'un sens n'en peut descouvrir l'autre.

[C] An

(419) Plutarque dans les *Concordies des Philosophes Stoiques*, ch. IX.

[C] L'Ouie

[f] *An poterunt oculos aures reprehendere ,
an aures*

*Tactus , an hunc porrò tactum sapor ar-
guet oris ,*

An confutabunt nares , oculi vè revincent ?

Ils font trestous , la ligne extreme de
nostre faculté.

[t] *seorsum cuique potestas*

Divisa est , sua vis cuique est.

Il est impossible de faire concevoir à un
homme naturellement aveugle , qu'il
n'y void pas , impossible de luy faire
desirer la veuë & regretter son defect.
Parquoy , nous ne devons prendre au-
cune assurance de ce que nostre ame
est contente & satisfaiçte de ceux que
nous avons : veu qu'elle n'a pas dequoy
sentir en cela sa maladie & son imper-
fection , si elle y est. Il est impossible
de dire chose à cet aveugle , par discours,
argument , ny similitude , qui loge en
son imagination aucune apprehension
de lumiere , de couleur , & de veuë. Il

[f] L'Ouïe pourroit-elle critiquer la Vuë ? &
l'Attouchement , l'Ouïe ? Le Gout corrigera-t-il
l'Attouchement ? Et l'Odorat & la Vuë reforme-
ront-ils les autres Sens ? *Lucrèt. L. IV. vs. 488 , &c.*

[t] Chacun a sa puissance à part , & sa faculté
particuliere. *Id. ibid. vs. 491 , 492.*

Tome III.

S

n'y a rien plus arriere, qui puisse pousser le sens en evidence. Les aveugles nais, qu'on void desirer à voir, ce n'est pas pour entendre ce qu'ils demandent : ils ont appris de nous, qu'ils ont à dire quelque chose, qu'ils ont quelque chose à desirer qui est en nous, laquelle ils nomment bien, & ses effects & consequences : mais ils ne sçavent pourtant pas que c'est, ny ne l'apprehendent ny près ny loing. J'ay veu un Gentil-homme de bonne maison, aveugle né, au moins aveugle de tel aage, qu'il ne sçait que c'est que de veuë : il entend si peu ce qui luy manque, qu'il use & se sert comme nous, des paroles propres au voir, & les applique d'une mode toute sienne & particuliere. On luy presentoit un enfant duquel il estoit parrain, l'ayant pris entre ses bras : *Mon Dieu*, dit-il, *le bel enfant, qu'il le fait beau voir, qu'il a le visage gay*. Il dira comme l'un d'entre nous, *Cette sale a une belle venë, il fait clair, il fait beau Soleil*. Il y a plus : car parce que ce sont nos exercices que la chasse, la paume, (420) la bûte, & qu'il l'a ouy dire, il s'y affectionne & s'y embesoigne : & croid y avoir la mesme part, que

nous y avons : il s'y picque & s'y plaist, & ne les reçoit pourtant que par les oreilles. On luy crie, que voila un lièvre, quand on est en quelque belle splanade, où il puisse picquer : & puis on luy dit encore, que voila un lièvre pris : le voila aussi fier de sa prise, comme il oit dire aux autres, qu'ils le sont. L'esteuf, il le prend à la main gauche, & le pousse à tout sa raquette : de la harquebouse, il en tire à l'adventure, & se paye de ce que ces gens luy disent, qu'il est ou haut, ou costier. Que sçait-on si le genre humain fait une sottise pareille, à faute de quelque sens, & que par ce defect, la plus part du visage des choses nous soit caché ? Que sçait-on, si les difficultez que nous trouvons en plusieurs ouvrages de Nature, viennent delà ? & si plusieurs effects des animaux qui excèdent nostre capacité, sont produicts par la faculté de quelque sens, que nous ayons à dire ? & si aucuns d'entre eux ont une vie plus pleine par ce moyen, & entiere que la nostre. Nous saisissons la pomme quasi par tous nos sens : nous (421) y trouvons

(421) Tout ceci est pris de Sextus Empiricus dont voici les propres termes : *Ἡμᾶς ὅν ἐνδέχεται τὰς πέντε μόνας αἰσθήσεις ἔχοντας, μό-*

412 ESSAIS DE MONTAIGNE,

de la rougeur, de la polisseure, de l'odeur & de la douceur : outre cela, elle peut avoir d'autres vertus, comme d'asseicher ou restreindre, auxquelles nous n'avons point de sens qui se puisse rapporter. Les proprietétez que nous appellons occultes en plusieurs choses, comme l'aymant d'attirer le fer, n'est-il pas vray-semblable qu'il y a des facultez sensitives en nature propres à les juger & à les appercevoir, & que le defaut de telles facultez, nous apporte l'ignorance de la vraye essence de telles choses ? C'est à l'avanture quelque sens particulier, qui descouvre aux coqs l'heure du matin & de minuiet, & les esmeut, à chanter : qui apprend aux poulles, avant tout usage & experience, de craindre un esparvier, & non une oye, ny un paon, plus grandes bestes : qui advertit les poulets de la qualité * hostile, qui est au chat contr'eux, & à ne se deffier du chien : s'armer contre le miaulement, voix

νον ἀντιλαμβάνεσθαι, ἐκ τῶν περὶ τὸ μῆλον ποιότητων, ὧν ἐσμὲν ἀντιληπτικοί. ὑποκείσθαι δὲ ἄλλας οἷον τέ ἐστιν ποιότητας, ὑποπιπλέτας ἐτέροις αἰσθητηρίοις, ὧν ἡμεῖς ἔμετεσχόμεν. Pyrrh: Hypotypof. L. I. c. 14. p. 20.

* Ennemie.

aucunement flatteuse, non contre l'abayer, voix aspre & quereleuse. Aux freslons, aux fourmis, & aux rats, de choisir tousjours le meilleur fromage & la meilleure poire, avant que d'y avoir tasté, & qui achemine le cerf, l'elephant & le serpent à la cognoissance de certaine herbe propre à leur guérison. Il n'y a sens, qui n'ait une grande domination, & qui n'apporte par son moyen un nombre infiny de cognoissances. Si nous avions à dire l'intelligence des sons, de l'harmonie, & de la voix, cela apporteroit une confusion inimaginable à tout le reste de nostre science. Car outre ce qui est attaché au propre effect de chasque sens, combien d'argumens, de consequences, & de conclusions tirons-nous aux autres choses par la comparaison de l'un sens à l'autre ? Qu'un homme entendu imagine l'humaine nature produicte originellement sans la veüe, & discoure combien d'ignorance & de trouble luy apporteroit un tel defect, combien de tenebres & d'aveuglement en nostre ame : on verra par là, combien nous importe, à la cognoissance de la verité, la privation d'un autre tel Sens, ou de deux, ou de trois si elle est en nous.

414 ESSAIS DE MONTAIGNE,

Nous avons formé une verité par la consultation & concurrence de nos cinq sens : mais à l'aventure falloit-il l'accord de huit, ou de dix sens, & leur contribution, pour l'appercevoir certainement & en son essence.

*La Science
de l'homme
combarruë
par la foi-
blesse & l'in-
certitude de
nos Sens.*

Les Sectes qui combattent la Science de l'homme, elles la combattent principalement par l'incertitude & foiblesse de nos sens : Car puis que toute cognoissance vient en nous par leur entremise & moyen, s'ils faillent au rapport qu'ils nous font, s'ils corrompent ou alterent ce qu'ils nous charrient du dehors, si la lumiere qui par eux s'ecoule en nostre ame, est obscurcie au passage; nous n'avons plus que tenir.

*Que les sens
ne trompent
jamais, selon
Epicure.*

De cette extreme difficulté sont nées toutes ces fantasies : *Que chasque subject a en soy tout ce que nous y trouvons : qu'il n'a rien de ce que nous y pensons trouver : & celle des Epicuriens, que le Soleil n'est non plus grand que ce que nostre veüe le juge :*

[u] *Quicquid id est, nihilo fertur majore figurâ,*

Quàm nostris oculis quam cernimus esse videtur :

[u] Quoi qu'il en soit, il n'est pas plus grand que nos yeux nous le representent, lorsque nous

que les apparences, qui representent un corps grand, à celuy qui en est voisin, & plus petit, à celuy qui en est esloigné, sont toutes deux vrayes :

[x] *Nec tamen hic oculis falli concedimus
hillum ;*

.....
.....

*Proinde animi vitium hoc oculis adfin-
gere noli :*

& resoluement, qu'il n'y a aucune tromperie aux sens : qu'il faut passer à leur mercy, & chercher ailleurs des raisons pour excuser la difference & contradiction que nous y trouvons : Voire inventer toute autre mensonge & resverie (ils en viennent jusques-là) plustost que d'accuser les sens. Timagoras juroit, (422) que pour presser ou biaiser son œuil, il n'avoit jamais apperceu doubler la lumiere de la chandelle : Et que cette semblance venoit du vice de l'opinion, non de l'instrument. De tou-

le regardons. *Lucret. L. V. vs. 577. — Ce que Lucrece dit ici de la Lune, Montagne l'applique au Soleil, dont on doit affirmer la même chose selon les Principes d'Epicure.*

[x] Nous n'avons garde d'accorder que nos yeux se trompent en ce cas-là. . . . N'attribuez donc pas à la Vuë ce déreglement de l'Esprit. *Lucret. L. IV. vs. 380, 386.*

(422) Timagoras Epicureus negat sibi unquam

416 ESSAIS DE MONTAIGNE,
tes les absurditez la plus absurde (423)
aux Epicuriens, est, desavoüer la force
& l'effect des sens.

[y] *Proinde quod in quoquo est his visum
tempore, verum est.*

*Et si non potuit ratio dissolvere causam,
Cur ea qua fuerint juxtim quadrata, pro-
cul sint*

*Visa rotunda : tamen prastat rationis
egentem*

*Reddere mendosè causas utriusque figura,
Quàm manibus manifesta suis emittere
quoquam,*

*Et violare fidem primam, & convellere
tota*

*Fundamenta, quibus nixatur vita salutis-
que.*

*Non modo enim ratio ruat omnis, vita
quoque ipsa*

*Considat extemplo, nisi credere sensibus
ausis,*

*Præcipitèsq; locos vitare, & cætera qua
sint*

In genere hoc fugienda.

cùm oculus torisset, duas ex lucernâ flammulas
esse visas : opinionis enim esse mendacium, oculo-
rum. Cic. Acad. Quæst. L. IV. c. 25.

(423) C'est-à dire, au jugement des Epicuriens.

[y] Tout ce qu'on voit par les sens, en quelque
temps que ce soit, est veritable : & si la raison ne
peut point montrer pourquoi les Corps qui de près
paroissent quarrez, paroissent ronds étant vûs de
loin, il vaut mieux, (si l'on ne peut pas expliquer

Ce conseil desesperé & si peu philosophique, ne represente autre chose, sinon que l'humaine science ne se peut maintenir que par raison des-raisonnable, folle & forcenée : mais qu'encore vaut-il mieux, que l'homme, pour se faire valoir, s'en serve, & de tout autre remede, tant fantastique soit-il, que d'advoüer sa necessaire bestise : verité si desavantageuse. Il ne peut fuir, que les Sens ne soyent les souverains maistres de sa cognoissance : mais ils sont incertains & falsifiables à toutes circonstances. C'est-là, où il faut battre à outrance : &, si les forces justes nous faillent, comme elles font, y employer l'opiniaistreté, la temerité, l'impudence. Au cas, que ce que disent les Epicuriens soit vray, à sçavoir, que nous n'avons pas de Science, si les apparences des Sens sont fausses : & ce que disent les Stoïciens, s'il est aussi vray, que les

la cause de ce double effet) en rendre une mauvaise raison, que de renoncer à des notions évidentes, & à la premiere origine de nostre croyance, en détruisant les fondemens les plus solides de notre vie & de notre conservation : car si l'on ne veut point se fier au témoignage des sens, ni éviter, sur leur rapport, les précipices & toute autre chose de cette espece dont il faut se donner de garde, dès-lors non seulement la Raison est aneantie, mais il faut que la vie perisse en un instant. *Lucret. Lib. IV.*

418 ESSAIS DE MONTAIGNE,
 apparences des sens sont si fausses qu'elles ne nous peuvent produire aucune science : nous concluerons aux despens de ces deux grandes Sectes dogmatistes, qu'il n'y a point de science.

erience L'expe
 démontre
 l'erreur &
 l'incertitude
 de l'opération des
 Sens.

Quant à l'erreur & incertitude de l'opération des sens, chacun s'en peut fournir autant d'exemples qu'il luy plaira : tant les fautes & tromperies qu'ils nous font, sont ordinaires. Au retentir d'un valon, le son d'une trompette semble venir devant nous, qui vient d'une lieuë derriere.

[2] *Extantésque procul medio de gurgite
 montes*

*Classibus inter quos liber patet exitus,
 iidem*

*Apparent & longè divolsi licet, ingens
 Insula conjunctis tamen ex his una videtur.*

LUCRET. L. IV. vs. 398. &c.
Et fugere ad puppim colles campique videntur

[2] Lorsqu'on est en pleine Mer, on voit des Montagnes, qui quoi que séparées d'une si grande distance qu'une Flotte entiere pourroit aisément passer entredeux, ne laissent pas de paroître comme une Masse de Montagnes jointes ensemble, dont l'union apparente présente aux yeux la forme d'une grande Ile. — Et les Colines & les Campagnes que nous rasons en navigeant, ne paroissent-elles pas courir vers la Poupe du Vaisseau ? — En traversant un Fleuve, si le Cheval qui nous porte s'ar-

LIVRE II. CHAP. XII. 419

Quos agimus præter navim. Ibid. vs. 390.

— *Ubi in medio nobis aquas acer obhasit
Flumine, equi corpus transversum ferre
videtur*

*Vis, & in adversum flumen contrudere
rapim.*

Ibid. vs. 422, &c.

A manier une balle d'arquebuse, sous le second doigt, celuy du milieu estant entrelassé par dessus, il faut extrêmement se contraindre, pour advoüer, qu'il n'y en ait qu'une, tant le sens nous en represente deux.

Car que les Sens soyent maintesfois maistres du discours, & le contraignent de recevoir des impressions qu'il sçait & juge estre fausses, il se void à tous coups. Je laisse à part celuy de l'atouchement, qui a les fonctions plus voisines, plus vives & substantielles, qui renverse tant de fois par l'effect de la douleur qu'il apporte au corps, toutes ces belles resolutions Stoïques, & contraint de crier au ventre, celuy qui a establi en son ame ce dogme avec toute resolution, que la colique, comme toute autre maladie & douleur, est chose indifferente, n'ayant la force de rien

*Que les Sens
imposent
quelquefois à
notre Raison.*

rête dans le courant de l'eau, il nous semble que le Cheval est entraîné vers le haut du Fleuve,

rabbatre du souverain bon-heur & félicité, en laquelle le Sage est logé par sa vertu. Il n'est cœur si mol, que le son de nos tabourins & de nos trompettes n'eschauffe, ny si dur que la douceur de la musique n'esveille & ne chatouille : ny ame si reveſche, qui ne ſe ſente touchée de quelque reverence, à conſiderer cette vaſtité ſombre de nos Eglises, la diverſité d'ornemens, & ordre de nos ceremonies, & ouyr le ſon devotieux de nos orgues, & l'harmonie ſi poſée, & religieuſe de nos voix. Ceux-meſmes qui y entrent avec meſpris, ſentent quelque friffon dans le cœur, & quelque horreur, qui les met en deſſiance de leur opinion. Quant à moy, je ne m'eſtime point aſſez fort, pour ouyr en ſens raiſſis, des vers d'Horace, & de Catulle, chantez d'une voix ſuffiſante, par une belle & jeune bouche. Et Zenon avoit raiſon de dire, (424) que la voix eſtoit la fleur de la beauté. On m'a voulu faire accroire, qu'un homme que tous nous autres François cognoiſſons, m'avoit impoſé, en me recitant des vers, qu'il avoit

(424) *Diogene Laërce*, dans la Vie de Zenon :
 Lib. VII. *Seçm.* 23. Τὴν φωνὴν τῆ καλλεὶς ἀνθρώπου
 οἶναι.

faicts : qu'ils n'estoyent pas tels sur le papier qu'en l'air, & que mes yeux en feroient contraire jugement à mes oreilles : tant la prononciation a de credit à donner prix & façon aux ouvrages, qui passent à sa mercy. Surquoy Philoxenus ne fut (425) fascheux, en ce qu'oyant un, donner mauvais ton à quelque sienne composition, (426) il se print à fouler aux pieds, & casser de la brique, qui estoit à luy : disant, *Je romps ce qui est à toy, comme tu corromps ce qui est à moy.* A quoy faire, ceux-mesmes qui se sont donnez la mort d'une certaine resolution, destournoient-ils la face, pour ne voir le coup qu'il se faisoient donner ? & ceux qui pour leur santé desirent & commandent qu'on les incise & cauterise, ne peuvent soustenir la veüe des apprests, outils & operation du Chirurgien, attendu que la veüe ne doit avoir aucune participation à cette douleur ? Cela ne sont-ce pas propres exemples à verifier l'autorité que les sens ont sur le discours ? Nous avons beau sçavoir que

(425) *N'eut pas tort.* — *Fascheux* veut dire ici blâmable ; & on le trouve en ce sens dans Nicot : *un peu plus fascheux*, aliquanto iniquior.

(426) Voyez dans Diogene-Laërtie la Vie d'*Arasfilaw*, L. IV. *Segm.* 36.

422 ESSAIS DE MONTAIGNE,

ces tresses sont empruntées d'un page ou d'un lacquais : que cette rougeur est venue d'Espagne, & cette blancheur & polisseure, de la Mer Occeane : encore faut-il que la veuë nous force d'en trouver le subject plus aimable & plus agreable, contre toute raison. Car en cela il n'y a rien du sien.

[a] *Auferimur cultu : gemmis , aurôque teguntur*

Crimina : pars minima est ipsa puella sui.

Sepe ubi sit quod ames inter tam multa requiras :

Decipit hac oculos Ægide, dives amor.

Narcisse épris
de l'amour
de lui-même :
& Pygma-
lion, de la
veuë de la
statuë qu'il
vient de fai-
re.

Combien donnent à la force des sens les Poëtes, qui font Narcisse esperdu de l'amour de son ombre :

[b] *Cunctaque miratur , quibus est mirabilis ipse ,*

Se cupit imprudens , & qui probat , ipse probatur.

[a] La parure des Dames nous impose : l'Or & les pierreries nous cachent leurs défauts. Une jeune Fille est la moindre partie de ce qui nous plait en elle : & l'on a souvent bien de la peine à demêler l'Objet aimé parmi tous ces riches ornemens dont l'Amour se sert comme d'une Egide pour nous éblouir. *Ovid. De Remed. Amor. Lib. I. vs. 343, &c.*

[b] Il admire toutes les choses par où il est ad-

Dûmque petit, petitur : pariterque accendit & ardet :

(427) & l'entendement de Pygmalion si troublé par l'impression de la veuë de sa statue d'ivoire, qu'il l'aime & la serve pour vive ?

[c] *Oscula dat reddique putat, sequiturque tenetque,*

Et credit tactis digitos insidere membris,

Et metuit pressos veniat ne livor in artus.

Qu'on loge un Philosophe dans une cage de menus filets de fer clair-semez, qui soit suspendue au hault des tours Nostre-Dame de Paris; il verra par raison evidente, qu'il est impossible qu'il en tombe; & si ne se sçauroit garder (s'il n'a accoustumé le mestier des couvreurs) que la veuë de cette haulteur extreme ne l'espouvante & ne le transisse. Car nous avons assez affaire de

*De l'impos-
sible de la
Veuë, de
l'Oùie, &c.*

mirable lui-même. Insensé qu'il est, il se desire lui-même : il est lui-même l'objet des louanges qu'il donne, & des empressemens qu'il témoigne, brûlant d'un feu qu'il allume lui-même. *Ovid. Metamorph. L. III. Fab. 5, & 6. vs. 86, &c.*

(417) *Et qui nous representent l'Entendement de Pygmalion si troublé, &c.*

[c] Il donne des baisers à cette Statuë, & s'imagine qu'elle les lui rend. Il court l'embrasser : il se figure que ces membres cedent à l'impression de ses doigts, & craint de les rendre livides en les pressant trop fortement. *Id. ibid. Lib. X. Fab. 8. vs. 14, &c.*

nous asseurer aux galeries, qui sont en nos clochers, si elles sont façonnées à jour, encores qu'elles soyent de pierre. Il y en a qui n'en peuvent pas seulement porter la pensée. Qu'on jette une poultre entre ces deux tours d'une grosseur telle qu'il nous la faut à nous promener dessus, il n'y a sagesse philosophique de si grande fermeté, qui puisse nous donner courage d'y marcher, comme nous ferions si elle estoit à terre. J'ay souvent essayé cela, en nos montaignes de deçà, & si suis de ceux qui ne s'effrayent que médiocrement de telles choses, que je ne pouvoy souffrir la veuë de cette profondeur infinie, sans horreur & tremblement de jarrets & de cuisses, encore qu'il s'en fallust bien ma longueur, que je ne fusse du tout au bord, & n'eusse sceu choir, si je ne me fusse porté à escient au danger. J'y remarquay aussi, quelque haulteur qu'il y eust, pourveu qu'en cette pente il s'y presentast un arbre, ou bossé de rocher, pour soustenir un peu la veuë, & la diviser, que cela nous allege & donne asseurance; comme si c'estoit chose dequoy à la cheute nous peussions recevoir secours: mais que les precipices coupez & unis, nous

ne les pouvons pas seulement regarder sans tournoyement de teste : [d] *ut despici sine vertigine simul oculorum animique non possit* : qui est une evidente imposture de la veuë. Ce fut pourquoy ce beau Philosophe (428) se creva les yeux, pour descharger l'ame de la desbauche qu'elle en recevoit, & pouvoir philosopher plus en liberté. Mais à ce compte, il se devoit aussi faire estoupper les oreilles, que Theophrastus dit (429) estre le plus dangereux instrument que nous ayons pour recevoir des impressions violentes à nous troubler & changer; & se devoit priver enfin de tous les autres sens; c'est à dire de son estre & de sa vie. Car ils ont tous cette puissance, de commander nostre dis-

[d] De sorte qu'on ne peut regarder en bas que la tête ne tourne, & que l'Esprit ne se trouble. Ces paroles sont empruntées de *Tite Live*, qui dit en décrivant les Defilez de Tempé en Thessalie, *Rupes utrinque ira abscisa sunt, ut despici vix sine vertigine quadam simul oculorum animique possit*, L. XLIV. c. 6.

(428) *Democrite*: Cic. de Finib. B n. & Mal. L.V. c. 29. Mais Cicéron n'en parle là que comme d'une chose incertaine: *Democritus qui verè falsone non quaremus*) dicitur oculis se privasse: & Plutarque dit positivement que c'est une fausseté: *ἐκείνο μὲν ψεύδος ἐστὶ, τὸ ἀνηκεῖστον ἐκείως σβέσται τὰς ὀφθαλμοὺς*, De la Curiosité, ch. XI. de la Traduction d'Amyot.

(429). Au rapport de Plutarque, dans le Traité, *Comment il faut ouïr*, ch. 2. Version d'Amyot.

426 ESSAIS DE MONTAIGNE,

cours & nostre ame. [e] *Fit etiam sapè specie quâdam, sapè vocum gravitate & cantibus, ut pellantur animi vehementius : sapè etiam curâ & timore.* Les Medecins tiennent, qu'il y a certaines complexions, qui s'agitent par aucuns sons & instrumens jusques à la fureur. J'en ay veu, qui ne pouvoient ouyr ronger un os sous leur table sans perdre patience : & n'est guere homme, qui ne se trouble à ce bruit aigre & poignant, que font les limes en raclant le fer : comme à ouyr mascher près de nous, ou ouyr parler quelqu'un qui ayt le passage du gosier ou du nez empesché, plusieurs s'en esmeuvent, jusques à la colere & la haine. Ce flusteur (429) protocole de Gracchus, qui amollissoit, roidissoit, & contournoit la voix de

[e] Il arrive souvent qu'un certain air de visage, un certain son de voix, & de certains chants font de fortes impressions sur l'Esprit : & souvent aussi, l'inquietude & la crainte produisent le même effet. *Cic. de Divinat. L. I. c. 37.*

(429) *Protocolle*, dit Nicot, signifie entr'autres choses, *celuy qui porte le roollet par derriere & à l'espaule d'un qui harangue, ou joue en farces & moralitez, pour les redresser & remettre au fil de leur harangue, ou roollet, quand ils varient, ou demeurent court : posticus summonitor.* C'est ce que nous appellons aujourd'hui un *souffleur*. — Ce que Montaigne dit ici est tiré de Plutarque dans le Traité, *Comment il faut refrener la colere*, ch. 6. de la Traduction d'Amyot.

son maistre, lors qu'il haranguoit à Rome, à quoy servoit-il, si le mouvement & qualité du son n'avoit force à esmouvoir & alterer le jugement des Auditeurs ? Vrayement il y a bien dequoy faire si grande feste de la fermeté de cette belle piece, qui se laisse manier & changer au branle & accidens d'un si leger vent.

Cette mesme pipperie, que les sens apportent à nostre entendement, ils la reçoivent à leur tour. Nostre ame par fois s'en revanche de mesme : ils mentent, & se trompent à l'envy. Ce que nous voyons & oyons agitez de colere, nous ne l'oyons pas tel qu'il est.

*Les Sens sont
alterez, &
corrompus
par les Pas-
sions de l'A-
me.*

[f] *Et solem geminum, & duplices se ostendere Thebas.*

L'object que nous aymons, nous semble plus beau qu'il n'est;

[g] *Multimodis igitur pravas turpésque videmus*

Esse in delitiis, summóque in honore vigere:

& plus laid celuy que nous avons à

[f] *L'on voit alors deux Soleils & deux Thebes, Æneid. L. IV. vs. 470.*

[g] Ainsi nous voyons souvent, que des femmes laides & contrefaites inspirent un grand respect, & des sentimens d'amour très-passionnez. *Lucret. L. IV. vs. 1148, &c.*

428 ESSAIS DE MONTAIGNE,

contre-cœur. A un homme ennuyé & affligé, la clarté du jour semble obscurcie & tenebreuse. Nos sens sont non seulement alterez, mais souvent hebe-
tez du tout, par les passions de l'ame. Combien de choses voyons-nous, que nous n'appercevons pas, si nous avons nostre esprit empesché ailleurs?

[h] — *In rebus quoque apertis noscere possis,
Si non advertas animum, proinde esse quasi
omni*

Tempore semota fuerint, longèque remota.

Il semble que l'ame retire au dedans, & amuse les puissances des sens. Par ainsi & le dedans & le dehors de l'homme est plein de foiblesse & de mensonge.

Vie de l'homme comparée avec raison à un Songe.

Ceux qui ont apparié nostre vie à un songe, ont eu de la raison, à l'avanture plus qu'ils ne pensoient. Quand nous songeons, nostre ame vit, agit, exerce toutes ses facultez, ne plus ne moins que quand elle veille; mais si plus mollement & obscurément; non

[h] Dans les choses les plus sensibles qui sont à nôtre portée, il est certain, que, si l'Esprit n'est point appliqué à les observer, il ne les apperçoit non plus que si durant tout ce tems-là, elles avoient été à une fort grande distance. *Lucret. L. IV. v. 809, &c.*

de tant certes , que la difference y soit ,
 comme de la nuit à une clarté vive :
 ouy , comme de la nuit à l'ombre ; là
 elle dort , icy elle sommeille : Plus &
 moins ; ce sont tousjours tenebres , &
 tenebres Cymmeriennes. Nous veillons
 dormants , & veillants dormons. Je ne
 voy pas si clair dans le sommeil : mais
 quant au veiller , je ne le trouve jamais
 assez pur & sans nuage. Encore le som-
 meil en sa profondeur , endort par fois
 les songes : mais nostre veiller n'est ja-
 mais si esveillé , qu'il purge & dissipe
 bien à poinct les resveries , qui sont les
 songes des veillants , & pires que son-
 ges. Nostre raison & nostre ame rece-
 vant les fantasies & opinions , qui luy
 nayssent en dormant , & autorizant
 les actions de nos songes de pareille ap-
 probation , qu'elle fait celles du jour :
 pourquoy ne mettons-nous en doute ,
 si nostre penser , nostre agir , est pas un
 autre songer , & nostre veiller , quel-
 que espece de dormir ?

Si les Sens sont nos premiers Juges ,
 ce ne sont pas les nostres qu'il faut seuls
 appeller au conseil : car en cette facul-
 té , les animaux ont autant ou plus de
 droit que nous. Il est certain qu'aucuns
 ont l'ouye plus aigue que l'homme ,

*Considera-
 tion sur les
 Sens des Ani-
 maux brutes.*

430 ESSAIS DE MONTAIGNE,
d'autres la vue, d'autres le sentiment,
d'autres l'atouchement ou le gouſt. De-
mocritus diſoit (430) que les Dieux &
les beſtes avoyent les facultez ſenſitives
beaucoup plus parfaites que l'homme.

*Difference
extreme en-
tre les effets
de leurs ſens,
& l'effet des
nôtres.*

Or entre les effets de leurs Sens, &
les nôtres, la difference eſt extreme.
Nôtre ſalive nettoye & aſſeche nos
playes, elle tue le ſerpent.

[i] *Tantâque in his rebus diſtancia diſſeritâſ-
que eſt,*

*Ut quod aliis cibus eſt, aliis ſuat acre ve-
nenum.*

*Sapè etenim ſerpens, hominis contacta ſa-
livâ,*

Diſperit, ac ſeſe mandendo conficit ipſa.

Quelle qualité donnerons-nous à la ſali-
ve, ou ſelon nous, ou ſelon le ſerpent? Par
quel des deux ſens verifions-nous ſa ve-
ritable eſſence que nous cherchons? Plin-
dit (431) qu'il y a aux Indes certains lie-

(430) Plutarque, *De placiris Philoſophorum*, L. IV.
c. 10.

[i] Il y a une ſi grande diverſité dans ces cho-
ſes, que ce qui ſert d'aliment aux uns, eſt un vio-
lent poiſon à d'autres. Ainſi la ſalive de l'homme
venant à toucher le ſerpent, il en devient ſi furieux
qu'il ſe devore lui-même, *Lucrer. L. IV. 640, &c.*

(431) Hiſt. Nat. L. XXXII. c. 1. *In Indiâ affirmant
leporum marinum non capi viventem, invicemque illi
hominem pro veneno eſſe, ac vel digito omnino in mari
ſacrum mori.*

vres marins, qui nous sont poison, & nous à eux : de maniere que du seul atouchement nous les tuons : qui sera veritablement poison, ou l'homme, ou le poisson ? à qui en croirons-nous, ou au poisson de l'homme, ou à l'homme du poisson ? Quelque qualité d'air infecte l'homme qui ne nuit point au bœuf ; quelque autre le bœuf, qui ne nuit point à l'homme ; laquelle des deux sera en verité & en nature pestilente qualité ? Ceux qui ont la jaunisse, ils voyent toutes choses jaunastres & plus pâles que nous :

[k] *Lurida praterea fiunt quacunq̃ue tuentur
Arquati.*

Ceux qui ont cette maladie (432) que les Médecins nomment *Hyposphagma*, qui est une suffusion de sang sous la peau, voyent toutes choses rouges & sanglantes. Ces humeurs, qui changent ainsi les operations de nostre veüe, que

[k] *Tous paroît jaune aux yeux infectez de jaunisse.*
Lucret. L. IV. vs. 333.

(432) Οἱ μὲν ἰκτερίκοι πάντα ὥχρὰ ἑρῶσι·
Οἱ ὑπόσφαγμα ἔχοντες, ὑφαίμα. Sextus Empiricus, *Pyrrh. Hypor.* L. I. c. 14. p. 29. C'est ce Passage qui m'a appris, que Montagne ou ses Imprimeurs auroient dû mettre *hyposphagma*, au lieu d'*hyposphragma* que j'ai trouvé dans toutes les Editions de Montagne que j'ai pu consulter.

ſçavons-nous ſi elles predominant aux beſtes, & leur ſont ordinaires ? Car nous en voyons les unes, qui ont les yeux jaunes, comme nos malades de jauniffe, d'autres qui les ont ſanglans de rougeur : à celles-là, il eſt vray-ſemblable, que la couleur des objects paroift autre qu'à nous : quel jugement des deux fera le vray ? Car il n'eſt pas dict, que l'eſſence des choſes ſe rapporte à l'homme ſeul. La durté, la blancheur, la profondeur, & l'aigreur, touchent le ſervice & ſcience des animaux, comme la noſtre : Nature leur en a donné l'uſage comme à nous. Quand nous preſſons l'œil, les corps que nous regardons, nous les appercevons plus longs & eſtendus : pluſieurs beſtes ont l'œil ainſi preſſé : cette longueur eſt donc à l'avanture la véritable forme de ce corps, non pas celle que nos yeux luy donnent en leur aſſiette ordinaire. Si nous ſerons l'œil par deſſous, les choſes nous ſemblent doubles :

[1] *Bina lucernarum florentia lumina flammis,*

.....

Et duplices hominum facies, & corpora bina.

Si

[1] La Chandelle envoye une double lumière, — & chaque homme qu'on regarde, paroît avec deux viſages & deux Corps. *Lucret. L. IV. vſ. 452, 454.*

(433) *Sextus*

Si nous avons les oreilles empêchées de quelque chose , ou le passage de l'ouye resserré, (433) nous recevons le son autre que nous ne faisons ordinairement : les animaux qui ont les oreilles velues, ou qui n'ont qu'un bien petit trou au lieu de l'oreille, ils n'oyent par conséquent pas ce que nous oyons, & reçoivent le son autre. Nous voyons aux festes & aux theatres, qu'opposant à la lumiere des flambeaux, une vitre teinte de quelque couleur, tout ce qui est en ce lieu, nous appert ou vert, ou jaune, ou violet :

[m] *Et vulgò faciunt id lutea ruffaque vela,
Et ferriginea, cum magnis intenta thea-
tris*

*Per malos volgata trabesque trementia
pendent :*

*Namque ibi concessum caveai subter, &
omnem*

*Scenai speciem, patrum matrumque deo-
rumque*

Inficiunt, coguntque suo volitare colore.

(433) *Sextus Empiricus, Pyrrh. Hypot. L. I. c. 14.
p. 11.*

[m] C'est ce qu'on peut remarquer aussi dans ces Toises rousses & jaunes, qui suspendues par des poutres couvrent nos vastes Theatres, car alors elles repandent leurs couleurs sur toute la Décoration, sur les les Sénateurs, les Dames, les Statuës

434 ESSAIS DE MONTAIGNE,

Il est vray semblable que les yeux des animaux, que nous voyons estre de diverse couleur, leur produisent les apparences des corps de mesmes leurs yeux.

*Combien est
incertain le
jugement de
l'Operation
des Sens.*

Pour le jugement de l'operation des Sens, il faudroit donc que nous en fussions premierement d'accord avec les bestes, secondement entre nous-mesmes. Ce que nous ne sommes aucunement: & entrons en debat tous les coups de ce que l'un oyt, void, ou gouste quelque chose autrement qu'un autre: & debattons autant que d'autre chose, de la diversité des images que les Sens nous rapportent. Autrement oit, & voit par la regle ordinaire de nature, & autrement gouste, un enfant qu'un homme de trente ans: & cettuy-cy autrement qu'un sexagenaire. Les Sens sont aux uns plus obscurs & plus sombres, aux autres plus ouverts & plus aigus. Nous recevons les choses autres & autres selon que nous sommes, & qu'il nous semble. Or nostre sembler estant si incertain & controversé, ce n'est plus miracle, si on nous dit, que

des Dieux, & la foule des Spectateurs, & cela differemment, selon que les Toiles changent de situation. *Lucrer. L. IV. vs. 73, &c.*

nous pouvons avouër que la neige nous apparoist blanche, mais que d'establi-
 si de son essence elle est telle, & à la
 verité, nous ne nous en sçaurions res-
 pondre : & ce commencement esbranlé,
 toute la science du Monde s'en va
 necessairement à vau-l'eau. Quoy, que
 nos Sens mesmes s'entr'empeschent l'un
 l'autre ? Une peinture (434) semble
 eslevée à la veüe, au maniemment elle
 semble plate. Disons-nous que le musc
 soit agreable ou non, qui resjouit nos-
 tre sentiment, & offense nostre goust ?
 Il y a des herbes & des onguens pro-
 pres à une partie du corps, qui en bles-
 sent une autre : le miel (435) est plai-
 sant au goust, mal plaisant à la vuë.
 Ces bagues qui sont entaillées en forme
 de plumes, qu'on appelle en devise,
pennes sans fin, il n'y a œil qui en puisse
 discerner la largeur, & qui se sceust
 deffendre de cette piperie, que d'un
 costé elle n'aille en eslargissant, & s'ap-
 pointant & estreffissant par l'autre,
 mesmes quand on la roule autour du
 doigt : toutesfois au maniemment elle

(434) Sextus Empiricus. *Pyrrh. Hypot.* L. I. c. 14.
 p. 10.

(435) Καὶ τὸ μέλι τῇ γλώττῃ ἡδὺ φαίνε-
 ται ἐπὶ τινῶν, τοῖς δ' ὀφθαλμοῖς ἀηδές. *Id.*
ibid.

436 ESSAIS DE MONTAIGNE,
vous semble equable en largeur & par
tout pareille. Ces personnes qui pour
aider leur volupté, se servoyent ancien-
nement de miroirs, propres à grossir
& aggrandir l'object qu'ils represen-
tent, (436) affin que les membres qu'ils
avoient à embesongner, leur pleussent
davantage par cette accroissance ocu-
laire : auquel des deux sens donnoient-
ils gaigné, ou à la veüe qui leur repre-
sentoit ces membres gros & grands à
souhait, ou à l'attouchement qui les
leur presentoit petits & desdaignables ?
Sont-ce nos Sens qui prestent au sub-
ject ces diverses conditions, & que les
subjects n'en ayent pourtant qu'une ?
comme nous voyons du pain que nous
mangeons ; ce n'est que pain, mais
nostre usage en fait des os, du sang,
de la chair, des poils, & des ongles :

[n] *Ut cibus in membra atque artus cum di-
ditur omnes,*

Disperit atque aliam naturam sufficit ex se.

L'humeur (437) que succe la racine

(436) *Senec. Natural. Quæst. L. I. c. 16.*

[n] Comme l'aliment qui distribue dans tous
les membres perit, en formant une autre nature
tout-à-fait differente de la sienne. *Lucret. Lib. III.*
vs. 703, &c.

(437) *Sexus Empiricus, Pyrrh. Hypot. L. I. c. 14.*
p. 12.

d'un arbre, elle se fait tronc, feuille & fruit : & l'air n'estant qu'un, il se fait par l'application à une trompette, divers en mille sortes de sons : Sont-ce, dis-je, nos sens qui façonnent de mesme, de diverses qualitez ces subjects; ou s'ils les ont telles ? Et sur ce doute, que pouvons-nous resoudre de leur véritable essence ? Davantage puis que les accidens des maladies, de la resverie, ou du sommeil, nous font paroistre les choses autres, qu'elles ne paroissent aux sains, aux sages, & à ceux qui veillent : n'est-il pas vray-semblable que nostre assiette droicte, & nos humeurs naturelles, ont aussi dequoy donner un estre aux choses, se rapportant à leur condition, & les accommoder à soy, comme font les humeurs desreglées : & nostre santé aussi capable de leur fournir son visage, comme la maladie ? Pourquoy (438) n'a le temperé quelque forme des objects relative à soy, comme l'intemperé : & ne leur imprimera-il pareillement son caractere ? Le desgousté charge la fadeur au vin; le sain la saveur; l'alteré la friandise. Or nostre estat accommodant les choses à soy, & les transformant selon soy,

(438) *Id.* Pyrrh. Hypot. L. I. c. 14. p. 21.

438 ESSAIS DE MONTAIGNE,

nous ne sçavons plus quelles sont les choses en verité, car rien ne vient à nous que falsifié & alteré par nos sens. Où le compas, l'esquarre, & la regle sont gauches, toutes les proportions qui s'en tirent, tous les bastimens qui se dressent à leur mesure, sont aussi nécessairement manques & deffaillans. L'incertitude de nos Sens rend incertain tout ce qu'ils produisent.

[O] Denique ut in fabricâ, si prava est regula
prima,

Normâque si fallax rectis regionibus exit,
Et libella aliquâ si ex parte claudicat hi-
lum,

Omnia mendosè fieri, atque obstipa neces-
sum est,

Prava, cumbantia, prona, supina, atque
absona recta,

Jam ruere ut quadam videantur velle,
ruântque

Proditâ judiciis fallacibus omnia primis.

Hic igitur ratio tibi rerum prava necesse
est,

Falsâque sit falsis quacumque à sensibus
orta est.

[O] Si dans la construction d'un Edifice l'Ar-
chitecte viole d'abord les regles de son art, si son
équerre est mal placée, & que le niveau s'éloigne
par quelque endroit de la juste situation qu'il doit
avoir, il faut nécessairement que tout le bâtiment

Au demeurant , qui sera propre à juger de ces differences ? Comme nous disons aux débats de la Religion , qu'il nous faut un Juge non attaché à l'un ny à l'autre party , exempt de choix & d'affection , ce qui ne se peut parmy les Chrestiens : il advient de mesme en cecy : car s'il est vieil , il ne peut juger du sentiment de la vieillesse , estant luy-mesme partie en ce debat : s'il est jeune , de mesme : sain , de mesme : de mesme malade , dormant , & veillant : il nous faudroit quelqu'un exempt de toutes ces qualitez , afin que sans préoccupation de jugement , il jugeast de ces propositions , comme à luy indifferentes : & à ce compte il nous faudroit un Juge qui ne fut pas.

Pour juger des apparences que nous recevons des subjects , il nous faudroit un instrument judiciaire : pour vérifier cet instrument , il nous y faut de

*On ne peut
juger défini-
tivement
d'une chose
par les appa-
rences que
nous en rece-
vons par les
Sens.*

soit vicieux , de travers , & disproportionné dans ses parties , les unes étant foibles , trop basses , ou trop hautes , & les autres courbées à l'envers , de sorte qu'il y en aura quelques-unes qui paroîtront prêtes à tomber , & que tout tombera effectivement pour avoir été d'abord mal conduit : de même si les Sens sont dépouillez de leur certitude , si leurs facultez sont trompeuses , la Raison qui ne connoît les choses que sur le rapport des sens , doit être fausse & trompeuse aussi. *Lucret. Lib. IV. vs. 316,*

¶.

la demonstration : pour verifier la demonstration, un instrument, nous voila (439) au rouet : Puis que les sens ne peuvent arrester nostre dispute, estans pleins eux-mesmes d'incertitude, il faut que ce soit la raison : aucune raison ne s'establira sans une autre raison, nous voila à reculons jusques à l'infimy. Nostre fantasie ne s'applique pas aux choses estrangeres, ains elle est conceue par l'entremise des Sens, & les Sens ne comprennent pas le subject estranger, ains seulement leurs propres passions : & par ainsi la fantasie & apparence n'est pas du subject, ains seulement de la passion & souffrance du sens : laquelle passion, & subject, sont choses diverses : parquoy qui juge par les apparences, juge par chose autre que le subject. Et de dire que les passions des sens rapportent à l'ame la qualité des subjects estrangers par ressemblance ; comment se peut l'ame & l'entendement assurer de cette ressemblance, n'ayant de soy nul commerce avec les subjects estrangers : Tout ainsi comme, qui ne cog-

(439) C'est-à-dire, *au bout de nos inventions*. Je trouve dans le Dictionnaire de Cotgrave qu'*être mis au rouet* se dit proprement du Lievre qui épuisé par une longue course ne fait plus que tourner autour des Chiens.

noist pas Socrates , voyant son pour-
traict , ne peut dire qu'il luy ressemble.
Or qui voudroit toutesfois juger par
les apparences , si c'est par toutes il est
impossible , car elles s'entr'empeschent
par leurs contrarietez & discrepances ,
comme nous voyons par experience.
Sera-ce qu'aucunes apparences choisies
reglent les autres ? Il faudra verifier
cette choisie par une autre choisie , la
seconde par la tierce : & par ainsi ce
ne sera jamais faict. Finalement , il n'y
a aucune constante existence , ny de nos-
tre estre , ny de celuy des objects : Et
nous , & nostre jugement , & toutes cho-
ses mortelles , vont coulant & roulant
sans cesse : Ainsi il ne se peut establir
rien de certain de l'un à l'autre , & le
jugeant , & le jugé , estans en conti-
nuelle mutation & branle.

Nous n'avons aucune communica-
tion à l'estre , parce que toute humaine
nature est tousjours au milieu , entre le
naistre & le mourir , ne baillant de soy
qu'une obscure apparence & ombre ,
& une incertaine & debile opinion. Et
si de fortune vous fichez vostre pensée à
vouloir prendre son estre , ce sera ne plus
ne moins que qui voudroit empoigner
l'eau : car tant plus il serrera & presse-

*Rien de ce
qui existe ,
excepte
Dieu , n'a
une subsis-
tance réelle
& constante.*

442 ESSAIS DE MONTAIGNE,

ra ce qui de sa nature coule par tout, tant plus il perdra ce qu'il vouloit tenir & empoigner. Ainsi, veu que toutes choses sont subjectes à passer d'un changement en autre, la raison qui y cherche une réelle subsistance; se trouve deceüe, ne pouvant rien apprehender de subsistant & permanent: parce que tout ou vient en estre, & n'est pas encore du tout, ou commence à mourir avant qu'il soit né. Platon disoit que les corps n'avoient jamais existence, ouy bien naissance, estimant qu'Homere eust faict l'Ocean pere des Dieux, & Thetis la mere, pour nous montrer (440) que toutes choses sont en fluxion, muance & variation perpetuelle: Opinion commune à tous les Philosophes avant son temps, comme il dit: sauf le seul Parmenides, qui refusoit mouvement aux choses: de la force duquel il fait grand cas. Pythagoras, que toute matiere est coulante & labile. Les Stoiciens, qu'il n'y a point de temps present, & que ce que nous appellons present, n'est que la jointure & assemblage du futur &

(440) Ὡς ἡ γένεσις τῶν ἄλλων πάντων, Ὀκεανὸς τε καὶ Τηθύς, ῥεύματα τυγχάνει, καὶ ὁδὸν ἔσκηκε. In Theæteto, p. 130. E.

du passé: Heraclitus, (441) que jamais Paroles remarquables de Plutarque sur ce sujet. homme n'estoit deux fois entré en mesme riviere: Epicharmus, que celuy qui a pieça emprunté de l'argent, ne le doit pas maintenant; Et que celuy qui cette nuit a esté convié à venir ce matin disner, vient aujourd'huy non convié: attendu que ce ne sont plus eux, ils sont devenus autres: » Et (442) qu'il » ne se pouvoit trouver une substance » mortelle deux fois en mesme estat: » car par soudaineté & legereté de changement, tantost elle dissipe, tantost » elle rassemble, elle vient, & puis s'en » va, de façon que ce qui commence » à naistre, ne parvient jamais jusques » à perfection d'estre. Pour autant que » ce naistre n'acheve jamais, & jamais » n'arreste, comme estant à bout, ains » depuis la semence, va tousjours se

(441) Seneque, Epist. 58. Hoc est quod ait Heraclitus: *In idem flumen bis non descendimus.* Et Plutarque dans son Traité intitulé, *Que signifie ce mot si*: ch. 12.

(442) Depuis ces mots, Et qu'il ne se pouvoit trouver une substance, &c. jusqu'à ces mots inclusivement, sans qu'on puisse dire il a été, ou il sera, sans commencement & sans fin: tout cela, excepté le passage de Lucrece, *Mutat enim mundi*, &c. est copié mot pour mot du Traité de Plutarque cité dans la Note précédente, ch. 12. & dans les propres termes d'Amyot. J'ai eu soin de faire marquer cette longue citation par des Guillemets, afin qu'elle n'échappe point aux yeux du Lecteur.

444 ESSAIS DE MONTAIGNE,

» changeant & muant d'un à autre.
 » Comme de semence humaine se fait
 » premierement dans le ventre de la
 » mere un fruiçt sans forme : puis un
 » enfant formé , puis estant hors du
 » ventre , un enfant de mammelle ;
 » après il devient garçon ; puis conse-
 » quemment un jouvenceau ; après un
 » homme faiçt ; puis un homme d'aage ;
 » à la fin decrepite vieillard. De manie-
 » re que l'aage & generation subsequen-
 » te va tousjours deffaisant & gastant la
 » precedente.

[p] *Mutat enim mundi naturam totius atas ,
 Ex alióque aliis status excipere omnia
 debet ,
 Nec manet ulla sui similis res : omnia mi-
 grant ,
 Omnia commutat natura & vertere cogit.*

» Et puis nous autres sottement crai-
 » gnons une espece de mort , là où nous
 » en avons desja passé & en passons tant
 » d'autres. Car non seulement , comme
 » disoit Heraclitus , la mort du feu est
 » generation de l'air , & la mort de

[p] Car le temps apporte du changement à tou-
 tes choses : une disposition cesse pour faire place à
 une autre : rien ne demeure constamment le même ;
 tout passe , & est forcé de changer d'état. *Lucret.*
L. V. vs. 826, &c.

» l'air, generation de l'eau. Mais encor
 » plus manifestement le pouvons-nous
 » voir en nous-mesmes. La fleur d'aage
 » se meurt & passe quand la vieillesse
 » survient : & la jeunesse se termine en
 » fleur d'aage d'homme faict : l'enfan-
 » ce en la jeunesse : & le premier aage
 » meurt en l'enfance : & le jour d'hier
 » meurt en celuy du jourd'huy, & le
 » jourd'huy mourra en celuy de demain :
 » & n'y a rien qui demeure, ne qui soit
 » tousjours un. Car qu'il soit ainsi, si
 » nous demeurons tousjours mesmes &
 » uns, comment est-ce que nous nous
 » esjouyssons maintenant d'une chose,
 » & maintenant d'une autre ? comment
 » est-ce que nous aymons choses con-
 » traires, ou les hayssons, nous les
 » louons, ou nous les blasmons ? com-
 » ment avons-nous differentes affec-
 » tions, ne retenants plus le mesme sen-
 » timent en la mesme pensée ? Car il
 » n'est pas vray-semblable que sans mu-
 » tation nous prenions autres passions :
 » & ce qui souffre mutation ne demeu-
 » re pas un mesme : & s'il n'est pas un
 » mesme, il n'est donc pas aussi : ains
 » quant & l'estre tout un, change aussi
 » l'estre simplement, devenant tous-
 » jours autre d'un autre. Et par conse-

» quant se trompent & mentent les Sens
 » de nature, prenans ce qui apparoist,
 » pour ce qui est, à faute de bien sça-
 » voir que c'est qui est. Mais qu'est-
 » ce donc qui est veritablement ? Ce
 » qui est eternal : c'est à dire, qui n'a
 » jamais eu de naissance, ny n'aura ja-
 » mais fin, à qui le temps n'apporte ja-
 » mais aucune mutation. Car c'est cho-
 » se mobile que le temps, & qui ap-
 » paroist comme en ombre, avec la
 » matiere coulante & fluante tousjours,
 » sans jamais demeurer stable ny per-
 » manente : à qui appartiennent ces
 » mots, *devant*, & *après*, & *a esté*,
 » ou *sera*. Lesquels tout de prime
 » face montrent evidemment, que
 » ce n'est pas chose qui soit : car se fe-
 » roit grande sortise & fausseté toute
 » apparente, de dire que cela soit, qui
 » n'est pas encore en estre : ou qui desja
 » a cessé d'estre. Et quant à ces mots,
 » *present*, *instant*, *maintenant*, par les-
 » quels il semble que principalement
 » nous soustenons & fondons l'intelli-
 » gence du temps, la raison le descou-
 » vrant, le destruit tout sur le champ :
 » car elle le fend incontinent, & le par-
 » tit en futur & en passé : comme le
 » voulant voir necessairement desparty

» en deux. Autant en advient-il à la
 » nature, qui est mesurée, comme au
 » temps, qui la mesure : car il n'y a non
 » plus en elle rien qui demeure, ne qui
 » soit subsistant, ains y sont toutes cho-
 » ses ou nées, ou naissantes, ou mou-
 » rantes. Au moyen dequoy ce seroit pe-
 » ché de dire de Dieu, qui est le seul
 » qui est, que *il fut* ou *il sera* : car ces
 » termes-là sont declinaisons, passages,
 » ou vicissitudes de ce qui ne peut du-
 » rer, ny demeurer en estre. Parquoy
 » il faut conclure que Dieu seul est, non
 » point selon aucune mesure du temps,
 » mais selon une eternité immuable &
 » immobile, non mesurée par temps,
 » ny subiecte à aucune declinaison :
 » devant lequel rien n'est, ny ne sera
 » après, ny plus nouveau ou plus re-
 » cent ; ains *un* realement *estant*, qui
 » par *un seul maintenant* emplit le tous-
 » jours, & n'y a rien, qui veritable-
 » ment soit, que luy seul : sans qu'on
 » puisse dire, *il a esté*, ou, *il sera*, sans
 » commencement & sans fin.

A cette conclusion si religieuse (443) *Critique*
 d'un homme Payen, je veux joindre *très juste*
 seulement ce mot, d'un tesmoing de *d'une pensée*
 de Senèque.

(443) *Plutarque*, comme il paroît par la Note
 précédente.

448 ESSAIS DE MONTAIGNE,

mesme condition, pour la fin de ce long & ennuyeux discours, qui me fourniroit de matiere sans fin : *O la vile chose*, (444) dit-il, & *abjecte*, que l'homme, s'il ne s'eleve au dessus de l'humanité ! Voila un bon mot, & un utile desir : mais pareillement absurde. Car de faire la poignée plus grande que le poing, la brassée plus grande que le bras, & d'esperer enjamber plus que de l'estenduë de nos jambes, cela est impossible & monstrueux : (445) ny que l'homme se monte au dessus de soy & de l'humanité : car il ne peut voir que de ses yeux, ny saisir que de ses prises. Il s'eslevera si Dieu luy preste extraordinairement la main ; Il s'eslevera abandonnant & renonçant à ses propres moyens, & se laissant hausser & souslever par les moyens purement celestes. C'est à nostre foy Chrestienne, non à sa vertu Stoïque, de pretendre à cette divine & miraculeuse metamorphose.

(444) *Seneca*, Natural. Quæst. L. I. in Præfatione : *O quam contempta res est homo, nisi supra humanam se erexerit !*

(445) Ou plutôt, comme il l'est encore (c'est-à-dire impossible) que l'homme s'eleve, &c.



CHAPITRE XIII.

De juger de la Mort d'autrui.

QUAND nous jugeons de l'assuran-
 ce d'autrui en la mort, qui est
 sans doubte la plus remarquable action
 de la vie humaine, il se faut prendre
 garde d'une chose, que mal aisément
 on croit estre arrivé à ce poinct. Peu
 de gens meurent * resolu, que ce soit
 leur heure derniere : & n'est endroit où
 la pippérie de l'esperance nous amuse
 plus. Elle ne cesse de corner aux oreil-
 les : » D'autres ont bien esté plus ma-
 » lades sans mourir, l'affaire n'est pas
 » si desesperée qu'on pense : & au pis
 » aller, Dieu a bien faict d'autres mi-
 » racles » Et advient cela de ce que nous
 faisons trop de cas de nous. Il semble
 que l'université des choses souffre au-
 cunement de nostre aneantissement, &
 qu'elle soit compassionnée à nostre estat.
 D'autant que nostre veüe alterée se re-
 presente les choses de mesmes, & nous
 est advis qu'elles luy faillent à mesure
 qu'elle leur faut : Comme ceux qui voya-

*Peu d'hom-
mes meurent
avec une
vraye ferme-
té d'ame.*

* *Persuadez, convaincus.*

450 ESSAIS DE MONTAIGNE,

gent en Mer, à qui les Montaignes, les Campagnes, les Villes, le Ciel, & la Terre vont mesme branfle, & quant & quant eux :

[a] *Provehimur portu, terraque urbisque recedunt.*

Qui vit jamais vieillesse qui ne louast le temps passé, & ne blasmast le present, chargeant le Monde & les mœurs des hommes, de sa misere & de son chagrin?

[b] *Iámque caput quassans grandis suspirat arator,*

Et cùm tempora temporibus prasentia confort

Præteritis, laudat fortunâs sapè parentis,

Et crepat antiquum genus ut pietate repletum.

Suivres importantes de la mort des hommes, à leur avis.

Nous entraînons tout avec nous : d'où il s'ensuit que nous estimons grande chose nostre mort, & qui ne passe pas si aisément, ny sans solemne consulta-

[a] Les Terres & les Villes reculent à mesure que nous nous éloignons du Port. *Æneid. L. III. vs. 72.*

[b] Le Laboureur chargé d'années secouë la tête en soupirant ; & dans la comparaison qu'il fait du temps present avec le passé ; il exalte le Siecle de ses Peres, & en parle toujours comme d'un Siecle tout rempli de pieté. *Lucrer. L. II. vs. 1164.*

tion des Astres : [c] *tot circa unum caput tumultuantes Deos.* Et le pensons d'autant plus, que plus nous nous prison. Comment, tant de science se perdroit-elle avec tant de dommage, sans particulier soucy des destinées ? une ame si rare & exemplaire ne couste-elle non plus à tuer, qu'une ame populaire & inutile ? cette vie, qui en ouvre tant d'autres, de qui tant d'autres vies dependent, qui occupe tant de monde par son usage, remplit tant de places, se desplace-elle comme celle qui tient à son simple nœud ? Nul de nous ne pense assez n'estre qu'un. De là viennent ces mots de César à son pilote, plus enflez que la Mer qui le menassoit :

[d] — *Italiam si cælo auctore recusas ,*
Me pete : sola tibi causa hac est justa ti-
moris ,

Vectorem non nosse tuum : perrumpe pro-
cellas

Tutelâ secure mei :

[c] Tant de Dieux en mouvement pour la vie d'un seul homme. *M. Seneca Suaforiarum L. uno , Suafor. IV.*

[d] Si tu n'oses aller en Italie, de l'avis du Ciel, vas-y sous mes auspices : la seule juste raison que tu ayes de craindre c'est de ne pas connoître qui tu portes sur ton Vaisseau : assuré par ma protection, tu peux hardiment affronter la Tempête. *Lucan. L. V. vs. 579, &c.*

Et ceux-cy,

[e] — *credit jam digna pericula Caesar
Fatis esse suis ; tantusque exvertere (dixit)
Me Superis labor est , parvâ quem puppe
sedentem ,
Tâm magno petiere mari.*

Et cette resverie publique , que le Soleil porta en son front tout le long d'un an le deuil de sa mort :

[f] *Ille etiam extincto miseratus Caesare Romanam ,
Cum caput obscurâ nitidum ferrugine texit.*

Et mille semblables , de quoy le Monde se laisse si aysément piper , estimant que nos interests alterent le Ciel , & que son infinité se formalise de nos menues actions. [g] *Non tanta cælo societas nobiscum est , ut nostro fato mortalis sit ille quoque siderum fulgor.*

[e] Cesar se crut alors dans un peril digne de lui. Ma perte , dit-il , est pour les Dieux une si grande entreprise que me voyant dans ce petit Vaisseau, ils ne m'ont attaqué qu'en pleine Mer. *Id. L.V. vs. 653, &c.*

[f] A la mort de Cesar le Soleil touché de compassion pour Rome, se couvrit d'une rougeur obscure qui ternissoit tout son éclat. *Virg. Georg. L. I. vs. 466, &c.*

[g] Il n'y a point de si grande alliance entre le Ciel & nous, qu'à notre mort la lumiere des Astres vienne à s'éteindre. *Plin. Hist. Nat. L. II. c. 8.*

Or de juger la resolution & la confiance, en celuy qui ne croit pas encore certainement estre au danger, quoy qu'il y soit, ce n'est pas raison : & ne suffit pas qu'il soit mort en cette desmarche, s'il ne s'y estoit mis justement pour cette effect. Il advient à la plus part, de roidir leur contenance & leurs paroles, pour en acquerir reputation, qu'ils esperent encore jouir vivans. D'autant que j'en ay veu mourir, la fortune a disposé les contenance, non leur dessein. Et de ceux-mesmes qui se sont anciennement donnez la mort, il y a bien * à choisir, si c'est une mort soudaine, ou mort qui ait du temps. Ce [1] cruel Empereur Romain disoit de ses prisonniers, qu'il leur vouloit faire sentir la mort ; & si quelqu'un se defaisoit en prison, *Celuy-la m'est eschappé*, disoit-il. Il vouloit estendre la mort, & la faire sentir par les tourmens.

*Ce qu'on doit
juger de la
fermeté de
bien des gens
qui se sont
donné la
mort.*

* *A examiner.* — Il est nécessaire d'observer si c'est une mort soudaine, ou qui vienne, pour ainsi dire, à pas comptez.

(1) Le cruel Empereur qui vouloit faire sentir la mort à ses Prisonniers, c'étoit *Caligula*, comme on peut voir dans sa Vie écrite par *Suerone*, §. 30. & c'est *Tibere* qui dit d'un Prisonnier nommé *Carvilius*, qui s'étoit tué lui-même, qu'il lui étoit échappé : *Carvilius me evasit* : *Suerone* dans la Vie de *Tibere*, §. 61. Mais ces deux Monstres se ressemblent si fort sur le chapitre de la cruauté qu'il est aisé de prendre l'un pour l'autre.

[h] *Vidimus & toto quamvis in corpore caso ,
Nil anima lethale datum , morémque ne-
fanda*

Durum scvitia , percuntis parcere morti.

De vray, ce n'est pas si grande chose d'establiir tout sain & tout rassis, de se tuer : il est bien aisé de faire le mauvais, avant que de venir aux prises : De maniere que le plus effeminé homme du Monde *Heliogabalus*, parmy ses plus lasches voluptez, desseignoît bien de se faire mourir delicatement, où l'occasion l'en forceroit : & afin que sa mort ne dementist point le reste de sa vie, (2) avoir faict bastir exprés une tour somptueuse, le bas & le devant de laquelle estoit planché d'ais enrichis d'or & de pierreries pour se precipiter; & aussi faict faire des cordes d'or &

[h] Nous avons vu qu'en couvrant un Corps de blessures on évitoit de lui donner le coup mortel, & que par une execrable cruauté on avoit soin de prolonger la Vie des mourans. *Lucan. L. II. vs. 173, &c.*

(2) *Paraverat fumes blâta & serico & cocco intortos, quibus, si necesse esset, laqueo vitam finiret. Paraverat & gladios aureos quibus se occideret. Paraverat & in cerauneis & hyacinthis & in smaragdīs venena quibus se interimeret. — Fecerat & altissimam turrīm substratis aureis gemmatisque ante tabulis, ex quā præcipitaret, dicens, etiam mortem suam præciosam esse debere. Æl. Lamprid. p. 112, 113. HIST. AUGUST.*

de soye cramoisie pour s'estrangler ; & battre une espée d'or pour s'enferrer : & gardoit du venin dans des vaisseaux d'emeraude & de topaze , pour s'empoisonner , selon que l'envie luy prendroit de choisir de toutes ces façons de mourir :

[i] *Impiger — & fortis virtute coactâ.*

Toutesfois quant à cettuy-cy , la mollesse de ses apprests rend plus vray-semblable que le nez luy eust saigné , qui l'en eust mis au propre. Mais de ceux-mesmes , qui plus vigoureux , se sont resolus à l'exécution , il faut voir (dis-je) si ç'a esté d'un coup , qui ostant le loisir d'en sentir l'effect : Car c'est à deviner , à voir escouler la vie peu à peu , le sentiment du corps se meslant à celuy de l'ame , s'offrant le moyen de se repentir , si la constance s'y fut trouvée ; & l'obstination en une si dangereuse volonté.

Aux guerres civiles de César , Lucius Domitius pris en (3) l'Abruzze , s'estant

*Lâché de
Domitius &
d'autres qui*

[i] *Brave & vaillant d'une valeur forcée.* Lucan. L. IV. v. 798. Edit. Gronov. in 8vo. ex Officinâ Planinianâ.

(3) Je mets ici l'*Abbruzze* au lieu de la *Prusse* , faute d'impression que j'ai trouvée dans toutes mes Editions de Montagne , & qui a été fidèlement co-

ont paru resolu
à se don-
ner la mort.

empoisonné, s'en repentit après. Il est advenu de nostre temps que tel resolu de mourir, & de son premier essay n'ayant donné assez avant, la demangeaison de la chair luy repoussant le bras, se reblessa bien fort à deux ou trois fois après, mais ne peut jamais gagner sur luy d'enfoncer le coup. Pendant qu'on faisoit le Procès à Plautius Silvanus, (4) Urgulania sa mere-grand luy envoya un poignard, duquel n'ayant peu venir à bout de se tuer, il se fait couper les veines à ses gents. Albucilla du temps de Tibere, (5) s'estant pour se tuer frappée trop mollement, donna encores à ses parties moyen de l'empoisonner & faire mourir à leur mode. Autant en fit (6) le capitaine Demosthenes après sa route en la Sicile. Et (7) C. Fimbria s'estant frappé trop foiblement, impetra de son vallet de l'achever. Au rebours, (8) Ostorius, lequel
pour

pièce par le Traducteur Anglois. Sur cette aventure de *Demirius* voyez Plutarque dans la *Vie de J. Cesar*, ch. 10.

(4) *Urgulania Silvani avia pugionem nepoti misit. — Reus frustra tentato ferro, venas præbuit exsolvendas, Annal. Tacit. L. IV.*

(5) *Annal. Tacit. L. VI. sub finem.*

(6) *Plutarque dans la Vie de Nicias, ch. 10.*

(7) *Appian. Alexandr. De Bello Mithrid. p. 21. Ed. Henr. Steph.*

(8) *Hactenus manu servi usus ut immortum pugionem*

pour ne se pouvoir servir de son bras ,
 desdaigna d'employer celui de son ser-
 viteur à autre chose qu'à tenir le poi-
 gnard droit & ferme : & se donnant
 le branle , porta luy-mesme sa gorge à
 l'encontre , & la transperça. C'est une
 viande à la verité qu'il faut engloutir
 sans mascher , qui n'a le gosier ferré à
 glace : Et pourtant l'Empereur Adria-
 nus fait (9) que son Medecin marquast
 & circonscrivist en son tetin justement
 l'endroit mortel , où celui eust à viser ,
 à qui il donna la charge de le tuer.
 Voyla pourquoy César , quand on luy
 demandoit quelle mort il trouvoit la
 plus souhaitable , *La moins premeditée* ,
 (10) respondit-il , & *la plus courte*. Si
 César l'a osé dire , ce ne m'est plus las-
 cheté de le croire. *Une mort courte* ,
 dit (11) Pline , *est le souverain heur de*
la vie humaine. Il leur fasche de la re-
 cognoistre. Nul ne se peut dire estre re-
 solu à la mort , qui craint à la marchan-

gionem extolleret , adpressit dextram ejus , jugulô-
 que occurrit. Tacit. Annal. L. XVI.

(9) Ceci est tiré de *Xiphilin* dans l'Abregé de la
 Vie d'Adrien , d'après *Dion Cassius*.

(10) In sermone nato ——— quisnam esset finis
 vite commodissimus , repentinum inopinatumque
 prætulerat. Sueton. in J. Cæsar , §. 87.

(11) Hist. Nat. L. VII. c. 53. *Morses repentina* ,
hoc est summa vite felicitas.

458 **ESCAIS DE MONTAIGNE;**

der, qui ne peut la souter les yeux ouverts. Ceux qu'on voit aux supplices courir à leur fin, & hafter l'exécution, & la presser, ils ne le font pas de résolution, ils se veulent oster le temps de la considerer : l'estre morts ne les fasche pas, mais ouy bien le mourir.

[k] *Emori nolo, sed me esse mortuum, nihil asumo.*

C'est un degré de fermeté, auquel j'ay expérimenté que je pourrois arriver, comme ceux qui se jettent dans les dangers, ainsi que dans la Mer, à yeux clos.

Noble confiance qui paroît à la mort de Socrate.

Il n'y a rien, selon moy, plus illustre en la vie de *Socrates*, que d'avoir eu trente jours entiers à ruminer le decret de sa mort : de l'avoir digérée tout ce temps-là, d'une tres-certaine esperance, sans esmoy, sans alteration : & d'un train d'actions & de parolles, † ravallé plustost & anonchally, que tendu & relevé par le poids d'une telle * cogitation.

[k] *Etre mort ne m'est rien, mais je crains de mourir.* — Le vers Latin est de Ciceron, *Tusc. Quæst. L. I. c. 8.* & c'est la traduction d'un vers d'*Epicharme*, Philosophe Grec.

† Commun, ordinaire, & indifferent.

* Pensée. Du mot Latin *cogitatio* qui signifie pensée a été fabriqué *cogitation*, qui se trouve dans *Nisot*.

LIVRE II. CHAP. XIII. 459

Ce *Pomponius Atticus*, à qui Cicero ^{Mort de Pomponius. Atticus.} escrivit, estant malade, fit appeller Agrippa son gendre, & deux ou trois autres de ses amys; & leur dit (12) qu'ayant essayé qu'il ne gaignoit rien à se vouloir guerir, & que tout ce qu'il faisoit pour allonger sa vie, allongeoit aussi & augmentoit sa douleur, il estoit deliberé de mettre fin à l'un & à l'autre, les priant de trouver bonne sa deliberation, & au pis aller, de ne perdre point leur peine à l'en destourner. Or ayant choisi de se tuer par abstinence, voyla sa maladie guerie par accident : ce remede qu'il avoit employé pour se deffaire, le remet en santé. Les Medecins & ses amis faisans feste d'un si heureux evenement, & s'en resjouyssans avec luy, se trouverent bien trompez : car il ne leur fut possible pour cela de luy faire changer d'opinion, disant qu'ainsi comme ainsi luy falloit-il un jour franchir ce pas, & qu'en estant si avant, il se vouloit oster la peine de recommencer un'autre fois. Cettuy-cy ayant reconnu la mort tout à loisir, non seulement ne se descourage pas au joindre, mais il s'y acharne : car estant satisfait en ce pour-

(12) *Cornelius Nepos* dans la Vie d'*Atticus*, vers la fin.

quoy il estoit entré en combat, il se picque par braverie d'en voir la fin. C'est bien loing au delà de ne craindre point la mort, que de la vouloir raser & savourer.

*Cleanthe : sa
résolution à
mourir.*

L'histoire du Philosophe *Cleanthes* (13) est fort pareille. Les (14) gencives luy estoient enflées & pourries : les Medecins luy conseillèrent d'user d'une grande abstinence. Ayant jeuné deux jours, il est si bien amendé, qu'ils luy declarent sa guerison, & permettent de retourner à son train de vivre accoustumé. Luy au rebours, goustant desja quelque douceur en cette defaillance, entreprend de ne se retirer plus arriere, & franchir le pas, qu'il avoit fort avancé.

*Mort ferme
& volontaire
d'un jeune
Romain.*

Tullius Marcellinus jeune homme Romain, (15) voulant anticiper l'heure de sa destinée, pour se deffaire d'une maladie, qui le gourmandoit, plus qu'il ne vouloit souffrir : quoy que les Medecins luy en promissent guerison certaine, sinon si soudaine, appella ses amis

(13) Voyez dans *Diogene Laërce* la Vie de *Cleanthe*, L. VIII. Segm. 176.

(14) Ou *gencives*, comme on a mis dans les dernieres Editions, & comme nous parlons presentement.

(15) Tout ce recit est tiré de *Senèque*, Epist. 77.

pour en delibérer : les uns, dit Seneca, luy donnoient le conseil que par l'ascheté ils eussent prins pour eux-mesmes, les autres par flatterie, celui qu'ils pensoient luy devoir estre plus agreable : mais un Stoïcien luy dit ainsi : (16)

» Ne te travaille pas, Marcellinus, com-
 » me si tu deliberois de chose d'import-
 » tance : ce n'est pas grand' chose que
 » vivre ; tes valets & les bestes vivent :
 » mais c'est grand chose de mourir ho-
 » nestement, sagement, & constamment :
 » Songe combien il y a que tu fais mes-
 » me chose, manger, boire, dormir :
 » boire, dormir , & manger. * Nous
 » roüons sans cesse en ce cercle : Non
 » seulement les mauvais accidens & in-
 » supportables, mais la satieté mesme
 » de vivre donne envie de la mort ».

Marcellinus n'avoit besoing d'homme qui le conseillast, mais d'homme qui le secourust. Les serviteurs craignoient

(16) Noli, mi Marcelline, torqueri, tanquam de re magnâ deliberes. Non est res magna vivere. Omnes servi tui vivunt, omnia animalia. Magnum est honeste mori, prudenter, fortiter. Cogita quamdiu jam idem facias. Cibus, somnus, libido. Per hunc circulum curritur. Mori velle non tantum prudens, & fortis, aut miser, sed etiam fastidiosus potest. *Senec. Epist. 77.*

* Nous tournons. C'est ce que signifie *rouer*, dans Nicot. Présentement on ne l'employe plus en ce sens-là.

de s'en mesler : mais ce Philosophe leur fit entendre que les domestiques sont soupçonnez, lors seulement qu'il est en doute si la mort du maistre a esté volontaire : autrement qu'il seroit d'aussi mauvais exemple de l'empescher, que de le tuer : d'autant que

[1] *Inventum qui servat, idem facit occidenti.*

Après il advertit Marcellinus, qu'il ne seroit pas mesleant, comme le dessert des tables se donne aux assistans, nos repas faicts, aussi la vie finie, de distribuer quelque chose à ceux qui en ont esté les Ministres. Or estoit Marcellinus de courage franc & liberal : il fit departir quelque somme à ses serveurs, & les consola. Au reste, il n'y eust besoing de fer, ny de sang : il entreprit de s'en aller de cette vie, non de s'enfuyr : non d'eschapper à la mort, mais de * l'essayer. Et pour se donner loisir de la marchander, (17) ayant quitté toute nourriture, le troisieme

(1) C'est tuer un homme que de le sauver malgré lui, *Horat. De Arte poet. vs. 467.*

† *De la goûter.*

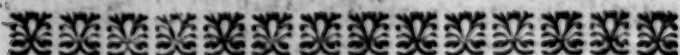
(17) *Triduo abstinuit, — & calidâ subinde suffusâ paulatim defecit, ut aiebat, non sine quâdam voluptate quàm afferre solet lenis dissolutio animi, non in experta nobis, quos aliquando liquit animus. Senec. Ep. 77.*

jour suivant, après s'estre fait arroser d'eau tiede, il defaillit peu à peu, & non sans quelque volupté, à ce qu'il disoit. De vray, ceux qui ont eu ces defaillances de cœur, qui prennent par foiblesse, disent n'y sentir aucune douleur, ains plustost quelque plaisir comme d'un passage au sommeil & au repos. Voyla des mort estudiées & digerées.

Mais afin que le seul Caton peust fournir à tout exemple de vertu, il sem-
 ble que son bon destin luy fit avoir mal
 en la main, dequoy il se donna le coup :
 à ce qu'il eust loisir d'affronter la mort
 & de la colleter, renforçant le courage
 au danger, au lieu de l'amollir. Et si
 c'eust esté à moy, de le représenter en
 sa plus superbe assiete, c'eust esté des-
 chirant tout ensanglanté ses entrailles,
 plustost que l'espée au poing, comme
 firent les Statuaires de son temps. Car
 ce second meurtre fut bien plus furieux,
 que le premier.

*Avec quelle
ferme- Ca-
ron affron-
ta la mort.*





CHAPITRE XIV.

*Comme nostre Esprit s'empesche
soy-mesmes.*

*Comment
l'Esprit de
l'homme se
determine à
choisir entre
deux choses
indifferentes.*

C'EST une plaisante imagination, de concevoir un Esprit balancé justement entre deux pareilles envies. Car il est indubitable, qu'il ne prendra jamais party : d'autant que l'application & le choix porte (1) inégalité de prix : & qui nous logeroit entre la bouteille & le jambon, avec egal appetit de boire & de manger, il n'y auroit sans doute remede, que de mourir de soif & de faim. Pour pourvoir à cet inconvenient, les Stoïciens, (2) quand on leur demande d'ou vient en nostre ame l'election de deux choses indifferentes (& qui fait que d'un grand nombre d'escus nous en prenions plustost l'un que l'autre, n'y ayant aucune raison qui nous incline à la preference) respondent, que ce mouvement de l'ame est extraordinaire & desreglé, venant en nous d'une impulsïon estrangere,

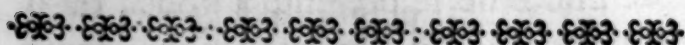
(1) Inegalité.

(2) Plutarque dans les *Concredits des Philosophes Stoïques*, ch. 24. de la Version d'Amyot.

accidentale, & fortuite. Il se pourroit dire, ce me semble, plustost, que aucune chose ne se presente à nous, où il n'y ait quelque difference, pour legere qu'elle soit : & que ou à la veuë, ou à l'attouchement, il y a tousjours quelque choix, qui nous tente & attire, quoy que ce soit imperceptiblement. Pareillement qui presupposera une fisselle egallement forte par tout, il est impossible de toute impossibilité qu'elle rompe, car par où voulez-vous que la faussée commence ? & de rompre par tout ensemble, il n'est pas en nature. Qui joindroit encore à cecy les propositions Geometriques, qui concluent par la certitude de leurs demonstrations, le contenu plus grand que le contenant, le centre aussi grand que la circonferance : & qui trouvent deux lignes s'approchant sans cesse l'une de l'autre, & ne se pouvans jamais joindre : & la pierre Philosophale, & quadrature du cercle, où la raison & l'effect sont si opposites : en tireroit à l'adventure quelque argument pour secourir ce mot hardy de Plin, (3) *solum certum nihil esse*

(3) Il n'y a rien de certain que l'incertitude, & rien plus miserable & plus fier que l'homme, Hist. Nat. L. II. c. 7. Cette Traduction est de Montagne même.

466 ESSAIS DE MONTAIGNE,
*certi, nec miserius quicquam homine
aut superbins.*



CHAPITRE XV.

*Que nostre desir s'accroist par la
malaisance.*

IL n'y a raison qui n'en aye une con-
traire, dit le plus sage party des
Philosophes. Je remaschois tantost ce
beau mot, qu'un Ancien allegue pour
le mespris de la vie : Nul bien nous
peut apporter plaisir, si ce n'est celuy,
à la perte duquel nous sommes prépa-
rez : [a] *In aquo est dolor amissa rei, &
timor amittenda.* Voulant gagner par-
là, que la fruition de la vie ne nous
peut estre vrayement plaisante, si nous
sommes en crainte de la perdre.

*La difficulté
d'obrenir
une chose
fait qu'on la*

Il se pourroit toutesfois dire au re-
bours, que nous ferons & embrassons
ce Bien, d'autant plus estroit, & avec-

comme on peut voir dans la premiere Edition des
Essais, faite à Bourdeaux en 1580. Du reste, si vous
prenez la peine de lire dans Plin ce qui precede
immédiatement la maxime, *solum cerrum nihil esse
cerri*, vous serez convaincu que Montagne lui don-
ne un sens beaucoup plus général qu'elle n'a dans
cet Auteur.

CHAP. XV. [a] Le chagrin d'avoir perdu une chose,
& la crainte de la perdre, affectent également l'Es-
prit. *Senec. Epist. 98.*

ques plus d'affection, que nous le voyons ^{desire avec}
 nous estre moins seur, & craignons ^{plus d'ar-}
 qu'il nous soit osté. Car il se sent evi- ^{deur.}
 demment, comme le feu se picque à
 l'assistance du froid, que nostre vo-
 lonté s'aiguise aussi par le contraste :

[b] *Si numquam Danaën habuisset ahenea
 turris,*

Non esset Danaë de Jove facta parens :

& qu'il n'est rien naturellement, si con-
 traire à nostre goust que la satieté, qui
 vient de l'aisance : ny rien qui l'aigui-
 se tant que la rareté & difficulté. [c] *Om-*
nium rerum voluptas ipso quo debet fu-
gare periculo crescit.

[d] *Galla, nega, satiatur amor nisi gaudia
 torquent.*

Pour tenir l'amour en haleine, Lycur-
 gue ordonna que les mariez de Lace-
 demone ne se pourroient pratiquer qu'à
 la desrobée, & que ce seroit pareille
 honte de les rencontrer couchés ensem-

[b] Si Danaë n'eût pas été renfermée dans une
 Tour d'airain, Jupiter n'auroit jamais approché
 d'elle. *Ovid. Amor. L. II. Eleg. XIX. vs. 27.*

[c] En toutes choses, le plaisir reçoit une nou-
 velle force du peril même qui devoit nous en dé-
 goûter. *Senec. De Beneficiis, L. VII. c. 9.*

[d] Galla, refuse quelquefois tes amans : car un
 Amour, qu'on nourrit de plaisir sans aucun mé-
 lange de peine, est bientôt rassasié. *Marcial. L. IV.
 Epigr. 38.*

ble qu'avecques d'autres. La difficulté des assignations, le danger des surprises, la honte du lendemain,

[e] — & languor, & silentium,

— & latere

Petitus imo spiritus,

c'est ce qui donne pointe à la sauce. Combien de jeux tres-lascivement plaisants, naissent de l'honneste & vergongneuse maniere de parler des ouvrages de l'Amour ? La volupté mesme cherche à s'irriter par la douleur. Elle est bien plus sucrée, quand elle cuit, & quand elle escorche. La Courtisane Flora disoit (1) n'avoir jamais couché avec Pompeius qu'elle ne luy eust faict porter les marques de ses morsures.

[f] *Quod petiere, premunt arête, faciuntque dolorem*

Corporis, & dentes inlidunt sapè labellis :

.....
Et stimuli subsunt, qui instigant ladere idipsum

Quodcunque est, rabies unde illa germina surgunt.

[e] La langueur, le silence, & des sôûpirs tirez du fond du cœur, *Horat. Epod. Lib. Od. XI. vs. 13.*

(1) *Plutarque* dans la Vie de Pompee, ch. 1.

[f] Ils pressent vivement ce qui fait le sujet de leurs desirs, jusqu'à causer de la douleur à la personne aimée, souvent même en lui mordant les le-

Il en va ainsi par tout : la difficulté donne prix aux choses. Ceux de la (2) Marque d'Ancone font plus volontiers leurs vœux à (3) Saint Jaques, & ceux de Galice à Nostre-Dame de Lorete : on fait au Liege grande feste des bains de Luques, & en Toscane de ceux (4) d'Aspa : il ne se voit guere de Romains en l'escole de l'escrime à Rome, qui est pleine de François. Ce grand Caton se trouva aussi bien que nous, desgousté de sa femme tant qu'elle fut sienne, & la desira quand elle fut à un autre. J'ay chassé au haras un vieil cheval, duquel à la senteur des juments, on ne pouvoit venir à bout. La facilité l'a incontinent saoulé envers les siennes : mais envers les estrangeres & la premiere qui passe le long de son pastis, il revient à ses importuns hannissements, & à ses chaleurs furieuse comme devant. Nostre appetit mesprise & outre-passe ce qui luy est en main, pour courir après ce qu'il n'a pas :

vres, pressez par des aiguillons qui les incitent à blesser ce qui est la cause de ces violens transports.
Lucret. L. IV. vs. 1702, &c.

(2) Ou *Marche d'Ancone* en Italie, où est *Norre-Dame de Lorete*.

(3) *Saint Jaques de Compostelle* en *Galice*.

(4) Ou *de Spa*, près de *Liege*.

470 ESSAIS DE MONTAIGNE,

[g] *Transvolat in medioposita, & fugientia
captat.*

Nous defendre quelque chose, c'est nous en donner envie.

[h] *Nisi tu servare puellam
Incipis, incipiet desinere esse mea :*

Nous l'abandonner tout à fait, c'est nous en engendrer mespris. La faute & l'abondance retombent en mesme inconvenient:

[i] *Tibi quod supereſt, mihi quod deſit, dolet:*

Le desir & la jouïſſance nous mettent pareillement en peine. La rigueur des maitresses est ennuyeuse, mais l'aisance & la facilité l'est, à vray dire, encores plus, d'autant que le mescontentement & la cholere naiſſent de l'eſtimation, en quoy nous avons la chose desirée, aiguïſent l'amour, & le reſchauffent: mais la ſatieté engendre le dégouſt, c'est une paſſion mouſſe, hebetée, laſſe, & endormie.

[g] Il neglige ce qui eſt à ſa diſpoſition, & tâche d'attrapper ce qui le fuit. *Horat. Lib. I. Sat. 2. vſ. 108.*

[h] Si tu ne fais garder ta femme, dit *Ovide*, elle ceſſera bientôt d'être à moi. *Amor. Lib. II. Eleg. 19. vſ. 47.*

[i] Tu te plains d'avoir trop, & moi, de ce que tout me manque. *Terent. Phorm. Act. I. ſc. 3. vſ. 9.*

[k] *Si qua volet regnare diu , contemnat
amantem.*

——— *contemnite , amantes ,
Sic hodie veniet , si qua negavit heri.*

Pourquoy inventa Poppea de masquer les beautez de son visage , que pour les rencherir à ses amants ? Pourquoy a-l'on voilé jusques au dessous des talons ces beautez , que chacun desire montrer ; que chacun desire voir ? Pourquoy couvrent-elles de tant d'empeschemens , les uns sur les autres , les parties , où loge principalement nostre desir & le leur ? Et à quoy servent ces gros bastions , dequoy les nostres viennent d'armer leurs flancs , qu'à leurrer nostre appetit , & nous attirer à elles en nous esloignant ?

*Beautez qui
se masquent ,
& paroissent
pleines de pudeur , ou severes : pour-
quoi.*

[l] *Et fugit ad salices , & se cupit antè videri ,
Interdum tunica duxit aperta moram.*

[k] Une Femme veut-elle regner long-temps sur le cœur de son Amant , qu'elle lui fasse esliuyer quelques mepris. *Ovid. Amor. Lib. II. Eleg. 19. vs. 33.* — Et vous Amans , faites aussi les dedaigneux : par ce moyen celle qui vous refusa hier , fera aujourd'hui toute à vous. *Propert. L. II. Eleg. 14. vs. 19, 20.*

[l] Cette Bergere court se cacher entre des saules , mais elle souhaite d'être vuë auparavant. *Virg. Eclog. III. vs. 65.* — Et quelquefois elle s'est enveloppée de sa robe pour irriter mes desirs par ce petit obstacle. *Propert. L. II. Eleg. 15. vs. 6.*

A quoy sert l'art de cette honte virginalle, cette froideur rassise, cette contenance severe, cette profession d'ignorance des choses qu'elles sçavent mieux que nous qui les en instruisons, qu'à nous accroistre le desir de vaincre, gourmander, & fouler à nostre appetit, toute cette ceremonie, & ces obstacles? Car il y a non seulement du plaisir, mais de la gloire encore, * d'affolir & desbaucher cette molle douceur, & cette pudeur enfantine, & de ranger à la mercy de nostre ardeur une gravité froide & magistrale: C'est gloire (disent-ils) de triompher de la modestie, de la chasteté, & de la temperance: & qui desconseille aux Dames ces parties-là, il les trahit, & soy-mesme. Il faut croire que le cœur leur fremit d'effroy, que le son de nos mots blesse la pureté de leurs oreilles, qu'elles nous en haïssent & s'accordent à nostre importunité d'une force farcée. La beauté, toute puissante qu'elle est, n'a pas dequoy se faire savourer sans ceste entremise. Voyez en Italie, où il y a plus de beauté à vendre, & de la

* De porter à une gayeré licentieuse cette molle douceur. Affolir, rendre fou, badin. C'est sans doute dans ce sens-là que Montaigne employe ici ce mot qui du reste ne se trouve dans aucun de nos vieux Dictionnaires.

plus fine, comment il faut qu'elle cherche d'autres moyens estrangers, & d'autres arts pour se rendre agreable: & si à la verité, quoy qu'elle face, estant venale & publique, elle demeure foible & languissante. Tout ainsi que mesme en la Vertu, de deux effects pareils, nous tenons neantmoins celuy-là, le plus beau & plus digne, auquel il y a plus d'empeschement & de hazard proposé.

C'est un effect de la providence divine, de permettre sa sainte Eglise estre agitée, comme nous la voyons de tant de troubles & d'orages, pour esveiller par ce contraste les ames pies, & les r'avoir de l'oïveté & du sommeil, où les avoit plongées une si longue tranquillité. Si nous contrepoisons la perte que nous avons faicte, par le nombre de ceux qui se sont desvoyez, au gain qui nous vient pour nous estre remis en haleine, resuscité nostre zele & nos forces, à l'occasion de ce combat, je ne sçay si l'utilité ne surmonte point le dommage.

Nous avons pensé attacher plus ferme le nœud de nos mariages, pour avoir osté tout moyen de les deissoudre, mais d'autant s'est dépris & relasché le

*Pourquoi
Dieu permet
que l'Eglise
soit agitée
de troubles.*

*Si en ôtant
le moyen de
dissoudre les
mariages, on
en a rendu le
nœud plus
ferme.*

474 ESSAIS DE MONTAIGNE,

nœud de la volonté & de l'affection ,
que celui de la contraincte s'est estre-
cy. Et au rebours , ce qui tint les ma-
riages à Rome , si long temps en hon-
neur & en seurté , fut la liberté de les
rompre , qui voudroit. Ils gardoient
mieux leurs femmes , d'autant qu'ils les
pouvoient perdre : & en pleine licence
de divorces , (5) il se passa cinq cens ans
& plus , avant que nul s'en servist.

[m] *Quod licet, ingratum est, quod non licet,
acrius urit.*

A ce propos se pourroit joindre l'opi-
nion d'un Ancien , que les suplices ai-
guissent les vices plustost qu'ils ne les
amortissent : Qu'ils n'engendrent point
le soing de bien faire , (c'est l'ouvrage
de la Raison , & de la discipline) mais
seulement un soing de n'estre surpris
faisant mal :

[n] *Latiùs excisa pestis contagia serpunt.*

(5) *Repudium inter uxorem & virum , à condica
Urbe usque ad vigesimum & quingentesimum annum
nullum intercessit.* Valer. Max. L. II. c. 1. §. 4.

[m] Ce qui est permis , est insipide : & ce qui
n'est pas permis , irrite plus vivement nos desirs.
Ovid. Amor. L. I. Eleg. 19. vs. 3.

[n] La contagion du Mal , qu'on croit avoir ex-
tirpé , se repand davantage. *Itinerar. Rutillii, Lib. I.
vs. 397. où le Poëte parle des Juifs , & de leur Reli-
gion.*

Je ne sçay pas qu'elle soit vraie, mais cecy sçay-je par experience, que jamais police ne se trouva reformée par là. L'ordre & reglement des mœurs, dépend de quelque autre moyen.

Les (6) histoires Grecques font mention des Argippées voisins de la Scythie, qui vivent sans vergé & sans baston à offenser : que non seulement nul Peuple qui a vécu innocemment & en sûreté, sans armes offensives. n'entreprend d'aller attaquer : mais (7) quiconque s'y peut sauver, il est en franchise, à cause de leur vertu & saincteté de vie : & n'est aucun si osé d'y toucher. On (8) recourt à eux pour appoincter les differents, qui naissent entre les hommes d'ailleurs. Il y a Nation, où la closture des jardins & des champs, qu'on veut conserver, se faict d'un filet de coton, & se trouve bien plus seure & plus ferme que nos fossez & nos hayes. [o] *Furem signata sollicitant.* ——— *Aperta effractorius praterit.*

(6) Herodor. L. IV. p. 263.

(7) Ὅς ἀν καταούρη ἐς τέτους, ὅπ' οὐδεὺς ἀδικέται. Id. *ibid.*

(8) Τοῖσι περιοικέσσι οὗτοί ἐστι οἱ τὰς διαιρέοντες. Id. *ibid.*

[o] Les choses dacherées attirent les Larrons. — Un Voleur accoutumé à briser les portes, negligé d'entrer dans les Maisons ouvertes. *Senec. Epist. 68.*

*Montagne
preſerve dans
une Maiſon
ſans deſenſe
durant les
Guerres Ci-
viles.*

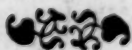
A l'adventure ſert entre autres moyens, l'aiſance, à couvrir ma maiſon de la violence de nos guerres civiles. La deſenſe attire l'entreprife, & la deffiance l'offenſe. J'ay affoibly le deſſein des ſoldats, oſtant à leur exploit, le hazard, & toute matiere de gloire militaire, qui a accouſtumé de leur ſervir de titre & d'excuse. Ce qui eſt faiçt courageuſement, eſt tousjours faiçt honorablement, en temps où la Juſtice eſt morte. Je leur rens la conquête de ma maiſon laſche & traïſtreſſe: Elle n'eſt cloſe à perſonne, qui y heurte. Il n'y a pour toute proviſion, qu'un portier, d'ancien uſage & ceremonie: qui ne ſert pas tant à defendre ma porte, qu'à l'oſfrir plus decemment & gratieuſement. Je n'ay ny garde ny ſentinelle, que celle que les Aſtres font pour moy. Un Gentil-homme a tort de faire montre d'eſtre en deſſenſe, s'il ne l'eſt bien à poinçt. Qui eſt ouvert d'un coſté, l'eſt part tout. Nos peres ne penſerent pas à baſtir des places frontieres. Les moyens d'ail-
lir, je dy ſans batterie & ſans armée, & de ſurprendre nos maiſons, croiſſent tous les jours, au deſſus des moyens de ſe garder. Les eſprits s'aiguiſent generale-
ment de ce coſté-là. L'invaſion tou-

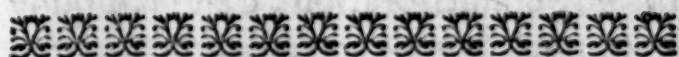
che tous, la defense non, que les riches. La mienne estoit forte selon le temps qu'elle fut faite : je n'y ay rien adjousté de ce costé-là, & craindroy que sa force se tournast contre moy-mesme. Joint qu'un temps paisible requerra, qu'on les defortifie. Il est dangereux de ne les pouvoir regagner : & est difficile de s'en assurer. Car en matiere de guerres intestines, vostre vallet peut estre du party que vous craignez. Et où la Religion sert de pretexte, les parentez mesmes deviennent infiables avec couverture de Justice. Les finances publiques n'entretiendront pas nos garnisons domestiques. Elles s'y espuiseroient. Nous n'avons pas dequoy le faire sans nostre ruine : où plus incommodeement & injurieusement encore, sans celle du peuple. L'estat de ma perte ne seroit guere pire. Au demeurant, vous y perdez-vous, vos amis mesmes s'amusent à accuser vostre * invigilance & improvidence, plus qu'à vous plaindre, & l'ignorance ou nonchalance aux offices de vostre profession. Ce que tant de maisons gardées se sont perduës, où cette-cy dure, me fait soupçonner,

* Votre negligence à veiller & à pourvoir à votre sûreté.

478 ESSAIS DE MONTAIGNE,

qu'elles se sont perduës de ce qu'elles estoient gardées. Cela donne & l'envie & la raison à l'assaillant. Toute garde porte visage de guerre : Qui se jettera , si Dieu veut , chez moy : mais tant y a , que je ne l'y appelleray pas. C'est la retraite à me reposer des guerres. J'essayé de soustraire ce coing , à la tempeste publique , comme je fay un autre coing en mon ame. Nostre guerre a beau changer de formes , se multiplier & diversifier en nouveaux partis : pour moy je ne bouge. Entre tant de maisons armées , moy seul , que je sçache , de ma condition , ay fié purement au Ciel la protection de la mienne : Et n'en ay jamais osté ny vaisselle d'argent , ny titre , ny tapisserie. Je ne veux ny me craindre , ny me sauver à demy. Si une pleine recognoissance acquiert la faveur divine , elle me durera jusqu'au bout : sinon , j'ay tousjours assez duré , pour rendre ma durée remarquable & enregistable. Comment ? Il y a bien trente ans.





CHAPITRE XVI.

De la Gloire.

IL y a le nom & la chose : le nom , Ce qu'emporte le nom des choses.
 c'est une voix qui remarque & signifie la chose : le nom , ce n'est pas une partie de la chose , ny de la substance : c'est une piece estrangere jointe à la chose , & hors d'elle.

Dieu qui est en soy toute plenitude , Comment le nom de Dieu peut être as-
crû.
 & le comble de toute perfection , il ne peut s'augmenter & accroistre au dedans : mais son nom se peut augmenter & accroistre , par la benediction & louange , que nous donnons à ses ouvrages extérieurs. Laquelle louange , puis que nous ne la pouvons incorporer en luy , d'autant qu'il n'y peut avoir accession de bien , nous l'attribuons à son Nom , qui est la piece hors de luy , la plus voisine. Voylà comment c'est à Dieu seul , à qui gloire & honneur appartient : Et n'est rien si esloigné de raison , que de nous en mettre en queste pour nous : car estans indigens & necessiteux au dedans , nostre essence estant imparfaicte , & ayant continuellement

befoing d'amelioration, c'est là, à quoy nous nous devons travailler. Nous sommes tous creux & vuides. Ce n'est pas de vent & de voix que nous avons à nous remplir : il nous faut de la substance plus solide à nous reparer. Un homme affamé seroit bien simple de chercher à se pourvoir plustost d'un beau vestement, que d'un bon repas : il faut courir au plus pressé, comme disent nos ordinaires prieres, [a] *Gloria in excelsis Deo, & in terrâ pax hominibus.* Nous sommes en disette de beauté, santé, sagesse, vertu, & telles parties essentielles : les ornemens externes se chercheront après que nous aurons proveu aux choses nécessaires. La Theologie traite amplement & plus pertinemment ce subject, mais je n'y suis guere versé.

Philosophes
ont prêché le
mepri de la
gloire.

Chrysippus & Diogenes (1) ont esté les premiers Autheurs & les plus fermes du mepri de la gloire : Et entre toutes les voluptez, ils disoient qu'il n'y en avoit point de plus dangereuse, ny plus à fuir, que celle qui nous vient de l'approbation d'autrui. De vray l'experience

[a] Gloire à Dieu dans les Cieux, & paix aux hommes sur la Terre. S. Luc, chap. II. vs. 14.

(1) Cic. De Finib. Bon. & Mal. L. III. c. 17.

[b] Homer.

ce nous en fait sentir plusieurs trahisons bien dommageables. Il n'est chose qui empoisonne tant les Princes que la flatterie, ny rien par où les meschans gagnent plus aisément credit autour d'eux : ny maquerelage si propre & si ordinaire à corrompre la chasteté des femmes, que de les paistre & entretenir de leurs louanges. Le premier enchantement que les Sirenes employent à piper Ulysses, est de cette nature :

[b] *Deça vers nous, deça, ô tresloüable Ulysse,
Et le plus grand honneur dont la Grece fleurisse.*

Ces Philosophes-là disoient, (2) que toute la gloire du Monde ne meritoit pas qu'un homme d'entendement estendist seulement le doigt pour l'aquerir :

[c] *Gloria quantalibet quid erit, si gloria tantum est?*

[b] *Homer. Odyss. L. XII. vs. 184.*

*Δεῦρ' ἄγ' ἰὼν πολύαιν, Ὀδυσσεῦ, μέγα κῦδος
Ἀχαιῶν.*

(2) Chrysippus quidem & Diogenes, — ne digitum quidem, ejus causâ, porrigendum esse dicebant. *Cic. De Finib. Bon. & Mal. L. III. c. 17.*

[c] Qu'est-ce que la plus grande Gloire, si c'est de la gloire & rien de plus ? *Juvenal. Satyr. VII. vs. 81.*

Gloire à rechercher pour les avantages qui l'accompagnent.

Je dis pour elle seule : car elle tire souvent à sa suite plusieurs commoditez, pour lesquelles elle se peut rendre desirable. Elle nous acquiert de la bienveillance : elle nous rend moins exposez aux injures & offenses d'autrui, & choses semblables. C'estoit aussi des principaux dogmes d'Epicurus : car ce precepte de sa Secte, *CACHE TA VIE*, qui deffend aux hommes de s'empescher des charges & negociations publiques, presuppose aussi necessairement qu'on mesprise la gloire ; qui est une approbation que le monde fait des actions que nous mettons en evidence. Celuy qui nous ordonne de nous cacher, & de n'avoir soing que de nous, & qui ne veut pas que nous soyons connus d'autrui, il veut encores moins que nous en soyons honorez & glorifiez. Aussi conseille-il à Idomeneus, de ne regler aucunement ses actions, par l'opinion ou reputation commune : si ce n'est pour éviter les autres incommoditez accidentales, que le mespris des hommes luy pourroit apporter.

Preuve qu'Epicure recherchait la gloire.

Ces discours-là sont infiniment vrais, à mon advis, & raisonnables : Mais nous sommes, je ne sçay comment, doubles en nous-mesmes, qui fait que

ce que nous croyons, nous ne le croyons pas : & ne nous pouvons deffaire de ce que nous condamnons. Voyons les dernieres paroles d'Epicurus , & qu'il dit en mourant : elles font grandes & dignes d'un tel Philosophe : mais si ont-elles quelque marque de la recommandation de son nom , & de cette humeur qu'il avoit descritee par ses preceptes. Voicy (3) une Lettre qu'il dicta un peu avant son dernier soupir.

EPICURUS A HERMACHUS , SALUT.

» Cependant que je passois l'heureux , & celui-là mesmes le dernier
 » jour de ma vie , j'escrivois cecy , accompagné toutes-fois de telle douleur
 » en la vessie & aux intestins , qu'il ne
 » peut rien estre adjousté    sa grandeur.
 » Mais elle estoit compensée par le plaisir qu'apportoit    mon ame la
 » souvenance de mes inventions & de mes discours. Or toy , comme requiert
 » l'affection que tu as eu d  s ton enfance envers moy , & la Philosophie ,
 » embrasse la protection des enfans de Metrodorus. » Voila sa Lettre. Et ce

(3) Traduite fidellement ici du Latin de Cicéron, *De Finib. bon. & mal.* L. II. c. 30.

484 ESSAIS DE MONTAIGNE,

qui me fait interpreter que ce plaisir qu'il dit sentir en son ame, de ses inventions, regarde aucunement la reputation qu'il en esperoit acquerir après sa mort, c'est l'ordonnance de son testament, par lequel il veut que (4) *Amynomachus* & *Timocrates* ses heritiers, fournissent pour la celebration de son jour natal tous les mois de Janvier, les frais que *Hermachus* ordonneroit, & aussi pour la despense qui se feroit le vingtiesme jour de chasque Lune, au traitement des Philosophes ses familiers, qui s'assembleroient à l'honneur de la memoire de luy & de *Metrodorus*.

Gloire desir-
ble pour elle-
même, selon
certains Phi-
losophes.

Carneades a esté chef de l'opinion contraire : & a maintenu (5) que la gloire estoit pour elle-mesme desirable, tout ainsi que nous embrassons nos posthumes pour eux-mesmes, n'en ayant aucune cognoissance ny jouyssance. Cette opinion n'a pas failly d'estre plus communement suyvie, comme sont vo-

(4) *Cic. De Finib. Bon. & Mal. L. II. c. 31.*

(5) *Id. ibid. Lib. III. c. 17.* où Montagne a crû voir ce qu'il nous dit ici de Carneade. Ce n'est pourtant point à Carneade que Ciceron attribüe cette opinion, mais à d'autres Philosophes, de la Secte de Zenon, qui dicunt, ajoute Ciceron, *ut liberis consultum velimus, etiamsi postumi futuri sint, propter ipsos, sic futura post mortem fama tamen esse propter rem, etiam decessu usu, consulendum.*

lontiers celles qui s'accommodent le plus à nos inclinations. Aristote luy donne le premier rang entre les biens externes : Evite , comme deux extremes vicieux , * l'immoderation , & à la rechercher , & à la fuyr.

Je croy que si nous avions les Livres que Cicero avoit escrits sur ce subject , il nous en conteroit de belles : car cet homme-là fut si forcené de cette passion, que s'il eust osé , il fust , ce crois-je , volontiers tombé en l'excez où tomberent d'autres , que la Vertu mesme n'estoit desirable que pour l'honneur qui se tenoit tousjours à sa suite :

Erreur de ceux qui ont cru que la Vertu n'étoit desirable que pour la gloire qui l'accompagne.

[d] *Paulum sepulta distat inertia
Celata virtus :*

Qui est un'opinion si fausse , que je suis dépit qu'elle ait jamais peu entrer en l'entendement d'homme , qui eust cet honneur de porter le nom de Philosophe. Si cela estoit vray , il ne faudroit estre vertueux qu'en public : & les operations de l'ame , où est le vray siege de la Vertu , nous n'aurions que faire de les tenir en regle & en ordre , sinon au-

* Evite , & de rechercher , & de fuir la gloire avec trop d'ardeur.

[d] Une vertu cachée differe peu d'une Vie fautive & obscure. Horat. L. IV. Od. 9. vs. 29.

tant qu'elles devroient venir à la cognoissance d'autrui. N'y va-il donc que de faillir finement & subtilement ? Si tu sçais, (6) dit Carneades, un serpent caché en ce lieu, auquel sans y penser, se va seoir celuy, de la mort duquel tu esperes profit, tu fais meschamment, si tu ne l'en advisas : Et d'autant plus que ton action ne doit estre cognüe que de toy. Si nous ne prenons de nous-mesmes la loy de bien faire : Si l'impunité nous est justice, à combien de fortes de meschancetez avons-nous tous les jours à nous abandonner ? Ce que Sext. Peduceus fit, (7) de rendre fidelement cela que C. Plotius avoit commis à sa seule science, de ses richesses, & ce que j'en ay faict souvent de mesme, je ne le trouve pas tant loüable, comme je trouveroy execrable, que nous y eussions failly. Et trouve bon & utile à ramentevoir en nos jours, l'exemple de P. Sextilius Rufus, (8) que Cicero accuse pour avoir recueilly une heredité contre sa conscience : non seulement, non

(6) Si scieris, inquit Carneades, aspidem occulte latere uspiam, & veile aliquem imprudentem super eam assidere, cujus mors tibi emolumentum futura sit, improbe feceris, nisi monueris ne assideat. *Cic. de Finib. bon. & mal. L. II. c. 18.*

(7) *Cic. de Fin. bon. & mal. L. II. c. 18.*

(8) *Id. ibid. c. 17.*

contre les Loix , mais par les Loix mesmes. Et M. Crassus , & Q. Hortensius , lesquels à cause de leur autorité & puissance (9) ayants esté pour certaines quotitez appelez par un estrangier à la succession d'un testament faux , afin que par ce moyen il y establissât sa part : se contenterent de n'estre participants de la fausseté , & ne refuserent d'en tirer du fruit : assez couverts , s'ils se tenoient à l'abry des accusations , & des tesmoins , & des Loix. [e] *Meminerint Deum se habere testem , id est (ut ego arbitror) mentem suam.*

La Vertu est chose bien vaine & frivole , si elle tire sa recommandation de la gloire. Pour neant entreprendrions-nous de luy faire tenir son rang à part , & la déjoindrions de la fortune : car qu'est-il plus fortuite que la reputation ? [f] *Profectò fortuna in omni re dominatur : ea res cunctas ex libidine magis quàm ex vero celebrat obscuratque.* De faire que les actions foyent cognues & veuës ,

La vertu seroit une chose frivole , si elle tiroit sa recommandation de la Gloire.

(9) *Id. Offic. L. III. c. 18.*

[e] Mais il faut se souvenir qu'on a Dieu pour témoin , c'est-à-dire , comme je croi , sa propre conscience. *Cic. De Offic. L. III. c. 10.*

[f] Certainement , l'empire de la Fortune s'étend sur tout. Elle préconise , & obscurcit les choses par caprice plutôt que par raison. *Salust. in Catilin. p. 5. Edit. Maittaire.*

488 ESSAIS DE MONTAIGNE,

c'est le pur ouvrage de la fortune. C'est le sort qui nous applique la gloire, selon sa temerité. Je l'ay veu fort souvent marcher avant le merite : & souvent outrepasser le merite d'une longue mesure. Celuy qui premier s'advisa de la ressemblance de l'ombre à la gloire, fit mieux qu'il ne vouloit : Ce sont choses excellemment vaines. Elle va aussi quelquefois devant son corps : & quelquefois l'excede de beaucoup en longueur. Ceux qui apprennent à la Noblesse de ne chercher en la vaillance que l'honneur, [g] *quasi non sit honestum quod nobilitatum non sit* : que gaignent-ils par là, que de les instruire de ne se hazarder jamais, si on ne les voit, & de prendre bien garde, s'il y a des témoins, qui puissent rapporter nouvelles de leur valeur : là où il se presente mille occasions de bien faire, sans qu'on en puisse estre remarqué ? Combien de belles actions particulieres s'ensevelissent dans la foule d'une bataille ? Quicon-

[g] Comme si ce qui n'a pas été rendu celebre, n'étoit pas vertueux. Cic. De Offic. L. I. c. 4. Mais où Cicéron dit positivement qu'une chose est honnête, quoi qu'elle n'ait point été préconisée, *quod etiam si nobilitatum non sit, tamen honestum sit* : paroles que Montagne a détournées de leur véritable sens pour les appliquer à son sujet. C'est une licence qu'il prend fort souvent, comme je l'ai déjà remarqué.

que s'amuse à contreroller autrui pendant une telle meslée, il n'y est guere embesoigné : & produit contre soy mesmes le tesmoignage qu'il rend des deportemens de ses compagnons. [h] *Vera & sapiens animi magnitudo, honestum illud quod maximè naturam sequitur, in factis positum, non in gloriâ, judicat.* Toute la gloire, que je pretens de ma vie, c'est de l'avoir vescu tranquille: Tranquille, non selon Metrodorus, ou Arcesilas, ou Aristippus, mais selon moy. Puisque la Philosophie n'a sceu trouver aucune voye pour la tranquillité, qui fust bonne en commun, que chacun la cherche en son particulier. A qui doivent César & Alexandre cette grandeur infinie de leur renommée, qu'à la fortune ? Combien d'hommes a-elle effeint, sur le commencement de leur progrès, desquels nous n'avons aucune cognoissance, qui y apportoiert mesme courage que le leur, si le malheur de leur sort ne les eust arrestez tout court, sur la naissance mesme de leurs entreprinſes ? Au travers de tant & si extremes dangers il ne me souvient avoir

[h] La solide, la vraye grandeur d'Ame juge que ce n'est point dans la gloire, mais dans des actions vertueuses, que consiste l'Honnête qui suit exactement la Nature. *Cic. De Offic. L. I. c. 19.*

leu que Cesar ait esté jamais blessé. Mille sont morts de moindres perils, que le moindre de ceux qu'il franchit. Infinies belles actions se doivent perdre sans tesmoignage, avant qu'il en vienne une à profit. On n'est pas tousjours sur le haut d'une bresche, ou à la teste d'une armée, à la veüe de son General, comme sur un eschaffaut. On est surpris entre la haye & le fossé : il faut tenter fortune contre un poullailler : il faut dénicher quatre chetifs harquebusiers d'une grange : il faut seul s'escarter de la troupe & entreprendre seul, selon la necessité qui s'offre. Et si on prend garde, on trouvera, à mon advis, qu'il advient par experience, que les moins esclatantes occasions sont les plus dangereuses : & qu'aux guerres, qui se sont passées de nostre temps, il s'est perdu plus de gens de bien, aux occasions legeres & peu importantes, & à la contestation de quelque bicoque, qu'és lieux dignes & honorables.

*La Vertu
doit étre re-
cherchée pour
elle-même,
indépendam-
ment de l'ap-
probacion des
hommes.*

Qui tient sa mort pour mal employée, si ce n'est en occasion signalée : au lieu d'illustrer sa mort, il obscurcit volontiers sa vie : laissant eschapper cependant plusieurs justes occasions de se hasarder. Et toutes les justes sont illustres

assez : sa conscience les trompant suffisamment à chacun. [i] *Gloria nostra est, testimonium conscientia nostra.* Qui n'est homme de bien que parce qu'on le sçaura , & parce qu'on l'en estimera mieux , après l'avoir sceu , qui ne veut bien faire qu'en condition que sa vertu vienne à la cognoissance des hommes , celui-la n'est pas personne de qui on puisse tirer beaucoup de service.

[k] *Credo che'l resto di quel verno , cose
Faceffe , degne di generne conto :
Mà sur sin' a quel tempo si nascofe ,
Che non è colpa mia , s'hor' non le conto ,
Perche Orlando a far l'opre virtuose
Più ch'a narrarle poi , sempre era
pronto :
Ne mai fù alcun' de' suoi fatti espresso ,
Se non quando hebbe i testimonii appresso .*

Il faut aller à la guerre pour son devoir , & en attendre cette recompense,

[i] Notre gloire , c'est le témoignage de notre conscience. D. Pauli Epist. II. ad Corinth. cap. I. v. 12.

[k] Je croi que le reste de cet hyver Orland fit des choses très-memorables : mais jusqu'ici elles ont été si secretes , que ce n'est pas ma faute si je ne les raconte pas présentement : car Orland a toujours été plus prompt à faire de belles choses qu'à les publier ; & jamais aucun de ses Faits n'a été divulgué , que lorsqu'il a eu près de lui des personnes qui en ont été les témoins. *Ariosto , Cant. XI. Stanz. 81.*

qui ne peut faillir à toutes belles actions pour occultes qu'elles soyent, non pas mesmes aux vertueuses pensées : c'est le contentement qu'une conscience bien réglée reçoit en soy, de bien faire. Il faut estre vaillant pour soy-mesmes, & pour l'avantage que c'est d'avoir son courage logé en une assiette ferme & assée, contre les assauts de la fortune.

[1] *Virtus repulsa nescia sordida,
Intaminatis fulget honoribus :
Nec sumit aut ponit secures
Arbitrio popularis aura.*

Ce n'est pas pour la montre, que nostre ame doit jouer son rolle, c'est chez nous au dedans, où nuls yeux ne donnent que les nostres : là elle nous couvre de la crainte de la mort, des douleurs & de la honte mesme : elle nous assée là, de la perte de nos enfans, de nos amis, & de nos fortunes : & quand l'opportunité s'y presente, elle nous conduit aussi aux hazards de la guerre :
[m] *Non emolumento aliquo, sed ipsius*

[1] La Vertu qui ne peut jamais être exposée à un refus honteux, brille d'un honneur qu'elle ne doit qu'à elle-même : & ce n'est point au gré d'une legere Populace qu'elle prend ou quitte les Dignitez. *Horat. L. III. Od. 2. vs. 5, &c.*

[m] Non pour quelque émolument, mais pour l'honneur qui est attaché à la Vertu. *Cic. L. I. De Finib. c. 10. Edit. Gronov.*

• *neſtatis decore*. Ce profit eſt bien plus grand , & bien plus digne d'eſtre ſouhaité & eſperé , que l'honneur & la gloire , qui n'eſt autre choſe qu'un favorable jugement qu'on fait de nous.

Il faut trier de toute une Nation , Combien le jugement de la multitude eſt mepriſable.
une douzaine d'hommes , pour juger d'un arpent de terre : & le jugement de nos inclinations , & de nos actions , la plus difficile matiere , & la plus importante qui ſoit , nous la remettons à la voix de la commune & de la tourbe , mere d'ignorance , d'injuſtice , & d'inconſtance. Eſt-ce raiſon de faire dépendre la vie d'un ſage , du jugement des fols ? [n] *An quidquam ſtultius , quàm quos ſingulos contemnas , eos aliquid putare eſſe univerſos ?* Quiconque viſe à leur plaire , il n'a jamais faiët : c'eſt une butte qui n'a ny forme ny priſe. [o] *Nil tam inæſtimabile , quàm animi multitudinis*. Demetrius diſoit (10) plai-

[n] Eſt-il rien de plus ſot que de compter en gros pour quelque choſe , ceux qu'on mépriſe , chacun à part ? *Cic. Tuſc. Quæſt. L. V. c. 36.*

[o] Rien n'eſt ſi mepriſable que les jugemens de la Multitude.

(10) C'étoit un Philoſophe Cynique , fameux à Rome ſous le Regne de Neron. *Seneque* , qui en parle comme d'un homme comparable aux plus grands Philoſophes de l'Antiquité (*De Benef. L. VII. c. 1, 3, 9, &c.*) nous a conſervé le Mot que Montagne lui donne ici. *Eleganter* , dit-il , *Demetrius noſter ſon-*

samment de la voix du peuple, qu'il ne faisoit non plus de recette, de celle qui luy sortoit par en haut, que de celle qui luy sortoit par en bas. Celuy-là dit encore plus: [p] *Ego hoc judico, si quando turpe non sit, tamen non esse non turpe, quum id à multitudine laudetur.* Nul-l'art, nulle souppléssé d'esprit pourroit conduire nos pas à la suite d'un guide si desvoyé & si desreiglé. En cette confusion venteuse de bruits, de rapports & opinions vulgaires, qui nous pouf-sent, il ne se peut establir aucune route qui vaille. Ne nous proposons point une fin si flotante & volage: allons constamment après la raison: que l'approbation publique nous suyve par-là, si elle veut: & comme elle despend toute de la fortune, nous n'avons point loy de l'esperer plustost par autre voye que par celle-là. Quand pour sa droiture je ne suyvrois le droit chemin, je le suyvrois pour avoir trouvé par experience, qu'au bout

let dicere, eodem loco sibi esse voces imperitorum, quo ventre redditos crepitus: quid enim, inquit, meà refert sursum isti, an deorsum sonent? Senec. Epist. 91. vers la fin.

[p] Quoiqu'une chose ne soit pas deshonnête en elle-même, je ne la juge pas exempte de turpitude, si elle est louée par le Peuple. *Cic. De Finib. bon. & mal. L. II. c. 15. Ce qui n'est pas dit si crue-ment dans cet endroit de Cicéron où il s'agit en particulier de la Volupé.*

du compte , c'est communement le plus heureux , & le plus utile. [q] *Dedit hoc providentia hominibus munus, ut honesta magis juvarent.* Le Marinier ancien disoit ainsi à Neptune , en une grande tempeste : (11) *O Dieu , tu me sauveras si tu veux , si tu veux tu me perdras , mais si tiendray-je tousjours droit mon timon.* J'ay veu de mon temps mill'hommes souples , mestis , ambigus , & que nul ne doubtoit plus prudens mondains que moy , se perdre où je me suis sauvé :

[r] *Risi successu posse carere dolos.*

Paul Emile allant en sa glorieuse expedition de Macedoine , advertit (12) surtout le Peuple à Rome , de contenir leur langue de ses actions , pendant son absence. Que la licence des juge-

[q] La Providence a fait cette faveur aux hommes , que les choses honnêtes leur sont aussi les plus avantageuses. *Quinril. Inst. Orat. L. I. c. 12. vers la fin.*

(11) Si je ne me trompe , Montagne , s'egaye ici à paraphraser ces paroles de Seneque : *Qui hoc potuit dicere, Neptune, nunquam hanc navem nisi rectam, arri satisfecit. Epist. 85.*

[r] J'ai ri de voir que les Trompeurs pouvoient être trompez. C'est d'Ovide que Montagne emprunte les paroles Latines , mais en leur donnant un sens tout contraire à celui qu'elles ont dans l'Original , où il y a , *Flebam, &c. Epist. Penelopes ad Ulysses, vs. 18.*

(12) C'est à la fin de la Harangue que *Tite Live* lui prête , L. XLIV. c. 22.

496 ESSAIS DE MONTAIGNE,

ments est un grand destourbier aux grands affaires ! D'autant que chacun n'a pas la fermeté de Fabius à l'encontre des voix communes , contraires & injurieuses : qui ayma mieux laisser desmembrer son autorité aux vaines fantasies des hommes , que faite moins bien sa charge , avec favorable reputation , & populaire consentement.

La Louange
& la reputation,
mises à
trop haut
prix.

Il y a je ne sçay quelle douceur naturelle à se sentir louer , mais nous luy prestons trop de beaucoup.

[f] *Laudari haud metuum , neque enim
mihi cernea fibra est ,
Sed recti solumque extremumque esse
recuso
Euge tuum & bellè.*

Je ne me soucie pas tant , quel je sois chez autrui , comme je me soucie quel je sois en moy-mesme. Je veux estre riche par moy , non par emprunt. Les estrangers ne voyent que les evenemens & apparences externes : chacun peut faire bonne mine par le dehors ,

[f] Je ne suis pas fâché d'être loué : car mon cœur n'est pas insensible à cette espee de plaisir : mais je ne regarderai jamais ces acclamations flatteuses , *Ah ! que cela est beau ! que cela est divin ! pour la fin qu'on doit se proposer en bien faisant. Perse, Sat. 1. vs. 47.*

plein au dedans de fiebvre & d'effroy. Ils ne voyent pas mon cœur, ils ne voyent que mes contenance. On a raison de descrire l'hypocrisie, qui se trouve en la guerre; car qu'est-il plus aisé à un homme practic, que de gaudir aux dangers, & de contrefaire le mauvais, ayant le cœur plein de mollesse? Il y a tant de moyens d'éviter les occasions de se hazarder en particulier, que nous aurons trompé mille fois le monde, avant que de nous engager à un dangereux pas: & lors mesme, nous y trouvant empétrés, nous sçaurons bien pour ce coup, couvrir nostre jeu d'un bon visage, & d'une parole asseurée, quoy que l'ame nous tremble au dedans. Et qui auroit l'usage de l'anneau Platonique, rendant invisible celui qui le portoit au doigt, si on luy donnoit le tour vers le plat de la main, assez de gents souvent se cacheroient, où il se faut presenter le plus: & se repentiroient d'estre placez en lieu si honorable, auquel la necessité les rend asseurez.

[t] *Falsus honor juvat, & mendax infamia terret*

[t] Quel est l'homme qui se plaît aux fausses louanges, & est épouvanté de la calomnie? C'est

Quem nisi mendosum & mendacem ?

Voilà comment tous ces jugemens qui se font des apparences externes , sont merveilleusement incertains & douteux : & n'est aucun si assuré tesmoing, comme chactin à soy-mesme. En celles-là combien avons-nous de goujats , compagnons de nostre gloire ? Celuy qui se tient ferme dans une tranchée descouverte, que fait-il en cela , que ne fassent devant luy cinquante pauvres pionniers, qui luy ouvrent le pas , & le couvrent de leurs corps , pour cinq sols de paye par jour ?

[u] ——— *Non quicquid turbida Roma
Elevet , accedas , examénque improbum
in illâ
Castiges trutinâ , nec te quasi veris extrâ.*

Nous appellons aggrandir nostre nom, l'estendre & semer en plusieurs bouches : nous voulons qu'il y soit receu en bonne part , & que cette sienne accroissance luy vienne à profit : voilà ce qu'il

celui dont la vertu n'est qu'apparente , & qui en effet a le cœur gâté. *Horat. L. I. Epist. 16. vs. 29, 40.*

[u] Sans compter sur les jugemens que Rome peut faire de vous , qui sont ordinairement fort mal fondez , ne cherchez point hors de vous ce que vous devez penser de vous-mêmes. *Perse, Sat. L. vs. 5, &c.*

y peut avoir de plus excusable en ce dessein. Mais l'excès de cette maladie en va jusques là , que plusieurs cherchent de faire parler d'eux en quelque façon que ce soit. Trogus Pompeius (13) dit de Herostratus , & Titus Livius (14) de Manlius Capitolinus, qu'ils estoient plus desireux de grande, que de bonne reputation. Ce vice est ordinaire. Nous nous soignons plus qu'on parle de nous , que comment on en parle : & nous est assez que nostre Nom coure par la bouche des hommes en quelque condition qu'il y coure. Il semble que l'estre conneu , ce soit aucunement avoir sa vie & sa durée en la garde d'autrui. Moy, je tiens que je ne suis que chez moy , & de cette autre mienne vie qui loge en la cognoissance de

(13) Il ne reste de *Trogus Pompeius* qu'un Abregé de son Ouvrage fait par *Justin* , où ceci ne se trouve point. J'ai appris de *M. Barbeyrac* , qu'apparemment Montagne s'est brouillé ici , en copiant négligemment ce qu'il avoit lû dans *Joannes Sarisburiensis* , L. VIII. c. 5. vers la fin , où cet Auteur parlant de ceux qui ont trouvé beau de se rendre fameux par de grands crimes , *qui vel ex sceleribus innotescere magni duxerunt* , allegue l'exemple de *Pausanias* qui tua *Philippe* , Roi de Macedoine , Auctore *Trogo* , à quoi il joint immédiatement après l'exemple d'*Herostrate* , tiré non de *Justin* , comme le premier , mais de *Valere Maxime* , L. VIII. c. 14. n. ult. *Extern.*

(14) *Fama magna malle quàm bona esse* : Tit. Liv. L. VI. c. 11.

500 ESSAIS DE MONTAIGNE,

mes amis, à la considérer nuë, & simplement en soy, je sçay bien que je n'en sens fruiët ny jouyssance, que par la venité d'une opinion fantastique. Et quand je seray mort, je m'en ressentiray encores beaucoup moins: Et si perdray tout net, l'usage des vrayes utilitez, qui accidentalement la suyvent par fois: je n'auray plus de prise par où saisir la reputation: ny par où elle puisse me toucher ny arriver à moy. Car de m'attendre que mon nom la reçoive: premierement je n'ay point de nom qui soit assez mien: de deux que j'ay, l'un est commun à toute ma race, voire encores à d'autres. Il y a une famille à Paris & à Montpellier, qui se surnomme *Montaigne*: une autre en Bretagne, & en Xaintonge, *de la Montaigne*. Le remuement d'une seule syllabe, messlera nos fusées, de façon que j'auray part à leur gloire, & eux à l'adventure à ma honte: Et si, les miens se sont autrefois surnommez *Eyquem*, surnom qui touche encores une maison cogneuë en Angleterre. Quant à mon autre nom, il est à quiconque aura envie de le prendre. Ainsi j'honoreray peut-estre, un Crocheteur en ma place. Et puis quand j'aurois une marque particuliere pour

moy, que peut-elle marquer quand je n'y suis plus ? peut-elle designer & (*) favoriser l'inanité ?

[x] — *Nunc levior cippus non imprimit ossa.*

Laudat posteritas, nunc non è manibus illis,

*Nunc non è tumulo fortunatâque favillâ
Nascuntur viola ?*

Mais de cecy j'en ay parlé ailleurs. Au demeurant en toute une bataille où dix mille hommes sont stropiez ou tuez, il n'en est pas quinze dequoy l'on parle. Il faut que ce soit quelque grandeur bien eminente, ou quelque consequence d'importance, que la fortune y ait jointe, qui face valoir un' action privée, non d'un harquebuzier seulement, mais d'un Capitaine : car de tuer un homme, ou dix, de se présenter courageusement à la mort, c'est à la vérité quelque chose à chacun de nous, car il y va de tout : mais pour le monde, ce sont choses si ordinaires, il s'en

* *Favoriser la vanité même, lui donner du relief.*

— *Favorir* que Montagne a peut-être forge lui-même du Latin *FAVERE*, *favoriser*, ne se trouve ni dans *Cotgrave* ni dans *Nicor*.

[x] En est il plus à son aise dans le Tombeau ? Les louanges que lui donne la Posterité, font-elles naître des roses & des violettes de ses cendres ? *Perse*, Sat. I. vs. 37.

voit tant tous les jours , & en faut tant de pareilles pour produire un effect notable , que nous n'en pouvons attendre aucune particuliere recommandation :

[y] — *Casus multis hic cognitus , ac jam Tritus , & à medio fortuna ductus acervo.*

De tant de miliasses de vaillans hommes qui sont morts depuis quinze cens ans en France, les armes en la main , il n'y en a pas cent , qui soyent venus à nostre cognoissance. La memoire non des chefs seulement, mais des batailles & victoires est ensevelie. Les fortunes de plus de la moitié du monde, à faute de registre , ne bougent de leur place , & s'elvanouissent sans durée. Si j'avois en ma possession les evenemens incognus , j'en penserois tres-facilement supplanter les cognus , en toute espece d'exemples. Quoy, (15) que des Romains mesmes , & des Grecs , parmi tant d'Ecrivains & de tesmoins , & tant de rares & nobles exploits , il en est venu si peu jusques à nous ?

[y] C'est un accident qui nous est commun avec mille honnêtes gens , & qu'on voit arriver tous les jours. *Juvenal. Sat. XIII. vs. 9 , & 10.*

(15) Quoy ? & de Romains mêmes & de Grecs , combien peu y en a-t-il dont le nom soit parvenu jusqu'à nous , parmi tant d'Ecrivains & de témoins , parmi tant de rares & nobles Exploits ?

[2] *Ad nos vix tenuis fama perlabitur aura.*

Ce sera beaucoup si d'icy à cent ans on se souvient en gros, que de nostre temps il y a eu des Guerres Civiles en France. Les Lacedemoniens sacrifioient (16) aux Muses entrans en bataille, afin que leurs gestes fussent bien & dignement escripts, estimants que ce fust une faveur divine, & non commune, que les belles actions trouvaissent des tesmoins qui leur sceussent donner vie & memoire. Pensons-nous qu'à chasque harquebusade qui nous touche, & à chasque hazard que nous courons, il y ait soudain un greffier qui l'enrolle ? Et cent greffiers outre cela le pourront escrire, desquels les Commentaires ne dureront que trois jours, & ne viendront à la veüe de personne. Nous n'avons pas la milliesme partie des Escrits anciens : c'est la fortune qui leur donne vie, ou plus courte, ou plus longue, selon sa faveur : & ce que nous en avons, il nous est loisible de douter, si c'est le pire, n'ayants pas veu le demeurant. On ne fait pas des histoires de choses de si peu : il faut avoir

[2] *Le bruit en est à peine arrivé jusqu'à nous.*
Æneid. L. VII. vs. 646.

(16) Plutarque, dans les *Disc. notables des Lacedemoniens.*

esté Chef à conquerir un Empire, ou un Royaume, il faut avoir gagné cinquante deux batailles assignées, toujours plus foible en nombre, comme César. Dix mille bons compagnons & plusieurs grands Capitaines, moururent à la suite, vaillamment & courageusement, desquels les noms n'ont duré qu'autant que leurs femmes & leurs enfans vesquirent :

[a] *quos fama obscura recondit.*

De ceux mesmes que nous voyons bien faire, trois mois, ou trois ans après qu'ils y sont demeurez, il ne s'en parle non plus que s'ils n'eussent jamais esté.

*Ce que c'est
que la gloire
dont la me-
moire se con-
serve dans les
Livres.*

Quiconque considerera avec juste mesure & proportion, de quelles gens & de quels faits la gloire se maintient en la memoire des Livres, il trouvera qu'il y a de nostre siecle, fort peu d'actions, & fort peu de personnes, qui y puissent pretendre nul droict. Combien avons-nous veu d'hommes vertueux, survivre à leur propre reputation, qui ont veu & souffert esteindre en leur presence, l'honneur & la gloire tresjustement acquise en leurs jeunes ans ?

Et

[a] *Qui sont ensevelis dans un parfait oubli. Æneid.
L. V. vs. 302.*

[b] La

Et pour trois ans de cette vie fantastique & imaginaire, allons nous perdant nostre vraie vie & essentielle, & nous engager à une mort perpetuelle? Les sages se proposent une plus belle & plus juste fin, à une si importante entreprise. [b] *Rectè facti, fecisse merces est. — Officii fructus, ipsum officium est.* Il seroit à l'avanture excusable à un Peintre ou autre Artisan, ou encores à un Rhetoricien ou Grammairien, de se travailler pour acquerir nom, par ses ouvrages: mais les actions de la Vertu, elles sont trop nobles d'elles mesmes, pour rechercher autre loyer, que de leur propre valeur: notamment pour la chercher en la vanité des jugemens humains.

Si toutesfois cette fausse opinion sert au public à contenir les hommes en leur devoir: si le peuple en est esveillé à la vertu: si les Princes sont touchez, de voir le monde benir la memoire de Trajan, & abominer celle de Neron: si cela les esmeut, de voir le nom de ce grand pendart, autrésfois si effroyable & si redoubté, maudit & outragé si li-

Pourquoi
l'approba-
tion publique
doit être re-
cherchée.

[b] La recompense d'une bonne action, c'est de l'avoir faite. *Senec. Epist. 81.* Et le fruit d'un bon office, c'est l'office lui-même.

brement par le premier escolier qui l'entreprend : qu'elle accroisse hardiment, & qu'on la nourrisse entre nous le plus qu'on pourra. Et Platon (17) employant toutes choses à rendre ses citoyens vertueux, leur conseille aussi, de ne mespriser la bonne estimation des peuples : & dit, que par quelque divine inspiration il advient, que les meschans mesmes sçavent souvent, tant de parole, que d'opinion, justement distinguer les bons des mauvais. Ce personnage & son pedagogue sont merveilleux, & hardis ouvriers à faire joindre les operations & revelations divines tout par tout où * faut l'humaine force : (Et pour cette cause peut-estre, l'appelloit Timon en l'injuriant, (18) le grand forgeur de miracles) [c] *Ut Tragici Poeta confugiunt ad Deum, cum explicare argumenti exitum non possunt.* Puisque les hommes par leur insuffisance ne se peuvent assez payer d'une bonne monnoye, qu'on y employe encore la

(17) Dans le XII. Livre des Loix, pag. 950.

* La force humaine vient à manquer.

(18) Dans la Vie de Platon par Diogene Laërce L. III. §. 26.

[c] A l'exemple des Poëtes Tragiques qui ont recours à un Dieu lorsqu'ils ne peuvent point trouver le dénouement de leur Piece. Cic. de Nat. Deor. L. I. c. 20.

fausse. Ce moyen a esté practiqué par tous les Legislateurs : & n'est police, où il n'y ait quelque meslange, ou de vanité ceremonieuse, ou d'opinion mensongere, qui serve de bride à tenir le peuple en office. C'est pour cela que la plupart ont leurs origines & commencemens fabuleux, & enrichis de mysteres supernaturels. C'est cela qui a donné credit aux religions bastardes, & * les a faictes favoriser aux gens d'entendement : Et pour cela, que Numa & Sertorius, pour rendre leurs hommes de meilleure creance, les païssoient de cette sottise, l'un que la Nymphe Egeria, l'autre que sa biche blanche, luy apportoit de la part des Dieux, tous les conseils qu'il prenoit. Et l'autorité que Numa donna à ses Loix sous tiltre du patronage de cette Déesse, Zoroastre Legislateur des Bactriens & des Perses, la donna aux siennes, sous le nom du Dieu Oromazis : Trismegiste des Egyptiens, de Mercure : Zamolxis des Scythes, de Vesta : Charondas des Chalcides, de Saturne : Minos des Candiot, de Jupiter : Lycurgus des Lacedemoniens, d'Apollo : Dracon & Solon des Atheniens, de Minerve. Et toute police a

* Et a engagé les gens d'entendement à les favoriser.

508 ESSAIS DE MONTAIGNE,

un Dieu à sa teste : faussement les autres : véritablement celle, que Moïse dressa au peuple de Judée sorty d'Égypte. La Religion des Bedoins, comme dit (19) le Sire de Jonville, portoit entre autres choses, que l'ame de celuy d'entre eux qui mouroit pour son Prince, s'en alloit en un autre corps plus heureux, plus beau & plus fort que le premier : au moyen dequoy ils en hazardoyent beaucoup plus volontiers leur vie ;

[d] *Inferrum mens prona viris, anima que
capaces*

*Mortis, & ignarum est reditura parcere
vita.*

Voyla une creance tres-salutaire, toute vaine qu'elle soit. Chasque Nation a plusieurs tels exemples chez soy ; mais ce subject meriteroit un discours à part.

*Difference
qu'il y a en-
tre l'hon-
neur & le
devoir des
Dames.*

Pour dire encore un mot sur mon premier propos : je ne conseille non plus aux Dames, d'appeller honneur,

(19) Dans ses Memoires, ch. LVIII. p. 357, 358.

[d] *De là naître dans leurs cœurs cette bouillante envie
D'affronter une Mort qui donne une autre vie,
De braver les perils, de chercher les combats,
Où l'on se voit renaitre au milieu du Trepas.*

Lucain, L. I. vs. 461. La Traduction est de BREBEUF.

leur devoir : [e] *Ut enim consuetudo loquitur, id solum dicitur honestum, quod est populari famâ gloriosum* : leur devoir est le marc : leur honneur n'est que l'escorce. Ny ne leur conseille de nous donner cette excuse en payement de leur refus : car je presuppõe, que leurs intentions, leur desir, & leur volonté, qui sont pieces où l'honneur n'a que voir, d'autant qu'il n'en paroist rien au dehors, soyent encore plus réglées que les effects.

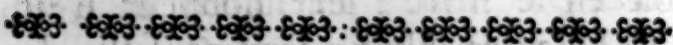
[f] *Qua, quia non liceat, non facit, illa facit.*

L'offense & envers Dieu, & en la conscience, seroit aussi grande de le desirer que de l'effectuer. Et puis ce sont actions delles-mesme cachées & occultes : il seroit bien-aysé qu'elles en desrobassent quelqu'une à la cognoissance d'autrui, d'où l'honneur depend, si elles n'avoyent autre respect à leur devoir, & à l'affection qu'elles portent à la chasteté, pour elle-mesme. Toute personne

[e] Suivant le langage ordinaire, on n'appelle honnête que ce qui est honoré de l'applaudissement du Peuple. *Cic. de Finib. bon. & mal. Lib. II. cap. 15.*

[f] Celle-là a déjà failli, qui ne s'abstient de faillir, que parce qu'il ne lui a pas été permis de le faire. *Ovid. Amor. L. III. Eleg. IV. vs. 4.*

510 ESSAIS DE MONTAIGNE,
d'honneur, choisit de perdre plustost
son honneur, que de perdre sa confi-
cience.



CHAPITRE. XVII.

De la Presomption.

*Ce que c'est
que la pré-
somption.*

IL y a une autre sorte de gloire,
qui est une trop bonne opinion, que
nous concevons de nostre (1) valeur.
C'est un' affection inconsiderée, de-
quoy nous nous cherissons, qui nous
represente à nous-mesmes autres que
nous ne sommes, comme la passion
amoureuse preste des beautez, & des
graces, au subject qu'elle embrasse, &
fait que ceux qui en sont espris, trou-
vent d'un jugement trouble & alteré,
ce qu'ils aiment, autre & plus parfaict
qu'il n'est.

*La crainte
de tomber
dans la pré-
somption ne
nous doit
pas rendre
meconnoissa-
bles à nous-
mesmes, ni
nous empê-*

Je ne veux pas, que de peur de faillir
de ce costé-là, un homme se mesco-
noisse pourtant, ny qu'il pense estre
moins que ce qu'il est. Le jugement
doit tout par tout maintenir son droit :
c'est raison qu'il voye en ce subject
comme ailleurs, ce que la verité luy

(1) Merite.

LIVRE II. CHAP. XVII. 511

presente : Si c'est César, qu'il se treuve ^{cher de nous} hardiment le plus grand Capitaine du ^{faire connoi-} Monde. Nous ne sommes que ceremo-
nie, la ceremonie nous emporte, & laissons la substance des choses : nous nous tenons aux branches, & abandonnons le tronc & le corps. Nous avons appris aux Dames de rougir, oyant seulement nommer ce qu'elles ne craignent aucunement à faire : nous n'osons appeller à droict nos membres, & ne craignons pas de les employer à toute sorte de desbauches. La ceremonie nous deffend d'exprimer par paroles les choses licites & naturelles, & nous l'en croyons : la raison nous deffend de n'en faire point d'illicites & mauvaises, & personne ne l'en croit. Je me trouve icy empester és Loix de la ceremonie : car elle ne permet, ny qu'on parle bien de foy, ny qu'on en parle mal. Nous la lairrons là pour ce coup. Ceux de qui la fortune (bonne ou mauvaise qu'on la doive appeller) a faict passer la vie en quelque eminent degré, ils peuvent par leurs actions publiques tesmoigner quels ils sont : Mais ceux qu'elle n'a employez qu'en foule, & de qui personne ne parlera, si eux-mesmes n'en parlent, ils sont excusables, s'ils pren-

512 ESSAIS DE MONTAIGNÉ,
nent la hardiesse de parler d'eux mes-
mes envers ceux qui ont interest de les
cognoistre , à l'exemple de Lucilius :

[a] *Ille velut fidis arcana sodalibus olim
Credebat libris, neque si malè cesserat,
usquam
Decurrent aliò, neque si benè : quo fit
ut omnis
Votivâ pateat veluti descripta tabellâ
Vita senis.*

Celuy-là commettoit à son papier ses
actions & ses pensées, & s'y peignoit
tel qu'il se sentoît estre. [b] *Nec id Ru-
tilio & Scauro citra fidem, aut obtrec-
tationi fuit.*

Ceste par-
ticulier de
Montagne
marque ap-
parente d'u-
ne sorte fier-
té.

Il me souvient donc, que dès ma
plus tendre enfance , on remarquoit
en moy je ne sçay quel port de corps,
& des gestes tesmoignants quelque vai-
ne & sottise fierté. J'en veux dire pre-
mierement cecy , (2) qu'il n'est pas in-

[a] Qui confioit tous ses secrets à ses Papiers
comme à de fidelles amis , sans jamais recourir
ailleurs , qu'il lui arrivât du bien ou du mal : de
sorte que toute sa vie se voit peinte dans ses Vers
comme dans un Tableau qu'il auroit voulu consa-
crer aux Dieux. *Horat. L. II. Sat. 1. vs. 30 , &c.*

[b] Et Rutilius & Scaurus n'ont été ni mécrus ni
blâmez pour avoir écrit leur propre histoire. *Tacit.
in Vitâ Agricolæ , c. 1.*

(2) *Qu'il peut fort bien être qu'on ait des conditions
& des propensions , si propres , &c. C'est visiblement*

convenient d'avoir des conditions & des propensions, si propres & si incorporées en nous, que nous n'ayons pas moyen de les sentir & recognoistre. Et de telles inclinations naturelles, le corps en retient volontiers quelque ply, sans nostre sceu & consentement. C'estoit une affetterie * consente de sa beauté, qui faisoit un peu pancher la teste d'Alexandre sur un costé, & qui rendoit le parler d'Alcibiades mol & gras : (3) Julius Cesar se grattoit la teste d'un doigt, qui est la contenance d'un homme remply de pensemens penibles : &

là ce que Montagne a voulu dire. Cependant on ne trouve point le mot *inconvenient*, explique en ce sens, dans aucun de nos vieux Dictionnaires.

* D'accord avec sa bonté, concourant à la faire valoir, &c. — On ne trouve dans aucun de nos vieux Dictionnaires *consent*, *consente*, mais bien *consentant*, *consentrante* qui sont fort usitez encore aujourd'hui.

[3] Voyez Plutarque dans la Vie de Cesar, ch. I. à la fin. On a dit la même chose de Pompée, témoin cette Epigramme de Calvus, qui nous a été conservée par Seneque, *Controuv.* L. III. c. 19.

Fasciolâ qui crura ligat, digiro caput uno

Scalpis, quid credas hunc sibi velle virum?

Ces vers s'étant présentez à ma memoire avant que j'eusse consulté la *Vie de Cesar*, j'avois cru d'abord que Montagne s'étoit mépris ; & je m'étois confirmé dans cette pensée, après avoir trouvé dans un *Traité de Plutarque* intitulé, *Comment on pourra recevoir utilité de ses Ennemis*, Que Pompée fut soupçonné d'être impudique, pource que quelque fois il gratoit sa teste d'un doigt seulement, ch. 6. de la Traduction d'Amiot.

Cicero, ce me semble, avoit accoustumé de (4) rincer le nez, qui signifie un naturel mocqueur. Tels mouvemens peuvent arriver imperceptiblement en nous. Il y en a d'autres artificiels, de quoy je ne parle point, comme les salutations, & reverences, par où on acquiert le plus souvent à tort, l'honneur d'estre bien humble & courtois : on peut estre humble de gloire. Je suis assez prodigue de bonnetades, notamment en Esté, & n'en reçois jamais sans revanche, de quelque qualité d'hommes que ce soit, s'il n'est à mes gages. Je desirasse d'aucuns Princes que je cognois, qu'ils en fussent plus espargans & justes dispensateurs; car ainsi indiscretement espanduës, elles ne portent plus de coup : si elles sont sans esgard, elles sont sans effect. Entre les contenance desreglées, n'oublions pas la morgue de l'Empereur Constantius, (5) qui en public tenoit tousjours la teste droicte, sans la contourner ou flechir ny ça ny là, non pas seulement pour regarder

(4) De *ringere*, selon Menage dans son Dictionnaire Etymologique, où il cite ce Passage de Montaigne. Je ne sai si l'on pourroit trouver ailleurs le mot de *rincer* pour signifier comme ici, *froncer*, *vider*. Il n'est pas du moins dans nos vieux Dictionnaires

(5) *Ammian. Marcell. L. XXI. c. 14.*

ceux qui le saluoient à costé, ayant le corps planté immobile, sans se laisser aller au bransle de son coche, sans oser ny cracher, ny se moucher, ny essuyer le visage devant les gens. Je ne sçay si ces gestes qu'on remarquoit en moy, estoient de cette premiere condition, & si à la verité j'avoy quelque occulte propension à ce vice, comme il peut bien estre : & ne puis pas respondre des branles du corps.

Mais quant aux branles de l'ame, *Deux sortes de Présomp-
tion.* je veux icy confesser ce que j'en sens. Il y a deux parties en cette gloire : Sçavoir est, de s'estimer trop, & n'estimer pas assez autrui.

Quant à l'une, il me semble premie- *Montagne
portée à rava-
ler le prix
des choses
qu'il posse-
doit, & à ne
pas faire
grand cas de
lui-même.* rement, ces considerations devoir estre mises en compte. Je me sens pressé d'une erreur d'ame, qui me desplaist, & comme inique, & encore plus comme importune. J'essaye à la corriger : mais l'arracher je ne puis. C'est, que je diminue du juste prix des choses, que je possède : & hausse le prix aux choses, d'autant qu'elles sont estrangeres, absentes, & non miennes. Cette humeur s'espend bien loing. Comme la prerogative de l'autorité fait, que les maris regardent les femmes propres d'un vi-

cieux dessein, & plusieurs peres leurs enfans : ainsi fay-je : & entre deux pareils ouvrages, poiseroy tousjours contre le mien. Non tant que la jalousie de mon avancement & amendement trouble mon jugement, & m'empesche de me satisfaire, comme que, d'elle-mesme * la maistrise engendre mespris de ce qu'on tient & regente. Les polices, les mœurs loingtaines me flattent, & les langues : Et m'apperçoy que le Latin me pippe par la faveur de sa dignité, au delà de ce qui luy appartient, comme, (6) aux enfans & au vulgaire. L'œconomie, la maison, le cheval de mon voisin, en egale valeur, vault mieux que le mien, de ce qu'il n'est pas mien. Davantage, que je suis tres-ignorant en mon fait. J'admire l'assurance & promesse, que chacun a de foy : la où il n'est quasi rien que je sçache sçavoir, ny que j'ose me répondre pouvoir faire. Je n'ay point mes moyens en proposition & par estat : & n'en suis instruit qu'après l'effect : Autant douteux de ma force que d'une autre force. D'où il advient, si je rencontre louablement en une besongne,

* La possession.

(6) Comme il arrive aux Enfans & au Vulgaire.

que je le donne plus à ma fortune, qu'à mon industrie : d'autant que je les * des-
 feigne toutes au hazard & en crainte. Pareillement j'ay en general cecy, que
 de toutes les opinions que l'ancienneté a eues de l'homme en gros, celles que
 j'embrasse plus volontiers, & ausquel-
 les je m'attache le plus, ce sont celles
 qui nous mesprisent, avilissent & anean-
 tissent le plus. La Philosophie ne me
 semble jamais avoir si beau jeu, que
 quand elle combat nostre presumption
 & vanité; quand elle recognoist de bon-
 ne foy son irresolution, sa foiblesse, &
 son ignorance. Il me semble que la mere
 nourrice des plus fausses opinions, &
 publiques & particulieres, c'est la trop
 bonne opinion que l'homme a de foy.
 Ces gens qui se perchent à chevauchons
 sur l'epicycle de Mercure, qui voient si
 avant dans le Ciel, ils m'arrachent les
 dents: Car en l'estude que je fay, du-
 quel le subject c'est l'homme, trouvant
 une si extreme varieté de jugemens, un
 si profond labyrinthe de difficultez les
 unes sur les autres, tant de diversité &
 incertitude, en l'eschole mesme de la
 Sapience: vous pouvez penser, puis que
 ces gens-là n'ont peu se resoudre de la

* *Déterminer*

318 ESSAIS DE MONTAIGNE,

cognoissance d'eux-mesmes, & de leur propre condition, qui est continuellement presente à leurs yeux, qui est dans eux; puis qu'ils ne sçavent comment bransle ce qu'eux-mesmes font bransler, ny comment nous peindre & deschiffrer les ressorts qu'ils tiennent & manient eux-mesmes, comment je les croirois de la cause du flux & reflux de la riviere du Nil. La curiosité de cognoistre les choses a esté donnée aux hommes pour fleau, dit la sainte Escriture. Mais pour venir à mon particulier, il est bien difficile, ce me semble, qu'aucun autre s'estime moins, voire qu'aucun autre m'estime moins, que ce que je m'estime. Je me tiens de la commune sorte, fauf en ce que je m'en tiens: coupable des deffectuositez plus basses & populaires: mais non desadvoüées, non excusées. Et ne me prise seulement que de ce que je sçay mon prix.

*Montaigne
étoit toujours
peu satisfait
de ses productions
d'esprit, & sur
tout de ses
Essais poéti-
ques.*

S'il y a de la gloire, elle est infuse en moy superficiellement, par la trahison de ma complexion: & n'a point de corps, qui comparoisse à la veüe de mon jugement. J'en suis arrosé, mais non pas teint. Car à la verité, quant aux effects de l'Esprit, en quelque façon que ce soit, il n'est jamais party de

moy chose qui me contentast : Et l'approbation d'autrui ne me paye pas. J'ay le jugement tendre & difficile, & notamment en mon endroit : Je me sens flotter & fieschir de foiblesse. Je n'ay rien du mien, dequoy satisfaire mon jugement : j'ay la veue assez claire & réglée, mais à l'ouvrer elle se trouble : comme j'essaye plus evidemment en la Poësie. Je l'ayme infiniment : Je me cognois assez aux ouvrages d'autrui : mais je fay à la verité l'enfant quand j'y veux mettre la main : je ne me puis souffrir. On peut faire le sot par tout ailleurs, mais non en la Poësie.

[c] — *Mediocribus esse Poëtis*

*Non Di, non homines : non concessere
columnæ.*

Pleust à Dieu que cette sentence se trouvast au front des boutiques de tous nos Imprimeurs, pour en deffendre l'entrée à tant de versificateurs.

[d] — *verum*

Nil securius est malo Poëtæ

[c] Un Poëte mediocre est insupportable aux Dieux, aux hommes, aux colonnes mêmes où les affiches annoncent ses Ouvrages. *Horat. De Arte Poët. vs. 372, 373.*

[d] Mais personne n'a si bonne opinion de son merite qu'un mechant Poëte. *Marcial. Lib. XII. Epigr. 64.*

*Quel cas le
Peuple fit pu-
bliquement
de la Poësie
de Denys,
Tyran de Sy-
racuse.*

Quen'avons-nous de tels (7) peuples? Dionysius le pere n'estimoit rien tant de soy, que sa Poësie. A la saison des jeux Olympiques, avec des chariots surpassant tous autres en magnificence, il envoya aussi des Poëtes & des Musiciens, pour presenter ses vers, avec des tentes & pavillons dorez & tapissez royalement. Quand on vint à mettre ses vers en avant, la faveur & excellence de la prononciation attira sur le commencement l'attention du peuple. Mais quand par après il vint à poiser l'ineptie de l'ouvrage, (8) il entra premierement en mespris: & continuant d'aigrir son jugement, il se jeta tantost en furie, & courut abattre & deschirer par despit tous ces pavillons. Et ce que ses chariots ne (9) feirent non plus rien qui vaille en la course, & que la navire, qui rapportoit ses gents, faillit la Sicile, & fut par la tempeste poussée & fracassée contre la coste de Tarente: il tint pour certain que c'estoit l'ire des Dieux irritez com-

[7] Que n'avons-nous des Peuples du genie de ceux dont il va parler, qui dans l'Assemblée des Jeux Olympiques marquerent si vivement le mepris qu'ils faisoient de la mauvaise Poësie du vieux Denys, Tyran de Syracuse, & maître de la meilleure partie de la Sicile.

(8) Diodore de Sicile, L. XIV. c. 28.

(9) *Id. ibid.*

me luy, contre ce mauvais Poëme : & les mariniers mesmes, eschappez du naufrage, alloient seconder l'opinion de ce peuple : à laquelle, l'oracle qui predict sa mort, sembla aussi aucunement souscrire. Il portoit, (10) *que Dionysius seroit près de sa fin, quand il auroit vaincu ceux qui vandroient mieux que luy*. Ce qu'il interpreta des Carthaginois, qui le surpassoyent en puissance. Et ayant affaire à eux, gauchissoit souvent la victoire, & la temperoit, pour n'encourir le sens de cette prediction. Mais (11) il l'entendoit mal : car le Dieu marquoit le temps de l'avantage, que par faveur & injustice il gagna à Athenes sur les Poëtes tragiques, meilleurs que luy : ayant faict jouer à l'envy la sienne, intitulée *les Leneïens*. Soudain après laquelle victoire, il trespassa : & (12) en partie pour l'excessive joye qu'il en conceut. Ce que je treuve excusable du mien, ce n'est pas de soy, & à la verité : mais c'est à la comparaison d'autres choses pires, auxquelles je voy qu'on donne credit. Je suis envieux du bonheur de

(10) Diodore de Sicile. L. XV. c. 20.

(11) *Id. ibid*

(12) Ici Montagne s'est souvenu de consulter *Diodore de Sicile*, & s'en tient à son rapport, que vous trouverez ci-dessus, TOM. I. p. 17. Note 7.

ceux, qui se sçavent resjouyr & gratifier en leur besongne; car c'est un moyen aysé de se donner du plaisir, puis qu'on le tire de soy-mesmes: Specialement s'il y a un peu de fermeté en leur * opiniastrise. Je sçay un Poëte, à qui fort & foible, en foudre & en chambre, & le Ciel & la Terre, crient qu'il n'y entend guere. Il n'en rabat pour tout cela rien de la mesure à quoy il s'est taillé. Tousjours recommence, tousjours reconsulte: & tousjours persiste, d'autant plus ahurté en son advis, qu'il touche à luy seul, de le maintenir.

Quelle idée
Montaigne
avoit de ses
Ouvrages.

Mes ouvrages, il s'en faut tant qu'ils me rient, qu'autant de fois que je les retaste, autant de fois je m'en despise.

[e] *Cùm relego, scripsisse pudet, quia plurima cerno,*

Me quoque qui feci, judice, digna lini.

J'ay tousjours une idée en l'ame, qui me presente une meilleure forme, que celle que j'ay mis en besongne, mais † je

* Entièrement, obstination. — Quoi qu'*Opiniastrise*, soit dans Nicot, c'est un mot purement Gascon, qui, je pense, n'a jamais été François.

[e] Quand je les relis, j'en ai honte, parce que j'y vois bien des choses qui meritent d'être effacées, selon moi-même qui les ai écrites. *Ovid.* de Ponto. L. I. Eleg. VI. vs. 15, 16.

† Je ne puis m'en rendre maitre pour la traiter, la manier à ma fantaisie.

ne la puis saisir ny exploicter. Et cette idée mesme n'est que du moyen estage. J'argumente par là, que les productions de ces riches & grandes ames du temps passé sont bien loing au delà de l'extreme estendue de mon imagination & souhaict. Leurs Escrits ne me satisfont pas seulement & me remplissent, mais ils m'estonnent & transissent d'admiration. Je juge leur beauté, je la voy, sinon jusques au bout, au moins si avant qu'il m'est impossible d'y aspirer. Quoy que j'entreprenne, je doibs un sacrifice aux Graces, comme dit Plutarque de (13) quelqu'un pour practiquer leur faveur.

[f] — *Si quid enim placet,*

Si quid dulce hominum sensibus influit,

Deventur lepidis omnia Gratiis.

Elles m'abandonnent par tout : Tout est grossier chez moy, il y a faute de polissure & de beauté : Je ne sçay faire valoir les choses pour le plus que ce

(13) De *Xenocrate*, dans les *Préceptes du Mariage*, ch. 26. de la Version d'*Amyot*.

[f] Car tout ce qui plaît, tout ce qui charme les sens des hommes, c'est aux Graces qu'on en est redevable. Il m'a été impossible de deterrer la source de ces vers Latins. S'ils sont d'un Poëte moderne, comme je le soupçonne, peu nous importe, à mon avis, d'en connoître l'Auteur.

524 ESSAIS DE MONTAIGNE,
qu'elles valent : Ma façon n'aide rien
à la matiere. Voyla pourquoy il me la
faut forte , qui aye beaucoup de prise ,
& qui luyse d'elle mesme. Quand j'en
faisi des populaires & plus gayeres , c'est
pour me suivre , moy , qui n'aime point
une sagesse ceremonieuse & triste , com-
me fait le monde : & pour m'egayer ,
non pour egayer mon stile , qui les veut
plustost graves & severes : Aumoins si
je doy nommer stile , un parler infor-
me & sans regle , un jargon populaire ,
& un proceder sans definition , sans par-
tition , sans conclusion , trouble , à la
façon (14) de celuy d'Amasanius & de
Rabirius. Je ne sçay ny plaire , ny res-
jouyr , ny chatouiller. Le meilleur con-
te du monde se seche entre mes mains ,
& se ternit. Je ne sçay parler qu'en bon
escient. Et suis du tout desnueé de cette
facilité , que je voy en plusieurs de mes
compagnons , d'entretenir les premiers
venus , & tenir en haleine toute une
troupe , ou amuser sans se lasser , l'o-
reille d'un Prince , de toute sorte de pro-
pos ; la matiere ne leur faillant jamais ,
pour cette grace qu'ils ont de sçavoir

(14) Amasanius & Rabirius , nullâ arte adhibita
de rebus ante oculos positis vulgari sermone disputant :
nihil definiunt , nihil partiuntur , nihil aprâ interroga-
tione concludunt. Cic. Acad. Quest. L. I. c. 2.

employer la premiere venue, & l'accommoder à l'humeur & portée de ceux à qui ils ont affaire. Les Princes n'ayment guere les discours fermes, ny moy à faire des contes. Les raisons premieres & plus aisées qui sont communément les mieux prinſes, je ne ſçay pas les employer : Mauvais preſcheur de commune. De toute matiere je dy volontiers les plus extremes choſes, que j'en ſçay. Cicero eſtime, (15) qu'és Traictez de la Philoſophie, (16) le plus difficile membre ſoit l'exorde : S'il eſt ainſi, je me prens à la conſclusion ſagement. Si faut-il ſçavoir relascher la corde à toute ſorte de tons : & le plus aigu eſt celuy qui vient le moins ſouvent en jeu. Il y a pour le moins autant de perfection à relever une choſe vuide, qu'à en ſouſtenir une poiſante. Tantost il faut ſuperficiellement manier les choſes, tantost les (17) approfondir. Je ſçay bien que

(15) Montagne ne cite cette penſée que pour ſe moquer de *Cicero* qu'il conſideroit plutôt comme un beau parleur que comme un ſubtil Philoſophe, en quoi il n'avoit pas grand tort : car à bien examiner les Ouvrages Philoſophiques de *Cicero*, il eſt aiſé de voir que ce ne ſont en eſſet que les penſées de *Platon*, d'*Ariſtote*, d'*Epicure*, de *Zenon*, &c. traduites nettement & poliment en Latin.

(16) *Difficillimum autem eſt, in omni conſiſtione rationis, exordium*, De *Univerſo*, c. 2.

(17) Ou approfondir, comme on parle aujourd'.

326 ESSAIS DE MONTAIGNE,

la plus part des hommes se tiennent en ce bas estage, pour ne concevoir les choses que par cette premiere escorfe : Mais je sçay aussi que les plus grands maistres, & Xenophon & Platon, on les void souvent se relascher à cette basse façon, & populaire, de dire & traiter les choses la soubstenans des Graces qui ne leur manquent jamais.

*Da stile de
Montaigne.*

Au demeurant mon langage n'a rien de facile & fluide : il est aspre, ayant ses dispositions libres & desreglées : Et me plaist ainsi ; sinon par mon jugement, par mon inclination. Mais je sens bien que par fois je m'y laisse trop aller, & qu'à force de vouloir éviter l'art & l'affectation, j'y retombe d'une autre part : court ne sont proprietiez qui ostent ny

[g] — *brevis esse laboro,*

Obscurus fio.

Platon dit (18), que le long ou le

hui. — *Profonder, accuratè investigare, Nicor.*

[g] Je tâche d'être court, & je deviens obscur. Horat. *De Arte Poët.* vs. 25, 26.

(18) Ὡς ὃδ' ἐν ἐν τῷ παρόντι δεῖ προτιμᾶν βραχυλογίαν μᾶλλον ἢ μῆκος . . . γελοῖον δὲ καὶ φαῦλον τὸ πρὸ τῶν βελτόστων τὰ βραχύτερα αἰραμένους φαίνεσθαι. Il est ridicule & absurde de préférer la brièveté à de longs discours qui renferment ce qu'on peut dire de meilleur sur le sujet en question. *De Rep.* L. X. p. 387. A. B.

qui donnent prix au langage. Quand j'entreprendrois de suivre cet autre stile * équable, uny & ordonné, je n'y sçau-rois advenir ; Et encore que les coupures & cadences de Saluste reviennent plus à mon humeur, si est-ce que je treuve César & plus grand, & moins aisé à représenter. Et si mon inclination me porte plus à limitation du parler de Seneque, je ne laisse pas d'estimer davantage celui de Plutarque. Comme à taire, à dire aussi, je suy tout simplement ma forme naturelle : D'où c'est à l'avanture que je puis plus à parler, qu'à escrire. Le mouvement & action animent les paroles, notamment à ceux qui se remuent brusquement, comme je fay, & qui s'eschauffent. Le port, le visage, la voix, la robbe, l'affiette, peuvent donner quelque prix aux choses, qui d'elles-mesmes n'en ont guere, comme le babil. Messala se plaint (19) en Tacitus de quelques accoustremens estroits de son temps, & de la façon des

* Egal, uni & correct.

(19) Dans le Dialogue intitulé, *De Causis corruptæ eloquentiæ*, que quelques uns donnent à Tacite, d'autres à Quintilien, &c. *Quantum humilitatis puramus eloquentiæ arculisse penulas istas quibus astricti & velut inclusi cum Judicibus fabulamur ? Quantum virium detraxisse orationi auditoria & cabularia credimus, &c. sub finem.*

528 ESSAIS DE MONTAIGNE,

bancs où les Orateurs avoient à parler, qui affoiblissoient leur eloquence.

*Son François
corrompu par
le langage du
Païs où il
habitoir.*

Mon langage François est alteré, & en la prononciation & ailleurs, par la barbarie de mon creu. Je ne vis jamais homme des contrées de deçà, qui ne sentist bien evidemment son ramage, & qui ne blessast les oreilles qui sont pures Françoises. Si n'est-ce pas pour estre fort entendu en mon Perigourdin : car je n'en ay non plus d'usage que del'Allemand; & ne m'en chault gueres.

*Du langage
de ce Païs là.*

C'est un langage, comme sont autour de moy d'une bande & d'autre, le Poittevin, Xaintongeois, Angoulemoisin, Lymosin, Auvergnat, (20) brode, trainant, esfoiré.

*Du Langage
Gascon.*

Il y a bien au dessus de nous, vers les montagnes, un Gascon, que je trouve singulierement beau, sec, bref, signifiant, & à la verité un langage masse & militaire, plus qu'aucun autre que j'entende : autant nerveux, & puissant, & pertinent, comme le François est gracieux, delicat, & abondant.

*Facilité que
Montagne
avoit eu à
parler &
écrire en La-
sin.*

Quant au Latin, qui m'a esté donné pour maternel, j'ay perdu par desaccoustumance

(20) *Lâche, languissant.* Cotgrave, dans son Dictionnaire François & Anglois. Brode en ce sens, est un terme purement Gascon.

coustumance la promptitude de m'en pouvoir servir à parler : Ouy, & à escrire, en quoy autresfois je me faisoys appeller maistre Jean. Voyla combien peu je vaux de ce costé-là.

La beauté est une piece de grande recommandation au commerce des hommes : C'est le premier moyen de conciliation des uns aux autres : & n'est homme si barbare & si rechigné, qui ne se sente aucunement frappé de sa douceur. Le corps a une grande part à nostre estre, il y tient un grand rang : ainsi sa structure & composition sont de bien juste consideration. Ceux qui veulent desprendre nos deux pieces principales, & les sequestrer l'une de l'autre, ils ont tort : Au rebours, il les faut r'accoupler & rejoindre : Il faut ordonner à l'ame, non de se tirer à quartier, de s'entretenir à part, de mespriser & abandonner le corps (aussi ne le scauroit-elle faire que par quelque singerie contrefaite) mais de se r'allier à luy, de l'embrasser, le cherir, luy assister, le contreroller, le conseiller, le redresser, & ramener quand il fourvoye; l'espouser en somme, & luy servir de mary : à ce que leurs effects ne paroissent pas divers & contraires, ains accordans &

*Du prix de
la beauté du
Corps.*

530 ESSAIS DE MONTAIGNE,
uniformes. Les Chrestiens ont une particulière instruction de cette liaison , car ils sçavent , que la Justice divine embrasse cette société & jointure du corps & de l'ame , jusques à rendre le corps capable des recompenses éternelles : Et que Dieu regarde agir tout l'homme , & veut qu'entier il reçoive le châtiment , ou le loyer , selon ses demerites. La Secte Peripatetique , de toutes sectes la plus sociable , attribue à sa Sagesse ce seul soing , de pourvoir & procurer en commun , le bien de ces deux parties associées : Et montre les autres Sectes , pour ne s'estre assez attachées à la considération de ce mélange , s'estre partialisées , cette cy pour le corps , cette autre pour l'ame , d'une pareille erreur : & avoir escarté leur subject , qui est l'Homme , & leur guide , qu'ils advouent en general estre Nature. La premiere distinction , qui aye esté entre les hommes , & la premiere considération , qui donna les préeminences aux uns sur les autres , il est vray semblable que ce fut l'avantage de la beauté.

[h] — *agros divisere atque dedere*

[h] Le Partage des terres fut réglé à proportion de la beauté , de la force corporelle , & de l'esprit : car alors la beauté du visage , & la force étoient en grand credit. *Lucret. L. V. vs. 1109.*

*Pro facie cujusque & viribus ingenioque;
Nam facies multum valuit, virisque
vigeant.*

Or je suis d'une taille un peu au dessous de la moyenne : Ce deffaut n'a pas seulement de la laideur, mais encore de l'incommodité : à ceux mesmement, qui ont des commandements & des charges : car l'autorité que donne une belle presence & majesté corporelle, en est à dire. C. Marius ne recevoit pas volontiers des soldats, qui n'eussent six pieds de haulteur (21) *Le Courtisan* (22) a bien raison de vouloir pour ce Gentilhomme qu'il dresse, une taille commune, plustost que toute autre : Et de refuser pour luy, toute estrange-té, qui le face montrer au doigt. Mais

*Qualitez
corporelles de
Montagne.*

(21) Montagne a tiré ceci de *Vegece*, L. I. c. 50. *Proceritatem tyronum à Consule Mario scio semper exactam, ita ut senos pedes, vel certè quinos, & denas uncias habentes, inter alares Equites, vel in primis Legionum cohortibus, probarentur.* Je tiens ce Passage de M. Barbeyrac qui m'apprend qu'il est corrompu, & que les Manuscrits ne font aucune mention de Marius. M. Burner nous dit dans son Voyage d'Italie, qu'un Ms. ancien qu'il a vû, au lieu des mots à Consule Mario, porte III. C. ce que M. Cyprianus explique trium cubitorum, comme on peut voir dans le Journal des Savans, du Mois d'Août, 1709. p. 265. Edition d'Amsterdam.

(22) Livre Italien composé par Balazar de Castillon, sous le titre *Del Corregiano*, c'est-à-dire, *Dis Courtisan*, comme le nomme Montagne.

de choisir , s'il faut à cette mediocrité , qu'il soit plustost au deça , qu'au delà d'icelle, je ne le ferois pas, à un homme militaire. Les petits hommes , dit Aristote (23 ,) sont bien jolis, mais non pas beaux : & se cognoist en la grandeur, la grande ame , comme la beauté, en un grand corps & hault. Les Ethiopes & les Indiens, dit-il (24) elisants leurs Roys & Magistrats , avoyent esgard à la beauté & procerité des personnes. Ils avoient raison : car il y a du respect pour ceux qui le suivent , & pour l'ennemy del'effroy, de voir à la teste d'une troupe , marcher un chef de belle & riche taille.

(23) Εἰς μεγέθει γὰρ ἡ μεγαλοψυχία, ὥστερ καὶ τὸ κάλλος ἐν μεγάλῳ σώματι. Οἱ μικροὶ δ' ἀσείοι καὶ σύμμετροι , κάλοισιν δ' ἔχουσιν.
Ethic. Nicom. L. IV. c. 7.

(24) Ceci n'est pas pris du Traité d'Aristote, cité dans la Note précédente , mais d'un autre où il n'est parlé que des Ethiopiens: Καὶ γὰρ ἂν εἰ κατὰ μέγεθος διενέμοντο τὰς ἀρχάς , ὥστερ ἐν Αἰθιοπία φασὶ τινες , ἢ κατὰ κάλλος , ὀλιγαρχία ἂν ᾔην. *Politic. L. IV. c. 4.* Il y a pourtant apparence qu'Aristote a voulu parler des Indiens dans ce qu'il ajoute de la beauté ; car Scrabon remarque sur le témoignage d'Onesicrite , que dans une partie des Indes on choisissoit pour Roi celui qui étoit le plus beau , L. XV. p. 1024. Je tiens cette Note de la précédente de M. Barbeyrac.

LIVRE II. CHAP. XVII. 533

[i] *Ipse inter primos praestanti corpore Turnus
Vertitur , arma tenens , & toto vertice
suprà est.*

Nostre grand Roy divin & celeste , duquel toutes les circonstances doivent estre remarquées avec soing , religion & reverence , n'a pas refusé la recommandation corporelle , [k] *speciosus formâ
præ filiis hominum*. Et Platon (25) avec la temperance & la fortitude , desire la beauté aux conservateurs de sa Republique. C'est un grand despit qu'on s'adresse à vous parmy vos gens , pour vous demander où est Monsieur : & que vous n'ayez que le reste de la bonnetade , qu'on fait à vostre Barbier ou à vostre Secretaire : Comme il advint au pauvre Philopœmen : estant arrivé le premier de sa troupe en un logis , où on l'attendoit , son hostesse , qui ne le cognoissoit pas , & le voyoit d'assez mauvaise

[i] Turnus très-bien fait , & plus haut de toute la tête que ses soldats , paroît au premier rang les armes à la main. *Aneid. L. VII. vs. 783 , &c.*

[k] Il étoit le plus beau des Fils des hommes , *Pf. 45. selon l'Hebreu , vs. 3.*

(25) Τὸς τε βεβαιωτάτους καὶ τὸς ἀνδρειωτάτους προαιρετέον , καὶ κατὰ δύναμιν τὸς εὐειδεστάτους , *De Repub. L. VII. p. 535. A.* Il parle ailleurs de la temperance : Ἀνδρείους , σώφρωνας , ὀσίους , ἐλευθέρους , &c. *L. III. p. 395. C.*

mine , l'employa (26) d'aller un peu aider à ses femmes à puiser de l'eau , ou attiser du feu , pour le service de Philopœmen. Les Gentils-hommes de sa suite estans arrivez , & l'ayants surpris embesogné à cette belle vacation (car il n'avoit pas failly d'obeïr au commandement qu'on luy avoit faict) luy demanderent ce qu'il faisoit-là : Je paie , leur respondit-il , la peine de ma laideur. Les autres beautez sont pour les femmes : la beauté de la taille est la seule beauté des hommes. Où est la petitesse , ny la largeur & rondeur du front , ny la blancheur & douceur des yeux , ny la mediocre forme du nez , ny la petitesse de l'oreille , & de la bouche , ny l'ordre & blancheur des dents , ny l'espaisseur bien unie d'une barbe brune à escorce de chataigne , ny le poil relevé , ny la juste proportion de teste , ny la fraischeur du teint , ny l'air du visage agreable , ny un corps sans senteur , ny la juste proportion des membres , peuvent faire un bel homme.

Sa taille , J'ay au demeurant , la taille forte &
son air, &c. ramassée , le visage , non pas gras , mais

(26) Dans la *Vie de Philopamen* par Plutarque , ch. 1. où vous trouverez la chose racontée d'une manière un peu différente.

plein, la complexion entre le jovial & le
melancholique, moyennement sanguine
& chaude,

[1] *Unde rigent setis mihi crura, & pectora
villis :*

La santé, forte & allegre, jusques bien
avant en mon aage, rarement troublée
par les maladies. J'estois tel, car je ne
me considere pas à cette heure, que je
suis engagé dans les avenues de la vieil-
lesse, ayant pieça franchy les quaran-
te ans.

(m) ——— *Minutatim vires & robur
adultum
Frangit, & in partem pejorem liquitur
atas.*

Ce que je seray dorenavant, ce ne sera
plus qu'un demy estre : ce ne sera plus
moy. Je m'eschappe tous les jours, &
me desrobbe à moy.

[n] *Singula de nobis anni pradantur euntes.*

[1] Aussi ai-je l'estomac & les cuisses toutes ve-
luës. *Marcial. L. II. Epigr. 36. vs. 5.*

[m] Peu à peu l'âge détruit les forces, dissipe la
vigueur de la jeunesse & se perd dans la vieillesse.
Lucret. L. II. vs. 1130, &c.

[n] A mesure que les années se multiplient,
elles nous enlèvent nos talens l'un après l'autre.
Horat. L. II. Epist. 2. vs. 55.

*Montagne
peu dispos de
corps, & gé-
néralement
mal adroit,
mais plein de
vigueur, &
qui duroit à
la peine,
lors qu'il s'y
perçoit de sa
pure volonté.*

D'adresse & de disposition, je n'en ai point eu; & si suis fils d'un pere disposé, & d'une allegresse qui luy dura jusques à son extreme vieillesse. Il ne trouva guere homme de sa condition, qui s'egalast à luy en tout exercice de corps: comme je n'en ai trouvé aucun, qui ne me surmontast; sauf au courir, en quoy j'estoy des mediocres. De la Musique, ny pour la voix, que j'y ay tres-inepte, ny pour les instrumens, on ne m'y a jamais sceu rien apprendre. A la danse, à la paulme, à la lucte, je n'y ay peu acquerir qu'une bien fort legere & vulgaire suffisance: à nager, à escrimer, à voltiger, & à saulter, nulle du tout. Les mains, je les ay (27) si gourdes, que je ne sçay pas escrire seulement pour moy; de façon, que ce que j'ay barbouillé, j'ayme mieux le refaire que de me donner la peine de le demesler, & ne ly guere mieux. Je me sens poiser aux escoutans: autrement bon clerc. Je ne sçay pas clorre à

(27) *Si pesantes, si mal adroites.* du mot Latin *gurdus* dont le Peuple de Rome se servoit pour signifier *foir, stupide*, du temps de *Quintilien* qui avoit ouï dire que ce mot étoit originairement Espagnol, *Inst. Orat. L. I. c. 5.* nos Peres ont formé le mot *gourd*; *gourde*, dans le sens qu'il est employé ici par Montagne. De *gourd* est venu *engourdir*, qui est encore en usage.

droit une lettre, ny ne sceus jamais tailler plume, ny trancher à table, qui vaille, ny equipper un cheval de son harnois, ny porter à poinct un oyseau, & le lascher : ny parler aux chiens, aux oyseaux, aux chevaux. Mes conditions corporelles sont en somme tres-bien accordantes à celles de l'ame : il n'y a rien d'allegre : il y a seulement une vigueur pleine & ferme. Je dure bien à la peine, mais j'y dure, si je m'y porte moy-mesme, & autant que mon desir m'y conduit :

[o] *Molliter austerum studio fallent labore.*

Autrement, si je ne suis alleché par quelque plaisir, & si j'ay autre guide que ma pure & libre volonté, je n'y vauls rien : Car j'en suis là, que sauf la santé & la vie, il n'est chose pourquoy je veuille ronger mes ongles, & que je veuille acheter au prix du tourment d'esprit, & la contrainte :

[p] — *tanti mihi non sit opaci*

[o] La plus grande fatigue étant aisément adoucie par le plaisir qui l'accompagne. *Horat. L. II. Sat. 2. vs. 12.*

[p] Non, je ne voudrois point à ce prix-là tout le sable du Tage, avec l'Or qu'il roule dans la Mer. *Juvenal. Sat. III. vs. 54, 55.*

*Omnis arena Tagi, quôdque in mare volvi-
tur aurum.*

Extremement oisif, extremement libre, & par nature & par art. Je presteroy aussi volontiers mon sang, que mon soing. J'ay une ame libre & toute sienne, accoustumée à se conduire à sa mode. N'ayant eu jusques à cett' heure ny commandant ny maistre forcé, j'ay marché aussi avant, & le pas qu'il m'a pleu. Cela m'a amolli & rendu inutile au service d'autrui, & ne m'a faict bon qu'à moy.

*A sça se con-
fencer de son
état.*

Et pour moy, il n'a esté besoing de forcer ce naturel poissant, paresseux & fayneant : Car m'estant trouvé en tel degré de fortune dès ma naissance, que j'ay eu occasion de m'y arrester : (une occasion pourtant, que mille autres de ma cognoissance eussent prinse, pour planche plustost, à se passer à la queste, à l'agitation & inquietude) je n'ay rien cherché, & n'ay aussi rien pris :

[q] *Non agimur tumidis ventis Aquilone se-
cundo,*

[q] Je n'ai pas tout-à-fait le vent en poupe : mais enfin il ne m'est point contraire ; & à l'égard de l'esprit, de la force, du mérite, de la bonne grace, de la naissance, & des biens, je suis des derniers du premier ordre, & des premiers du dernier.
Horat. L. II. Epist. 2. vs. 201, &c.

*Non tamen adversis atatem ducimus Austris :
Viribus , ingenio , specie , virtute , loco , re ,
Extremi primorum , extremis usque priores.*

Je n'ay eu besoing que de la suffisance de me contenter : Qui est toutesfois un reglement d'ame , à le bien prendre , esgalement difficile en toute sorte de condition , & que par usage , nous voyons se trouver plus facilement encores en la disette qu'en l'abondance : D'autant , à l'avanture , que selon le cours de nos autres passions , la faim des richesses est plus aiguïsee par leur usage , que par leur besoing : & la vertu de la moderation , plus rare , que celle de la patience. Et n'ay eu besoing que de jouyr doucement des biens que Dieu par sa liberalité m'avoit mis entre mains : Je n'ay gousté aucune sorte de travail ennuyeux. Je n'ay eu guere en maniemment que mes affaires : Ou , si j'en ay eu , ç'a esté en condition de les manier à mon heure & à ma façon : commis par gents , qui s'en fioyent à moy , & qui ne me pressoyent pas , & me cognoissoyent. Car encore tirent les experts , quelque service d'un cheval restif & poussif.

Mon enfance mesme a été conduicte Naturæ

ment délicat,
& nonchalant.

d'une façon molle & libre, & lors même exempte de subjection rigoureuse. Tout cela m'a donné une complexion delicate & incapable de sollicitude; jusques là, que j'ayme qu'on me cache mes pertes, & les desordres qui me touchent. Au chapitre de mes mises, je loge ce que ma nonchalance me couste à nourrir & entretenir :

[r] — *Hæc nempe supersunt,*

Quæ dominum fallunt, quæ prosunt furibus.

J'ayme à ne sçavoir pas le compte de ce que j'ay, pour sentir moins exactement ma perte. Je prie ceux qui vivent avec moy, où l'affection leur manque, & les bons effects, de me piper & payer de bonnes apparences. A faute d'avoir assez de fermeté, pour souffrir l'importunité des accidens contraires, auxquels nous sommes subjects; & pour ne me pouvoir tenir tendu à regler & ordonner les affaires, je nourris autant que je puis en moy cett' opinion, m'abandonnant du tout à la fortune, de prendre toutes choses au pis: & ce pis-là,

[r] Surplus, qui échappe aux yeux du Maître, & dont les voleurs s'accoutument. *Horat. L. I. Epist. 6. vs. 45, &c.* Ici Montaigne détourne les paroles d'Horace de leur vrai sens, pour les adapter à sa pensée.

me refoudre à le porter doucement & patiemment. C'est à cela seul, que je travaille, & le but auquel j'achemine tous mes discours. A un danger, je ne songe pas tant comment j'en eschapperay. Quand j'y demeurerois, que seroit-ce ? Ne pouvant regler les evenemens, je me regle moy-mesme : & m'applique à eux, s'ils ne s'appliquent à moi. Je n'ay guere d'art pour sçavoir gauchir la fortune, & luy eschapper, ou la forcer ; & pour dresser & conduire par prudence les choses à mon poinct. J'ay encore moins de tolerance, pour supporter le soing aspre & penible qu'il faut à cela. Et la plus penible assiette pour moy, c'est estre suspens és choses qui pressent, & agité entre la crainte & l'esperance.

Le deliberer, voire és choses plus legeres, m'importune. Et sens mon esprit plus empesché à souffrir le branle, & les secousses diverses du doute, & de la consultation, qu'à se rasseoir & resoudre à quelque party que ce soit, après que la chance est livrée. Peu de passions m'ont troublé le sommeil, mais des deliberations, la moindre me le trouble. Tout ainsi que des chemins, j'en evite volontiers les costez pendants & glif-

*Ennemi de la
deliberation.*

542 ESSAIS DE MONTAIGNE,
sans, & me jette dans le battu, le plus
boüeux, & enfondrant, d'où je ne puis-
se aller plus bas, & y cherche seurté:
Aussi j'ayme les malheurs tous purs,
qui ne m'exercent & tracassent plus,
après l'incertitude de leur rabillage: &
qui du premier saut me poussent droic-
tement en la souffrance.

(f) *Dubia plus torquent mala.*

Aux evenemens, je me porte virilement,
en la conduicte puerilement. L'horreur
de la cheute me donne plus de fiebvre
que le coup. Le jeu ne vaut pas la chan-
delle. L'avaritieux a plus mauvais com-
pte de sa passion, que n'a le pauvre:
& le jaloux, que le cocu. Et y a moins
de mal souvent, à perdre sa vigne,
qu'à la plaider. La plus basse marche,
est la plus ferme: c'est le siege de la
constance: Vous n'y avez besoing que
de vous: Elle se fonde là, & appuye
toute en soy. Cet exemple d'un Gentil-
homme que plusieurs ont cogneu, a-il
pas quelque air Philosophique? Il se
maria bien avant en l'aage, ayant passé
en bon compaignon sa jeunesse, grand

[f] Ce sont les maux incertains qui me tour-
mentent le plus. *Senec. Agamemn. Act. III. Sc. I.*
27. 29.

diseur, (28) grand gaudisseur. Se souvenant combien la matiere de cornardise luy avoit donné dequoy parler & se moquer des autres : pour se mettre à couvert , il espousa une femme , qu'il print au lieu , où chacun en trouve pour son argent, & dressa avec elle ses alliances : Bon jour putain , bon jour cocu : & n'est chose dequoy plus souvent & ouvertement , il entretenist chez luy les survenans , que de ce sien dessein : par où il bridait les occultes caquets des moqueurs , & esmoussoit la poincte de ce reproche.

Quant à l'ambition, qui est voisine de la presumption, ou fille plustost, il eust fallu pour m'avancer, que la Fortune me fust venu querir par le poing : car de me mettre en peine pour un'esperance incertaine, & me soubmettre à toutes les difficultez, qui accompagnent ceux qui cherchent à se pousser en credit, sur le commencement de leur progres, je ne l'eusse sceu faire :

*Dégouré de
l'ambition
par l'incertitude qui
l'accompagne.*

[t] *spem pretio non emo.*

(28) Grand railleur. — GAUDIR, c'est, dit Nicot, se moquer par jeu & en riant. Au 3^{me}. Livre d'AMADIS, Ch. IV. Reprindrent leur chemin gaudissans l'un l'autre d'avoir esté ainsi deceus par la malice des femmes.

[t] Je n'achete pas l'esperance, à beaux deniers comptans. Terent. Adelph. Act. II. Sc. 2. vs. 11.

544 ESSAIS DE MONTAIGNE,

Je m'attache à ce que je voy, & que je tiens; & ne m'eslongne guere du port:

[u] *Alter remus aquas, alter tibi radat arenas.*

Et puis, on arrive peu à ces advancements, qu'en hazardant premierement le sien: Et je suis d'advis, que si ce qu'on a, suffit à maintenir la condition en laquelle on est nay, & dressé: c'est folie d'en lascher la prise, sur l'incertitude de l'augmenter. Celuy à qui la fortune refuse de quoy planter son pied; & establir un estre tranquille & reposé, il est pardonnable s'il jette au hazard ce qu'il a, puis qu'ainsi comme ainsi la nécessité l'envoie à la queste.

[x] *Capienda rebus in malis praecepta via est.*

Et j'excuse plustost un cadet, de mettre la legitime au vent, que celui à qui l'honneur de la maison est en charge, qu'on ne peut point voir necessiteux qu'à sa faute. J'ay bien trouvé le chemin plus court & plus aisé, avec le conseil de mes bons amis du temps pas-

[u] Suivant ce conseil de Properce, L. III. Eleg. III. vs. 23. *Touche l'eau d'une rame; & de l'autre le sable.*

[x] Dans le malheur, les resolutions les plus hardies sont les meilleures. *Senec. Agamemn. Act. II. vs. 47.*

fé, de me défaire de ce desir, & de me tenir coy :

[y] *Cui sit conditio dulcis, sine pulvere palma :*

jugeant aussi bien sainement, de mes forces, qu'elles n'estoient pas capables de grandes choses : & me souvenant de ce mot du feu Chancelier *Olivier*, que les François semblent les guenons, qui vont grimpant contremont un arbre, de branche en branche, & ne cessent d'aller, jusques à ce qu'elles soyent arrivées à la plus haute branche : & y montrent le cul, quand elles y sont,

[z] *Turpe est quod nequeas capiti committere pondus,*

Et pressum inflexo mox dare terga genu.

Les qualitez mesmes qui sont en moy non reprochables, je les trouvois inutiles en ce siecle. La facilité de mes mœurs, on l'eust nommée lascheté & foiblesse : la foy & la conscience s'y fussent trouvées scrupuleuses & superstitieuses : la franchise & la liberté, im-

Siecle où naquit Monragne, nullement convenable à son humeur.

[y] *Gouïrant, sans rien risquer, une douce victoire.*
Horat. L. I. Epist. I. vs. 51.

[y] Il est honteux de se charger la tête d'un fardeau qu'on ne sauroit porter, & de plier aussi-tôt le genou pour le mettre bas & prendre la fuite.
Propert. L. III. Eleg. 9. vs. 5, 6.

546 ESSAIS DE MONTAIGNE,
portune, inconsiderée & temeraire. A
quelque chose sert le mal'heur. Il fait
bon naistre en un siecle fort depravé :
car par comparaison d'autrui, vous
estes estimé vertueux à bon marché. Qui
n'est que parricide en nos jours & sa-
crilege, il est homme de bien & d'ho-
neur.

[a] *Nunc si depositum non inficiatur amicus,
Si reddat veterem cum totâ arugine so-
lem,
Prodigiosa fides, & Thuscis digna libellis,
Quaque coronatâ lustrari debeat agnâ.*

Et ne fut jamais temps & lieu, où il y
eust pour les Princes loyer plus certain
& plus grand, proposé à la bonté, &
à la justice. Le premier qui s'avisera de
se pousser en faveur, & en credit par
cette voye-là, je suis bien deceu si à
bon compte il ne devance ses compai-
gnons. La force, la violence, peuvent
quelque chose: mais non pas tousjours
tout. Les Marchands, les Juges de vil-
lage, les Artisans, nous les voyons al-

[a] A présent si votre Ami ne vous nie point le
Depôt que vous lui aviez confié, & qu'il vous res-
tituë votre bourse & votre argent, cette bonne foi
passe pour une espece de prodige, dont il faut con-
server la memoire dans les Livres sacrez de nos
Pontifes, & qui doit être purifié par le sacrifice
d'une Brebis. *Juvenal. Sat. XIII. vs. 60, &c.*

ler à pair de vaillance & science militaire, avec la Noblesse. Ils rendent des combats honorables & publics & privez : ils battent, ils defendent villes en nos guerres presentes. Un Prince estouffe sa recommandation emmy cette presse. Qu'il reluise d'humanité, de verité, de loyauté, de temperance, & sur tout de justice : marques rares, incognuës & exilées : C'est la seule volonté des peuples dequoy il peut faire ses affaires : & nulles autres qualitez ne peuvent attirer leur volonté comme celles-là : leur estans les plus utiles. [b] *Nihil est tam popolare quàm bonitas*. Par cette proportion je me fusse trouvé grand & rare : Comme je me trouve pygmée & populaire, à la proportion d'aucuns siecles passez : Ausquels il estoit vulgaire, si d'autres plus fortes qualitez n'y concurreoient, (29) de veoir un hom-

[b] Il n'y a rien de si populaire que la bonté. Cic. pro Ligario, c. 12.

(29) Ici Montagne a voulu se caracteriser lui-même, quoi-qu'il ne le fasse pas d'une maniere si directe & si distincte que dans l'Edition in 4to de 1588. où il avoit dit expressement, p. 277. *Par cette proportion j'eusse esté moderé en mes vengeances, mol au resentiment des offences, très-constant & religieux en l'observance de ma parolle : ny double ny souple, ny accommodant ma foy à la volonté d'autrui & aux occasions : j'eusse plustost laissé rompre le col aux affaires, que de plier ma foy & ma conscience à leur service.*

548 ESSAIS DE MONTAIGNE,
me moderé en ses vengeances, mol au
ressentiment des offences, religieux en
l'observance de sa parolle: ny double,
ny souple, ny accomodant sa foy à la
volonté d'autruy & aux occasions:
plustost lairroi-je rompre le col aux
affaires, que de plier ma foy pour leur
service.

*Diffimula-
tion, Vice
odieux pour
lequel Mon-
tagne avoit
une extrême
aversion.*

Car quant à cette nouvelle vertu de
faintise & dissimulation, qui est à cet-
t'heure si fort en credit, je la hay ca-
pitalelement: & de tous les vices, je n'en
trouve aucun qui tesmoigne tant de las-
cheté & bassesse de cœur. C'est un' hu-
meur couiarde & servile de s'aller des-
guiser & cacher sous un masque, & de
n'oser se faire veoir tel qu'on est. Par là
nos hommes se dressent à la perfidie.
Estans duiets à produire des parolles
fausses, ils ne font pas conscience d'y
manquer. Un cœur genereux ne doit
point desmentir ses pensées: il se veut
faire voir jusques au dedans: tout y est
bon, ou aumoins, tout y est humain.
Aristote estime (30) office de magnani-
mité, hayr & aymer à descouvert: ju-
ger, parler avec toute franchise: & au
prix de la verité, ne faire cas de l'ap-
probation ou reprobation d'autruy.

(30) Ethic. ad Nicom. L. IV. c. 8.

Apollonius disoit (31) que *c'estoit aux serfs de mentir, & aux libres de dire verité*. C'est la premiere & fondamentale partie de la vertu : Il la faut aymer pour elle-mesme. Celuy qui dit vray, parce qu'il y est d'ailleurs obligé, & parce (32) qu'il sert : & qui ne craint point à dire mensonge, quand il n'importe à personne, il n'est pas veritable suffisamment. Mon ame de sa complexion refuit la menterie, & hait mesme à la penser. J'ay un' interne vergogne & un remors piquant, si par fois elle m'eschappe, comme par fois elle m'eschappe, les occasions me surprenans & agitants * impremeditement. Il ne faut pas tousjours dire tout, car ce seroit fortise : Mais ce qu'on dit, il faut qu'il soit tel qu'on le pense : autrement, c'est meschanceté. Je ne sçay qu'elle commodité ils attendent de se faindre & contrefaire sans cesse : si ce n'est, de

(31) *Ψεύδεται ἀρετῆς, ἀλήθεια γερ-
ναιον*. Philostrat. p. 409. Ed. Olearii. an. 1709

(32) *Que cela lui est utile, qu'il y trouve quelque avantage.*

* *A l'improvisite, avant que d'y avoir pensé. — si impremedice, qu'on trouve dans Cotgrave, a jamais été en usage, Montagne en a peut-être fait ri-
que son impremedirement, qui n'a pas fait fortune, si je ne me trompe, quoi qu'assez expressif, & très-facile à entendre.*

n'en estre pas creus, lors mesmes qu'ils disent verité. Cela peut tromper une fois ou deux les hommes : mais de faire profession de se tenir couvert : & se vanter, comme ont faict aucuns de nos Princes, qu'ils jetteroient leur chemise au feu, si elle estoit participante de leurs *vrayes intentions*, qui est un mot de l'ancien Metellus Macedonicus (33) : & que † qui ne sçait se faindre, ne sçait pas regner : c'est tenir advertis ceux qui ont à les pratiquer que ce n'est que piperie & mensonge qu'ils disent.

[c] *Quo quis versutior & callidior est, hoc inuisior & suspectior, detractâ opinionione probitatis.* Ce seroit une grande simpleesse à qui se lairroit amuser ny au visage ny aux paroles de celui qui fait estat d'estre tousjours autre au dehors, qu'il n'est au dedans : comme faisoit Tibere. Et ne sçay quelle part telles gens peuvent avoir au commerce des hommes, ne produisans rien qui soit receu pour comptant. Qui est desloyal envers la verité, l'est aussi envers le mensonge.

33 *Aurelius Victor*, De Vir. Illustr. c. 61.

† Maxime favorite de Louis XI.

[c] Plus un homme est fin & adroit, plus il est odieux & suspect, dès qu'il vient à perdre la reputation d'homme de bien. *Cic. De Offic. L. II. c. 9.*

Ceux qui de nostre temps ont considéré en l'establissement du devoir d'un Prince, le bien de ses affaires seulement ; & l'ont preferé au soing de sa foy & conscience, diroyent quelque chose à un Prince, de qui la fortune auroit rangé à tel poinct les affaires, que pour tout jamais il les peust establir par un seul manquement & faute à sa parole. Mais il n'en va pas ainsi. On rechet souvent en pareil marché : on fait plus d'une Paix, plus d'un Traité en sa vie. Le gain, qui les convie à la premiere desloyauté (& quasi tous-jours il s'en presente, comme à toutes autres meschancetez) les sacrileges, les meurtres, les rebellions, les trahisons, s'entreprennent pour quelque espece de fruit. Mais ce premier gain apporte infinis dommages suyvants : jettant ce Prince hors de tout commerce, & de tout moyen de negotiation par l'exemple de cette infidelité. Solyman de la race des Ottomans, race peu soigneuse de l'observance des promesses & (34) paches, lors que de mon enfance, il fit descendre son armée à Otrante,

*Combien il
importe aux
Princes de
fuir la four-
berie.*

(34) *C'est-à-dire, accords, traitez, & paches, comme on a mis dans les dernieres Editions. Pache est encore en usage à Geneve & dans le Pais de Gex.*

552 ESSAIS DE MONTAIGNE,
ayant sceu que Mercurin de Gratinare,
& les habitants de Castro, estoient de-
tenus prisonniers, après avoir rendu
la Place, contre ce qui avoit esté ca-
pitulé par ses gents avec eux, manda
qu'on les relaschaft : & qu'ayant en
main d'autres grandes entreprises en
cette contrée-là, cette desloyauté, quoy
qu'elle eust apparence d'utilité presente,
luy apporteroit pour l'advenir, un des-
cri & une deffiance d'infini prejudice.

*Montagne
naturelle-
ment ouvert
& libre avec
les Grands.*

Or de moy j'ayme mieux estre im-
portun & indiscret, que flatteur & dis-
simulé. J'advouë qu'il se peut mesler
quelque poincte de fierté, & d'opi-
niastreté à se tenir ainsi entier & ouvert
comme je suis sans consideration d'au-
truy. Et me semble que je deviens un
peu plus libre, où il le faudroit moins
estre : & que je m'eschauffe par l'oppo-
sition du respect. Il peut estre aussi,
que je me laisse aller après ma nature à
faute d'art. Presentant aux Grands cet-
te mesme licence de langue, & de con-
tenance que j'apporte de ma maison :
je sens combien elle decline vers l'in-
discretion & incivilité : Mais outre ce
que je suis ainsi faict, je n'ay pas l'es-
prit assez souple pour gauchir à une
prompte demande, & pour en eschap-
per

per par quelque destour : ny pour feindre une verité, ny assez de memoire pour la retenir ainsi feinte : ny certes assez d'assurance pour la maintenir : & fais le brave par foiblesse. Parquoy je m'abandonne à la nayfveté, & à tousjours dire ce que je pense, & par complexion, & par dessein : laissant à la fortune d'en conduire l'evenement. Aristippus disoit, le principal fruit, qu'il eust tiré de la Philosophie, estre, (35) *qu'il parloit librement & ouvertement à chacun.*

C'est un outil de merveilleux service, que la memoire, & sans lequel le jugement fait bien à peine son office : elle me manque du tout. Ce qu'on me veut proposer, il faut que ce soit à parcelles : car de respondre à un propos, où il y eust plusieurs divers chefs, il n'est pas en ma puissance. Je ne scaurois recevoir (36) une charge sans tablettes : Et quand j'ay un propos de consequence à tenir, s'il est de longue haleine, je suis reduit à cette vile & miserable necessité, d'apprendre par cœur mot à mot ce que j'ay à dire :

Avoir la memoire forte infidelle.

(35) Τὸ δύνανθαι πᾶσι θαρρύντως ομιλεῖν.
Diog. Laërce dans la Vie d'Aristippe, L.II. Segm. 68.

(36) Une Commission.

autrement je n'auroy ny façon, ny assurance, estant en crainte que ma memoire vinst à me faire un mauvais tour. Mais ce moyen m'est non moins difficile. Pour apprendre trois vers, il m'y faut trois heures. Et puis en un propre ouvrage la liberté & autorité de remuer l'ordre, de changer un mot, variant sans cesse la matiere, la rend plus malaisée à arrester en la memoire de son Autheur. Or plus je m'en desie, plus elle se trouble : elle me sert mieux par rencontre : il faut que je la sollicite nonchalamment : car si je la presse, elle s'estonne : & depuis qu'ell'a commencé à chanceler, plus je la sonde, plus elle s'empestre & embarrasse : elle me sert à son heure, non pas à la mienne.

Eroit ennemi de toute obligation & contrainte.

Cecy que je sens en la memoire, je le sens en plusieurs autres parties. Je suis le commandement, l'obligation, & la contrainte. Ce que je fais aysément & naturellement, si je m'ordonne de le faire, par une expresse & prescrite ordonnance, je ne sçay plus le faire. Au corps mesme, les membres qui ont quelque liberté & jurisdiction plus particuliere sur eux, me refusent par fois leur obeysance, quaud je les destine & attache à certain poinct & heure de

service necessaire. Cette preordonnance contraincte & tyrannique les rebute : ils se croupissent d'effroy ou de despit, & se transissent. Autresfois estant en lieu où c'est discourtoisie barbaresque, de ne respondre à ceux qui vous convient à boire : quoy qu'on m'y traitast avec toute liberté, j'essayay de faire le bon compaignon, en faveur des Dames qui estoient de la partie, selon l'usage du pays. Mais il y eut du plaisir : car cette menasse & preparation, d'avoir à m'efforcer outre ma coustume, & mon naturel, m'estoupa de maniere le gosier, que je ne sceus avaller une seule goutte : & fus privé de boire, pour le besoing mesme de mon repas. Je me trouvay saoul & defalteré, par tant de breuvage que mon imagination avoit preoccupé. Cet effect est plus apparent en ceux qui ont l'imagination plus vehemente & puissante : mais il est pourtant naturel : & n'est aucun qui ne s'en ressentent aucunement. On offroit à un excellent archer condamné à la mort, de luy sauver la vie, s'il vouloit faire voir quelque notable preuve de son Art : il refusa de s'en essayer, craignant que la trop grande contention de sa volonté, luy fist fourvoyer la main, & qu'au

556 ESSAIS DE MONTAIGNE,
lieu de sauver sa vie, il perdist encore
la reputation qu'il avoit acquise au ti-
rer de l'arc. Un homme qui pense ail-
leurs, ne faudra point, à un pouce près,
de refaire tousjours un mesme nombre
& mesure de pas, au lieu où il se pro-
mene : mais s'il y est avec attention de
les mesurer & compter, il trouvera que
ce qu'il faisoit par nature & par hazard,
il ne le fera pas si exactement par des-
sein.

*Combien la
memoire de
Montaigne
estoit defec-
tueuse.*

Ma librairie, qui est des belles entre
les librairies de village, est assise à un
coin de ma maison : s'il me tombe en
fantasie chose que j'y vueille aller cher-
cher ou escrire, de peur qu'elle ne m'es-
chappe en traversant seulement ma cour,
il faut que je la donne en garde à quel-
qu'autre. Si je m'enhardis en parlant,
à me destourner tant soit peu, de mon
fil, je ne faux jamais de le perdre : qui
fait que je me tiens en mes discours,
contrainct, sec, & resserré. Les gens,
qui me servent, il faut que je les appelle
par le nom de leurs charges, ou de leur
pays : car il m'est tres-malaisé de rete-
nir des noms. Je diray bien qu'il a trois
syllabes, que le son en est rude, qu'il
commence ou termine par telle lettre :
Et si je durois à vivre long temps, je

ne croy pas que je n'oubliaſſe mon nom propre, comme ont faiët d'autres. Meſſala Corvinus (37) fut deux ans n'ayant trace aucune de memoire : ce qu'on dit auſſi de George Trapezonce. Et pour mon intereſt, je rumine ſouvent, quelle vie c'eſtoit que la leur : & ſi ſans cette piece, il me reſtera aſſez pour me ſouſtenir avec quelque aiſance : Et y regardant de près, je crains que ce defaut, ſ'il eſt parfaët, perde toutes les fonctions de l'ame.

[d] *Plenus rinarum ſum, hæc atque illæc perſuo.*

Il m'eſt advenu plus d'une fois, d'oublier le mot que j'avois trois heures auparavant donné ou receu d'un autre : & d'oublier où j'avoy caché ma bourſe, quoy qu'en die (38) Cicero. Je m'ayde à perdre, ce que je ſerre particuliere-
ment. [e] *Memoria certè non modò Philoſophiam, ſed omnis vitæ uſum,*

(37) Pline dit abſolument, que Meſſala Corvinus oublia ſon nom, *Hiſt. Nat. L. VII. c. 24.*

[d] Je ſuis comme un Vaſe felé, je ne puis rien retenir. *Terent. in Eunuch. Act. I. ſc. 2. vſ. 25.*

(38) *De Senectute, c. 7. Nec verò quemquam ſenum audivi oblitum, quo loco theſaurum obruiſſet.*

[e] Certainement la Memoire renferme, non ſeulement la Philoſophie, mais particulièrement auſſi les Arts, & tout ce qui appartient à l'uſage de la vie. *Cic. Acad. Quæſt. L. IV. c. 7.*

omnèsque artes, una maxime continet.
 C'est le receptacle & l'estuy de la Science, que la memoire : l'ayant si deffail-
 lante je n'ay pas fort à me plaindre, si
 je ne sçay guere. Je sçay en general le
 nom des Arts, & ce dequoy ils traic-
 tent, mais rien au delà. Je feuillète les
 Livres, je ne les estudie pas. Ce qui
 m'en demeure, c'est chose que je ne
 reconnoy plus estre d'autrui : C'est ce-
 la seulement dequoy mon jugement a
 faict son profit, les discours & les ima-
 ginations, dequoy il s'est imbu. L'Au-
 theur, le lieu, les mots, & autres cir-
 constances, je les oublie incontinent :
 Et suis si excellent en l'oubliance, que
 mes escripts mesmes & compositions, je
 ne les oublie pas moins que le reste.
 On m'allegue tous les coups à moy-
 mesme, sans que je le sente. Qui voudroit
 sçavoir d'où sont les vers & exemples,
 que j'ay icy entassez, me mettroit en
 peine de le luy dire : & si ne les ay
 mendiez qu'és portes cognuës & fameu-
 ses : ne me contentant pas qu'ils fussent
 riches, s'ils ne venoyent encore de
 main riche & honorable : l'autorité
 (39) y concurre quant & la raison. Ce

(39) C'est-à-dire, que l'autorité y concoure avec la
 raison. Dans l'Edition de Jean Perier pas, 1611. à Pa-

n'est pas grande merveille si mon Livre suit la fortune des autres Livres : & si ma memoire (40) desempare ce que j'escry, comme ce que je ly : & ce que je donne, comme ce que je reçois.

*Caractere de
l'Esprit de
Montagne.*

Outre le deffaut de la memoire, j'en ay d'autres, qui aydent beaucoup à mon ignorance. J'ay l'esprit tardif, & mouffe, le moindre nuage luy arreste sa poincte : en façon que (pour exemple) je ne luy proposay jamais enigme si aisé, qu'il sceust desveloper. Il n'est si vaine subtilité qui ne m'empesche : Aux jeux, où l'esprit a sa part, des échets, des cartes, des dames, & autres, je n'y comprends que les plus grossiers traicts. L'apprehension, je l'ay lente & embrouillée : mais ce qu'elle tient une fois, elle le tient bien, & l'embrasse bien universellement, estroitement & profondement, pour le temps qu'elle le tient. J'ay la veüe longue, saine & entiere, mais qui se lasse aisément au travail, & se charge. A cette occasion je ne puis avoir long commer-

ris, il y a ici *concure*, & dans les dernieres, *concoure*. — Je croi que le mot de *concourir* étoit encore tout nouveau, du temps de Montagne, parce qu'il ne se trouve ni dans *Nicor*, ni dans *Corgrave*.

(40) *Desemparer*, c'est-à-dire, *delaisser*, *abandonner*, *Nicot*.

ce avec les livres, que par le moyen du service d'autrui. Le jeune Plin instruit ceux qui ne l'ont essayé, (41) combien ce retardement est important à ceux qui s'adonnent à cette occupation. Il n'est point une si chetive & brutale, en laquelle on ne voye reluire quelque faculté particulière: il n'y en a point de si ensevelie, qui ne face une faillie par quelque bout. Et comment il advienne qu'une ame aveugle & endormie à toutes autres choses, se trouve vive, claire, excellente, à certain particulier effect, il s'en faut enquerir aux maîtres,

Son ignorance à l'égard des choses les plus vulgaires.

Mais les belles ames, ce sont les ames universelles, ouvertes, & prestes à tout.

(41) Si je ne me trompe, Montaigne a ici en vue l'Épître Cinquième de Plin, L. III. où cet illustre Romain rendant compte à un de ses Amis de la manière dont le vieux Plin son Oncle employoit son temps à l'étude, il remarque entr'autres choses, » qu'un jour un de ses Amis qui assistoit avec son » Oncle à la lecture d'un Livre, ayant arrêté le » Lecteur pour l'obliger à repeter quelques mots » qu'il avoit mal prononcez, son Oncle lui dit sur » cela, N'aviez vous pas bien compris la chose ? » Sans doute, répondit son Ami: Et pourquoi » donc, reprit-il, l'avez-vous empêché de continuer: voilà plus de dix lignes que nous avons » perduës par votre interruption. Tant il étoit bon ménager du temps. — *Huic avunculum meum dixisse, Intellexeras nempe? Quum ille adnuisset, Cur ergo revocabas? Decem amplius versus hac tuâ interpellatione perdidimus. Tanra erat parcimonia temporis.*

si non instruites, au moins instruisables. Ce que je dy pour accuser la mienne : car soit par foiblesse ou nonchalance (& de mettre à nonchaloir ce qui est à nos pieds, ce que nous avons entre mains, ce qui regarde de plus près l'usage de la vie, c'est chose bien esloignée de mon dogme) il n'en est point une si inepte & si ignorante que la mienne, de plusieurs telles choses vulgaires, & qui ne se peuvent sans honte ignorer. Il faut que j'en conte quelques exemples : je suis né & nourry aux champs, & parmy le labourage : j'ay des affaires, & du mesnage en main, depuis que ceux qui me devançoient en la possession des biens que je jouys, m'ont quitté leur place. Or je ne sçay conter ny (*) à get, ny à plume : la pluspart de nos monnoyes je ne les connoy pas : ny ne sçay la difference del'un grain à l'autre, ny en la terre, ny au grenier, si elle n'est pastrop apparente : ny à peine celle d'entre les choux & les laiëtues de mon jardin. Je n'entends pas seulement les noms des premiers outils du mesnage, ny les plus grossiers principes de l'Agriculture, & que

* *Avec des jettons.* — On écrit à présent *jet*, & ce mot est encore en usage, pour signifier *calcul*. Le *jet* à la plume, dit *Richeler*, est plus sûr que celui des jettons.

362 ESSAIS DE MONTAIGNE,
 les enfans sçavent : Moins aux Arts me-
 chaniques, (42) en la trafique, & en
 la cognoissance des marchandises, di-
 versité & nature des fruiçts, des vins,
 des viandes : ny à dresser un oiseau,
 ny à medeciner un cheval, ou un chien.
 Et puisqu'il me faut faire la honte toute
 entiere, il n'y a pas un mois qu'on me
 surprint ignorant dequoy le levain ser-
 voit à faire du pain; & que c'estoit
 que faire cuver du vin. On conjectu-
 ra (43) anciennement à Athenes une
 aptitude à la mathematique, en celuy
 à qui on voyoit ingenieusement agen-
 cer & fagotter une charge de broissail-
 les. Vrayement on tireroit de moy une
 bien contraire conclusion; car qu'on

(42) Ou au trafic, comme on a mis dans les
 dernieres Editions.

(43) Si Montagne cite ceci de memoire, comme
 il y a grande apparence, il s'est mepris en fixant le
 Fait à Athenes : car selon Diogene Laërce, L. IX.
 Segm. 53. ce fut *Protagore* d'Abdere, que Demo-
 crité jugea capable des Sciences les plus sublimes
 en lui voyant agencer artistement des fagots, de
 sorte qu'il prit soin de les lui enseigner lui-même.
 On seroit porté à croire, que tout cela doit s'être
 passé non à Athenes, mais à Abdere qui étoit la Pa-
 trie de Democrite & de Protagore, encore qu'on
 ne le sût point d'ailleurs. *Aulugelle* nous le dit ex-
 pressément, L. V. c. 3. *Is Protagoras) de proximo*
rure in Abderam oppidum, cujus popularis fuit,
sandices ligni plurimos funiculo brevi circumdatos por-
tabat : rum forte Democritus Civitatis ejusdem ci-
vis, — quum egraderetur extra urbem, &c.

me donne tout l'apprest d'une cuisine, me voila à la faim. Par ces traits de ma confession, on en peut imaginer d'autres à mes despens; Mais quel que je me face cognoistre, pourveu que je me face cognoistre tel que je suis, je fay mon effect. Et si ne m'excuse pas, d'oser mettre par escrit des propos si bas & frivoles que ceux-cy. La bassesse du sujet m'y contrainct. Qu'on accuse si on veut mon project, mais mon progres, non. Tant y a que sans l'avertissement d'autrui, je voy assez le peu que tout cecy vaut & poise, & la folie de mon dessein. C'est prou que mon jugement ne se defferre point, duquel ce sont icy les Essais.

[f] *Nasutus sis usque licet, sis denique nasus,*

(f) Soyez le meilleur critique du monde : confondez par vos plaisanteries Latinus lui-même, ce fin railleur, vous ne sauriez jamais dire pis de mes reveries que ce que j'en ai dit moi-même. A quoi bon vous tourmenter pour y trouver dequoi mordre? Exercez votre talent sur quelque chose de plus solide. Pour ne pas perdre votre peine, repandez votre venin sur ceux qui s'admirent eux-mêmes : car pour moi je sai que tout ceci n'est rien. *Martial. L. XIII. Epigr. 2.* J'ai eu soin d'exprimer le sens de cette Epigramme sans m'attacher scrupuleusement aux paroles, qui, à mon avis, servent plutôt à la défigurer qu'à l'orner, tant elles sont recherchées, & peu naturelles. La naïveté des pensées, & cette aimable simplicité d'expression, qui rendent *Caerule* si charmant, sont des beautés qu'on trouve rarement dans *Martial*.

564 ESSAIS DE MONTAIGNE,

*Quantum noluerit ferre rogatus Atlas:
Et possis ipsum tu deridere Latinum,
Non potes in nugas dicere plura meas,
Ipse ego quàm dixi: quid dentem dente
iuvabit
Rodere? carne opus est, si satur esse velis.
Ne perdas operam, qui se mirantur, in illos
Virus habe: nos hac novimus esse nihil.*

Je ne suis pas obligé à ne dire point de sottises, pourveu que je ne me trompe pas à les cognoistre: Et de faillir à mon escient, cela m'est si ordinaire, que je ne faux guere d'autre façon: je ne faux guere fortuitement. C'est peu de chose de prester à la temerité de mes humeurs les actions ineptes, puisque je ne me puis pas deffendre de prester ordinairement les vicieuses.

*Montaigne
droit natu-
rellement ir-
résolu.*

Je vis un jour à Barleduc, qu'on presentoit au Roy François second, pour la recommandation de la memoire de René Roy de Sicile, un portraict qu'il avoit luy-mesme fait de soy. Pourquoi n'est-il loisible de mesme à un chacun, de se peindre de la plume, comme il se peignoit d'un * creon? Je ne veux donc pas oublier encore cette cicatrice, bien mal propre à produire en public. C'est l'irresolution: defaut tres-incommode

* Crayon.

à la negociation des affaires du monde. Je ne sçay pas prendre party ès entreprinſes douteuſes :

[g] *Ne ſi, ne no, nel cor mi ſuona intero.*

Je ſçay bien ſouſtenir une opinion, mais non pas la choiſir. Parce qu'ès choſes humaines, à quelque bande qu'on panche, il ſe preſente force apparences, qui nous y confirment : & le Philoſophe Chryſippus diſoit, (44) qu'il ne vouloit apprendre de Zenon & Cleanthes ſes maiſtres, que les dogmes ſimplement : car quant aux preuves & raiſons, il en fourniroit aſſez de luy-meſme. De quelque coſté que je me tourne, je me fournis tousjours aſſez de cauſe & de vrayſemblance pour m'y maintenir : Ainſi j'arreſte chez moy le doute, & la liberté de choiſir, juſques à ce que l'occaſion me preſſe : Et lors, à confeſſer la verité, (45) je jeſte le plus ſouvent

(g) *Le cœur ne me dit, ni oui ni non.* Petrarque, dans un Sonnet qui commence, *Amor mi manda quel dolce penſero*, &c. p. 208. Edit. di Gabriel Giolito, in 12mo in Vinegia, an. 1557.

(44) Diog. Laërce dans la Vie de Chryſippe, L. VII. Segm. 179. Πολλάκις ἔλεγε μόνῃς τῆς τῶν δογματῶν διδασκαλίας χρῆζειν, τὰς δὲ ἀποδείξεις αὐτὸν εὕρισκεν.

(45) Cette expreſſion, fondée ſur ce que font ceux qui ne ſachant qu'à porter leurs pas, jettent une

la plume au vent, comme on dit, & m'abandonne à la mercy de la fortune. Une bien legere inclination & circonstance m'emporte.

[h] *Dum in dubio est animus, paulo momento
huc,
illuc impellitur.*

L'incertitude de mon jugement est si également balancée en la pluspart des occurences, que je compromettrois volontiers à la decision du sort & des dets. Et remarque avec grande consideration de nostre foiblesse humaine, les exemples que l'histoire divine mesme nous a laissé de cet usage, de remettre à la fortune & au hazard, la determination des eslections és choses douteuses: [i] *Sors cecidit super Matthiam*. La Raison humaine est un glaive double & dangereux. Et en la main mesme de Socrates son plus intime & plus familier amy, (46) voyez à quants de bouts c'est un plume en l'air pour aller du côté qu'elle sera emportée par le vent, veut dire ici, comme Montaigne l'a expliqué lui-même, s'abandonner à la merci de la fortune.

[h] Lorsque l'Esprit est dans le doute, le moindre poids le détermine d'un côté ou d'autre. *Tervent. Andr. Act. I. sc. 3. vs. 32.*

[i] *Le sort tomba sur Matthias. Act. Apost. c. 1. vs. 26.*

(46) Ou voyez, combien ce baston a de bouts: & c'est

baston. Ainsi, je ne suis propre qu'à
suyvre, & me laisse aysément empor-
ter à la foule : Je ne m'en fie pas assez en
mes forces, pour entreprendre de com-
mander, ny guider. Je suis bien aysé
de trouver mes pas tracez par les au-
tres. S'il faut courre le hazard d'un
choix incertain, j'ayme mieux que ce
soit sous tel, qui s'assure plus de ses
opinions, & les espouse plus que je ne
fay les miennes, auxquelles je trouve le
fondement & le plant glissant.

Et si ne suis pas trop facile pourtant Peu favora-
ble au chan-
gement par
raport aux
affaires poli-
tiques.
au change, d'autant que j'appерçois aux
opinions contraires une pareille foibles-
se. [k] *Ipsa consuetudo assentiendi peri-
culosa esse videtur, & lubrica.* Notam-
ment aux affaires politiques, il y a un
beau champ ouvert au bransle & à la
contestation :

[l] *Iusta pari premitur veluti cum pondere
libra,*

*Prona nec hac plus parte sedet, nec surgit
ab illâ.*

comme on a mis dans les dernières Editions.

[k] Il semble même que la coutume de pronon-
cer des jugemens décisifs, est un pas dangereux &
glissant. *Cic. Acad. Quæst. L. IV. c. 21.*

[l] Comme lorsque les deux bassins d'une ba-
lance pressés d'un poids égal, ne panchent pas plus
d'un côté que de l'autre. *Tibull. L. IV. Panegy. ad
Messalam, vs. 41, 42.*

568 ESSAIS DE MONTAIGNE,

Les discours de Machiavel, pour exemple, estoient assez solides pour le subject, si y a-il eu grand' aïssance à les combattre : & ceux qui l'ont faict, n'ont pas laissé moins de facilité à combattre les leurs. Il se trouveroit tousjours à un tel argument, dequoy y fournir responses, dupliques, repliques, tripliques, quadrupliques, & cette infinie contexture de débats, que nostre chicane a alongé tant qu'elle a peu en faveur des procez :

[m] *Cadimur, & totidem plagis consumimus hostem.*

les raisons n'y ayant guere autre fondement que l'experience ; & la diversité des evenemens humains, nous presentant infinis exemples à toutes sortes de formes. Un sçavant personnage de nostre temps, dit qu'en nos almanacs, où ils disent chaud, qui voudra dire froid, & au lieu de sec, humide : & mettre tousjours le rebours de ce qu'ils pronostiquent, s'il devoit entrer en gageure de l'evenement de l'un ou l'autre, qu'il ne se soucieroit pas quel party il prinst,

[m] L'ennemi nous donne quelques coups, & nous lui en rendons tout autant. *Horac. Lib. II. Epist. 2. vs. 97.*

fauf és choses où il n'y peut escheoir incertitude : comme de promettre à Noël des chaleurs extremes , & à la saint Jean, des rigeurs de l'hiver. J'en pense de mesmes de ces discours politiques : à quelque rolle qu'on vous mette, vous avez aussi beau jeu que vostre compaignon, pourveu que vous ne veniez à choquer les principes trop grossiers & apparens. Et pourtant, selon mon humeur, és affaires publiques il n'est aucun si mauvais train, pourveu qu'il aye de l'aage & de la constance, qui ne vaille mieux que le changement & le remuement. Nos mœurs sont extremement corrompuës, & panchent d'un merveilleuse inclination vers l'empirement : de nos Loix & usances, il y en a plusieurs barbares & monstrueuses : toutesfois pour la difficulté de nous mettre en meilleur estat, & le danger de ce croulement, si je pouvoy planter une cheville à nostre rouë & l'arrester en ce poinct, je le ferois de bon cœur.

[n] — *Nunquam adeò fœdis adeoque pendendis*

Utimur exemplis, ut non pejora supersint.

[n] On ne peut citer aucun déreglement si honteux & si infame, qu'il ne s'en trouve d'autres encore plus odieux. *Juvenal. Sat. VIII. vs. 183.*

Le pis que je trouve en nostre Estat ; c'est l'instabilité : & que nos Loix , non plus que nos vestemens , ne peuvent prendre aucune forme arrestée. Il est bien aysé d'accuser d'imperfection une police : car toutes choses mortelles en sont pleines : il est bien aysé d'engendrer à un peuple le mespris de ses anciennes observations : jamais homme n'entreprint cela , qui n'en vinst à bout : mais d'y restablir un meilleur estat en la place de celuy qu'on a ruiné , à cecy plusieurs se sont morfondus , de ceux qui l'avoient entrepris. Je fay peu de part à ma prudence , de ma conduite : je me laisse volontiers mener à l'ordre public du monde. Heureux peuple , qui fait ce qu'on commande , mieux que ceux qui commandent , sans se tourmenter des causes : qui se laissent mollement rouller après le roulement celeste ! L'obeïssance n'est jamais pure ny tranquille en celuy qui raisonne & qui plaide.

*Sur quoi est
fondée l'esti-
me que Mon-
tagne fait de
lui-même.*

Somme pour revenir à moy , ce seul , par où je m'estime quelque chose , c'est ce , en quoy jamais homme ne s'estima deffaillant : ma recommandation est vulgaire , commune , & populaire : car qui a jamais cuidé avoir faute de sens ? Ce seroit une proposition qui implique-

roit en foy de la contradiction : C'est une maladie, qui n'est jamais où elle se voit : elle est bien tenace & forte, mais laquelle pourtant, le premier rayon de la veüe du patient, perce & dissipe, comme le regard du Soleil un brouillard opaque. S'accuser, ce seroit s'excuser en ce subject-là : & se condamner, ce seroit s'absoudre. Il ne fut jamais crocheteur ny femelette, qui ne pensast avoir assez de sens pour sa provision. Nous recognoissons aysément és autres, l'avantage du courage, de la force corporelle, de l'experience, de la disposition, de la beauté : mais l'avantage du jugement, nous ne le cedons à personne ; Et les raisons qui partent du simple discours naturel en autrui, il nous semble qu'il n'a tenu qu'à regarder de ce costé-là, que nous ne les ayons trouvées. La science, le stile, & telles parties, que nous voyons és Ouvrages estrangers, (47) nous touchons bien aysément si elles surpassent les nostres : mais les simples productions de l'entendement, chacun pense qu'il estoit en luy de les rencontrer toutes pareilles, & en apperçoit malaisément le poids &

(47) Nous sentons, nous appercevons fort aisément si elles surpassent les nostres, &c.

572 ESSAIS DE MONTAIGNE,

la difficulté, si ce n'est, & à peine
en une extreme & incomparable distan-
ce. Et qui verroit bien à clair la hau-
teur d'un jugement estranger, il y ar-
riveroit & y porteroit le sien. Ainsi,
c'est une sorte d'exercitation, de laquelle
on doit esperer fort peu de recomman-
dation & de loüange, & une maniere de
composition, de peu de nom. Et puis,

*Si l'on peut
prétendre à
quelque re-
commanda-
tion par ses
Ecrits.*

pour qui escrivez-vous? Les Sçavants,
à qui appartient la jurisdiction livresque,
ne cognoissent autre prix que de la doc-
trine, & n'advoüent autre proceder en
nos esprits, que celui de l'erudition,
& de l'art. Si vous avez prins l'un des
Scipions pour l'autre, que vous reste-
il à dire, qui vaille? Qui ignore Aris-
tote, selon eux, s'ignore quant & quant
soy-mesme. Les ames grossieres & po-
pulaires ne voyent pas la grace d'un
discours delié. Or ces deux especes oc-
cupent le monde. La tierce, à qui vous
tombez en partage, des ames reglées &
fortes d'elles-mesmes, est si rare, que
justement elle n'a ny nom, ny rang en-
tre nous: c'est à demy temps perdu,
d'aspirer, & de s'efforcer à luy plaire.

*Sur quoi fon-
dé, Monta-
gne pensoit
avoir les opi-
nions saines.*

On dit communément que le plus
juste partage que Nature nous aye fait
de ses graces, c'est celui du sens: car

il n'est aucun qui ne se contente de ce qu'elle luy en a distribué, n'est-ce pas raison ? qui verroit au delà, il verroit au delà de sa veuë. Je pense avoir les opinions bonnes & saines, mais qui n'en croit autant des siennes ? L'une des meilleures preuves que j'en aye, c'est le peu d'estime que je fay de moy : car si elles n'eussent esté bien assurées, elles se fussent aisément laissé piper à l'affection que je me porte, singuliere, comme celuy qui la ramene quasi toute à moy, & qui ne l'espands gueres hors de là. Tout ce que les autres en distribuent à une infinie multitude d'amis, & de cognoissans, à leur gloire, à leur grandeur, je le rapporte tout au repos de mon esprit, & à moy. Ce qui m'en eschappe ailleurs, ce n'est pas proprement de l'ordonnance de mon discours :

[o] — *mihi nempe valere & vivere doctus.*

Or mes opinions, je les trouve infiniment hardies & constantes à condamner mon insuffisance. De vray c'est aussi

[o] Car où je vise c'est à vivre & à me bien porter. *Lucrer. L. V. vs. 959. Dans quelques Editions de Montagne on a donné ce bout de vers à Plaute. On peut voir par cet exemple avec quelle negligence on avoit marqué jusqu'ici la source des Passages citez par Montagne.*

un subject, auquel j'exerce mon jugement autant qu'à nul autre. Le monde regarde tousjours vis à vis : moy, je replie ma veuë, au dedans, je la plante, je l'amuse la. Chacun regarde devant soy, moy je regarde dedans moy. Je n'ay affaire qu'à moy : je me considere sans cesse, je me contrerolle, je me goust. Les autres vont tousjours ailleurs, s'ils y pensent bien : ils vont tousjours avant :

[p] — *nemo in sese tentat descendere :*

moy, je me roule en moy-mesme. Cette capacité de tirer le vray, quelle qu'elle soit en moy, & cett' humeur libre de n'assubjectir aysément ma creance, je la dois principalement à moy : car les plus fermes imaginations que j'aye, & generalles, sont celles qui par maniere de dire, nasquirent avec moy : elles sont naturelles, & toutes miennes. Je les produisis crues & simples, d'une production hardie & forte, mais un peu trouble & imparfaicte : depuis, je les ay establies & fortifiées par l'autorité d'autrui, & par les sains exemples des Anciens, auxquels je me suis rencontré con-

[p] Personne ne tâche d'entrer dans la connoissance de soi-même. *Perse*, Sat. IV. v. 23.

forme en jugement. Ceux-là m'en ont assuré de la prise, & m'en ont donné la jouissance & possession plus claire. La recommandation que chacun cherche, de vivacité & promptitude d'esprit, je la pretends du reglement : d'une action éclatante & signalée, ou de quelque particuliere suffisance, je la pretends de l'ordre, correspondance, & tranquillité d'opinions & de mœurs. [q] *Omnino si quidquam est decorum, nihil est profecto magis quam æquabilitas universæ vitæ, tum singularum actionum : quam conservare non possis, si aliorum naturam imitans, omittas tuam.* Voilà donc jusques où je me sens coupable de cette premiere partie, que je disois estre au vice de la presumption.

Pour la seconde, qui consiste à n'estimer point assez autrui, je ne sçay si je m'en puis si bien excuser : car quoy qu'il me couste, je delibere de dire ce qui en est. A l'avanture que le commerce continuel que j'ay avec les humeurs anciennes, & l'idée de ces riches

*Montagne
peu prévenu
en faveur de
son siècle.*

[q] S'il y a en effet quelque chose de bienfaisant, rien ne l'est plus qu'une conduite uniforme en général, & à l'égard de chaque action en particulier : uniformité que ne peut maintenir celui qui s'attachant à imiter les autres hommes, neglige de cultiver son propre genie. *Cic. De Offic. L. I. c. 31.*

ames du temps passé, me dégoulte, & d'autruy, & de moy-mesme : ou bien qu'à la verité nous vivons en un siecle qui ne produict les choses que bien mediocres : Tant y a que je ne connoy rien digne de grande admiration : Aussi ne connoy-je guere d'hommes, avec telle privauté, qu'il faut pour en pouvoir juger : & ceux ausquels ma condition me mesle plus ordinairement, sont pour la pluspart, gens qui ont peu de soing de la culture de l'ame, & ausquels on ne propose pour toute beatitude que l'honneur, & pour toute perfection, que la vaillance.

*Il aimoit à
louer le me-
rite dans ses
Amis & mé-
me dans ses
Ennemis.*

Ce que je voy de beau en autruy, je le louë & l'estime tres-volontiers. Voire j'encheris souvent sur ce que j'en pense, & me permets de mentir jusques-là.

Car je ne sçay point inventer un subject faux. Je tesmoigne volontiers de mes amis, par ce que j'y trouve de louable : Et d'un pied de valeur, j'en fay volontiers un pied & demy : Mais de leur prester les qualitez qui n'y sont pas, je ne puis : ny les deffendre ouvertement des imperfections qu'ils ont. Voyre à mes ennemis, je rends nettement ce que je dois de tesmoignage d'honneur. Mon affection se change,

mon

mon jugement non. Et ne confons point ma querelle avec autres circonstances qui n'en sont pas. Et suis tant jaloux de la liberté de mon jugement, que malaysément la puis-je quitter pour passion que ce soit. Je me fay plus d'injure en mentant, que je n'en fay à celuy de qui je mens. On remarque cette louable & genereuse coustume de la Nation Persienne, qu'ils parloient de leurs mortels ennemis, & à qui ils faisoient la guerre à outrance, honorablement & equitablement autant que portoit le merite de leur vertu. Je connoy des hommes assez, qui ont diverses parties belles : qui l'esprit, qui le cœur, qui l'adresse, qui la conscience, qui le langage, qui une science, qui un'autre : mais de grand homme en general, & ayant tant de belles pieces ensemble, ou une, en tel degré d'excellence, qu'on le doivē admirer, ou le comparer à ceux que nous honorons du temps passé, ma fortune ne m'en a fait voir nul. Et le plus grand que j'aye conneu au vif, je di des parties naturelles de l'ame, & le mieux né, c'estoit *Estienne de la Boëtie* : c'estoit vraiment un' ame pleine, & qui monroit un beau visage à

*Eloge de son
ami Estienne
de la Boëtie*

tout sens : un' ame à la vieille marque ;
& qui eust produit de grands effects ,
si la fortune l'eust voulu : ayant beau-
coup adjousté à ce riche naturel , par
science & estude.

*D'où vient
que les gens
de Lettres ,
sont vains &
foibles d'en-
tendement.*

Mais je ne sçay comment il advient,
& si advient sans doubte , qu'il se trou-
ve autant de vanité & de foiblesse d'en-
tendement , en ceux qui font profession
d'avoir plus de suffisance , qui se mes-
lent de vacations lettrées , & de char-
ges qui despendent des livres , qu'en
nulle autre sorte de gens : Ou bien
parce que l'on requiert & attend plus
d'eux , & qu'on ne peut excuser en eux
les fautes communes : ou bien que l'o-
pinion du sçavoir leur donne plus de
hardiesse de se produire , & de se des-
couvrir trop avant , par où ils se per-
dent , & se trahissent. Comme un arti-
san tesmoigne bien mieux sa bestise ,
en une riche matiere qu'il ait entre
mains , s'il l'accommode & mesle sot-
tement , & contre les regles de son ou-
vrage , qu'en une matiere vile : & s'of-
fence l'on plus du defaut , en une sta-
tue d'or , qu'en celle qui est de plastre.
Ceux-cy en font autant , lors qu'ils met-
tent en avant des choses qui d'elles,

mesmes, & en leur lieu, seroyent bonnes : car ils s'en servent sans discretion, faisans honneur à leur memoire, aux despens de leur entendement : & faisans honneur à Cicero, à Galien, à Ulpian, & à saint Hierosme, pour se rendre eux ridicules. Je retombe volontiers sur ce discours de l'ineptie de nostre institution. Elle a eu pour sa fin, de nous faire, non bons & sages, mais sçavans : elle y est arrivée. Elle ne nous a pas appris de suyvre & embrasser la vertu & la prudence : mais elle nous en a imprimé la derivation & l'etymologie. Nous sçavons decliner vertu, si nous ne sçavons l'aymer. Si nous ne sçavons que c'est que prudence par effect, & par experience, nous le sçavons par jargon & par cœur. De nos voisins, nous ne nous contentons pas d'en sçavoir la race, les parentelles, & les alliances, nous les voulons avoir pour amis, & dresser avec eux quelque conversation & intelligence : (48) elle nous a appris les definitions, les divisions, & partitions de la vertu, comme des surnoms & branches d'une genealogie, sans avoir

(48) Notre institution nous a appris, &c.

autre soing de dresser entre nous & elle, quelque pratique de familiarité, & privée accointance. Elle nous a choisi pour nostre apprentissage, non les livres qui ont les opinions plus saines & plus vrayes, mais ceux qui parlent le meilleur Grec & Latin : & parmy ses beaux mots, a fait couler en la fantasie les plus vaines humeurs de l'Antiquité.

*Effets d'une
bonne Edu-
cation.*

Une bonne institution, elle change le jugement & les mœurs : comme il advient à Polemon : Ce jeune homme Grec desbauché, qui estant allé ouïr par rencontre, une leçon de Xenocrates, ne remarqua pas seulement l'éloquence & la suffisance du Lecteur ; & n'en rapporta pas seulement en la maison, la science de quelque belle matière : mais un fruit plus apparent & plus solide : qui fut, le soudain changement & amendement de sa première vie. Qui a jamais senti un tel effet de nostre discipline ?

[r] — *faciāsne quod olim*

Mutatus Polemon, ponas insignia morbi,

[r] Ferez-vous ce que fit autrefois Polemon, revenu de ses égaremens ? Vous deferez-vous comme lui de toutes les marques de vos folles passions, de vos ajustemens ridicules & extravagans, comme on

LIVRE II. CHAP. XVII. 581

*Fasciolas, cubital, focalia, potus ut ille
Dicitur ex collo furtim carpisse coronas,
Postquam est impransus correptus voce magistri?*

La moins dedaignable condition de gens, me semble estre celle qui par simpleste tient le dernier rang; & nous offrir un commerce plus reiglé. Les mœurs & les propos des Payfans, je les trouve communement plus ordonnez selon la prescription de la vraye Philosophie, que ne sont ceux de nos Philosophes. [f] *Plus sapit vulgus, quia tantum, quantum opus est, sapit.*

Les mœurs du simple Peuple plus réglées que celles des Philosophes.

Les plus notables hommes que j'aye jugé, par les apparences externes (car pour les juger à ma mode, il les faut droit esclairer de plus prés) ç'ont esté, pour le fait de la guerre, & suffisance militaire, *le Duc de Guyse*, qui mourut à Orleans. & le feu Marechal *Strozzi*.

Les plus grands Guerriers du temps de Montagne.

dit que fit ce jeune homme, qui encore plein de vin jetta à la derobée ses couronnes de fleurs après avoir été censuré par Xenocrate, ce Philosophe si temperant? *Horat. L. II. Sat. 3. vs. 253.* — on peut voir encore sur cette illustre conversion, *Diogene Laërce, Lib. IV. § 16. & Valere Maxime, Lib. VI. in Extern. I*

[f] Le commun Peuple est beaucoup plus sage, parce qu'il a autant de sagesse qu'il lui en faut. *Laëtant. Divinar. Institut. L. III. De divinâ Sapientia, c. 5.*

Les plus habiles & du merite le plus exquis.

Pour gens suffisans, & de vertu non commune, *Olivier & l'Hopital*, Chancelier de France.

Plusieurs bons Poëtes Latins.

Il me semble aussi de la Poësie qu'elle a eu sa vogue en nostre siecle. Nous avons abondance de bons Artisans de ce mestier-là, * *Aurat, Beze, Buchanan, l'Hopital, Mont-dore, Turnebus.*

Excellence des Poëtes François.

Quant aux François, je pense qu'ils l'ont montée au plus haut degré où elle sera jamais : & aux parties, en quoy *Ronsard & du Bellay* excellent, je ne les treuve gueres esloignez de la perfection ancienne.

Eloge de Turnebus.

Adrianus Turnebus sçavoit plus, & sçavoit mieux ce qu'il sçavoit, qu'homme qui fust de son siecle, ny loing au delà.

Du Duc d'Albe, & du Connétable de Montmorency.

Les vies du *Duc d'Albe* dernier mort, & de nostre *Connestable de Montmorency*, ont esté des viës nobles, & qui ont eu plusieurs rares ressemblances de fortune. Mais la beauté, & la gloire de la mort de cettuy-cy, à la veuë de Paris, & de son Roy, pour leur service contre ses plus proches, à la teste d'une armée,

* Ou plutôt *Daurat*, savant humaniste, & très-bon Poëte, au jugement de Bayle dans son Dictionnaire, à l'Article DAURAT.

LIVRE II. CHAP. XVII. 583

victorieuse par sa conduite ; & d'un coup de main , en si extreme vieillesse , me semble meriter qu'on la loge entre les remarquables evenemens de mon temps : comme aussi , (49) la constante bonté , douceur de mœurs , & facilité consciencieuse de Monsieur *de la Nouë* , De Monsieur de la Nouë. en une telle injustice de * parts armées (vraye eschole de trahison , d'inhumanité , & de brigandage) où tousjours il s'est nourri , grand homme de guerre , & tres-experimenté.

J'ay pris plaisir à publier en plusieurs Et de Marie de Gournay. lieux , l'esperance que j'ay de *Marie de Gournay le Jars* (50) ma fille d'alliance:

(49) Dans l'Edition des *Essais* in 4to de 1588. Montagne n'avoit encore rien dit de Monsieur *De la Nouë* ni de *Marie de Gournay le Jars* , sur laquelle on peut consulter le Dictionnaire de Bayle , à l'article de GOURNAY , &c.

* *Partis armez pour se détruire les uns les autres* , Citoyens contre Citoyens , Parens contre Parens , &c.

(50) Sur ce qu'emportent ces mots , *Ma fille d'alliance* , voyez ci-dessus , TOM. I. p. 379. Nor. 10. & l'article de GOURNAY dans le Dictionnaire de Bayle où vous trouverez que *le jugement que la Demoiselle de Gournay fit des premiers Essais de Montagne* , donna lieu à cette sorte d'alliance , long tems avant qu'elle eût vû Montagne. Mais je ne puis m'empêcher de transcrire ici une partie d'un Passage de Pasquier cité dans ce même article par Mr. Bayle dans la Remarque (A) où vous verrez quelques circonstances assez remarquables de cette espece d'adoption. Montagne , dit Pasquier , *ayant fait en 1582.*

584 ESSAIS DE MONTAIGNE,
& certes aymée de moy beaucoup plus
que paternellement, & enveloppée en
ma retraite & solitude, comme l'une
des meilleures parties de mon propre
estre. Je ne regarde plus qu'elle au mon-
de. Si l'adolescence peut donner presage,
cette ame sera quelque jour capable
des plus belles choses, & entre autres
de la perfection de cette tressaincte
amitié, où nous ne lisons point que
son sexe ait peu monter encores : la
sincerité & la solidité de ses mœurs, y
sont desja * bastantes, son affection
vers moy plus que sur-abondante : &
telle en somme qu'il n'y a rien à sou-
haïter, sinon que l'apprehension qu'elle

un long séjour en la Ville de Paris, la Demoiselle de Jars le vint exprès visiter pour le connoître de face. Mesmes que la Damoiselle de Gournay sa mere, & elle le menerent en leur maison de Gournai où il séjourna trois mois en deux ou trois voyages, avec tous les honnestes accueils que l'on pourroit souhaiter : & enfin que cette vertueuse Damoiselle avercie de la mort du Seigneur de Montagne, traversa presque toute la France, sous la faveur des Passeports, tant par son propre dessein que par celui de la Veufve & de la Fille (de Montagne) qui la convierent d'aller mesler ses pleurs & regrets, qui furent infinis, avec les leurs. L'histoire en est vrayement memorable, ajoute le bon Pasquier, Vol. II. de ses Lettres. L. XVIII. p. 384, 385.

* Dans un assez haut degré. — De l'Italien *bastare*, suffire, on a fait *baster*, *bastant*, & *baste*. De ces trois mots il n'y a proprement que le dernier, *Baste*, qui soit maintenant en usage, dans le stile familier.

a de ma fin , par les cinquante & cinq ans auxquels elle m'a rencontré, la travaillast moins cruellement. Le jugement qu'elle fit des premiers Essays, & femme, & en ce siecle, & si jeune, & seule en son quartier, & la vehemence fameuse dont elle m'ayma & me desira long temps sur la seule estime qu'elle en print de moy, avant m'avoir veu, c'est un accident de tres-digne consideration.

Les autres vertus ont eu peu, ou point de mise en cette aage : mais la vaillance, elle est devenue populaire par nos guerres civiles : & en cette partie, il se trouve parmy nous, des ames fermes, jusques à la perfection, & en grand nombre, si que le triage en est impossible à faire. Voila tout ce que j'ay cognu, jusques à cette heure, d'extraordinaire grandeur & non commune.

La vaillance devenue populaire en France.

Fin du Tome troisième.



X

